

Lumière Charon

au bout du



**NORMAND
PINEAULT**



Table des matières

1	9
2	19
3	22
4	28
5	32
6	48
7	53
8	64
9	75
10	81
11	90
12	102
13	107
14	119
15	124
16	131
17	143
18	150
19	157
20	170

21	178
22	189
23	195
24	205
25	213
26	220
27	231
28	236
29	240
30	251
31	256
32	265
33	271
34	278
35	290
36	294
37	300
38	302
39	307
40	313

Lumière au bout du Charon

Normand Pineault



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Lumière au bout du Charon / Normand Pineault.

Noms : Pineault, Normand, auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210060360 | Canadiana (livre numérique) 20210060379 | ISBN 9782925178033 (couverture souple) | ISBN 9782925178040 (PDF) | ISBN 9782925178057 (EPUB)

Classification : LCC PS8631.I522 L86 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Normand Pineault

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Normand Pineault, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, octobre 2021

Montréal, Québec – vendredi 25 octobre 2019

Le ruban orange du SPVM délimitant le belvédère Kondiaronk du mont Royal claquait dans la brise aurorale telle une guillotine. Accoudé à la balustrade de la place, le sergent-détective Malcolm Villeneuve attendait de voir apparaître la dorure du soleil à l'horizon, mais un voile de brouillard masquait déjà la ville devant lui, volait l'identité des eaux du fleuve St-Laurent et des gratte-ciels de Ville-Marie à peine esquissés au travers. Il assimilait même la fumée du souffle de l'enquêteur qui restait là, dans les limbes, sans boire son café, puisque chacune des gorgées infectes lui descendait dans l'estomac comme du charbon liquide. Son gobelet tiède entre ses doigts ne le réchauffait même plus de l'humidité automnale infiltrée dans ses os. La bruine ruisselait sur son visage et lui dégouttait du menton, mais les frissons sur sa nuque n'étaient guère dus à la température.

Malcolm sentait rôder la mort dans la pénombre. C'est pourquoi il reporta son attention de l'autre côté de la rambarde en ciment, et qu'il prit malgré lui son mal en patience pendant que trois mètres plus bas, les techniciens de l'identité judiciaire finissaient leur travail.

À la lisière des arbustes et de la falaise, le corps du vieil homme couvert de sang, jeté du belvédère comme un marin abandonné à la mer, gisait sur le dos dans une mare de boue. Ses yeux figés à jamais dans la peur et la surprise fixaient le ciel. Les déchirures de sa chemise à carreaux dévoilaient bien les endroits où les coups de couteau avaient tranché sa chair et sa vie. Ses lèvres commençaient à peine à se teindre de la couleur de la nuit, preuve de la fraîcheur du meurtre. La lumière artificielle des projecteurs blancs, utilisés par les experts qui s'affairaient à photographier la scène de crime, conférait à sa peau une apparence fantomatique. Les assistants déposaient plusieurs cartons numérotés tout autour afin de relever les indices et les pièces à conviction susceptibles d'aider le travail des détectives.

Au-dessus d'eux, Malcolm maugréait. Il regrettait d'avoir à supporter la froideur saisonnière après avoir quitté quelques instants auparavant la chaleur de son lit. Il savait toutefois qu'il devait attendre le compte-rendu de ses anciens collègues avant d'amorcer son enquête, et ce, même s'il pouvait aisément déchiffrer l'incident. Pour se chan-

ger les idées, il but une gorgée, puis se dandina d'un pied à l'autre dans le but de se dégourdir.

Près de lui, la bruine formait une mare de sang translucide qui barbouillait le pavé de granit. La substance recouvrait également le livre en bronze installé sur le muret du belvédère en guise de commémoration des lieux. Le texte gravé dans les pages ouvertes de la sculpture en était enduit, et les chiffres 1 et 2 reposaient déjà à côté de chacun des éléments formant le haut de la scène de crime. À une dizaine de mètres de là, au centre de la place, le deuxième sergent-détective de l'unité, Christian Clémant, parlait à l'employé du parc. Malcolm vit même la grimace de mépris qu'il lui adressa avant de poursuivre son interrogatoire. Les dépassant, le commandant Ethan Laferrière, responsable de l'unité des crimes majeurs du SPVM, revenait du chalet récréatif, thermos de café à la main. La fatigue lui tirait des fosses sous ses paupières. Il avait beau se secouer la tête pour se réveiller et trotter, cela n'assombrissait en rien sa droiture et sa prestance. Sans se presser, il rejoignit le muret en demi-cercle et s'arrêta tout près du bronze. Après quoi, il se planta de l'autre côté en faisant attention de ne pas souiller le travail des experts, et, curieux, lut le texte, histoire de tuer le temps.

«Le 2 octobre 1535, marmonna-t-il, Jacques Cartier, découvreur du Canada, gravit cette montagne sous la conduite des Indiens de la bourgade d'Hochelaga et, devant la beauté du paysage qui s'offrait à ses yeux, il lui donna le nom de Mont Royal, d'où la ville de Montréal prit son nom.»

Un rire sortit de la bouche de Malcolm. Il se retourna simplement vers la grisaille couvrant ce panorama passé à l'histoire, et ne répondit que par un discret *Mm-mm*, tout en jouant avec son alliance du pouce.

Laferrière s'étouffa avec le sirop à saveur de cendres servi à la cantine du chalet. Il préféra oublier cette torture en passant la tête par-dessus la rambarde pour jeter un coup d'œil aux techniciens.

— Tu crois qu'on a quoi, ici, Villeneuve ? demanda-t-il. Un *deal* qui a mal tourné ?

— Je ne pense pas...

Les yeux toujours plongés dans le brouillard à chercher l'horizon, Malcolm s'interrompit un moment avant de s'exclamer :

— Est-ce que tu imagines à quoi ressemblerait cet endroit il y a 400 ans, au temps de Jacques Cartier ? Pas de *buildings*, pas de béton, de vitres miroir, d'autoroutes ou de centres commerciaux. Rien de tout ça, dit-il en désignant de la main les ombres du centre-ville. De la forêt partout, jusqu'au fleuve. Un tout nouveau monde à découvrir.

— L'imagination, ce n'est pas vraiment ma spécialité. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Tu imagines les bateaux des Français venus de l'autre côté de l'océan pour accoster là, juste avant de rencontrer les Indiens ? Imagine tout ce qu'ils ont trouvé et tout ce qu'ils nous ont laissé comme héritage.

— Tu dors toujours ou quoi ?

— Sûrement un peu, avoua Malcolm. J'hésite à finir ce café, tu comprends ?

— Je partage ta douleur. Mais... pour en revenir à ta question, non, pas vraiment. Désolé de ne pas partager ton enthousiasme pour l'histoire de notre passé. Je ne m' imagine rien d'autre que la bonne vieille ville que j'ai là, sous les yeux, et je préfère m'en tenir à ce qui se passe aujourd'hui. C'est déjà pas mal, quant à moi.

Voyant que le sergent-détective demeurerait distrait, le commandant se racla la gorge pour attirer son attention, puis se fit sérieux.

— Et je pense que tu devrais peut-être faire pareil.

Sans broncher, Malcolm demeura accoudé et calme.

— Ton expertise au cours de l'affaire Siméon, c'était du bon travail, poursuivit Ethan. Vraiment. Je dois te donner ça... Ton bagage te promet gros, et je suis le premier à le remarquer. J'en ai même fait part au chef.

Cela dit, il regarda par-dessus son épaule et se rapprocha pour chuchoter, question d'éviter d'être entendu par le second sergent-détective, alors à une dizaine de mètres d'eux : « Mais ça t'a déjà mis Clémant sur le dos. »

— Je suis censé me soucier de sa jalousie ? répliqua Malcolm.

— Peut-être plus de ses manigances. Je le connais depuis longtemps, et je suis sûr qu'il n'a pas vraiment envie de se faire voler cette promotion par le petit nouveau. C'est normal, après tout. Il t'a à dos depuis la dernière enquête et va sûrement tenter de discréditer ton travail plutôt que de t'aider.

— Je croyais qu'on formait une équipe et qu'on travaillait pour atteindre le même but ?

— Qu'est-ce que tu veux y faire ? On vit dans le monde moderne ! On se bat tous pour obtenir ce qu'on veut. Tu dois le savoir, non ?

— Ça me démange, à l'occasion.

— Crois-moi, Clément va se battre, insista Ethan. Il n'a peut-être pas ton expertise, mais il est borné et acharné. Et même si je t'ai donné ta chance dans cette unité, là-dessus, je ne pourrai rien pour toi, Villeneuve. Tu vois où je veux en venir ? Cette promotion, c'est un combat équitable. Je ne recommanderai pas n'importe qui, et tu le sais très bien. Alors, si le poste de lieutenant t'intéresse toujours, tu ferais mieux d'arrêter de rêver aux bateaux. C'est juste un petit conseil en passant.

Ignorant la remarque, Malcolm cessa de jouer avec son alliance. Les hypothèses se développaient de plus en plus dans sa tête.

— Et les caméras de surveillance, qu'est-ce qu'elles racontent ? s'enquit-il.

— Clément interroge justement le gardien du chalet. C'est lui qui a trouvé le corps, ce matin, en faisant sa ronde. Il va d'ailleurs pouvoir nous montrer les enregistrements de cette nuit.

Ethan leva le bras et s'apprêta à prendre une autre gorgée du contenu de son thermos. Mais il freina son geste quand l'odeur immonde de mélasse brûlée lui monta aux narines, puis grommela : « Si seulement on pouvait avoir du bon café, ce serait bien. »

— Ce n'était pas pour un *deal*, se reprit Malcolm en se redressant. Pas pour de la drogue, en tout cas.

— O.K., explique-toi.

— Je ne pense pas qu'un trafiquant serait venu jusqu'en haut de la montagne en pleine nuit, pendant que le parc est fermé, juste pour une transaction. Ce gars-là doit être âgé d'au moins soixante-dix ans. Il ne serait pas venu ici autrement que pour une raison spécifique, comme pour rencontrer quelqu'un en particulier, à l'abri des regards. Peut-être bien pour procéder à un échange.

— Ça peut tout aussi bien être une coïncidence. Un petit voyou qui passait par là et qui l'a attaqué pour le voler.

— Ça non plus, ça ne marche pas pour moi. Regarde le sang, ici, expliqua Malcolm en pointant la mare qui se trouvait à leurs pieds.

En voyant les blessures sur le corps, on peut très bien deviner que le premier coup a été porté à la poitrine, tout près du cœur. L'agresseur savait ce qu'il faisait. Il savait où frapper pour tuer vite. Il a ensuite asséné les 3 ou 4 coups au ventre pour s'assurer que le vieil homme ne s'en sorte pas.

— Comment tu sais ça ? Tu t'es renseigné ?

— Des corps, j'en ai vus à Parthenais. Souvent. Et dans tous les états possibles. De la peau jusqu'aux os. Alors, crois-moi quand je te dis que je sais reconnaître un coup fatal qui a été porté délibérément. La personne qui a tué cet homme savait ce qu'elle faisait. Elle n'a même pas hésité. La victime était déjà morte quand on l'a passée à la planche, poursuivit l'enquêteur en désignant le livre en bronze. On l'a poignardée ici. On l'a ensuite traînée jusqu'à cette sculpture, et on l'a fait passer par-dessus bord, probablement pour s'en débarrasser et la faire disparaître dans les arbres de la falaise.

— Et pour quel motif d'après toi ?

— C'est ce qui reste à savoir.

Le commandant Laferrière posa un regard grave sur Malcolm, perdu dans ses déductions. Il but malgré tout son café, et reporta son attention sur l'un des techniciens de la scène de crime qui remontait le chemin boueux jusqu'au belvédère.

— Ça me semble plausible, dit-il au sergent après une pause. Les enregistrements nous donneront peut-être quelque chose de plus.

Les experts de l'identité judiciaire avaient terminé leur travail. Maxime Bavarois, la responsable de l'équipe, grimpa plus loin une échelle installée sur la rambarde pour éviter de faire tout le détour par les boisés. Son ample combinaison blanche semblait la gêner dans ses mouvements. De retour en haut, elle reprit son souffle et essuya la bruine sur son visage à l'aide de son avant-bras. Malcolm et Ethan aperçurent les deux sacs à fermeture-glissière qu'elle leur apportait. Visiblement, l'heure et la température n'affectaient en rien son humeur.

— Méchant brouillard ! s'exclama-t-elle, tout sourire. Mais j'ai connu pire.

L'attitude de son ancienne collègue revigora le détective. Il voulut lui tendre la main, mais puisqu'elle portait toujours ses gants de plastique avec lesquels elle venait d'examiner le corps, il se contenta plutôt de lever son café pour la saluer.

— Tu parles de la situation ? répliqua-t-il à son intention quand elle s'arrêta devant eux.

— Tu es détective, maintenant, c'est à toi de me le dire. Et pendant qu'on y est, je parie que tu as déjà fait ta propre analyse et que tu sais déjà ce qui se passe.

— J'ai une idée ou deux.

— J'espère bien. Sinon, il faudra que tu reviennes avec nous pour qu'on te réapprenne le travail.

— Pas besoin. Une *smart* dans l'équipe, c'est déjà bien assez.

En guise de réponse, Maxime marmonna une insulte entre ses dents et s'esclaffa de sa propre blague.

— Commandant, enchaîna-t-elle en saluant Ethan. Vous avez une de ces mines !

— J'ai fui le café de ma femme, ce matin, pour me retrouver avec cette chose-là, répliqua le commandant en exhibant son thermos d'un air dépité. Ce qui se lit dans mon visage, ce sont mes regrets.

La bonne humeur des trois policiers s'estompa vite quand une autre voix nasillarde les interrompit depuis le centre de la place.

— Heille ! Si les *techs* ont quelque chose à dire, ils devraient le dire à tout le monde. Pas juste à certains. O.K. ?

Christian Clément termina sa phrase dans un reniflement digne d'un évier à moitié bouché. Sa goutte au nez provoquée par l'humidité se retrouva sur la manche du manteau qui lui servit de mouchoir. En voyant que les experts avaient terminé, il cessa son interrogatoire et dispensa le garde du revers de la main. Après quoi, il se traîna vers la scène de crime, où les trois agents perdirent leur sourire.

— S'il y a quelque chose à savoir, je veux aussi en être informé, insista-t-il.

Malcolm roula des yeux et soupira en silence. Sa gorgée tout à coup moins indigeste fit même passer la réplique qui lui remontait dans le gosier.

— On était juste sur le point d'écouter le rapport de Maxime, signala le commandant Laferrière en toute neutralité. Tu n'as rien manqué. Allez-y, Bavaois. On vous écoute.

La technicienne reprit son air sérieux et hocha la tête. Elle tendit aux enquêteurs l'un des deux sacs de pièces à conviction qu'elle tenait. Il s'agissait du portefeuille en cuir de la victime, ouvert sur son permis de conduire.

—Pour l’instant, commença-t-elle, et jusqu’à preuve du contraire, c’est évident qu’il s’agit d’un meurtre. Le nom de la victime est...

—Albert Eizeiner! s’exclama fougueusement Christian Clémant.

Les trois autres s’indignèrent de ce comportement, mais sans s’en soucier, il leva le menton, fier de son coup, et poursuivit en disant: «Oui, j’ai demandé à l’un des experts, tout à l’heure. J’ai même vérifié si notre homme avait de la famille...»

À ce moment, Laferrière se refusa d’écouter les vantardises de Clémant. Son regard devint encore plus sombre que son teint africain. Des yeux, il transperça son employé, qui se tut sans juger bon de s’excuser de ses manières. Sachant qu’à présent, on ne lui couperait plus la parole, Maxime Bavarois poursuivit son rapport.

—Eh bien, oui. D’après les papiers qu’on a trouvés, il s’agit de Albert Eizeiner. Soixante et onze ans. Originaire d’Hochelaga. On a retrouvé son portefeuille dans la boue, juste à côté de lui. Argent liquide, cartes de crédit... tout y est encore, on dirait.

—On peut oublier la piste du vol ou du petit voyou de grand chemin, indiqua Malcolm d’un air songeur.

—Oui, tout semble y être. Bagues, chaîne dorée... tout. Par contre, on a trouvé un papier froissé à côté de la victime. On dirait un bout de vieux parchemin. On n’a pas réussi à le nettoyer complètement, mais juste assez pour lire le texte qu’il contient.

Cela dit, la technicienne s’empara du deuxième sac de plastique et le plaça dans la lumière des projecteurs pour qu’il soit bien visible. Le papier jauni de 2 x 6 pouces semblait desséché là où la boue ne le tachait pas. Le froissement l’avait partiellement endommagé et le matériel imbibé par l’eau s’émiettait. Maxime attendit que les enquêteurs voient l’écriture fine à l’encre noire, et continua.

—Il y est écrit: *Le Charon vogue toujours. Longue vie au Charon*. Je ne suis pas certaine de ce que ça signifie et je ne sais pas non plus si ce papier était dans son portefeuille, étant donné que normalement, ce type de parchemin est assez fragile.

—Le *Charon* vogue toujours... longue vie au *Charon*? s’exclama Malcolm, intrigué.

—Tu as une idée de ce que c’est? s’enquit le commandant.

—Pas vraiment. Charon n'est qu'un personnage de mythologie. C'est le nocher des Enfers. C'est lui qui fait payer un droit de passage aux défunts pour les transporter sur sa barque jusqu'au royaume des morts. Mais ce n'était pas *le* Charon, et il n'était pas non plus une embarcation en tant que telle.

—Je vois. Et c'est tout ce que vous avez trouvé sur le corps ?

—En gros, oui. Le vol ne semble pas être le motif de ce crime, précisa Maxime. Il n'y a pas de traces d'agression ou de bagarre non plus. Du moins, à première vue. Seule l'autopsie pourra le confirmer. Soit la victime ne se sentait pas en danger, soit elle ne se serait pas défendue avant qu'on la poignarde directement à la poitrine à l'aide d'une arme blanche. Probablement un couteau d'environ 5 à 6 pouces de long.

—On l'a retrouvé ? interrogea Christian Clémant qui s'obstinait à s'immiscer dans la conversation.

—Non. Comme nous n'avons rien ici, probablement que l'agresseur s'est enfui avec ou qu'il l'a jeté ailleurs. L'attaque, en tout cas, a été directe et fatale. L'aorte a été sectionnée du premier coup. Le gars doit avoir succombé à sa blessure en quelques secondes, mais on l'a quand même poignardé dans l'estomac à 4 autres reprises pour finir le travail.

Le commandant Laferrière esquissa un sourire en coin lorsqu'il constata que les déductions Malcolm étaient justes. Celui-ci lui retourna son regard amusé, mais ne s'enfla pas la tête pour autant. En lieu et place, il continua d'écouter la technicienne.

—Il est tombé ici, enchaîna Maxime en pointant le pavé ensanglanté et le carton 1, avant de passer aussitôt au numéro 2. Ensuite, on a traîné le corps jusqu'au muret, puis on l'a appuyé sur le livre de bronze pour supporter son poids. On l'a par la suite fait basculer de l'autre côté, jusque dans la boue où il a atterri. En revanche, il n'a pas roulé dans la falaise comme l'aurait sûrement souhaité l'agresseur. Le brouillard épais a dû l'empêcher de voir ce détail. Enfin, j'imagine qu'on a jeté le portefeuille et le bout de papier pour simplement s'en défaire.

—D'accord, articula Ethan presque pour lui-même. Nous sommes sur la même longueur d'onde, à ce que je vois. Et à combien de temps remonte le meurtre, d'après vous ?

— Vu la température, le corps commence à bleuir plus vite, mais la rigidité ne s'est pas encore installée. Donc, je dirais deux ou trois heures tout au plus. Ça s'est passé cette nuit, avant l'aube.

— Parfait. On démarrera l'enquête à partir de ces infos ; c'est un bon début.

La technicienne hocha la tête à l'intention des enquêteurs. À cause de la présence embêtante de Clémant, elle préféra saluer Malcolm de la main, puis rejoignit ses collègues de l'identité judiciaire dans la caravane garée derrière le chalet afin d'inclure au dossier les pièces à conviction.

Malcolm remercia son ancienne collègue et sortit son carnet de sa poche. Il y inscrivit la phrase figurant sur le parchemin pour ne pas l'oublier et nota certaines des informations obtenues grâce au compte-rendu de Maxime, même si ses premières hypothèses s'avéraient justes.

— Bon. Qu'est-ce que dit le garde qui a découvert le corps ? chercha à savoir le commandant.

— Il s'appelle Marc Laversée. C'est lui qui s'occupe de l'accès au parc depuis 2 ans, lui répondit Clémant. Il fait sa ronde chaque matin pour inspecter les entrées. Quand il est arrivé ici pour ouvrir le chalet, il s'est aperçu qu'il y avait du sang sur le muret. C'est en regardant par-dessus qu'il a découvert le corps. Il n'a rien touché et a tout de suite appelé le 911.

— À quelle heure ouvre le parc, normalement ?

— Il ouvre au public à huit heures.

— Et les enregistrements des caméras de surveillance de cette nuit ? Ils sont prêts ? questionna Ethan en regardant impatiemment sa montre.

— Oui, le garde nous attend à l'intérieur, dans son bureau.

— Bien, allons-y. Ce serait bien de partir d'ici avant que le public ou les journalistes ne se pointent.

Écoutant la conversation, Malcolm releva la tête de son carnet au moment où le commandant traversait le belvédère pour se rendre au chalet de pierre récréatif de style Beaux-Arts, tapi dans le brouillard. C'est ainsi qu'il vit le sourire empreint de prétention que Christian Clémant lui adressa pour le narguer. C'est là qu'il devina que pendant qu'il attendait le rapport des experts, son collègue en avait profité pour prendre de l'avance dans son dos plutôt que de partager

ses informations. Il s'en voulut immédiatement de ne pas s'être montré plus proactif et de ne pas avoir respecté la raison pour laquelle il avait choisi de devenir enquêteur pour l'unité des crimes majeurs.

Sans s'emporter ou faire preuve de rancune, Malcolm rangea son carnet en faisant fi de l'arrogance de son collègue. Par habitude, il joua avec son alliance du pouce, puis se dirigea vers le bâtiment de pierre.

Christian, qui ne semblait pas se réjouir de ce silence, suivit Malcolm pour le rattraper. Ceci fait, il l'agrippa par le bras au centre de la place du belvédère, et le força à se retourner.

— Tu fais quoi, là, hein ? siffla-t-il entre ses dents. Tu te prends pour qui ?

Détestant se faire arrêter de cette manière, Malcolm bouillait de l'intérieur. Il s'immobilisa, et se contenta de signifier son mécontentement.

— Tu penses que tu peux arriver ici et jouer les ti-joe connaisseurs ? insista Clément sans le lâcher. Tu veux jouer les vedettes, c'est ça ?

L'abus d'alcool et de caféine conférait au sergent-détective un nez veineux, un visage tiré et une décennie de plus que ses 45 ans. Malcolm n'en avait que 2 de moins, mais doutait parfois de faire partie de la même génération que cet homme. Souvent, pour blaguer, les agents de la station comparaient les traits, la coupe de cheveux et le toupet court de Christian à ceux du chanteur de rock Chris de Burg. L'homme avait trois pouces de moins que les 6 pieds de Malcolm, de même qu'une dizaine de kilos de plus. À ce moment même, il ressemblait à un bulldog s'accrochant au tibia de son collègue sans vouloir lâcher sa prise.

Refusant de se faire intimider de la sorte, Malcolm serra les dents. Il tira son bras vers lui pour se dégager de la poigne de Clément.

— Je fais mon travail comme tout le monde, ici, riposta-t-il sèchement, et je m'assure de partager ce que je sais avec le reste de l'équipe...

— Avec tes anciens amis, tu veux dire ! N'oublie pas que tu travailles avec nous, maintenant.

— Tu veux vraiment qu'on parle de procédure ? Pourquoi t'es allé demander des trucs aux experts pour ensuite travailler de ton côté ?

—Tu es jaloux parce que tu n’as pas obtenu l’info avant moi, lança Christian en exhibant un grand sourire niais. Avoue !

Malcolm resta stupéfait devant ce manque de raisonnement. Avant même qu’il ait l’occasion de répliquer, Christian en rajouta.

—Tu peux bien parler de procédures ! Tu n’as aucune idée de ce dont tu parles. Avant, tu n’étais qu’un serviteur de la police, et là, tu penses tout connaître de ce département ? *Bullshit* ! Ce n’est pas avec tes deux ans de formation que tu peux te permettre d’arriver ici et de tout changer. Prends ta place comme tout le monde et laisse ceux qui connaissent le boulot s’en occuper, vociféra-t-il en pointant son interlocuteur du doigt. Tu as beau être dans les bonnes grâces du chef, ça ne change rien. Tu ne mérites pas d’obtenir cette promotion. C’est à moi que ça revient ! C’est moi qui me cassais le cul avant que tu débarques ici avec ta petite gueule de brunette mal rasée. Et c’est aussi à moi que tu vas bientôt rendre des comptes, sois-en certain. Alors, tu ferais mieux de prendre ton trou et d’agir comme on te le dit.

Sur ce, le commandant Laferrière ouvrit la porte du chalet et s’apprêtait à y entrer, quand il se retourna pour attendre ses deux subalternes. Avec l’intensité du brouillard, Malcolm savait qu’il devait avoir de la difficulté à voir autre chose que leurs deux ombres immobiles au centre de la place. La bruine s’intensifiait et l’humidité avait transformé leurs gobelets de café en contenants à moitié remplis de glace fondue.

L’obstination de Christian fit naître une certaine chaleur au fond des tripes de Malcolm. À tel point, qu’il but son café sans se soucier du goût. Il savoura sa gorgée, juste avant de répondre à son collègue en le fixant droit dans les yeux.

—On en sera bientôt au processus de sélection. Ça va se décider dans les prochaines semaines et je pense bien que ce dossier-ci fera pencher la balance d’un côté ou de l’autre. Reste à savoir de quel côté tu as envie de te placer, Clément.

—Je t’avertis, Villeneuve. Il n’y aura pas deux côtés. C’est à moi que ça revient.

—Tu es sûr ? Parce que moi, je suis là à tenter de régler cette affaire pour le respect de la victime et de sa famille, tandis que toi, tu t’agites pour obtenir ce poste en te foutant complètement de cet homme ?

Enragé, Christian montra les dents et frappa à plusieurs reprises la poitrine de Malcolm à l'aide de son index.

— Va chier, Villeneuve ! Si tu penses que tu me fais peur avec tes niaiseries !

— Dégage, de Burg ! s'exclama Malcolm en giflant de côté l'avant-bras de son collègue. Tes menaces, je n'en ai rien à faire...

— Alors, vous venez, oui ou non ? s'écria le commandant Laferrière depuis l'entrée du bâtiment.

Sans répondre, les deux sergents-détectives se dardèrent du regard, jusqu'à ce que Malcolm mette un terme à cette joute de force et quitte la place pour se rendre au chalet. Il entendit malgré tout l'insulte que Christian siffla dans son dos. Après quoi, ce dernier cracha par terre avant de se décider rejoindre le commandant d'un pas nonchalant.

Le belvédère Kondiaronk avait été baptisé ainsi en hommage au grand chef Huron-Wendat du même nom, l'un des principaux négociateurs de la Grande Paix de Montréal. Signé à la suite d'un rassemblement réunissant les représentants d'une quarantaine de nations, ce traité avait mis fin aux conflits opposant les premiers colons français aux Amérindiens des régions avoisinantes. Mais, la présente situation détonait beaucoup avec le passé, car Malcolm ne se sentait nullement en paix lorsqu'il monta l'escalier de granit menant vers l'édifice. Restant malgré tout maître de soi, il entra par l'une des larges portes vitrées que le commandant tenait ouverte.

À l'intérieur, un seul des six lustres accrochés aux arches en bois du plafond cathédral éclairait le centre de la salle plongée dans la pénombre de l'aube. Malcolm distinguait à peine les sculptures d'écureuils, symbole du mont Royal, perchées sur le bout de chacune des poutres au-dessus de sa tête. La lumière tamisée des cuisines filtrait par l'entrebâillement de la porte de la cantine. À côté de l'enquêteur, le vaste foyer éteint et son revêtement, qui à cette heure ressemblaient davantage à un pilier de marbre gris encastré, dormaient devant eux. Installés tout autour de la salle au-dessus de chacune des entrées, 17 tableaux ornaient le haut des murs. Chacun relatait un fait historique ayant marqué l'histoire de la Ville de Montréal.

Malcolm savait déjà ce que représentaient ces peintures produites par des artistes locaux du dernier siècle. Quand même, histoire de faire passer son humeur, tout en déambulant sur le plancher ciré, il se remémora celles qui se cachaient dans l'ombre.

L'une d'elles faisait référence à l'itinéraire des deux premiers passages de Jacques Cartier en ce lieu. On y retrouvait aussi la reproduction de son arrivée à Hochelaga et le plan qu'il avait dessiné en 1535 de cette bourgade amérindienne. Deux autres œuvres commémoraient l'exploration du site par Samuel de Champlain en 1603, ainsi que la carte qu'il en avait faite lors de sa deuxième visite en 1611. Un tableau fixé au fond de la pièce illustrait quant à lui 5 hommes, dont Jérôme Le Royer de La Dauversière, Pierre Chevrier, baron de Fancamp, et l'abbé Jean-Jacques Olier, au moment où la fondation de Montréal avait été décrétée à Paris en 1640, ce qui avait engendré la

création de la Société de Notre-Dame de Montréal. La toile exhibée derrière Malcolm immortalisait le baptême de Ville-Marie, le 17 mai 1642, par Paul de Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance, accompagnés de colons et missionnaires français agenouillés près des berges du fleuve pour prendre part à la première messe. Une peinture accrochée au mur de droite rappelait de son côté le moment où Maisonneuve avait érigé, en 1643, une croix en bois au sommet du mont Royal pour remercier la Vierge Marie d'avoir épargné des inondations les habitants du fort situé sur la Pointe-à-Callière. Lorsqu'à la gauche de celle-ci Malcolm reconnut la carte de Montréal telle qu'elle était entre 1645 à 1672, le garde du parc sortit de la cantine, café en main.

— Il en reste si vous voulez encore du café, signifia-t-il aux agents à travers sa moustache drue.

— Merci, monsieur Laversée, ça ira, s'empressa de lui répondre poliment le commandant Laferrière. On va s'y mettre tout de suite si ça ne vous dérange pas. Vous avez les vidéos ?

— Bien sûr. Suivez-moi.

Malcolm se réjouit de ne pas avoir à s'asseoir dans l'un des fauteuils pour attendre davantage. Il cessa sa contemplation des œuvres quand le garde traversa la seconde porte ouverte sur le mur du fond. Ethan l'accompagna, talonné par Christian, qui renifla un bon coup. Ce geste enleva à Malcolm toute envie de boire ou de manger. Il en profita pour jeter son propre café dans la poubelle et ferma la marche en secouant la tête pour signifier son dégoût.

Le comptoir d'information touristique qu'ils dépassèrent sur leur gauche était tapi dans le noir, tandis qu'une lumière provenant de l'ouverture d'une seconde pièce, tout au fond du couloir, servait d'unique éclairage. L'employé mena les trois enquêteurs jusqu'à l'arrière du chalet récréatif et pénétra dans le bureau réservé aux agents de sécurité. Il contourna la table d'accueil sur laquelle une lampe de chevet éclairait l'entrée, puis se laissa choir sur sa chaise à bascule mal huilée qui émit sous son poids un grincement de fin de vie. Devant lui, le mur comportait une large console dotée de six petits écrans répartis sur deux rangées de trois. Chacun affichait un angle de vue capté par les six caméras du belvédère. Un téléviseur plat de 32 pouces les surplombait afin de permettre le visionnement d'une image en particulier. Une scène en noir et blanc mise sur pause pouvait d'ailleurs y être vue lorsque Marc Laversée appuya sur l'un des boutons du clavier.

—J’ai retrouvé le moment de la rencontre, dit-il d’un air désolé. Ça s’est passé il y a environ 2h15. J’ai essayé de voir ce que je pouvais obtenir avec les différentes caméras, mais l’une d’elles ne fonctionne plus depuis une semaine. Voilà les images que je peux vous fournir avec les autres.

Malcolm ressortit son carnet de notes, tandis que Clément, attentif et muet, posa une fesse pour s’asseoir sur le bout du bureau. Affichant lui aussi un air grave, Laferrière se planta derrière le garde. Sachant qu’il n’avait nul besoin d’attendre la réponse de ses visiteurs, ce dernier fit pivoter sa chaise vers la console et appuya sans plus tarder sur la touche lecture de l’appareil vidéo.

Dès lors, tous aperçurent le pavé de granit du belvédère, vu depuis le toit du chalet récréatif et éclairé par les lampadaires situés de chaque côté de la place. À travers le brouillard qui blanchissait une partie de la scène, l’ombre d’une silhouette accoudée sur le muret près du livre de bronze se distinguait au loin. Elle semblait admirer ce qui aurait dû être, par un ciel dégagé, les lumières nocturnes du centre-ville de Montréal. Un long faisceau apparut dans le coin droit de l’image, ce qui donnait à la brume, à cet endroit précis, l’apparence d’une épaisse fumée. Une autre personne arriva sur les lieux depuis le côté du chalet récréatif. Lampe de poche à la main, elle se frayait un chemin dans la noirceur. Dès qu’elle passa sous l’un des lampadaires, elle éteignit sa lampe et coinça celle-ci dans la ceinture de son pantalon cargo. En remarquant la silhouette près de la rambarde, elle plongea les deux mains dans la poche avant de son pull de couleur claire, et marcha vers elle d’un pas décidé.

Retenant son souffle en voyant le nouveau venu, Malcolm sut tout de suite, d’après les vêtements qu’il portait, qu’il ne s’agissait pas de la victime. Il s’avança vers la console pour l’examiner plus près.

—Ce n’est pas le vieil homme, souffla-t-il presque pour lui-même. Est-ce qu’on peut faire un zoom sur son visage ?

Pour toute réponse, monsieur Laversée mit la bande sur *pause*. Ensuite, il tapa une commande sur la console, puis à l’aide de sa souris d’ordinateur, cliqua dans le coin droit de l’écran pour augmenter le cadrage. Peine perdue, car la tête de l’individu était camouflée par le capuchon relié à son chandail, de même qu’il tournait le dos à la caméra.

—Pas pour l’instant, finit par répondre le gardien.

—Et avec les autres caméras, intervint Christian, peut-on arriver à voir son visage quand il arrive sur le côté ?

—Malheureusement, il s'agit de la caméra qui se trouve au coin du chalet, et donc, de celle qui ne fonctionne plus. Mais je vérifie avec celles qui sont installées à l'arrière.

À nouveau, Marc arrêta l'image et reporta son attention aux six petits écrans. Il recula la bande de certains de ceux-ci et, telle une taupe, colla pratiquement son nez sur les vitres pour analyser les détails de la scène. Ceci fait, il soupira et se redressa sur sa chaise.

—Non plus ! s'exclama-t-il. Les caméras arrière et celles sur le côté n'ont capté que sa lampe de poche. On ne voit rien d'autre que le bout du capuchon de notre homme.

—C'est à se demander s'il ne savait pas où se trouvent les caméras, marmonna le commandant avec agacement.

—Ça m'étonnerait beaucoup, le contredit le garde. Elles sont si discrètes que la plupart des gens ignorent qu'elles sont là. Et même ceux qui le savent ne peuvent pas échapper à l'angle qu'elles couvrent. Du moins, en temps normal. Si ça se trouve, je dirais que le type a attendu que la brume s'installe avant de s'amener ici.

—On verra bien s'il finit par se montrer. Continuez, s'il vous plaît.

Le moustachu acquiesça. Sa chaise grinça à nouveau quand il revint vers le clavier pour remettre l'appareil en marche. La personne encapuchonnée atteignit le centre de la place et interpella la silhouette accoudée. Celle-ci se retourna, puis avança jusqu'aux limites du champ éclairé par les lampadaires. Lorsque Laversée cadra plus serré pour définir les détails, les trois enquêteurs reconnurent le septuagénaire grâce à la chemise à carreaux qu'il portait sous son manteau. Malgré l'effet d'estompement et de flou créé par le brouillard, ils purent aussi remarquer que le vieil homme souriait. Il salua même son interlocuteur qui s'immobilisa devant lui, les deux mains dans sa poche.

Malcolm inscrivit ses premières impressions. Il estima la grandeur du visiteur par rapport à celle de la victime que les experts avaient divulguée. Selon ce qu'il pouvait constater, en tenant compte de ses bottes et de l'épaisseur de son capuchon, l'homme devait mesurer entre 5 pieds 8 pouces et 5 pieds 10 pouces. Il nota aussi les fortes épaules de l'inconnu, de même que son habillement de travailleur ou de style militaire. Christian lorgna son collègue pour tenter de discer-

ner ce qu'il écrivait, mais ce dernier l'ignora, abaissa son carnet et continua de surveiller attentivement ce qui se passait à l'écran.

Les deux minutes suivantes se résumèrent en un mélange de haussements d'épaules chez l'inconnu et de gesticulations chez le vieil homme, comme si les deux argumentaient. Bien que la scène fût parfois complètement effacée par la blancheur du brouillard, les enquêteurs pouvaient très bien voir que le sourire du septuagénaire fondait sur son visage, de plus en plus empreint de doute et d'incompréhension. Au bout d'un moment, l'inconnu fit un pas insistant vers l'avant, tandis que le vieil homme, pétrifié par une peur grandissante, recula jusqu'à la limite de la lumière. Les yeux grand ouverts, il plongea lentement une main tremblante dans la poche intérieure de son manteau, et en ressortit un objet qu'il tendit à son interlocuteur.

—Qu'est-ce qu'il lui donne? s'exclama le commandant en s'approchant davantage.

—Je ne sais pas. J'ai activé le zoom au maximum de sa capacité, répondit le garde. Je ne peux pas aller plus loin avec ce système.

—Sûrement le bout de parchemin qu'on a retrouvé sur lui, supposa Christian. Celui qui parle du *Charon* ou d'un truc du genre...

Il se tut lorsque l'inconnu arracha brusquement l'objet au vieil homme terrifié. Après quoi, il le brassa comme s'il insistait. Les deux mains en l'air, le septuagénaire hocha vivement de la tête pour signifier qu'il acceptait. Puis, c'est sans hésiter que l'individu tira un couteau de sa poche, avant de l'enfoncer dans la poitrine de sa victime, juste à la hauteur du cœur. N'ayant rien vu venir, cette dernière perdit pied et tenta de se retenir à quelque chose, alors même qu'elle rendait son dernier souffle. Ensuite, le bras de l'agresseur exécuta quatre mouvements rapides de va-et-vient, et assena quatre autres coups dans l'estomac du vieillard, qui finit par s'effondrer sur le pavé.

Les trois enquêteurs restèrent silencieux lorsque l'agresseur demeura debout devant le corps, et qu'il déroula l'objet qu'on venait de lui donner, le couteau ensanglanté toujours en main. Il commença ensuite à se secouer de façon saccadée, comme s'il était sous le choc suite à ce qui venait de se passer. Il serra les deux poings ensemble pour froisser l'objet, le jeta au sol, puis donna l'impression de hurler en direction du ciel avant de faire les cent pas autour du cadavre. Il se prit la tête à deux mains, sans que les agents parviennent à voir son visage. S'arrêtant de marcher, l'homme s'agenouilla et fouilla toutes

les poches de sa victime. En panique, il en sortit un portefeuille, qu'il ouvrit pour en examiner le contenu. En regardant la scène, Malcolm comprit ce qui se passait. « Il n'a pas eu ce qu'il voulait », chuchota-t-il.

Déçu, l'individu lança le portefeuille par terre et se redressa. Les mains sur les hanches, il semblait se rendre à l'évidence. Quelques secondes plus tard, il s'accroupit, essuya son couteau sur le vieil homme, puis le rangea dans sa poche. Ceci fait, il empoigna les pieds du corps inerte et l'entraîna jusqu'au muret de ciment du belvédère. Même si les enquêteurs ne voyaient plus que l'ombre de deux silhouettes dans le brouillard, ils réussirent très bien à comprendre la suite. L'une des ombres redressa facilement celle qui était en position couchée et l'appuya sur la statue de bronze en forme de livre. Elle agrippa ensuite ses jambes pour la soulever, puis la fit basculer de l'autre côté de la rambarde. Sa tâche terminée, l'assassin revint vers la scène du meurtre, s'empara à nouveau du portefeuille et du parchemin froissé qui gisaient sur le pavé, puis retourna vers le muret pour les jeter à leur tour dans le brouillard. Enfin, il s'enfuit aussitôt en empruntant le même chemin qui l'avait conduit en ce lieu. La dernière chose que les enquêteurs purent voir à l'écran avant que Marc ne mette l'image sur pause fut le faisceau lumineux de la lampe de poche, qui finit par disparaître dans la nuit.

Muets devant cet insuccès, les yeux des trois agents étaient rivés à l'écran. Ils s'attendaient vraiment à un peu plus. Laversée fit pivoter sa chaise grinçante vers eux et haussa les épaules pour signifier qu'il ne pouvait rien faire de plus.

— C'est tout ? s'exclama Christian, qui n'y comprenait rien.

— Ouais, confirma le garde. Il n'y a rien sur les autres enregistrements. Que de la brume.

— Si c'est tout ce qu'on a, on va faire avec, se résigna le commandant. Merci de votre coopération, monsieur Laversée. Vous pouvez nous enregistrer ça ? Je vous envoie les experts dans une minute, mais j'aimerais que vous les assistiez.

— Sans problème.

— On ne peut pas vraiment en tirer grand-chose, laissa entendre Christian.

Malcolm ne partageait pas cet avis. Distract, il plaqua le bout de son stylo sur ses lèvres, comme il le faisait toujours lorsqu'il réfléchissait. Dès qu'il s'en rendit compte, pour éviter de se tacher, il le resserra avec son carnet dans la poche intérieure de son manteau, puis se concentra.

— On sait qu'il a tué la victime de sang-froid, en tout cas, dit-il.

— Ça ne nous avance pas beaucoup, rétorqua Christian. Aujourd'hui, la moitié des Montréalais tuerait de cette façon si on leur promettait une récompense. Des égoïstes ambulants, on en voit à chaque coin de rue.

N'écoutant pas la plainte du sergent-détective, Laferrière demeura impassible.

— C'est peut-être le fantôme d'un Indien qui voulait venger le vol de ses terres, ricana Christian.

Toujours perdu dans ses pensées, Malcolm était suspicieux. Quelque chose le tracassait dans cette vidéo, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Il plissa les yeux pour mieux se remémorer un détail.

— Sauf que les Iroquois, eux, ne prétendaient pas être tes amis avant de te tuer ! s'exclama-t-il en se rapprochant de l'écran pour voir de plus près.

Du coup, les trois autres hommes lui lancèrent un regard interrogateur.

— Que veux-tu dire par là ? questionna Ethan, intrigué.

— On peut reculer ? s'enquit Malcolm. Revenez au début, au moment où l'agresseur arrive.

Le garde obtempéra. La vidéo, entrecoupée par les nuages de brume, joua à reculons. Laversée laissa son pouce sur le bouton du clavier, jusqu'à ce que Malcolm lui dise d'arrêter et de reprendre le visionnement.

— Ici, lança-t-il. Là, vous voyez ? Regardez le vieil homme. Il sourit en apercevant le type. Même qu'il le salue quand il le rejoint. Il n'a aucune méfiance envers lui. Et si nous avançons un peu... Oui ! Juste là, merci. Vous voyez les gestes de l'agresseur ? Après son crime, on dirait qu'il hésite, qu'il regrette son geste. Comme s'il a agi trop vite et qu'il s'en veut d'avoir été aussi impulsif.

— Je dirais plutôt que c'est parce qu'il n'a pas eu ce qu'il voulait, ça se voit bien, contredit Christian. C'est sûrement pour cette raison qu'il a fouillé les poches du cadavre après le meurtre, mais *nada*. Pour ma part, je pense que *pépé* s'est fait refroidir parce qu'il n'avait pas la bonne dose pour l'autre *junkie*.

— Il ne s'agit pas d'un vendeur de drogue ou d'un inconnu qui voulait se débarrasser de quelqu'un, poursuivit Malcolm en pointant à nouveau l'écran. Là, après l'avoir tué, notre homme panique. Il se prend la tête et s'en veut. Ensuite, sur le coup de l'émotion, il décide de se débarrasser du corps pour qu'on ne le retrouve pas.

Malcolm s'interrompt, le temps de réfléchir à cette hypothèse. De son côté, Christian se renfrogna, tandis que le commandant Laferrière resta attentif aux suppositions de son sergent-détective.

— Où veux-tu en venir ? l'interrogea-t-il.

— Ils se connaissaient. La victime connaissait son agresseur, se reprit Malcolm. Autrement, pourquoi se seraient-ils rencontrés dans un lieu aussi reculé, où personne ne pourrait leur porter secours s'il se passait quelque chose ? J'ai l'impression qu'ils se trouvaient là pour procéder à un échange à l'abri des regards. Sauf que ça ne s'est pas passé comme prévu. La victime attend qu'on lui donne quelque chose, mais c'est l'agresseur qui insiste pour qu'on lui donne tout de suite sa part.

—Quoi ? lâcha Christian. Ce vieux bout de parchemin ? Mais ça n’a aucune valeur !

—Il pourrait en avoir pour certains, intervint le commandant de sa profonde voix africaine. On ne peut pas sous-estimer ce détail.

—Ouais, eh bien... peu importe ce que c’est, ça n’a pas d’importance. Ce n’est pas avec ce bout de papier qu’on va trouver notre assassin.

—Ou bien on trouve le motif, insista Malcolm. Si on sait ce qu’ils voulaient s’échanger, on verra sûrement le tueur sortir lui-même de l’ombre. Si on trouve ce qu’il voulait tant, on trouvera...

—Et comment est-on censé savoir de quoi il s’agit ? s’entêta Christian.

—À ce qu’on peut voir, la victime savait qui était l’agresseur. Ce qui signifie qu’ils se sont probablement déjà rencontrés ou parlés dans le passé. Il se pourrait que des gens les aient déjà vus ensemble, ou que quelqu’un soit au courant de leur relation. Je crois qu’on pourrait commencer par chercher du côté de ses connaissances. Famille, parents, amis, collègues de travail...

—J’ai déjà vérifié s’il avait de la famille. Juste un frère, qui vit ici, au Canada, indiqua Christian. Apparemment un catatonique de l’Hôtel-Dieu. J’avais l’intention d’aller le voir après avoir inspecté le domicile de la victime. Pour ce qui est de ses collègues, on peut toujours vérifier. Il travaillait à la BAnQ, la Bibliothèque des Archives nationales du Québec. C’est dans le Vieux-Montréal.

—C’est bien, approuva Ethan. Voyons voir ce qu’on a...

—Ouais, Villeneuve, enchaîna Christian, tu peux aller chercher là. Ça ne te dépaysera pas trop. On sait tous que tu as l’habitude d’interroger les vieux squelettes. Et là, je parle des bibliothécaires rabougris, pas de ceux que tu caches dans ta garde-robe.

—Sergent Clémant, prévint fermement Ethan. Fais attention à ce que tu dis.

Malcolm ne se laissa pas emporter par cette provocation, préférant jouer le jeu de son collègue dans le simple but de l’agacer.

—Mes squelettes, je les connais déjà par leurs noms, et je m’entends très bien avec eux, répliqua-t-il calmement. Je pourrais d’ailleurs t’en présenter un, Clémant. Qui sait ? Vous pourriez bien vous entendre.

—Que veux-tu insinuer, Villeneuve ?

—C'est juste une idée, mais... ça pourrait te faire du bien et t'aider à t'affirmer un peu de rencontrer quelqu'un qui, de son côté, est sorti de la garde-robe.

Clémant rougit de gêne et de colère. Insulté, il se rua sur son collègue et l'empoigna par le collet. Malcolm tentait de le repousser, histoire de ne pas avoir son haleine de café enragé à quelques pouces du visage, quand le commandant explosa. Ce dernier se planta entre les deux belligérants, puis les écarta de ses bras massifs.

—Ça suffit ! les engueula-t-il, avant que sa voix ne résonne à travers le chalet désert. C'est assez ! Vous êtes sur les lieux d'une scène de crime, ici, alors soyez professionnels ; même mes enfants ont plus de cœur que vous.

Cela dit, il les repoussa chacun de leur côté et s'immisça entre eux, ce qui les força à se calmer.

—Si vous avez déjà une piste, alors suivez-la, et tout de suite. Plutôt que de faire les imbéciles, toi, Villeneuve, tu te rends à la BAnQ, tandis que toi, Clémant, tu fouilles le domicile de la victime puisque tu y tiens tant. Et ne faites aucune bêtise, c'est compris ?

Malcolm prenait un malin plaisir à voir Christian s'efforcer de se contenir. Mais ayant déjà tous les renseignements requis pour commencer son enquête, il ne voyait aucune raison de rester là plus longtemps à se disputer tel un écolier avec son collègue. Il replaça soigneusement le collet de son manteau et quitta les lieux.

—Compris, chef, dit-il en bifurquant dans le couloir de plus en plus éclairé par l'aube.

Il n'entendit pas son collègue acquiescer lui aussi aux commandements de leur supérieur. À vrai dire, il n'en avait que faire. Tout ce qui parvint à ses oreilles avant qu'il ne quitte le chalet du mont Royal se limita au rappel effectué par Laferrière à Marc Laversée à propos de la sauvegarde des enregistrements.

À la suite de la découverte du corps d'Albert Eizeiner, le brouillard se dissipa légèrement, mais la clarté peinait tout de même à sortir. Lorsque Malcolm partit du belvédère Kondiaronk, le ciel ne se réduisait qu'à des nuages en pleurs et une morne grisaille. Le détective en profita pour redescendre à pied le Chemin Olmsted, malgré l'offre faite par des policiers pour le conduire à destination. Sur la route traversant la montagne, il s'aéra l'esprit, puis rejoignit le stationnement du parc du mont Royal. Trois autopatrouilles du SPVM fermaient l'accès au site près du Manoir Smith, là où il avait laissé son *Mitsubishi Montero*, l'un des seuls véhicules garés sur l'aire. Assis à l'intérieur des voitures, les agents occupés à manger leurs muffins achetés chez *Tim Hortons* regardèrent dans sa direction. Pour les rassurer, Malcolm dégagea son manteau pour leur dévoiler l'insigne accroché à la ceinture de son pantalon, mais ils l'ignorèrent. Du même coup, il déverrouilla sa portière à l'aide de sa télécommande à distance, puis grimpa à bord de sa camionnette noire. Lorsqu'il démarra d'un tour de clé, son lecteur reprit le jazz mélancolique de *Out of a dream* du trompettiste Erik Truffaz, qui sortit en douce des haut-parleurs pour l'accueillir. L'enquêteur tourna ensuite à droite pour emprunter la voie Camillien-Houde, et quitta le mont Royal avant de prendre la direction du centre-ville.

La matinée avait malheureusement éveillé le trafic. À chaque coin de rue, les voitures et les piétons pullulaient telle une fourmilière en pleine effervescence. Tous adhéraient à leur routine et à leur besoin, presque programmés à ignorer leur entourage pour se concentrer sur leurs objectifs. Malcolm ne comptait même plus les coups de klaxon qui se faisaient entendre pour crier l'impatience et la rage des conducteurs. Même qu'il ignorait les téléphones intelligents qui volaient l'humanité de ceux qui traversaient les rues tête baissée sur un feu rouge. Plus il avançait vers sa destination, plus il avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'un labyrinthe terne où tout se ressemblait, où chacun n'était qu'une pâle copie de son voisin, à la constante recherche de la fierté que pourraient leur apporter les tendances et les modes du jour.

Avec un peu de patience, Malcolm réussit à traverser ce champ de mines antipersonnelles et à atteindre le lieu de travail de la victime, situé au coin des rues St-Hubert et Viger. L'édifice Gilles-Hocquart, où se trouvait la *Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, n'ouvrait ses portes au public qu'une demi-heure plus tard. Cela permit donc au détective de trouver aisément un espace de stationnement le long du trottoir. Comme il devait attendre un certain temps, il éteignit le contact de sa camionnette, laissa la radio allumée pour écouter les nouvelles du jour et prit le temps d'admirer l'architecture du bâtiment à travers sa fenêtre.

Même si la température accentuait l'aspect monochrome de la pierre dans laquelle l'édifice semblait avoir été taillé, elle n'arrivait point à lui enlever son imposante présence digne d'un grand monarque français. La massive colonnade style Beaux-Arts encadrait admirablement la symétrie des fenêtres incrustées dans sa façade. Tels des veilleurs, deux statues trônaient sur le fronton, tandis que de grandes arches couronnaient les doubles portes avant. Des architectes contemporains avaient dû y apporter des modifications pour combler les besoins du Centre d'archives nationales. Finalement, c'est en 2001 qu'on avait baptisé l'endroit Gilles-Hocquart, en l'honneur du quatorzième intendant de la Nouvelle-France qui avait joué un rôle important dans la sauvegarde des documents du Régime français. À ce jour, plus de la moitié du bâtiment était occupée par les espaces de conservation réservés au personnel. Par curiosité, Malcolm se demandait dans quelle section travaillait la victime quand l'annonceur de radio mentionna le meurtre survenu au belvédère du mont Royal durant la nuit.

En entendant la nouvelle, le sergent-détective sortit de ses pensées et jura à voix basse, ayant compris que les médias venaient d'arriver sur les lieux du crime. Quand le lecteur de nouvelles précisa que la victime n'avait toujours pas été identifiée, Malcolm se dit que ça n'allait sûrement pas tarder, lui qui était plutôt familier avec l'acharnement dont faisaient parfois preuve les reporters. Préférant avoir au moins une petite longueur d'avance sur eux, il enleva les clés du contact, ce qui fit taire la radio. Il ouvrit ensuite le coffre à gants et s'empara de son *Glock 19* de service, qu'il dissimula sous son manteau, dans son étui de ceinture. Ceci fait, il sortit de sa camionnette, puis se risqua à aller se positionner devant l'entrée, alors qu'il lui fallait attendre encore cinq minutes avant l'ouverture. Par chance, lorsqu'il gravit les

marches pour se rendre à l'entrée, il aperçut, à travers la porte vitrée, le garde de sécurité qui la débarra avant de s'en retourner, trousseau de clés en main. Content, le sergent-détective tira sur la poignée et pénétra à l'intérieur du vestibule de l'édifice Gilles-Hocquart.

Devant lui, un imposant escalier au tapis rouge menait à la salle de repos accessible au public. Sur sa gauche, le gardien repassa sans dire un mot par la porte du bureau de la sécurité et la verrouilla derrière lui. Un instant plus tard, il ouvrit la fenêtre donnant sur le comptoir d'accueil, plaça le registre des entrées sur lequel il posa un stylo à bille, puis rapprocha sa chaise, sans pour autant s'y installer. Debout derrière le comptoir, le voyant patienter près de l'entrée, il hocha de la tête en direction de Malcolm.

— Bonjour, s'exclama-t-il d'une voix assurée. Je peux vous aider ? C'est votre première visite ?

Droit comme un garde gallois de Sa Majesté, sa posture mise en valeur par son veston noir, Malcolm se dit que cet homme devait faire partie de l'équipe des lève-tôt, ceux qui ont l'habitude de s'entraîner le matin avant de dévorer un buffle tout entier pour le petit déjeuner. Une plaque était épinglée à l'avant de sa veste, sauf qu'en raison de la distance qui les séparait, Malcolm était incapable de lire ce qui y était indiqué.

Il aurait bien voulu lui demander ce qu'un joueur de football aux cheveux gominés de mousse coiffante pouvait bien faire parmi les vieux livres, mais il se retint. Il s'approcha afin de voir le nom du gardien, et dégagea l'avant de son manteau pour lui montrer son insigne.

— Bonjour. En effet, c'est ma première visite. Sergent-détective Villeneuve, se présenta-t-il d'un ton neutre en rejoignant le comptoir d'accueil. Monsieur... Thibault ? C'est ça ?

— Oui. Réjean Thibault.

— Vous avez quelques minutes ?

— Oui, bien sûr. Il n'y a pas beaucoup de monde à l'ouverture, alors... signifia le gardien en désignant l'image inerte des écrans de surveillance installés à ses côtés. Y'a un problème ?

— Je dois vous poser certaines questions à propos d'un employé d'ici. Un certain Albert Eizeiner. Vous le connaissez ?

— Burt ? Ouais. Enfin, un peu. C'est un gars correct. Un bon petit monsieur. Je le salue tous les matins et soirs, je lui lance une blague au passage, mais rien de plus. Qu'est-ce qu'il a fait ?

S'attendant à ce genre de questions, Malcolm resta de marbre, puis ressortit son carnet et son stylo pour prendre des notes.

— Il travaille souvent ici durant la semaine ? Travaillait-il hier ?

— Euh... oui. Il travaille presque tous les jours, indiqua le gardien en devinant bien que sa question demeurerait sans réponse. Hier, par contre, il est parti après l'heure de la fermeture. Un peu vite, mais rien d'extraordinaire. Il est comme ça, de toute façon.

— Que voulez-vous dire ?

— D'après ce que ses collègues me disent, c'est un passionné, si vous voyez ce que je veux dire, s'esclaffa le gardien avant de soupirer, d'afficher un sourire et d'ajouter : pour continuer à travailler comme il fait, alors qu'il devrait être à la retraite depuis longtemps, il faut vraiment qu'il ait un enthousiasme à tout casser. Je crois qu'il aime simplement son boulot, c'est tout.

— Ses collègues sont ici, aujourd'hui ?

— À la salle de consultation, oui. C'est là que vous trouverez madame Lépine et mademoiselle Comptois. C'est avec elles qu'il passe le plus clair de son temps. Je veux dire, lorsqu'il n'est pas enfermé au sous-sol pour procéder au traitement des archives.

— D'accord, répliqua Malcolm en notant l'information. Et à votre connaissance, a-t-il déjà eu des différends avec ces deux personnes ou avec tout autre collègue sur les lieux de son travail ?

— Non, pas du tout. Il lui arrive d'être en désaccord avec madame Lépine, mais rien de très grave. Des disputes de vieux couple plus qu'autre chose.

— Et vous lui connaissez des ennemis, des gens qui lui en voudraient ?

— Non plus. Rien que je sache.

À cette question, le gardien troqua son air confiant contre un autre empreint de trouble et souci. L'idée d'imaginer le pire lui passa par la tête. « Il lui est arrivé quelque chose ? » s'inquiéta-t-il.

Pour sa part, Malcolm devint circonspect. De prime abord, Réjean Thibault n'avait rien d'un maître-acteur. Il avait assez vu de gens mentir et de fausses réactions dans sa vie pour savoir que l'expression de son interlocuteur était sincère. Certes, il pouvait se tromper, mais de toute façon, la nouvelle du meurtre allait tomber d'un moment à l'autre. Il jugea donc inutile de cacher l'information. Par respect, il referma son carnet lorsqu'il annonça :

—Tôt ce matin, monsieur Eizeiner a été retrouvé mort sur le belvédère du mont Royal.

—Oh *shit* ! s'exclama le gardien, les yeux grand ouverts en plaquant une main sur sa bouche. Une crise cardiaque ?

—Il semble avoir été assassiné.

—Oh...

Réjean Thibault baissa la tête et appuya ses deux mains sur le comptoir pour se remettre de la nouvelle.

—C'était pourtant un très bon monsieur, laissa-t-il entendre. Toujours gentil... qui est-ce qui aurait pu lui en vouloir à ce point ?

—C'est ce que nous essayons de découvrir, lui répondit Malcolm en tirant de la poche intérieure de son manteau l'une de ses cartes de visite. Monsieur Thibault, voici ma carte. Si vous savez ou vous vous souvenez de quoi que ce soit qui pourrait nous aider, je vous demanderais de communiquer avec nous le plus tôt possible, s'il vous plaît.

—Oui, c'est sûr. Il n'y a pas de doute.

—Savez-vous si monsieur Eizeiner avait un casier à lui ? Ou un bureau où il gardait ses effets personnels ?

—Il y a les casiers du vestiaire de l'étage qui sont accessibles au public, mais Burt n'y allait pas beaucoup. On le voyait davantage dans le petit bureau du troisième qu'il partageait avec mademoiselle Comptois. Elle pourra vous renseigner mieux que moi.

—Par là ? s'exclama Malcolm en pointant le large escalier derrière lui.

—Oui. Montez ici et continuez tout droit. À cette heure-ci, vous trouverez sûrement ses collègues dans la salle de consultation. C'est à côté des grosses statues.

Sur le comptoir, Malcolm remarqua la feuille destinée à recueillir la signature des visiteurs et à leur assigner une clé et un numéro de casier durant leur visite. Ladite feuille était toutefois vierge, puisqu'on la remplaçait au début de chaque journée. Apparemment, le gardien ne trouvait pas pertinent de la lui faire signer.

Pour sa part, l'enquêteur se dit que ce n'était pas nécessaire d'examiner les signatures de la veille puisqu'il ne connaissait pas les relations de la victime. Il préféra donc emprunter tout de suite l'escalier. Alors qu'il s'exécutait, il s'arrêta en plein milieu lorsqu'un détail lui revint en mémoire.

—Ah oui, au fait, est-ce que le *Charon* vous dit quelque chose ? demanda-t-il au gardien, un doigt en l'air.

—*Charon* ? Vous voulez dire... monsieur Charon ?

—Non, le *Charon* tout court. Peut-être une embarcation ou... quelque chose qui vogue. Je n'en sais trop rien.

—Euh... non. Ça ne me dit rien du tout, répondit le gardien en haussant les épaules.

—D'accord, lança Malcolm avant de se retourner pour poursuivre son ascension. Je vous remercie.

En haut, la salle de repos du bâtiment s'ouvrait devant lui, éclairée par la lumière matinale que laissaient filtrer les hautes fenêtres. Une panoplie de photographies commémorant une partie de l'histoire du bâtiment et de Montréal décorait les murs de brique tout autour de la pièce. Sur le plancher, des tables rondes de style cafétéria s'alignaient, autour desquelles étaient disposées trois ou quatre chaises inoccupées. L'ascenseur permettant aux visiteurs de parcourir les étages accessibles se situait au nord, tandis que sur sa gauche, Malcolm remarqua les entrées donnant sur les casiers et les machines distributrices. L'endroit désert ne semblait pas être encore réveillé. Aucun son ne troublait le silence, hormis celui d'une cuillère qu'on agitait dans une tasse. Celui-ci provenait de plus loin.

Malcolm suivit le son, qui le mena vers la seule partie de l'édifice où il y avait des signes de vie. Les semelles mouillées de ses bottes crissaient fortement sur le carrelage fraîchement lustré, comme pour trahir sa présence. Comme si ça ne suffisait pas, lorsqu'il dépassa la cage en fer de l'ascenseur pour ensuite poursuivre son chemin sur un sol constitué de plaques métalliques, ses pas résonnèrent comme s'il se déplaçait dans une usine industrielle. Le pauvre en vint à se demander pourquoi on avait installé ce genre de matériaux dans une bibliothèque ! Il en fut ainsi jusqu'à qu'il atteigne une sortie vitrée débouchant sur un espace de repos extérieur, où il pouvait distinguer deux bancs de parc trempés par la pluie. Derrière la cage d'ascenseur, Malcolm découvrit l'espace menant à la salle de consultation. Frappé de stupéfaction, il ralentit sa cadence pour jeter un coup d'œil à ce décor inhabituel.

Quatre statues représentant des femmes vêtues d'un drapé l'accueillirent du haut de leurs quatre mètres, telles d'immobiles gardiennes des lieux. Près d'elles, sur le mur, une plaque commémorative

expliquait qu'il s'agissait des Géantes de la rue Saint-Jacques, œuvre du sculpteur Henry Augustus Lukeman qui jadis, ornait la façade du siège social de la Banque Royale du Canada. Retirées lors de rénovations, puis données en 1999 aux Archives nationales du Québec en tant que bien patrimonial, ces quatre statues symbolisent l'essor économique du début du siècle et personnifient l'Industrie, le Transport, l'Agriculture et la Pêche. Alignées l'une à côté de l'autre, leur marbre blanc détonait beaucoup avec la brique rouge qui recouvrait le mur de derrière. La quatrième se situait derrière la porte de la baie vitrée délimitant l'aire de repos de la salle de consultation. C'est à travers la baie vitrée que Malcolm aperçut le comptoir d'accueil. De là, il pouvait également entrevoir la permanente grisonnante d'une dame chétive qui, derrière son écran d'ordinateur, agitait une cuillère dans sa tasse de thé en porcelaine fleurie.

La grandeur des statues donnait presque envie au sergent de s'agenouiller devant elles, ne serait-ce que pour leur démontrer du respect. En dépassant les deux premières, il s'abstint toutefois de le faire quand il croisa le regard réprobateur que lui jeta la préposée, dérangée par le bruit de ses pas sur le plancher métallique. Il s'en alla donc tout de suite vers la porte de la baie vitrée, tira sur la poignée, puis entra. Après avoir franchi les détecteurs et les dispositifs antivols placés de chaque côté, de même que la dernière des quatre statues sur sa droite, il rejoignit le bureau d'accueil.

— Bonjour, s'exclama-t-il avant de s'immobiliser devant la dame qui resta assise à le dévisager, tasse et soucoupe en main. Madame Lépine, je présume ?

La cuillère cessa de s'agiter. La préposée au début de la soixantaine pinça les lèvres et afficha une moue condescendante.

— C'est possible, répondit-elle sur la défensive. Qui vous a donné mon nom ?

— C'est le gardien de la sécurité qui m'a dit...

— Qui êtes-vous ? coupa aussitôt la dame. Et pourquoi est-ce qu'il vous a donné mon nom ? Vous ne trouvez pas que c'est impoli de se présenter comme ça et de causer tout ce vacarme à cette heure ? Je n'ai toujours pas pris ma première tasse de thé, bon sens ! Qu'est-ce que vous me voulez ?

Malcolm se tut un instant pour encaisser le coup, non sans se demander si son interlocutrice n'était pas déjà au courant de la mort

de son collègue, ce qui expliquerait son émotivité, ou si elle ne faisait pas juste preuve d'une attitude déplaisante envers lui. Sans chercher à savoir, il se reprit avant qu'elle ne l'interrompe à nouveau.

— Madame Lépine, je suis le sergent-détective Malcolm Ville-neuve, se présenta-t-il en exhibant son badge. Je ne tiens pas à vous déranger, mais je dois malheureusement prendre un peu de votre temps pour vous poser quelques questions.

La sexagénaire demeura réticente. Bien que sachant qu'il ne s'agissait pas d'une blague, elle sortit tout de même son bras malingre de sous le voile rose qui recouvrait ses épaules. Elle ajusta la monture épaisse de ses lunettes sur son nez, et se pencha en avant pour examiner de plus près la plaque dorée de l'inspecteur. Ce faisant, ses yeux ne devinrent plus que deux fentes soupçonneuses dans son visage plissé. D'un geste d'apparence suspect, elle se recala au fond de sa chaise en tenant l'anse de sa tasse blanche décorée de violettes du bout des doigts.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? répéta-t-elle.

— D'après ce que monsieur Thibault m'a dit, vous travaillez avec Albert Eizeiner. C'est exact ?

— Qu'est-ce que ce pitre d'Albert est encore allé vous raconter sur moi, hein ? Il n'aime pas mon caractère ? Il m'en veut parce que je le traite comme un enfant, peut-être ? Franchement ! Qu'il grandisse donc un peu...

— J'ai bien peur que non, la coupa à son tour Malcolm qui n'avait pas du tout envie de s'obstiner avec elle. Car ce matin, on a retrouvé le cadavre de monsieur Eizeiner. Il a été assassiné durant la nuit.

Muette, la vieille dame tenta de lire l'expression sur le visage du détective pour savoir s'il s'agissait d'une plaisanterie. Or, devant l'air grave de Malcolm, elle baissa les yeux, le temps d'assimiler l'information. Après un moment de silence d'à peine cinq secondes, elle haussa les épaules et hocha de la tête pour signifier son total désintérêt.

— Je lui avais déjà dit de ne pas sortir en ville la nuit, finit-elle par répliquer en buvant bruyamment, et du bout des lèvres, une gouttelette de son thé noir. Si ce n'était pas ça qui allait le tuer, c'est un infarctus qui l'aurait rattrapé. De la façon dont il s'énervait... Il se prenait encore pour un jeune de 20 ans. Il courait sans cesse après les femmes ! Et ce qu'il mangeait, aussi... Pouah ! De la vraie cochonnerie...

—Madame Lépine ? poursuivit Malcolm après s'être raclé la gorge. Je peux continuer ?

D'après son comportement, cette femme n'éprouvait pas le moindre chagrin suite à l'annonce de la mort de son collègue. Préférant ne pas l'entendre déblatérer davantage, le sergent-détective sortit son carnet pour lui faire comprendre qu'il avait un travail à exécuter. Dès que madame Lépine le vit s'emparer de son stylo à bille, elle déposa brusquement sa soucoupe et sa tasse sur le bureau et le pointa du doigt à la manière d'une institutrice.

—Les stylos à bille sont interdits dans la salle de consultation ! maugréa-t-elle. Seuls les crayons à mine sont permis.

—J'en prends note, merci, rétorqua sèchement Malcolm. Mais pour en revenir à monsieur Eizeiner, savez-vous s'il avait l'habitude de partir comme ça dans la nuit pour rencontrer quelqu'un ? Est-ce qu'il vous a déjà dit s'il voyait des gens avec qui il échangeait des trucs ou de l'information ?

—Quoi ? Comme de la drogue ? Voilà qui ne me surprendrait guère de sa part. À agir comme il le faisait, c'est comme s'il se revoyait dans les années soixante. Mais je dois avouer qu'il ne m'a jamais parlé de ce genre de choses, non. Mais s'il l'avait fait, croyez-moi, je l'aurais royalement sermonné !

—Vous ne savez donc pas s'il avait des ennuis ou si des personnes lui en voulaient ?

—Comment est-ce que je pourrais le savoir ? lança Lépine d'un ton hargneux. Je ne suis pas sa mère, moi ! D'ailleurs, moins je lui parlais, mieux je me portais. Et vous savez quoi ? C'était peut-être mieux comme ça...

La préposée s'interrompit quand un bruit parvint à ses oreilles. Aussitôt, elle montra les dents, ou plutôt ce qu'il restait de son dentier, quand les pas de course d'une tierce personne s'amplifièrent dans le vestibule du bâtiment. Malcolm aperçut alors une jeune femme dans la trentaine. Arrivant de derrière la cage d'ascenseur, celle-ci se ruait dans leur direction. Le talon de ses bottes de cowboy marron résonnait sur le plancher métallique comme des coups de marteau sur une enclume. Elle n'avait pourtant pas l'air de se soucier de ce détail, car elle ne ralentit le pas qu'après avoir dépassé les trois premières statues. Une fois devant la baie vitrée, elle ouvrit la porte en tirant un bon coup sur la poignée, non sans retenir de son autre bras la bandoulière

de son sac en cuir pour l'empêcher de lui frapper les hanches dans sa cadence. Quand elle débarqua dans la pièce en coup de vent, madame Lépine ouvrit la bouche dans l'intention de la réprimander, mais la jeune femme l'interrompit en levant la main.

— Je sais ! s'exclama-t-elle, essoufflée, en dépassant le comptoir sans même s'arrêter. Je sais, je suis en retard. Je suis désolée, Helena. Il y a encore eu une panne de métro. Je ne peux rien y faire.

Puis, sans se soucier de la présence de Malcolm, elle dévia à droite dans la salle de consultation. Lorsqu'il la perdit de vue, le sergent-détective entendit un grognement étouffé que Helena Lépine destinait à sa collègue.

— Toujours en retard, celle-là ! siffla-t-elle. La jeunesse d'aujourd'hui ! Aucun respect pour la ponctualité et les responsabilités.

Malcolm commençait à en avoir franchement assez de l'attitude de son interlocutrice. Mais, il avait un travail à faire, ce qui signifiait, à son grand déplaisir, de s'astreindre à interroger ce genre de personnes tout en demeurant impassible. Il ignora donc les remarques de la vieille dame et poursuivit son enquête.

— Qui est-ce ? demanda-t-il. Une employée du centre ?

— Oui, bien sûr. Mam'selle Comptois travaille ici. Ça se voit bien, non ? Je vous le dis, monsieur, c'est elle que vous devriez arrêter, ce matin. Ça lui donnerait peut-être une leçon. Elle finirait par arriver à l'heure, pour changer...

— Pour en revenir à votre collègue, madame Lépine, vous savez autre chose qui pourrait nous aider ? reprit Malcolm en haussant le ton. Un détail ou un truc bizarre qu'il vous aurait dit ?

— Il racontait tout le temps plein d'histoires, alors je ne pourrais pas vous dire.

Du bout des doigts, la préposée reprit sa tasse de thé et sa soucoupe. Elle aspira une petite gorgée en émettant un bruit de succion, et s'accorda le temps de la déguster avant de poursuivre.

— Chaque fois qu'il s'adressait à moi, c'était pour me poser une question. On aurait dit qu'il ne connaissait rien, ici.

— Vous aurait-il déjà parlé du *Charon* ou d'un truc du genre ?

— Non, pas du tout. C'est quoi ? Une autre de ses histoires, je présume ?

— C'est ce que nous essayons de déterminer. Donc, il ne vous a jamais paru...

—Écoutez, monsieur, je vous l'ai dit. Je ne sais pas ce qu'Albert traficotait dans ses temps libres, et ça n'a pas d'importance pour moi. Si vous avez des questions, c'est plutôt à mam'selle Comptois qu'il faudrait les poser. C'est avec elle qu'Albert s'entendait le mieux. Ils étaient toujours ensemble, ces deux-là. Et d'après ce que je sais, ils parlaient toujours dans mon dos. Alors, désolée de ne pas faire preuve de sympathie, mais c'est comme ça. Allez plutôt l'embêter elle et laissez-moi boire mon thé tranquille. Je ne peux pas vraiment vous aider davantage.

—D'accord. Je comprends.

Malcolm préféra ajourner cette discussion avant de manquer de respect envers cette dame. Il se demanda même s'il valait la peine de lui donner sa carte, sachant qu'elle n'allait sûrement pas coopérer davantage. Il en sortit tout de même une. Qui sait si cette façade acariatre n'était pas un mécanisme de défense, une façon d'extérioriser son chagrin ? Peut-être, mais Malcolm en doutait fortement.

—Je voue remercie, madame Lépine, dit-il en déposant sa carte devant elle. N'hésitez pas à nous contacter si quelque chose vous revient.

Plutôt que de lui répondre, la préposée resta assise, tasse toujours à la main, à le fixer par-dessus ses lunettes perchées sur le bout de son nez. Malgré lui, Malcolm lâcha un soupir de satisfaction lorsqu'il s'en éloigna pour se diriger vers l'entrée pratiquée dans le mur de droite.

Dans toute sa splendeur, la salle de consultation du centre d'archives s'ouvrit devant lui. Les tables mises à la disposition des usagers, en bois verni ou noir, s'alignaient au rez-de-chaussée avec, sur chacune, une lampe de lecture allumée. Un second comptoir désert réservé aux employés s'adossait au mur du fond, derrière de nombreuses colonnes de soutien d'un blanc immaculé. Celles-ci supportaient le second étage, qui lui, faisait le tour de l'immense salle à aire ouverte, fermée par une balustrade faite de fioritures peintes en blanc. La même décoration se répétait jusqu'au quatrième et dernier niveau, soit jusqu'au plafond de cinquante pieds. L'impression que ce dernier était inexistant était en grande partie due aux nombreuses fenêtres qu'on retrouvait sur chacun des étages. Les fenêtres en question laissaient pénétrer la clarté du jour qui à son tour, se reflétait sur la blancheur des lieux, qui n'en devenaient que plus éblouissants. Des

étagères de livres et de documents anciens s'étaient dans presque tous les espaces disponibles. À la droite de Malcolm, un grand escalier en colimaçon permettait d'accéder aux niveaux supérieurs, lesquels renfermaient encore plus de tables et de rayonnages.

La jeune employée que le sergent souhaitait rencontrer descendait les marches du troisième en se battant avec la fermeture éclair de son manteau pour tenter de la décrocher. Mettant son admiration des lieux de côté, Malcolm retrouva son sérieux. Il s'avança entre les tables du rez-de-chaussée pour gagner l'escalier, puis le grimpa à la hâte pour retrouver l'employée. Arrêtée au deuxième, la pauvre jurait contre ses vêtements.

— Madame Comtois ? appela le détective qui se trouvait trois marches plus bas. Je peux vous parler ?

— Merde ! Maudit zip... Oh, pardon ! Oui, bien sûr. Vous cherchez quelque chose ?

— Madame Comtois, je suis le...

— S'il vous plaît, Zoé, dit la femme avec un sourire accueillant accroché aux lèvres. Je n'aime pas les madame-ci et les madame-ça. Vous pouvez m'appeler Zoé.

— Bien.

Notant l'agitation et l'enthousiasme contagieux de l'employée, Malcolm trouvait dommage de devoir y mettre un terme en lui annonçant la mort de son collègue. Mais il n'avait pas le choix. Il dégagea l'avant de sa veste et montra son insigne.

— Mon nom est Malcolm Villeneuve, sergent-détective du SPVM. Vous avez une minute ? Ce ne sera pas long. Je dois juste vous poser quelques questions.

Le sourire de Zoé s'éclipsa de son visage. De même, elle cessa de se battre avec sa fermeture éclair. Comme prise au dépourvu, elle blêmit, puis ses yeux s'agitèrent, à la recherche d'une excuse pour fuir cet entretien. Intrigué par son étrange réaction, Malcolm s'interrompit. Sans plus attendre, Zoé recommença à descendre les marches en expliquant d'une voix hésitante :

— Je suis... j'ai beaucoup de travail à faire, ce matin. Il y a... en fait, j'ai un tas de choses... à régler. Désolée, sergent. Le bureau est en désordre, je dois m'occuper des nouvelles archives et... mon collègue Albert n'est pas encore là ; alors, vous comprenez que...

—C'est au sujet de monsieur Eizeiner justement, lui indiqua le sergent avant qu'elle ne s'en aille.

—Ah oui ? s'étonna Zoé en freinant son élan, quatre marches plus bas.

Lorsqu'elle se retourna vers Malcolm, la peur avait cédé sa place à une mine interrogative et soucieuse. « Que se passe-t-il ? »

—Eh bien, il a été retrouvé mort, ce matin, dans le parc du Mont-Royal.

Le regard vacillant, Zoé resta sans mot. La nouvelle la surprit tellement, que ses yeux s'embruèrent aussitôt de larmes. Elle se garda bien, toutefois, de les laisser rouler sur ses joues, chose que sa force de caractère lui interdisait. Tout en se maîtrisant, elle serra les lèvres et demanda :

—Comment... est-ce qu'il est mort ?

—Il semble avoir été assassiné.

Voyant bien que l'employée était bouleversée et qu'elle était plus proche de la victime que madame Lépine, Malcolm n'en dévoila pas plus. Il retarda donc le moment de l'interrogatoire, même qu'il songea à l'annuler, mais hélas ! il lui fallait obtenir ses informations le plus tôt possible. Il attendit que Zoé se calme, puis, quand il voulut reprendre, les traits de son interlocutrice s'étaient endurcis.

—Veuillez m'excuser, je dois prendre l'air, lança-t-elle avant de redescendre l'escalier à la course.

Si Malcolm était conscient qu'elle était ébranlée, il ne comprenait toujours pas la réaction qu'elle avait eue lorsqu'il lui avait présenté son badge. Avait-elle quelque chose à cacher ? Peut-être ne s'attendait-elle juste pas à ce genre de visite. Dans les deux cas, il avait intérêt à ne pas la laisser s'enfuir.

Arrivée au rez-de-chaussée, Zoé cessa de courir, mais marcha néanmoins d'un pas décidé vers la sortie. Malcolm décida donc de la suivre, sans pour autant lui courir après. Lorsqu'il revint à l'accueil, il constata que la jeune femme se trouvait déjà de l'autre côté. Elle avait dépassé les Géantes, puis avait bifurqué le long des tables disposées près du mur. À la volée, elle ouvrit la porte vitrée tout au bout, et se rendit dans l'aire extérieure de repos aménagée entre les vitres de l'édifice. Elle se planta en plein milieu, entre les deux bancs de parc, et enfouit une main dans sa poche pour empoigner son paquet de cigarettes et son briquet. Elle en coinça une entre ses lèvres, l'alluma, puis

expira la fumée. Ce faisant, elle gardait son autre main coincée sous son aisselle pour maintenir son manteau fermé.

— C'est interdit de fumer là, maugréa Helena Lépine de derrière son comptoir. Si vous êtes de la police, vous devriez aller le lui dire. Allez l'avertir qu'on n'a pas le droit de fumer à cet endroit. C'est même écrit sur la porte. Qu'elle *cogite*, un peu, voyons ! Elle devrait le savoir, depuis le temps !

Encore autre fois, Malcolm préféra ignorer cette femme. Zoé était sous le choc et avait besoin de digérer la nouvelle. Ça, il le comprenait. Sans répondre à la préposée, il sortit lui aussi de la salle de consultation. Sans se presser, il passa devant les statues, ouvrit la porte vitrée et rejoignit l'employée sous la bruine.

— Nous ne sommes pas obligés de faire ça maintenant si vous n'y tenez pas, dit-il respectueusement en tendant l'une de ses cartes, mais tôt ou tard, je devrai vous interroger. Alors, voici mon numéro. Vous pourrez m'appeler plus tard dans la journée, si vous préférez.

Zoé ne réagit pas. Hésitante, sa cigarette entre le majeur et l'index, elle grattait deux de ses ongles ensemble, signe qu'elle était nerveuse. Malcolm nota que le kaki de son manteau avait la même teinte que le vert clair de ses iris, et que son regard avait cessé de vaciller. Plus réservée que triste, elle semblait avoir l'habitude de s'adapter rapidement aux mauvaises nouvelles. L'air vague, elle inspira une bouffée, puis expira la fumée en soupirant. Par réflexe, elle glissa une mèche de ses cheveux noirs derrière son oreille. Du coup, quatre anneaux en argent apparurent le long de son hélix. Après quoi, elle se décida à saisir la carte qui lui était tendue.

— Albert n'aurait jamais fait de mal à personne, souffla-t-elle sans toutefois relever la tête. Je ne comprends pas. Je ne sais pas qui aurait pu lui en vouloir de la sorte.

Se réjouissant de ce revirement, Malcolm reprit son carnet.

— Vous le connaissiez bien ?

— Assez, oui. C'était un bon ami. Quelqu'un de gentil. Un passionné avec un cœur d'enfant. Il me faisait bien rire. Plus que cette chipie-là, en tout cas, confessa Zoé en désignant du menton la vitre qui donnait sur la salle de consultation.

— Est-ce que votre collègue vous a déjà parlé de gens qui lui en voulaient ou qui lui demandaient des trucs ?

— Quel genre de trucs ?

— Des transactions, des objets, de l'information...

— La seule chose qu'Albert a déjà demandée à ses connaissances et à ses relations, c'est de l'information. Ça, oui. Il ne traînait pas avec des voyous, si c'est ce que vous voulez savoir.

— De l'information ?

— Oui. Albert faisait beaucoup de recherches. Il adorait l'histoire. Il avait des contacts un peu partout dans le monde qui l'aidaient à se renseigner.

— Savez-vous sur quoi il travaillait, ces derniers temps ?

Zoé émit un rire étouffé et sourit. Elle tira une nouvelle bouffée de sa cigarette, puis répondit en laissant la fumée s'échapper de sa bouche :

— Il travaillait sur tellement de choses à la fois, qu'il était le seul à s'y retrouver. Ce n'est pas des blagues. Des fois, il restait ici jusqu'à minuit juste pour trouver un petit détail dans les archives.

— D'accord. Et avez-vous une idée de ce qu'est le *Charon* ?

— Oh, ça ? s'exclama-t-elle. Bien sûr.

— Vous savez ce que c'est ? s'étonna Malcolm qui s'arrêta aussitôt de prendre des notes pour relever la tête.

— Évidemment, confirma Zoé en roulant les yeux. Il n'arrêtait pas de m'en parler. C'était l'une de ses obsessions. Mais le *Charon* n'est qu'une légende. Et quant à moi, je ne pense pas qu'elle soit vraie.

— Et qu'est-ce que c'est, au juste ?

— Quoi ? Vous ne connaissez pas ?

Surprise, Zoé s'arrêta. Pour toute réponse, Malcolm haussa simplement les épaules. N'en faisant pas une histoire, l'employée fuma de nouveau avant de s'expliquer.

— Le *Charon*, c'est le nom d'un bateau corsaire dirigé par le capitaine Benjamin Alexander et qui aurait parcouru les mers à la fin du 16^e siècle. Selon la légende, ce Alexander était cruel et sadique. On dit qu'il forçait les marins des bateaux qu'il volait à transférer leurs trésors sur son navire avant de les tuer et de jeter leurs corps à la mer. On dit aussi qu'un jour, il serait tombé sur un si gros trésor, qu'il aurait par la suite disparu sans laisser de traces. Lui, son bateau et son équipage... Pouf... Envolés.

— Et monsieur Eizeiner s'intéressait à cette histoire ?

— S'intéresser, vous dites ? Vous auriez dû voir les étoiles dans ses yeux quand il m'en parlait. Il a toujours été convaincu que ce

n'était pas une légende et que le trésor du *Charon* serait retrouvé un jour...

Soudain, l'expression de Zoé se durcit, de même qu'elle fronça les sourcils. Comme si elle était soudainement dérangée par toutes ces questions, elle fixa intensément Malcolm.

— Mais attendez une minute, s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Que ce sont ses recherches sur le *Charon* qui seraient à l'origine de son assassinat ?

— Malheureusement, je ne peux pas vous dévoiler les détails de l'enquête. D'ailleurs, on n'en sait encore rien pour l'instant. On essaie de voir s'il y aurait une relation avec...

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ? dit Zoé en se renfrognant. Vous venez ici pour m'annoncer la mort de mon ami, je suis là à déballer mon sac et vous me dites que vous ne pouvez pas m'en dire plus ?

— Je sais que ça peut vous paraître injuste...

— Injuste ? Pourquoi est-ce que vous...

Zoé se tut. Elle serra la mâchoire pour se contrôler, puis se ferma sur elle-même.

— Vous savez quoi ? Laissez tomber. J'ai votre carte et donc, si j'ai besoin de vous parler, je vous appellerai.

— Ce n'est rien de personnel. C'est la procédure. J'ai besoin de votre témoignage et de vos informations. Donc, si vous pouvez me dire autre chose à propos du *Charon*...

— Je n'ai rien de plus à vous dire ce matin, sergent.

Ces dernières paroles claquèrent comme un coup de fouet. Zoé rangea la carte dans la poche de son jean, et tourna le dos au détective pour terminer sa cigarette.

— Merci d'être passé. Bonne journée.

Cette dernière réplique de Zoé déçut Malcolm. Sans en rajouter, il referma son carnet, le resserra, puis ouvrit la porte pour retourner à l'intérieur de l'édifice. Avant qu'elle se referme, il lança à la jeune femme :

— En passant, c'est interdit de fumer ici.

Sa remarque passée, il n'entrevit pas le mécontentement de Zoé. De toute façon, il entendait revenir au cours de la journée pour examiner les affaires et le bureau de la victime. Mais pour le moment, avant que sa patience ne s'effrite, il préférerait quitter les lieux pour aller se chercher au plus vite quelque chose à manger. Il ne prit même pas le temps de saluer Helena Lépine, toujours assise à inspirer son thé. Tout de même, il sentit son regard réprobateur lui percer le dos lorsqu'il repassa sur le plancher métallique du centre d'archives pour gagner le vestibule.

En descendant l'escalier menant vers la sortie, il envoya la main au gardien Réjean Thibault pour lui indiquer qu'il partait. Ce dernier lui retourna la politesse pour le remercier. Malcolm poussa ensuite la lourde porte, passa à l'extérieur et s'arrêta sur le balcon de ciment pour réfléchir aux restaurants qui se trouvaient à proximité.

Devant lui s'étendait le square Viger, où la bruine faisait miroiter la verdure des arbres. Le pavé du chemin central paraissait aussi détrempé et boueux que les terrains gazonnés situés de chaque côté. Au-delà, derrière la série de cônes orange fermant la rue, l'ancienne gare Viger, avec ses pignons et ses tourelles, se perdait dans la grisaille persistante. Malcolm n'avait pas l'intention de perdre sa place de stationnement, tout comme il ne voulait pas prolonger le frisson qui le parcourait. C'est pourquoi il se refusa de traverser le parc sous les précipitations. Il choisit plutôt de se diriger vers l'ouest, plus précisément vers le nouvel établissement du CHUM, pour se procurer quelque chose de décent à se mettre sous la dent et de rapide à manger. Soudain, son cellulaire cria comme un ovni en plein atterrissage dans la poche de son manteau.

Malcolm grinça des dents. Il allait devoir à tout prix changer cette désagréable sonnerie. La mention *numéro inconnu et anonyme* apparaissait sur l'afficheur, mais il s'en moqua. Il fit rapidement glisser son

doigt sur l'écran pour prendre l'appel, et plaqua le téléphone sur son oreille tout en descendant les marches de l'édifice Gilles-Hocquart.

— Sergent-détective Villeneuve.

— Le sergent Malcolm Villeneuve ? articula la voix d'un homme à l'accent britannique.

— Oui, c'est bien moi. Comment est-ce que je peux vous aider ?

— Vous pouvez m'aider en cessant tout de suite votre enquête sur Albert Eizeiner.

Aux aguets, Malcolm s'immobilisa en plein centre de l'escalier. Ne reconnaissant pas son interlocuteur, il regarda partout autour de lui. Vers le square Viger, à l'intérieur de chaque voiture garée le long de la rue, ainsi que dans celles qui circulaient devant lui. À gauche, puis à droite. Aucun suspect en vue. Personne ne semblait le filer ou l'espionner.

Ce sentiment d'être observé le dérangeait. Toujours à l'affût, il demeura debout sur une marche et se concentra sur la voix.

— Qui êtes-vous ? répondit-il.

— Celui que je suis n'a guère d'importance, monsieur la Police.

— Comment avez-vous eu ce numéro ?

— Cela en a encore moins, j'en ai bien peur.

— D'accord, répliqua Malcolm qui roula des yeux en voyant bien que ce questionnement était inutile. Pourquoi est-ce que je devrais arrêter mon enquête, monsieur Mystère ?

— Parce que vous n'y arriverez pas. Vous ne savez pas dans quoi vous mettez les pieds.

— Oui, oui. J'ai déjà entendu ça, l'intimidation et tout. J'espère que vous savez que menacer un agent de police est passible de...

— Ceci n'a rien d'une blague, cracha l'homme. Vous n'avez rien à faire dans cette histoire. Albert Eizeiner a été tué par un petit voyou qui en voulait à son portefeuille, sans plus. Ne cherchez pas plus loin, ou vous le regretterez.

Malcolm plissa les yeux et examina davantage les alentours, mais sans succès.

— C'est vous qui l'avez tué ? demanda-t-il plus sérieusement.

— Ce n'est pas... important non plus, bégaya l'autre. Mais c'est ce qui pourrait vous arriver aussi si vous poursuivez cette enquête. Vous n'avez pas ce qu'il faut.

— Qui que vous soyez, un meurtre a été commis. Et que ça vous plaise ou non, cette enquête se continuera tant et aussi longtemps que le coupable n'aura pas été mis sous les verrous.

— Alors, arrêtez un de ces drogués qui traînent dans les rues, et qu'on n'en parle plus.

— Vous pensez que c'est ainsi que la famille de la victime reposera en paix ?

— Qu'est-ce qu'on en a à faire de monsieur Eizeiner ? riposta l'inconnu en haussant le ton. Il était vieux. Il a vu trop grand et il est mort. Vous pouvez passer à autre chose, maintenant, cette affaire n'a plus d'intérêt.

— Bon, ça suffit ! lâcha Malcolm en expirant bruyamment. J'aime bien les blagues, mais là, vous allez trop loin. Peu importe qui vous êtes et ce que vous avez fait, nous trouverons le meurtrier. Soyez-en sûr. Et si c'est vous le coupable, eh bien, vous aurez...

— Le trésor du *Charon* ne vous appartient pas ! cria l'homme. Il est à nous. Et vous n'y arriverez jamais. Si vous tenez à la vie, vous feriez mieux de m'écouter et d'abandonner tout de suite votre enquête. Je ne vous le répéterai pas, sergent Villeneuve.

Puis la communication fut coupée. L'homme avait raccroché brutalement. Malcolm resta là, dans l'escalier, à chercher une personne qui le guettait. Or, il ne remarqua rien d'anormal dans le paysage urbain qu'il avait devant lui.

Ennuyé par cet appel, il réfléchit. Les seules personnes qui possédaient ce numéro étaient ses confrères de travail, ou celles à qui il avait remis sa carte de visite. Comme le meurtre d'Eizeiner était encore frais, le plaisantin ne pouvait pas être l'un des trois employés qu'il venait tout juste d'interroger. Cette situation le laissa perplexe. Qu'est-ce que le *Charon* avait de si important ? Pourquoi essayait-on de cacher son existence ? Malcolm comprenait à présent qu'il n'était pas le seul à enquêter sur cette affaire. Malgré lui, il appela son collègue. Après un moment d'attente, le message vocal de Clément agressa le tympan du sergent, qui pesta en sachant que Christian n'avait juste pas envie de prendre son appel. Avec acharnement, il rappela en se disant qu'il le ferait encore et encore, jusqu'à ce que la boîte vocale de son partenaire de travail se remplisse. Mais voilà que celui-ci décrocha à la troisième sonnerie.

— Qu'est-ce que tu veux, Villeneuve ? aboya-t-il au bout de la ligne. Je suis occupé !

— Juste un petit détail. Je suis actuellement aux archives. J'ai interrogé les collègues de la victime, mais il me reste quelque chose à vérifier à propos du *Charon*.

— Eh bien, vas-y, et arrête de m'embêter !

— Le *Charon* serait une légende, en passant, juste au cas où ça t'intéresserait. Une histoire à propos d'un ancien bateau de pirates et du trésor qu'il contenait.

— Quoi ? répliqua Clémant après un moment de silence. Tu te fous de moi, là ?

— Apparemment, la victime effectuait des recherches, là-dessus. Il se pourrait donc qu'on l'ait tuée pour un motif qui serait relié à ce bateau.

— Ah, O.K. C'est peut-être pour cette raison que j'ai les deux pieds dans de la merde pendant que je te parle.

— Que veux-tu dire ?

— Je suis chez lui avec les *techs*. À la maison de ce Eizeiner. C'est un vrai bordel ! Il y a une tornade qui est passée à l'intérieur. Soit le vieux était le pire cochon que j'ai jamais vu, soit une personne s'est infiltrée ici juste après le meurtre. Tout est à l'envers. Les bibliothèques, les armoires, les garde-robes... tout traîne sur le plancher. Même les divans et le lit sont déchirés !

— On dirait que quelqu'un cherche quelque chose.

— Non, pour vrai ? Tu es un vrai détective, toi !

— C'est sûrement l'agresseur du mont Royal, présuma Malcolm en ignorant l'ironie de son collègue. Il a dû trouver son adresse dans son portefeuille.

— Possible. Je ne sais pas si c'est cette même personne qui m'a appelé tout à l'heure...

— Tu as eu un appel ?

— Oui, un gars bizarre avec une voix de coïncé. À croire qu'il avait une cuillère d'argent dans le cul. Pourquoi ?

— Parce que j'ai aussi reçu un drôle d'appel. Un homme qui me sommait d'arrêter l'enquête, sans quoi...

— Ta vie serait en danger et bla-bla-bla. Oui, c'est ça. Je l'ai envoyé se faire foutre et j'ai raccroché ! ricana Christian. Des appels de ce genre, on en reçoit tout le temps. Des petits blagueurs qui se

pensent drôles en se faisant passer pour le meurtrier. Ça les excite. Y'a rien de bon là-dedans.

— Il semblait passablement au courant de l'affaire, par exemple.

— Eh bien, allez prendre un café ensemble si ça vous enchante ! Moi, j'ai du travail à faire.

— Le commandant en dit quoi ?

— Laferrière est allé astiquer son habit, soupira Christian d'un ton impatient. Et toi, tu devrais retourner interroger tes rats de bibliothèque pour qu'on puisse avancer un peu.

Malcolm entendit une deuxième fois la communication se couper. Cette fois, par contre, il éprouvait du soulagement à ne plus entendre la voix nasillarde de Christian.

Le fait de savoir que le domicile de la victime avait été fouillé rendait le sergent-détective suspicieux. Que peut bien chercher ce meurtrier ? Quelque chose à propos du *Charon* ? Si ce bateau n'était qu'une légende, comme Zoé le lui avait mentionné, cette histoire était sans valeur. À quoi bon se lancer à la recherche d'un trésor qui n'existait que dans un conte ? Bien sûr, Malcolm avait déjà vu des victimes de trucs bien plus insipides, mais dans ce cas-ci, c'était vraiment étrange. Plus il réfléchissait, plus le sergent se demandait ce que pouvait bien signifier ce vieux bout de parchemin retrouvé sur le corps de Albert Eizeiner. S'y trouvait-il un détail qui leur aurait échappé ?

Cette histoire commençait à le tracasser. Par curiosité, il alluma l'écran de son cellulaire et examina la photo du fameux papier que la technicienne Maxime Bavarois lui avait envoyée plus tôt dans la matinée.

— Le *Charon* vogue toujours. Longue vie au *Charon*, chuchota-t-il pour lui-même.

Son estomac criant famine, il sortit de ses pensées et rangea son téléphone. À nouveau, il s'assura de ne pas être suivi, puis crut bon d'aller vers le restaurant le plus près pour manger en vitesse. Il allait vraiment devoir fouiller méticuleusement les effets personnels de la victime pour trouver des informations sur ce *Charon*, mais pour y arriver, il aurait besoin de toute sa tête. Il se devait de rester concentré sur cette affaire pour démontrer ses compétences à son supérieur. Il devait percer ce mystère et attraper le meurtrier coûte que coûte.

—Excusez-moi ?

Zoé Comptois n'entendit rien des paroles de l'homme qui se dressait devant elle. Assise derrière le bureau réservé au personnel, au rez-de-chaussée de la salle de consultation de la BANQ, elle se faisait distrairement craquer les doigts en jetant un regard vide sur les étagères de livres. La journée avait pourtant si bien commencé pour elle. Sa petite séance de yoga matinal et de kickboxing sur sac l'avait bien dégourdie de sa veille. Ensuite, elle avait cuisiné son déjeuner *spécial*, comme elle aimait dire, pour se donner l'énergie devant lui permettre de reprendre sa routine.

Elle avait même pris le temps de déguster son cappuccino avant de partir pour le travail, réelle raison de son arrivée tardive. Bien sûr, sa collègue Helena n'aurait pas admis son retard si en ce vendredi, elle ne lui avait pas fait croire à une panne de métro. Du moins, c'est ce dont elle s'était convaincue tout le long de son trajet à pied depuis son condominium du Plateau-Mont-Royal. Elle n'avait pourtant que faire des réprimandes de sa collègue âgée qui sans la moindre raison, hormis celle d'être désagréable de nature face aux gens actifs et passionnés, la méprisait autant qu'un marin méprise la tempête. C'est pourquoi elle s'entendait si bien avec Albert Eizeiner, qui avait toujours partagé son intérêt pour tout ce qui sortait de l'ordinaire et qui faisait voyager au-delà des murs à l'intérieur desquels ils s'enfermaient toute la semaine. Outre ce point en commun, ils plaisantaient souvent ensemble, au grand déplaisir de la trop sérieuse Helena Lépine. Leur amitié donnait à Zoé l'impression de vivre une relation père-fille, chose qu'elle n'avait pas connue depuis qu'elle avait perdu contact avec le sien suite à la mort de sa mère. En prenant conscience qu'elle venait aussi de perdre Albert, l'une des rares personnes chères à partager son quotidien, les larmes lui montèrent aux yeux.

—Excusez-moi, madame ?

La tête ailleurs, Zoé n'entendait toujours pas l'usager qui s'adressait à elle. Même qu'elle ne voyait pas qu'une personne se tenait devant elle, trop concentrée à se contrôler et à ne pas céder au sentiment qui la bousculait de l'intérieur. Elle ne voulait pas se laisser aller à pleurer. Préférant se montrer forte, elle se disait qu'il était

inutile de verser des larmes pour son collègue, puisqu'elle ne pouvait rien changer à la situation. C'était regrettable, mais le mal avait été fait, et rien de ce qu'elle pourrait faire ne saurait ramener l'homme. Elle ne comprenait toutefois pas pourquoi on s'en était pris à une personne aussi inoffensive que Albert Eizeiner. Il avait été si bon, avec elle, qu'elle n'arrivait pas à croire qu'un assassin avait pu se montrer aussi insensible devant un tel homme. Qui pouvait en vouloir à ce point à un septuagénaire sans défense qui ne faisait que profiter de la vie ? C'est cette question qui tracassait la jeune femme. Mais ce qui la chamboulait par-dessus tout, c'est que l'enquêteur venu lui annoncer la nouvelle n'avait pratiquement rien voulu lui divulguer sur l'enquête en cours. Il aurait pu au moins lui dire s'il avait une piste pour retrouver l'agresseur. Mais non. Rien.

Ce silence avait choqué Zoé. Ce grand homme sérieux aux yeux gris et aux cheveux bruns ébouriffés, visiblement pas rasé depuis une semaine, s'était contenté de débarquer comme ça pour l'aborder dans l'escalier. Il lui avait presque fait faire une crise cardiaque lorsqu'il lui avait montré sa plaque, pour ensuite oser lui annoncer tout bonnement la mort de son ami. Prise au dépourvu, elle n'avait pas su comment réagir. Pour ne pas afficher son trouble, elle était juste sortie fumer. En y repensant, elle se félicita de ne pas s'être emportée, d'avoir fait preuve de tact. Fière de sa réaction, elle releva un peu le menton, puis cessa de faire craquer ses doigts pour essuyer le coin de ses yeux avec le revers de la main.

— Vous pouvez m'aider, madame ? insista vainement l'usager.

Pas plus que précédemment, Zoé n'avait conscience qu'on lui adressait la parole. Fixant toujours les rangées de livres sans vraiment les voir, elle s'efforçait de ne pas gâcher son mascara. Ses pensées roulaient à vive allure lorsqu'elle songea au policier. Sur le coup, elle l'avait trouvé bel homme. Elle lui avait offert un sourire sincère tout en se débattant avec la fermeture éclair de son manteau.

Ensuite, elle se remémora la façon dont elle avait réagi en apprenant qui était cet homme. Avait-il trouvé sa réaction inusitée ? Puis, un instant plus tard, ça n'avait plus eu d'importance, puisque son ami était mort. Tout ce que Malcolm Villeneuve avait accepté de lui révéler se limitait au fait que le meurtre était peut-être relié à la légende du *Charon*. Or, Zoé ne savait que trop bien que cette histoire n'avait pas de sens. Albert Eizeiner lui parlait toujours de ce bateau. Grâce au peu

d'informations qu'il avait dénichées dans de nombreuses sources douteuses, il racontait inlassablement ses folles hypothèses sur la possible existence du *Charon* et de sa disparition. Il lui en parlait tellement, que Zoé en savait presque autant que lui sur le sujet. Même qu'ensemble, ils avaient développé un réel plaisir à imaginer la possibilité que la légende soit véridique. Pour le simple plaisir de rire un peu et d'écouler le temps, ils adoraient chercher dans les vieux manuscrits dont ils s'occupaient des bribes d'informations à propos du trésor. Or, même si elle se laissait prendre au jeu, Zoé était convaincue de l'inexistence de ce trésor. Les livres d'histoire en faisaient si peu mention, qu'il était plus probable qu'il n'aille jamais existé. Pour elle, il était plus envisageable de croire que la légende du *Charon* avait été inventée de toutes pièces par des marins, afin d'effrayer l'équipage des navires marchands qui traversaient les mers. Sachant cela, la jeune femme ne comprenait pas pourquoi on aurait tué une personne aussi innocente que Albert Eizeiner pour cette seule raison. Perplexe, elle hocha de la tête sans s'en rendre compte pour se dire que cette folle histoire n'avait ni queue ni tête.

—Excusez-moi, madame ? réitéra l'homme devant le comptoir.

Cette fois, il s'était exprimé suffisamment fort pour déranger les deux autres usagers assis dans la bibliothèque. Ceux-ci le dévisagèrent, lorsqu'il demanda à Zoé :

—Est-ce que vous pouvez m'aider, oui ou non ?

L'employée sortit enfin de sa rêverie, consciente du ton de voix inapproprié de son interlocuteur. Elle cligna plusieurs fois des paupières pour revenir au moment présent, puis pivota sur sa chaise pour faire face à l'individu. Se donnant une constance plus professionnelle, elle fit passer ses larmes et la boule d'émotion qui lui bloquait la gorge, et afficha son plus beau sourire.

—Oui, excusez-moi. C'est une... grosse journée, aujourd'hui ! s'exclama-t-elle à voix calfeutrée pour inciter son vis-à-vis à faire de même. Comment puis-je vous aider ?

Le type au regard sévère, presque sur le point de se fâcher, la fixait intensément de ses yeux bleu acier. Il avait une mâchoire carrée, ainsi que des cheveux blonds rasés court sur les côtés. Une petite cicatrice lui barrait la lèvre inférieure et une croix noire était tatouée sur le côté gauche de sa nuque. Zoé aurait presque cru qu'il s'agissait d'un militaire en civil, n'eût été son pull kangourou gris qui détonnait

avec le reste de son habillement. Une pensée agréable la traversa lorsqu'elle constata qu'il était son type d'homme. Costaud et dépareillé, un dur qui ne se prenait pas au sérieux. Elle le trouvait très beau, malgré l'air contrarié qu'il lui dédiait.

L'employée cessa toutefois de fantasmer quand Helena Lépine pointa sa frêle charpente dans l'embrasure de l'entrée. Dérangée par la question qui avait résonné dans toute la salle de consultation, la vieille femme fixait sa collègue comme si cette perturbation était encore de sa faute.

Encore troublée, Zoé continua de sourire tout en plaçant une mèche de ses cheveux derrière son oreille pour dégager ses quatre anneaux en argent.

— Vous cherchez quelque chose ? s'enquit-elle d'un ton suave.

— Oui, répondit sèchement l'usager un tantinet plus détendu. Les livres sur... les Français de l'époque. Ou les premiers colons. Quelque chose comme ça.

— Sur les premiers colons français, vous voulez dire ?

— Peut-être. Ceux qui étaient à Montréal au tout début. Je veux leurs noms et tout.

— Vous trouverez une série de livres sur votre droite. Ils traitent de la fondation de Montréal, de ses premiers habitants et des terres qui s'y trouvaient. Il y a sûrement là plusieurs volumes sur le sujet qui vous intéresse.

Le blond pivota dans la direction indiquée, soit vers les étagères situées à l'est de la salle, sans même remercier Zoé, qui trouva son manque de tact un peu déplacé. Après la visite du détective, cela lui rappelait que ce n'était pas parce qu'un homme était beau qu'il était nécessairement poli et brillant. Lorsqu'elle perdit l'usager de vue, quelque part derrière les rayonnages, elle préféra cesser d'y penser, d'autant plus que Helena Lépine restait là, les bras croisés, à ruminer.

S'il y avait une chose que Zoé détestait, c'était d'être épiée de la sorte. Comment sa consœur pouvait-elle rester plantée là à ne rien faire, debout, immobile, comme anesthésiée, à attendre que le temps passe. Pas le moins de monde, Helena ne semblait éprouver du chagrin à la suite du décès d'Albert. Voilà qui dérangeait Zoé au plus haut point.

Cette dernière savait que ce meurtre avait un lien avec les recherches de son confrère sur le *Charon*. Mais pourquoi ? Sûr qu'un

détail lui échappait, car jamais on n'aurait assassiné son ami pour de simples suppositions.

Agacée autant par ce questionnement que par l'attitude d'Helena, Zoé se dégourdit. Elle devait agir, contribuer pour éclaircir ce mystère. Décidée à ne pas jouer les plantes et à faire autre chose que de rester assise sur son séant, elle se redressa d'un bond.

— Helena, tu peux me remplacer cinq minutes ? demanda-t-elle tout bas pour ne pas déranger les usagers. Je dois monter au troisième pour vérifier quelque chose. Merci.

Sans laisser le temps à la vieille de refuser, elle contourna le comptoir et alla jusqu'à l'escalier en colimaçon, qu'elle gravit en enjambant les marches deux par deux. Le sergent-détective devait revenir dans la journée pour fouiller les effets personnels d'Albert, question de trouver plus d'informations sur le *Charon*. Zoé ne voulait pas lui laisser cette chance. Pas après la façon dont il lui avait parlé. Après tout, elle seule saurait si quelque chose clochait ou manquait dans les affaires du défunt. Lorsqu'elle avait quitté les lieux la veille, Albert l'avait saluée, puis était resté sur place pour travailler sur une nouvelle acquisition. Zoé supposait qu'il n'y avait que le *Charon* pour le pousser à se rendre illégalement jusqu'en haut du mont Royal en pleine nuit.

L'idée lui enflammait l'esprit quand elle arriva au troisième et qu'elle dépassa le comptoir de gauche. Plus loin derrière, elle ouvrit la porte du bureau qu'elle partageait souvent avec Albert Eizeiner, puis s'empressa d'y entrer et d'allumer les néons du plafond.

Dans la minuscule pièce, leurs deux bureaux se faisaient face, avec entre eux un espace dégagé pour leur permettre de circuler avec les chariots de livres qu'ils traitaient. De grandes bibliothèques remplies à craquer de documents en attente d'archivage, ainsi que deux immenses classeurs en métal placardaient les murs. Zoé, qui avait laissé son sac à bandoulière et son pardessus kaki sur sa chaise, remarqua que le chandail de laine qu'Albert portait la veille gisait toujours sur la sienne. Il devait avoir eu chaud, ou devait être parti rapidement pour sortir dans cette température d'octobre avec rien d'autre sous son manteau que la chemise à carreaux qu'il revêtait en dessous. Zoé alla donc vers le bureau adjacent au sien et l'examina, dans l'espoir de découvrir quelque chose.

—Qu'est-ce que tu m'as caché, Al? murmura-t-elle, partagée entre l'émotion et la raison. Pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit?

Par chance, Albert Eizeiner était un homme parfaitement ordonné. Il aimait que tout soit bien rangé et à sa place. Aussi vif et passionné pouvait-il être, à la limite du trouble obsessionnel compulsif, il s'assurait de bien nettoyer son espace de travail pour se retrouver facilement dans ses affaires. Contrairement à celle de Zoé qui grouillait de papiers et de figurines colorées, la surface d'Albert était impeccable. Chaque crayon et chaque bloc-notes étaient toujours bien remis à leur place. C'est pourquoi Zoé fut immédiatement attirée par le paquet de *Post-it* à moitié déchiré qui traînait près du stylo décapuchonné et du téléphone. Plusieurs feuilles avaient été arrachées de travers. Sur la seule qui restait, un numéro de téléphone était barbouillé à l'encre noire.

Zoé reconnut l'écriture inhabituelle de son collègue, comme si celui-ci avait tenté de prendre des notes en tenant le combiné entre son oreille et son épaule. Elle ignorait toutefois à qui ce numéro appartenait. Curieuse et fébrile, elle décrocha le téléphone. De l'index, elle appuya sur la touche : *historique des appels*, et vit que le numéro en question était le dernier qu'avait composé Albert. C'était la veille, à 23 h 17. Il l'avait fait tout juste avant de prendre le chemin du mont Royal. Une bosse apparut de chaque côté de la mâchoire de Zoé quand elle serra fortement les dents ensemble pour se contrôler. Elle n'hésita qu'une seconde, et appuya sur le bouton de recomposition automatique. Retenant son souffle, elle patienta. Or, après plusieurs sonneries, voyant qu'elle n'obtenait pas de réponse, elle reposa le téléphone sur sa base.

—Pourquoi y'a personne? ragea-t-elle avant d'ouvrir les tiroirs pour les fouiller en éparpillant leur contenu de la main. Qui essayais-tu d'appeler, Albert? Un fantôme? Impossible que cette personne ait déjà désactivé son numéro. L'appel remonte à hier soir...

Cela dit, elle se mit à réfléchir, puis se raidit. Mille et une questions se bousculaient dans sa tête. De plus en plus consciente de l'ampleur de la situation, elle tourna la tête vers le classeur barré situé à la gauche du bureau, soit celui qui contenait tout ce que son collègue avait archivé à propos du *Charon*. Albert lui avait déjà tout montré, de même qu'il lui avait donné la combinaison pour qu'elle puisse accéder aux documents. Il n'en fallut guère plus pour qu'elle se jette sur le

meuble. À l'aide de son pouce, elle tourna les roulettes du mécanisme de fermeture fixé dans le haut du classeur, jusqu'à ce qu'elle obtienne le code 1596, date à laquelle le *Charon* se serait volatilisé. Quand un déclic retentit, Zoé ouvrit avec rudesse le troisième tiroir, puis se figea sur place quand elle aperçut ce qui s'y trouvait.

Tous les livres, les documents et les cahiers de notes qu'Albert Eizeiner avait ramassés au cours de sa vie y étaient. Comme à l'habitude, tout était bien rangé et aligné. Or, Zoé fut tout de suite frappée par la présence d'un dossier beige qu'elle n'avait jamais vu et qui avait été laissé ouvert par-dessus les autres archives. Trois *Post-it* sur lesquels elle reconnaissait l'écriture d'Albert étaient collés sur le côté gauche. Sur le premier figuraient le nom d'un de ses contacts européens, Stephen Arahmed, de même que son numéro de téléphone. Zoé se souvenait avoir déjà rencontré cette personne, alors que celle-ci se trouvait à Montréal. Sur le deuxième carré de papier, elle vit une inscription qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer : *Mc Ind 0057 couv.* Puis, sur le troisième *Post-it*, une note d'Albert indiquait qu'il avait trouvé la preuve de l'existence du *Charon* dans une brocante de Westmount, le 22 octobre 2019, donc trois jours plus tôt.

Pour tenter d'en savoir plus, Zoé s'empara de la feuille de papier posée du côté droit de la chemise, et la retourna. Il s'agissait d'une photocopie en couleur d'un vieux bout de parchemin presque détérioré avec, dessus, l'inscription : *Le Charon vogue toujours. Longue vie au Charon.* Plus bas, une autre note d'Albert mentionnait que la preuve était enroulée à l'intérieur. Zoé examina de nouveau la chemise. Sous la photocopie se trouvait une grosse clé passe-partout en bronze. D'une longueur de trois pouces, elle était usée par le temps, et noircie comme si on l'avait jadis jetée dans le feu.

Des frissons remontèrent le long de la colonne de Zoé. Les poils de ses bras et de sa nuque se dressèrent lorsqu'elle songea à ce que cette clé pouvait représenter. Pendant un instant, elle hésita à s'en saisir, comme si elle n'osait pas. Non seulement ça ne lui disait rien, mais de plus, elle doutait de l'authenticité de cette preuve. Néanmoins, elle sut dès lors que c'était probablement à cause de cette clé qu'Albert Eizeiner avait été tué. Il était sur une piste, et à présent, d'autres s'intéressaient à sa découverte. À cette seule pensée, des papillons virèrent l'estomac de la jeune femme à l'envers. Si cet objet prouvait bel et bien l'existence du *Charon*, il était primordial de le cacher à l'agres-

seur de son ami. Zoé ne savait plus où donner de la tête. Elle crut bon de demander l'aide d'un spécialiste pour obtenir une estimation quant à l'âge de la clé, mais ignorait à qui s'adresser. C'est là qu'elle se dit que son ancien professeur d'archéologie pourrait certainement l'aider à dénicher un expert en la matière. Mais pour l'heure, la première chose qu'il lui fallait faire se résumait à quitter tout de suite les lieux, avant que la police ou quelqu'un d'autre ne s'amène sur place. Cette clé ne devait pas tomber entre les mains d'autrui.

Zoé s'empara de la photocopie et du dossier, puis s'empressa de les ranger dans son sac. Après quoi, elle se hâta de poser son manteau sur ses épaules sans prendre la peine de l'attacher. Elle ferma ensuite la lumière et se précipita hors de la pièce.

Chemin faisant vers son comptoir de travail, elle nota que l'usager qui s'était adressé à elle quelque quinze minutes plus tôt fouillait désormais les classeurs à fiches du troisième. Encore plus curieux, il donnait l'impression de s'intéresser davantage à elle qu'aux fiches, puisqu'il ne la quittait pas des yeux.

Or, Zoé ne s'en soucia guère, croyant qu'il la fixait ainsi pour lui reprocher son mauvais service à la clientèle. En son for intérieur, elle l'envoya promener et se rua vers l'escalier, qu'elle dévala jusqu'au rez-de-chaussée. En faisant le tour des étagères et des tables de lecture, elle tomba face à Helena, qui n'avait pas bougé d'un poil.

— Helena, je dois partir. Je ne me sens pas bien.

— Et puis quoi, encore ? râla la vieille.

— Je suis sérieuse. Je sais que c'est beaucoup demander et j'en suis désolée. Mais je ne peux pas rester ici.

— Mam'zelle Comptois, il est à peine midi. Tu crois vraiment que je vais travailler toute seule jusqu'à 17 h ?

— Tu pourrais peut-être demander à Réjean ou à un autre employé de t'aider, s'impacienta Zoé.

Sur ce, elle passa la bandoulière de son sac par-dessus sa tête pour l'appuyer sur son épaule, histoire qu'il soit moins lourd à supporter. Peu lui importait la réponse de sa collègue, elle allait sortir de là d'une manière ou d'une autre.

— Helena, il faut vraiment que je parte. Je suis incapable de travailler après ce qui s'est passé.

— C'est triste, je sais, convint l'autre sans pour autant faire preuve d'un semblant de sympathie, mais nous avons quand même un

travail à faire. C'est ta responsabilité à toi aussi. Le centre ne fonctionnera pas de lui-même...

— Mais j'ai trouvé pourquoi Albert est mort ! s'écria Zoé, exaspérée.

L'écho de sa réponse résonna partout dans la salle de consultation et même, jusqu'au quatrième étage. Les usagers levèrent une seconde fois les yeux de leurs livres en guise d'avertissement, mais Zoé, toujours plantée face à sa collègue, les ignora. Observant le silence durant plusieurs secondes, Helena Lépine affichait une moue d'agacement. Puis, devant l'obstination de Zoé qui démontrait clairement qu'elle n'abandonnerait pas, elle soupira et baissa la tête pour indiquer qu'elle se soumettait.

— Bon, finit-elle par souffler d'une voix plus basse. Vous étiez proches, tous les deux, je peux comprendre. Mais ce n'est pas la peine de me mentir pour autant. Quoi que tu mijotes dans ta petite tête, sache que je ne suis pas une personne sans-cœur.

À ces mots, ses traits se détendirent. Puis, les bras toujours croisés, elle ajouta :

— C'est d'accord.

— Helena, tu es un ange, s'exclama Zoé en joignant les mains.

— Mais à une seule condition. Tu vas me remplacer lundi matin. Et sois à l'heure, cette fois. Comme ça, je pourrai boire mon thé en paix chez moi plutôt qu'ici.

— Absolument ! Je te remercie beaucoup !

Zoé dépassa sa collègue, sans s'attarder plus longtemps dans la salle de consultation. Rendue de l'autre côté de la baie vitrée, elle évita de courir devant les Géantes afin de ne plus faire de vacarme. Mais dès qu'elle arriva dans l'escalier du vestibule, elle enjamba les marches, puis se lança sur les portes doubles pour quitter au plus vite l'édifice Gilles-Hocquart.

Malgré le milieu de journée qui venait tout juste de sonner, le ciel sombre et la bruine persistaient. Zoé prit de grandes respirations pour tenter de remettre ses idées en place, mais l'émotion l'empêchait de réfléchir clairement. Elle ne savait pas si son ancien professeur travaillait à l'UdeM, ce jour-là, ou même s'il y enseignait toujours. Or, faute d'avoir un autre plan, elle s'accrocha à cette idée et bondit jusqu'au trottoir. Elle tourna ensuite à gauche et longea l'édifice pour remonter la rue St-Hubert.

Distracte par tout ce qui lui passait par la tête, elle ne porta pas attention à la circulation ni à ce qui l'entourait. C'est pourquoi elle ne vit jamais venir l'homme qui apparut subitement au coin de la rue, pour ensuite fuser dans sa direction. Avant même qu'elle ne dépasse l'édifice Gilles-Hocquart, l'individu la ceintura par-derrière à l'aide d'un de ses bras. Il la plaqua aussitôt contre le mur, puis lui appuya un couteau sur la gorge.

— Crie, et je te saigne, lui cracha-t-il dans l'oreille. Donne-moi le papier. Vite !

Prise de panique, l'estomac écrasé comme par un étau, Zoé manqua de souffle. Du coin de l'œil, elle reconnut le blond qui se trouvait au centre d'archives.

— Quel... papier ? parvint-elle à bégayer.

— Arrête de faire l'idiote ! beugla son agresseur en la brusquant davantage.

Lorsqu'il renforça sa poigne et qu'elle sentit ses côtes s'écraser, Zoé grimaça.

— Celui qui parle du *Charon*, reprit le blond. Je veux aussi avoir ce que le vieux était censé me donner en même temps que ce papier. Allez !

— Il est... dans mon sac.

Le voyou maintint sa proie de tout son poids contre la façade, mais lui relâcha le ventre pour tirer sur les boucles de ceinture gardant le sac de cuir fermé. Il en arracha une, mais réussit à défaire la deuxième. Après avoir introduit sa main à l'intérieur du sac, il s'empara de la photocopie, puis la ressortit en la froissant.

Ce faisant, la lame de son couteau s'éloigna d'à peine un pouce de la gorge de Zoé. Plus concentré sur le papier qu'il tentait de lire que sur sa prisonnière, il devint distrait. Du coup, Zoé s'efforça de vite retrouver son sang-froid. Tremblante, c'est le moment qu'elle attendait pour se sortir de ce mauvais pas. Forte de son entraînement matinal, elle explosa. Avec agilité, elle attrapa le bras armé, se dégagea sur le côté et retourna le membre sur lui-même pour contenir son agresseur.

N'ayant rien vu venir, ce dernier jeta le papier par terre en jurant, puis se tortilla comme un ver au bout d'un hameçon pour se défaire de cette prise. La satisfaction de Zoé ne dura qu'un moment, puisqu'elle finit par se transformer en une peur décuplée quand elle croisa le regard meurtrier du malfrat. Elle comprit que cette fois, elle

ne s'en sortirait pas vivante. La force brute de l'homme venant à bout de sa technique d'autodéfense, elle devint blanche comme un drap quand le bras lui glissa des mains.

Une fraction de seconde après que son assaillant se fut redressé, alors qu'il pointait sa lame vers l'avant dans l'intention de la poignarder, elle fut saisie d'un réflexe. Elle décocha un puissant coup de pied qui aboutit directement dans les testicules de son adversaire. Tel un chien enragé, celui-ci lâcha un grognement étouffé, puis s'agenouilla sur le trottoir trempé en se tenant l'entrejambe. Zoé en profita pour bondir vers l'arrière et quitter le champ de mire du couteau. Elle voulut crier à l'aide, mais personne ne se trouvait dans les environs. Ils étaient seuls dans la rue. Juste à voir l'acharnement du blond qui malgré la douleur, tentait de se relever pour l'attaquer, la jeune femme sut qu'elle n'était pas de taille à lutter contre lui. Elle préféra donc abandonner le papier froissé qui se trouvait toujours sur le trottoir et prit ses jambes à son cou en laissant l'autre pester contre elle.

Elle ne se retourna même pas. Prenant conscience qu'il venait tout juste de l'attaquer sur la rue, et ce, en plein jour, elle savait parfaitement que cet homme n'hésiterait pas à se relancer à sa poursuite d'un moment à l'autre. Se doutant bien que rien n'arrêterait cette ordure, elle augmenta la cadence et courut de toutes ses forces. Elle entendait se terrer dans un endroit bondé de gens. Non seulement elle y serait en sécurité, mais elle pourrait par la même occasion retrouver la raison et souffler un peu, le temps de se remettre de ce drame. À un feu rouge du boulevard René-Lévesque, c'est à peine si elle ralentit le pas pour passer entre les voitures. Une fois rendue sur le trottoir, elle prit la direction de la station de métro Berri-UQAM, située quelques rues plus haut. À ce moment, tout ce qui lui importait se limitait à sauver sa peau.

Assis à l'intérieur du café *La Miche Dorée*, le sergent-détective Malcolm Villeneuve peinait à trouver, sur Internet, de l'information sur un bateau nommé le *Charon*. Un sandwich, deux cappuccinos et deux heures plus tard, il se prenait toujours la tête. Tout ce qu'il était parvenu à dénicher se limitait à de rares passages obscurs relevant de la littérature et relatés dans de vieux documents datant de plus de 400 ans. Voilà qui ne l'aidait guère à faire progresser son enquête. Il ne comprenait toujours pas pourquoi on s'intéressait tout à coup à cette légende et pourquoi certains étaient prêts à tuer pour ce *Charon*. La charge de la batterie de son téléphone se vidait comme neige au soleil et allait bientôt rendre l'âme sans qu'il ait réussi à en savoir plus.

Un peu engourdi d'être resté aussi longtemps assis et découragé d'avoir perdu son temps, Malcolm éteignit l'écran et se laissa choir au fond de sa chaise. S'il continuait ainsi une seule minute de plus, soit il aurait besoin de lunettes de lecture au plus vite, soit les yeux lui sortiraient de la tête. Et ça, c'était à la condition qu'il ne perde pas cette dernière à trop surfer sur le Web pour chercher quelque chose qui apparemment, n'existait pas. Il se frotta les paupières pour se réveiller et s'accorda un instant pour réfléchir.

L'agréable atmosphère du café détonnait beaucoup avec sa routine, tout comme la décoration chaleureuse contrastait gaiement avec la monotonie de la température. Malcolm adorait prendre le temps de relaxer en buvant un cappuccino. Et pour son plus grand bonheur, celui qu'il avait sous les yeux était bien meilleur que le café filtre bon marché de la cantine du chalet du Mont-Royal. À travers la fenêtre, il remarqua qu'il ne pleuvait plus, à l'extérieur, même si les nuages restaient présents. Il savait qu'il était inutile de poursuivre ses recherches, puisqu'il n'obtiendrait aucun détail susceptible de l'aider dans l'immédiat. Tout ce dont il avait besoin, c'était de comprendre la raison pour laquelle le meurtrier s'en était pris à Albert Eizeiner, de trouver le motif de ce crime afin de suivre la bonne piste. Seulement, il voyait bien que ses démarches étaient infructueuses et que le seul moyen de trouver de véritables réponses consistait à vérifier les affaires personnelles de la victime. Son domicile ayant déjà été passé au peigne fin, il ne restait plus qu'à examiner son bureau au centre d'archives.

Malcolm avait patienté pour voir si ses collègues lui redonneraient des nouvelles, mais son attente fut vaine. Il était midi passé, et toujours rien. Il ne pouvait poireauter plus longtemps s'il voulait avoir un peu de contenu à ramener au commandant Laferrière. Après tout, sa promotion était en jeu, et Clémant possédait déjà une longueur d'avance sur lui.

Décidé à ne pas faire traîner les choses, Malcolm entreprit de retourner sans plus tarder au centre d'archives. Il ramassa son cellulaire et se redressa sur sa chaise. Puisqu'il ignorait l'heure à laquelle il terminerait, par précaution, il s'acheta un deuxième sandwich au poulet grillé et une bouteille d'eau en vue d'un éventuel souper dans son véhicule. Lorsqu'il ressortit de *La Miche Dorée*, l'odeur particulière de la pluie d'automne sur le trottoir trempé le garda serein. Après cette séance de stagnation, la marche sur l'avenue Viger, en direction de l'édifice Gilles-Hocquart, le revigora. Lorsque son véhicule fut dans sa mire, il eut l'idée d'aller déposer son repas à l'intérieur quand son téléphone sonna à nouveau. Craignant d'être encore surveillé, il s'empara de l'appareil, non sans garder un œil sur les piétons et les voitures qui circulaient dans la rue. Pour une seconde fois, l'écran affichait un numéro inconnu. Malcolm répondit en soupirant, convaincu qu'il s'agissait de son interlocuteur mystère.

— Malcolm Villeneuve, sergent...

— C'est bien vous qui êtes venu ce matin ? l'interrompit la voix énervée d'une femme.

Sentant la détresse dans la voix, le détective essaya de se remettre de sa surprise.

— À la BAnQ, je veux dire ? précisa la femme. Au centre d'archives ? Pour le meurtre d'Albert... C'est vous ?

— Oui, c'est moi. Qui êtes-vous ?

— C'est Zoé. Zoé Comptois. On s'est vu. Vous m'avez donné votre numéro. Je ne sais pas quoi faire. Je ne savais pas qui appeler. Essoufflée, la jeune femme respirait bruyamment à travers le combiné. Malcolm l'entendait même déglutir.

— Un homme... là-bas. Il m'a attaqué. Il m'a mis... son couteau sur la gorge et... il voulait la clé. Pour le *Charon*.

— Vous allez bien ? interrogea Malcolm avec consternation. Vous êtes toujours à votre travail ?

—Non, non. Je suis partie. Il m’a attaqué dans la rue quand je suis sortie... et je me suis enfuie. Mais là, je ne sais pas quoi faire...

—Zoé, où êtes-vous ?

—Suis au square Berri. Où il y a le plus de monde possible. Il m’a attaquée en plein jour, je n’en reviens pas ! Je veux prendre le métro. Mais je voulais vous appeler avant...

—D’accord. Ne bougez pas, Zoé. Restez où vous êtes. Si vous voyez des agents dans le parc, allez vers eux. Sinon, restez dans la foule. Je suis tout près. Je viens vous rejoindre. Je suis là dans deux minutes, O.K. ?

—Ouais, O.K.. Mais faites vite, articula Zoé, la voix tremblante. Je suis sûre qu’il n’est pas loin. Je suis sûre qu’il m’a suivi...

—J’arrive tout de suite.

Malcolm plaqua son téléphone entre son oreille et son épaule pour libérer l’une de ses mains, puis attrapa ses clés. Ensuite, il courut vers sa camionnette et déverrouilla les portières.

—Ne raccrochez pas. Essayez de reprendre votre souffle.

—Je ne pense pas réussir... J’ai l’impression d’étouffer. Mais je vais essayer.

Le sergent sauta sur le siège conducteur et balança sa bouteille d’eau et son sandwich sur la banquette arrière. Il plongea sa clé dans le démarreur, qu’il activa en un tour de poignet. Dès qu’il put partir, il fixa son cellulaire sur le dispositif mains libres situé sur le tableau de bord, puis enfonça l’accélérateur. Partant en trombe sur l’avenue Viger, le véhicule fonça entre les voitures en zigzaguant entre elles de façon hasardeuse. Le feu tomba au rouge quand Malcolm braqua à droite pour s’engager de justesse sur la rue Berri. Même si ses pneus glissaient sur l’asphalte mouillé et que sa camionnette tanguait dans le virage, il tint bon. La voie étant libre, il accéléra pour attraper le feu jaune du boulevard René-Lévesque, mais dut freiner au carrefour de la rue Sainte-Catherine pour ne pas frapper les piétons qui la traversaient sans regarder, les yeux braqués sur l’écran de leur cellulaire.

—Je suis tout près, au coin du Archambault, indiqua-t-il à Zoé plutôt que de jurer contre ces écervelés. Je vais remonter Berri dans une seconde. Où est-ce que vous êtes ?

—Oui, O.K.. Je suis derrière la station.

L’enquêteur patienta jusqu’à la prochaine lumière verte et alla s’immobiliser rapidement le long du trottoir, près de l’entrée du mé-

tro. Ne distinguant rien, il abaissa sa fenêtre pour y voir plus clair. Il examina les environs, jusqu'à ce qu'il tombe sur le capuchon kaki qui se cachait sous les arbres parmi un groupe d'étudiants bruyants.

— Je crois que je vous aperçois, signifia Malcolm à Zoé avant de klaxonner pour attirer son attention. Le camion noir. Sur votre gauche.

Dès que la jeune femme l'entendit, comme une biche aux aguets, elle releva la tête. Cela permit à Malcolm d'apercevoir les mèches de cheveux noirs qui dépassaient de la capuche et de reconnaître l'employée de la BAnQ. Elle transportait encore son sac en bandoulière auquel elle s'accrochait fermement d'une main, son téléphone dans l'autre. Sans hésiter, elle se précipita jusqu'à la camionnette. Par la suite, elle se contenta de ne jeter qu'un bref coup d'œil par la fenêtre ouverte pour s'assurer de l'identité du chauffeur, puis grimpa à l'intérieur, sans quitter des yeux les piétons qui se tenaient près d'eux.

— Allez-y ! s'exclama-t-elle en refermant la fenêtre électrique à l'aide de son pouce. Vite ! Je ne veux pas rester ici !

Elle n'avait pas l'air blessée, ce qui rassura Malcolm. Soulagé, il obtempéra et repartit. En la voyant frissonner, il décida de mettre de l'air chaud, mais Zoé ne remarqua même pas ce geste. En lieu et place, elle se raidit sur son siège et à travers le pare-brise, pointa le carrefour suivant.

— Non, stop. Tournez ici. Retournez sur St-Denis.

— Il y aura beaucoup de trafic sur...

— Je m'en fous ! Je veux sortir du centre-ville. Je veux m'éloigner de la foule et de tous ces édifices. Je veux de l'air, s'il vous plaît. Descendez... jusqu'au Vieux-Port. Oui ! Sur le bord de l'eau, ça me fera du bien.

Sans dire un mot, Malcolm accepta. Clair que sa passagère était sous le choc. Il lui laissa donc le temps de se calmer et, après deux virages, s'engagea sur la rue St-Denis tel qu'elle le lui avait demandé. Malgré la chaleur propulsée par le tableau de bord, Zoé gardait les bras croisés et les deux mains sous ses aisselles. Le visage toujours dissimulé sous son capuchon, elle fixait le paysage urbain devant elle, attentive à tout ce qui se passait autour d'eux.

— Je sais. Je devrais attacher ma ceinture, dit-elle en demeurant immobile. Mais désolée. Pour l'instant, je n'ai pas vraiment... envie d'être prise.

— Je n'ai rien dit.

—Non, mais vous le pensez.

—Ça n'a pas d'importance, préféra lui répondre l'enquêteur plutôt que de lui avouer qu'elle avait raison. Je ferai attention.

Seules les épaules de Zoé se détendirent légèrement lorsqu'elle comprit qu'elle n'avait pas à craindre le sergent-détective. Sa respiration ralentit, et elle se calma enfin. Malgré tout, Malcolm voulait s'assurer qu'elle allait bien. L'idée de la faire examiner par un médecin lui passa par la tête lorsqu'il croisa le Centre hospitalier de l'Université de Montréal au carrefour du boulevard René-Lévesque.

—Vous devriez aller à l'hôpital pour...

—Non, pas d'hôpital! refusa aussitôt Zoé, visiblement sur la défensive. Ça va aller. J'ai juste besoin de prendre l'air. Juste envie de sortir d'ici. Ça va passer.

—Vous souffrez peut-être d'un choc nerveux...

—Non, j'ai juste froid. C'est normal... Ce fichu manteau ne s'attache plus. Inutile de me faire soigner pour ça, non?

Malcolm en douta. C'était peut-être l'orgueil de Zoé qui parlait, ou son mécanisme de défense qui niait sa faiblesse. Peut-être bien, aussi, que la fermeture de son manteau était réellement défectueuse. Il préféra s'en assurer...

—Qu'est-ce qui est arrivé? questionna-t-il d'un air soucieux. On vous a attaquée?

—Oui... soupira Zoé après un moment de silence.

À bout de souffle, elle semblait prendre conscience qu'il était inutile d'être rude avec ce policier. La grande respiration qu'elle prit prouva qu'elle tentait de se contrôler malgré tout.

—Dans la rue, c'est ça? poursuivit Malcolm pour la mettre en confiance.

—Oui. Juste à côté de mon lieu de travail. Le type était à l'intérieur du centre, ce matin et... *Oh my God!* J'y pense... c'est clair que je ne pourrai pas retourner à la BAnQ...

—Il vous a suivie à l'extérieur? Pourquoi?

—Albert m'a remis un truc en lien avec le *Charon*, et c'est ce que le gars a essayé de me voler. Il a placé un couteau sur ma gorge... mais je vous jure qu'il risque de parler comme un ténor pour quelques jours! Quand je pense que c'est lui qui a tué Albert. Le salaud! J'aurais dû lui arracher les couilles!

—Attendez ! l’interrompit Malcolm. Comment vous savez ça ?

—Quoi donc ?

—Que c’est cet homme qui a tué votre collègue ?

—Parce qu’il me l’a dit. Il m’a aussi dit qu’Albert était censé lui remettre le truc qu’il m’a donné en même temps qu’un vieux bout de parchemin. Al avait sûrement pris ses précautions. Il n’était pas si naïf que ça. Il a fait une photocopie du papier, mais avait laissé le reste au bureau.

—De quoi est-ce qu’on parle, au juste ? demanda Malcolm, de plus en plus consterné. C’est quoi ce *truc* ? Une clé, vous avez dit ?

—Pourquoi ça vous intéresse ?

—Je vous rappelle que j’enquête actuellement sur la mort de votre collègue. Si vous essayez de cacher des preuves ou des pièces à conviction...

—Ce n’est pas une preuve, s’indigna Zoé qui retira brusquement son capuchon pour mieux faire face au détective. Albert m’a *donné* cette clé. C’est un cadeau qu’il m’a fait. Et c’est à moi que ça appartient. D’accord ?

Ses pupilles dilatées couvraient presque tout le vert clair de ses iris. Or, normalement, les pupilles des gens aux prises avec la peur ou la haine deviennent aussi petites qu’une tête d’épingle noire. Zoé n’était donc pas effrayée, Malcolm pouvait le certifier. Même qu’elle semblait excitée. L’agression avait dû lui infuser une bonne dose d’adrénaline. Nul doute, elle était à cran. Inutile, donc, de l’offenser davantage.

—C’est compris, répondit le sergent en reportant son attention sur la route. Mais je veux m’assurer d’avoir bien compris. Votre collègue avait caché cette clé avec un morceau de parchemin ?

—Non, juste une photocopie du parchemin, le corrigea Zoé en se rasseyant plus confortablement sur son siège.

—Vous l’avez avec vous ?

—Non plus. Le fou furieux qui s’en est pris à moi l’a pris dans mon sac. Et quand j’ai réussi à me libérer, j’ai juste pensé à m’enfuir à la course. Il ne m’a pas volé la clé, mais j’ai laissé la fichue photocopie derrière moi.

—Ce n’est pas grave. Vous vous souvenez de ce que c’était ? s’enquit Malcolm au moment même où il s’arrêtait au feu rouge de l’avenue Viger. Il y avait quelque chose d’écrit ?

— Si on veut. Albert avait noté qu'il avait trouvé le papier et la clé mardi dernier dans une vente de bric-à-brac à Westmount.

— Je parlais de la photocopie ? Y avait-il une note... une inscription ?

— Eh bien, ça ressemblait à un vieux parchemin jauni, avec une écriture fine qui disait : *Le Charon vogue toujours...* ou quelque chose comme ça. Je m'en veux de ne pas avoir vérifié...

— *Le Charon vogue toujours, longue vie au Charon ?*

— Oui, c'est ça ! s'empressa de valider Zoé.

Son expression changea instantanément lorsqu'elle se tourna à nouveau vers le sergent-détective. Ses minces sourcils s'abaissèrent, et un creux se forma entre eux lorsqu'elle demanda : « Comment le savez-vous ? »

Malcolm demeura silencieux, puis accéléra quand le feu passa au vert. Il étira le bras vers son cellulaire toujours branché sur le tableau de bord, et fit défiler les photos jusqu'à celle que la technicienne de l'identité judiciaire lui avait envoyée plut tôt.

— Parce que c'est justement ce que nous avons retrouvé, ce matin, sur le corps de votre collègue, dit-il tout en montrant ladite photo. On dirait qu'il s'était rendu au mont Royal pour remettre ces trucs à son agresseur. Mais je pense qu'on l'a tué avant de s'assurer que la clé était aussi là.

Zoé serra les lèvres pour contenir son émotion. Elle détacha les yeux de la photo et les abaissa sur son sac en cuir. Songeuse, elle fouilla lentement à l'intérieur et en ressortit la clé pour l'examiner de plus près, l'air chagriné.

— C'est sûrement pour ça qu'il m'a attaquée, souffla-t-elle d'une voix éteinte. C'est ce qu'il voulait.

Intrigué, Malcolm jeta un coup d'œil à la clé passe-partout en bronze. On aurait dit un vieil outil destiné à déverrouiller le cadenas d'un portail en fer ou d'une grosse porte d'un ancien château fort. Reportant son attention sur la route, il croisa la rue St-Antoine, là où St-Denis devient la rue Bonsecours.

— Vous avez une idée de ce que c'est, interrogea-t-il, ou de la raison pour laquelle on voudrait vous la voler ?

— Pas du tout, répondit Zoé, qui après un instant, la remit dans son sac pour ensuite regarder le ciel gris à travers la fenêtre. Albert croyait que cette clé représentait la preuve que le *Charon* avait vrai-

ment existé. Ce n'était peut-être qu'une autre de ses idées farfelues. Je ne sais pas. Mais une chose est sûre, c'est qu'on ne l'aurait pas tué pour ça. Non ?

— D'après les infos à notre disposition, le meurtrier mesure environ 5 pieds 9 pouces. Il a une forte carrure, et semble aussi rapide que nerveux. Lors du crime, il portait un pantalon cargo noir et un chandail kangourou gris muni d'un capuchon.

— Oui, c'est bien lui. C'est bien ce que portait l'homme qui m'a agressée tout à l'heure.

— Vous l'avez bien vu ? demanda Malcolm avec intérêt. Vous pouvez le décrire ?

— Certainement, confirma la jeune femme en laissant échapper un rire. Et dire que je le trouvais bel homme ! Il a les yeux bleus, mais un bleu glacial ou... métallique, peu importe. Ses cheveux sont blonds, courts, et il est rasé de chaque côté de la tête. Aussi, il a une petite cicatrice en beau milieu de sa lèvre inférieure. C'est à peu près tout ce que je peux vous dire... Ah non, c'est vrai ! Il a un tatou sur le côté gauche de la nuque. Ça ressemble à... une croix noire, mais je ne l'ai pas bien vu, car son capuchon le cachait.

— C'est parfait. Avec cette description, on pourra au moins prévenir les patrouilles.

Au croisement de la rue Notre-Dame, l'asphalte moderne de la rue Bonsecours fit place au pavé de pierre du Vieux-Montréal. Les cahots secouèrent légèrement la camionnette quand elle s'y engagea pour descendre vers la façade de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours. Celle-ci siégeait au bout de l'inclinaison de la route, avec ses trois pignons à croix qui surplombent gracieusement l'architecture de ses voisins. Au-dessus des grandes portes avant, la statue dorée de Notre-Dame Auxiliatrice trônait sur son promontoire tel un trésor au cœur de la pierre. Le regard de Malcolm fut tout de suite attiré par elle, comme si la nouvelle qu'il venait d'apprendre avait illuminé son chemin.

Maintenant enthousiaste, il savait que l'enquête était sur la bonne voie. Avec assurance, il revint à l'écran d'accueil de son cellulaire et afficha son répertoire pour composer le numéro du central.

— Zoé, annonça-t-il, nous allons devoir recueillir votre déposition, si ça ne vous dérange pas. Grâce à vos informations, nous créerons un portrait-robot de l'agresseur. Si vous voulez, nous pouvons nous rendre tout de suite au poste...

—Non, pas question !

Encore une fois, Zoé se raidit. Comme effrayée, elle se tourna vers Malcolm et agrippa son sac en cuir à deux mains. « Je ne vais pas au poste de police ! »

—Mais vous y serez en sécurité, je vous assure...

—J'ai dit non ! Ce n'est pas la peine d'insister, je n'irai pas.

—Mais vous n'avez rien à craindre, insista Malcolm, surpris par le comportement de son interlocutrice. L'agresseur ne pourra pas vous...

—C'est ça, ouais ! Vous allez me balancer aux médias qui vont me présenter comme la pauvre victime qui a survécu. Vous allez publier ma photo dans tous les journaux de la ville et je ne sais où encore ! Tout le monde saura qui je suis, et j'aurai la police sur le dos vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

—Quoi ? Mais de quoi vous parlez ?

—Maintenant, je ne pourrai plus retourner à mon travail tant que ce fou ne sera pas arrêté. Merde ! Je ne sais même pas si j'ai envie de retourner chez moi, ce soir. Peut-être qu'il sait déjà où j'habite.

—Nous pouvons vous offrir une protection...

—Je ne veux pas de la police, je vous dis ! s'exclama Zoé en haussant le ton.

—Et pourquoi ça ?

—Parce que... je ne vous fais pas confiance, c'est tout.

L'hésitation de son témoin piqua la curiosité de Malcolm. La femme évita son regard quand il tourna à droite, puis immédiatement à gauche, pour contourner la chapelle avant d'emprunter le dernier tronçon de la rue Bonsecours. À l'arrêt, au croisement de la rue de la Commune, Zoé mit la main sur la poignée de la portière dans l'intention de sortir du véhicule.

—Vous pouvez me garantir ce que vous voulez, reprit-elle, je n'irai pas au poste de police. Et si ça vous fâche, tant pis. Je sors d'ici tout de suite, avec la clé, votre déposition et tout le reste. Je vous souhaite bonne chance avec votre enquête, qui se fera sans moi et sans mes connaissances sur le *Charon*.

Cela dit, elle dévisagea Malcolm d'un air grave, la main toujours sur la poignée. Le détective s'immobilisa plus d'une dizaine de secondes à l'arrêt. Par chance, aucune voiture ne le suivait. Même les piétons défilaient devant eux sans porter attention à la camionnette.

Indécis, Malcolm jurait au fond de lui-même. Le bras encore étiré vers son cellulaire pour chercher le numéro du central, il se questionnait. Inconsciemment, il jouait avec son alliance pendant qu'il réfléchissait. Avant que Zoé ne s'impatiente, il se décida à appeler le central. Il appuya sur la touche, puis la sonnerie retentit dans les haut-parleurs.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'emporta Zoé.

— Calmez-vous, soupira Malcolm. Vous ne pourriez pas me faire confiance !

Sans réagir, Zoé resta figée, ne sachant que faire. On décrocha alors à l'autre bout de la ligne.

— Commandant Ethan Laferrière, s'exclama la forte voix de l'Africain.

— C'est Villeneuve, s'identifia Malcolm qui, tendu, serrait son volant en cuir à deux mains. J'ai du nouveau.

— Ah oui ? Tant mieux. Ça tombe bien. Je suis avec Clémant. Il revient tout juste du domicile de la victime, mais il n'a rien trouvé de particulier pour l'instant. Par contre, les *techs* sont encore là-bas. Peut-être qu'avec un peu de chance... on ne sait jamais.

— Ouais, on va tomber sur ses vieux *Playboy*, ou un truc du genre, intervint Christian en reniflant un bon coup. Il n'y a pas grand-chose, dans cette maison, à part le bordel qui y règne.

— Toi, qu'est-ce que tu as, Villeneuve ? demanda le commandant. Il y a quelque chose du côté de la BANQ ?

D'un air sévère, Malcolm se tourna vers Zoé, qui n'avait pas bronché, en plus de se faire muette. L'alliance du sergent tourna deux fois autour de son auriculaire lorsqu'il répondit à son supérieur :

— Oui. J'ai réussi à trouver un témoin qui a lui aussi été attaqué par notre suspect. Il est encore en vie et pourra décrire l'individu suffisamment bien pour nous permettre d'en faire un portrait.

— Je ne te crois pas ! lâcha Clémant. Comment peux-tu le savoir ? C'est sûrement un autre clown qui veut seulement passer à la télé.

— Le suspect l'a attaqué parce qu'il voulait obtenir la même chose qu'il a tenté de voler à Albert Eizeiner. Quelque chose qui a un lien avec ce *Charon*.

— Eh bien, emmène-le au poste pour qu'on l'interroge. On verra bien.

—Le témoin... tient à rester anonyme pour le moment.

Sur ce, Zoé lâcha la poignée et se détendit sur son siège. L'expression de son visage s'adoucit, comme si un poids énorme venait de se retirer de sur ses épaules.

—Elle craint pour sa sécurité, poursuivit Malcolm en faisant un signe de tête à Zoé pour la rassurer. Je vais terminer de l'interroger, et je vous rappellerai plus tard pour vous transmettre la déposition complète. Mais je peux quand même vous donner les infos pour que vous fassiez un portrait du suspect. Vous devriez aussi envoyer des patrouilles près de Viger et de St-Hubert. C'est là qu'il a été aperçu il y a moins de vingt minutes.

—Génial! s'exclama le commandant Laferrière. Plus vite ce sera fait, plus vite on l'attrapera. Vas-y, je t'écoute. Clémant, va chercher Bavarois et dis-lui d'emmener ses artistes avec elle.

À travers les haut-parleurs, Malcolm entendit le grognement frustré de Christian. Dès que la porte du bureau claqua, il transmit la description du suspect à son supérieur. Il omit de parler de la clé en bronze afin de respecter le choix de Zoé, qui le gratifia d'un sourire pour lui signifier sa reconnaissance. Quelques minutes plus tard, après avoir rapporté l'essentiel, il raccrocha en expirant longuement. Toujours à l'arrêt, il décida de quitter le coin de la rue avant de recevoir un avertissement.

—C'est gentil, souffla Zoé d'une voix hésitante. Je vous remercie pour ce geste.

—Mais il y a une condition, précisa sèchement Malcolm, alors même qu'il roulait tout droit vers le Vieux-Port de Montréal.

—Faut croire que c'est la journée des conditions, aujourd'hui. Mais est-ce que j'ai le choix?

Malcolm regarda sa passagère de travers pour lui signifier qu'il n'avait pas du tout envie de blaguer. Pour toute réplique, Zoé se contenta de hausser les épaules.

—Vous voulez quoi, au juste?

—Je veux savoir ce que le meurtrier recherche et pourquoi. Ainsi, j'aurai peut-être une chance de l'attraper avant qu'il n'agresse quelqu'un d'autre. Il me faut donc connaître dès maintenant tout ce qui concerne le *Charon*. Vous allez me dire tout ce que vous savez à ce sujet et cette fois, c'est non négociable.

La camionnette noire du sergent-détective traversa la rue de la Commune et la voie ferrée longeant le Vieux-Port, puis s'engagea sur la rue Quai de l'Horloge. Après quoi, elle s'arrêta à la barrière du poste de péage. Ceci fait, Malcolm descendit sa fenêtre électrique pour tendre le bras à l'extérieur. Il appuya sur le bouton de commande du distributeur électronique et prit le billet de stationnement qui en sortit.

— Je ne crois pas que votre agresseur se cache dans un endroit payant, encore moins dans un lieu surveillé par des caméras, dit Malcolm en déplaçant tranquillement son véhicule sur le pavé de pierre. Vous pouvez souffler un peu. Il n'y a pas de chance de tomber sur lui ici.

— Il y avait pourtant des caméras, au centre, fit constater Zoé. Et ça ne l'a pas empêché d'entrer et de me suivre.

Encore une fois, l'enquêteur préféra ignorer la remarque de la jeune femme, ainsi que son manque de confiance évident envers lui.

— À ce propos, il faudra retourner à la BAnQ, tout à l'heure, pour mettre la main sur les bandes vidéo des caméras de surveillance. Un portrait-robot, c'est bien, mais ce serait encore mieux si nous avions une véritable image de son visage. Vous pourrez rester dans le camion, si vous préférez.

Zoé écoutait, mais restait silencieuse. Elle se frottait les mains et faisait craquer ses doigts, ce qui trahissait sa nervosité. Sur leur droite, ils longèrent l'entrepôt décrépit renfermant le terrain de jeu intérieur *SOS Labyrinthe*. Face à celui-ci, sur la gauche, se trouvait le bassin de l'Horloge, où il ne restait plus que quelques bateaux pour braver la pluie automnale. Fouettés par la brise froide provenant du fleuve St-Laurent, les rares piétons et touristes ne semblaient guère prendre plaisir à déambuler sur la promenade, cette journée-là. Content de savoir que Zoé et lui seraient tranquilles pour discuter, Malcolm tourna à gauche dans le stationnement du quai.

L'endroit étant presque désert, les places libres regorgeaient. Les seules voitures à l'occuper peuplaient les espaces au pied de la tour de l'Horloge, tout au bout de l'aire. Construit à l'entrée du port, ce pâle petit frère du Big Ben londonien se fondait presque dans le décor. Plus loin derrière, la charpente sombre du pont Jacques-Cartier

s'érigait telle une ombre dans le paysage nuageux. Les deux attractions semblaient émaner d'un songe.

Le sergent-détective préféra rester à proximité de la sortie, advenant le cas où un problème surviendrait. Il gara donc sa camionnette loin des autres véhicules, devant la plage artificielle aménagée le long du bassin qui se trouvait devant eux. Il n'éteignit toutefois pas le contact, question de laisser fonctionner le chauffage.

—Voilà. Nous y sommes, indiqua-t-il à Zoé en se laissant choir au fond de son siège. Vous pouvez prendre le temps de vous remettre un peu, si vous le voulez.

Secouée par les événements, la jeune femme ouvrit la fenêtre d'un pouce pour inspirer l'air frais. Face à la ville, elle semblait à la fois admirative et craintive. Ternes, les édifices de béton et de verre s'étiraient vers le ciel, ne laissant que peu de place à la verdure des arbres qui poussaient comme de minuscules tiges dans les fissures de l'urbanisme moderne. Seules se démarquaient quelques richesses architecturales, tels le dôme du marché Bonsecours et les anges de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours qui trompette à la main, se dressaient avec solennité sur les pignons. À la vue de ceux-ci, Zoé émit un petit sourire.

—C'est ironique quand on y pense. On dit que dans le temps, les marins allaient prier dans cette chapelle pour obtenir la bénédiction de la Vierge Marie avant de retourner en mer, alors que la tour de l'Horloge, ici, a été construite pour commémorer le souvenir des marins disparus en mer, rigola-t-elle malgré elle. C'est tout de même *weird*, vous ne trouvez pas ?

Conscient que l'expérience qu'elle venait de vivre l'avait troublée, Malcolm ne voulait pas la brusquer. Par souci pour elle, il pivota sur son siège pour s'emparer du sandwich et de la bouteille d'eau sur la banquette arrière.

—Vous avez faim ? s'enquit-il en sacrifiant son repas du soir. Ce n'est pas beaucoup, mais ça vous permettra de tenir un bout.

Zoé sortit de ses pensées et se tourna vers lui, surprise par ce geste. Elle hésita un instant, le temps de s'assurer de la sincérité de l'offre, puis attrapa le sac et s'empressa de l'ouvrir. Le sandwich à peine sorti, elle y mordit à pleines dents. Le long soupir de satisfaction qu'elle lâcha ensuite prouva à Malcolm qu'elle n'avait sûrement pas mangé depuis qu'il lui avait annoncé la mort de son collègue.

— Vous *chavez* quoi ? s'exclama-t-elle, la bouche à moitié pleine avant de s'offrir une deuxième bouchée. D'habitude, *che* n'aime pas les tomates. Mais là... *chérieux*, *che* m'en fous complètement.

— Vous m'excuserez, je n'ai pas vraiment eu le temps de prendre votre commande avant de partir, répliqua Malcolm en souriant.

Prise de court par l'attention du sergent-détective, Zoé cessa de mastiquer et lui jeta un regard désolé. Puis, comme si un déclic venait de se faire en elle, tête baissée, presque honteuse, elle continua de manger. Elle prit son temps pour ne pas s'étouffer, et avala le contenu de sa bouche.

— Le *Charon*, c'est ça ? murmura-t-elle en débouchant la bouteille d'un tour de poignet. Merde ! Je ne sais même pas par où commencer...

— Par le début, ce serait bien. Si bien sûr vous savez d'où est partie cette légende, lui dit Malcolm, carnet de notes et stylo en main. Prenez votre temps. Il n'y a rien qui presse.

Zoé but le tiers de la bouteille comme si elle engloutissait une bière, puis marqua une pause, le sandwich toujours à la main. Elle déposa la bouteille dans le porte-gobelet installé entre les deux sièges avant, puis plaça ses cheveux derrière son oreille et ses anneaux.

— Pour ce que ça vaut, je peux vous expliquer. Vous verrez bien. D'après ce que je sais, dans les années 1600, des documents trouvés dans plusieurs pays européens faisaient état du *Charon*. Tous prétendaient que ce bateau était un fléau et un cauchemar plus qu'autre chose. C'est un peu de là qu'est partie la légende. Ce n'est que des années plus tard que Robert Gray a détaillé cette histoire.

— Robert Gray ?

— Oui. Un seigneur d'Écosse qui a vécu au 17^e siècle...

Engloutissant une autre bouchée du sandwich, Zoé émit plusieurs sons qui laissaient deviner qu'elle essayait de poursuivre son récit, mais attendit plutôt d'avaler sa nourriture avant de reprendre la parole.

— Gray prétendait avoir été l'un des Quartiers-mâîtres du *Charon*, mais personne ne l'a cru. On l'aurait même déshérité d'une partie de ses terres et déshonoré pour avoir fait circuler de telles rumeurs. Avant sa mort, il avait malgré tout commencé à écrire ses mémoires. Parmi ces écrits, on pouvait lire qu'il avait traversé les mers en compagnie d'Alexander.

—Le capitaine du *Charon* ?

—Exact. Capitaine Benjamin *The Ferryman* Alexander. L'histoire dit qu'il était un brillant, mais sadique marin écossais qui tuait et volait tout ce qui lui faisait envie. Personne n'avait réussi à l'arrêter puisqu'il changeait de nom selon les pays qu'il visitait. Il aurait emprunté plusieurs pseudonymes, dont Thomas Keys, Thomas Laroche, etc. À la fin du 16^e siècle, lui et plusieurs de ses comparses se seraient engagés dans la marine britannique d'Elizabeth 1^{re} sous un faux nom. Et, en 1595, ils auraient réussi à intégrer l'armada de Georges Clifford, 3^e comte de Cumberland, lors de son départ d'Angleterre pour la *Spanish Main*.

—La quoi ?

—Ce sont... les terres que les Espagnols avaient commencé à habiter à la fin du 16^e siècle. Aujourd'hui, la grandeur de ce territoire serait comparable à la Floride, les Caraïbes, le Mexique, et le nord de l'Amérique du Sud, tous réunis. Accompagnés de trois autres galions, Clifford devait piller les Espagnols pour affaiblir leur richesse. Mais la journée de son départ, la reine l'avait rappelé à Londres, et donc, il a dû laisser les navires partir sans lui, avec, à leur bord, Benjamin Alexander et ses associés.

—Je parie que le voyage ne s'est pas passé comme prévu, n'est-ce pas ? crut deviner Malcolm en commençant à prendre des notes, sans trop savoir si elles lui seraient utiles.

Zoé prit un moment pour terminer la première moitié du sandwich. Avant de s'étouffer, elle but ensuite une gorgée d'eau pour faire passer le pain sec qu'elle avait avalé un peu trop rapidement.

—Non, reprit-elle en tapant sur sa poitrine pour faire passer le morceau. Lors du voyage à travers l'Atlantique, Alexander et ses hommes auraient fomenté une mutinerie. On dit que son charisme et son génie auraient contribué à rallier la plupart des marins, qui se seraient joints à lui. Quant à ses opposants, il les aurait exécutés sans la moindre pitié, y compris le capitaine qu'il aurait décapité et jeté à la mer. Une fois devenu le seul maître à bord, on dit qu'il s'est emparé du galion avant de le détourner de sa route et des deux navires qui l'accompagnaient. C'est alors qu'Alexander s'est proclamé capitaine et qu'il a rebaptisé le galion le *Charon*. Sûrement en référence au personnage mythique qui sur une mer de feu, emmenait les âmes au royaume des morts.

— Charmant bonhomme ! s'exclama Malcolm, très attentif. Mais pourquoi est-ce qu'il n'y a aucune trace de ce bateau dans les registres de la marine anglaise ? Ce n'est pas comme si elle avait juste perdu un verre de contact, non ?

— Albert avait déniché de vieux documents du Régime anglais qui mentionnaient que le *Charon* n'était que... et je cite : *mensonges et balivernes*. J'imagine que la honte d'avoir perdu un de leurs navires les plus chers, qui devenait de plus associé à Alexander, a fait en sorte qu'ils ont décidé d'effacer ce bateau de leur histoire. Mais ça n'a pas empêché Alexander de poursuivre ses activités.

Zoé s'empara de l'autre moitié du sandwich et se contenta, cette fois, d'en absorber une plus petite portion.

— Cette année-là, enchaîna-t-elle, le *Charon* s'en serait pris à plus d'une vingtaine de navires, sans distinction de leur pays d'origine. Français, Anglais, Espagnols... tout ce qui voguait entre l'Europe et le Nouveau Monde risquait d'être attaqué. Et quand le capitaine Alexander abordait les navires qui capitulaient, on dit qu'il forçait les marins à transférer eux-mêmes leurs richesses sur le *Charon* avant de tous les tuer. C'était... comme pour leur faire payer leur passage vers la mort. Apparemment, il aurait tué au-dessus de mille hommes. Et quand les cales du *Charon* étaient pleines à ras bord, Alexander se plaisait quand même à couler tous les bateaux qui avaient le malheur de croiser sa route.

Malcolm cessa d'écrire en voyant Zoé afficher un sourire de plus en plus large. Les pupilles toujours dilatées, elle avait des étoiles dans les yeux. Ce qu'elle racontait semblait l'exciter comme peut l'être une enfant le jour de son anniversaire. Le sergent en était amusé.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? questionna-t-il, intrigué par l'histoire tout autant que par l'engouement de sa narratrice.

— Selon ce qui figure dans les documents, il y a des rumeurs voulant que la dernière victime du *Charon* soit le *San Pedro*. L'attaque serait survenue à la fin de 1596. C'était un navire marchand espagnol qui revenait de Carthagène. On dit qu'il était chargé d'argent et d'or inca. Mais apparemment, le capitaine Alexander aurait trouvé autre chose, à bord ; un trésor si grand qu'après cette attaque, le *Charon* aurait complètement disparu de la carte. Par la suite, plus personne n'aurait vu ou entendu parler de son équipage, au grand plaisir du commerce marchand. Comme si Alexander et ses acolytes s'étaient

retirés du monde et de l'histoire. D'autres supposent que le *Charon* aurait fait naufrage aux Bermudes en même temps que le *San Pedro*, ou encore, qu'il aurait coulé quelque part dans l'Atlantique pendant une tempête, en emportant avec lui toutes ses richesses. Tout ce qu'on sait aujourd'hui, c'est qu'il n'a jamais été retrouvé et qu'aucune information vérifiable n'a été diffusée sur lui depuis sa disparition. En fait, aucune, sauf le bout de parchemin et la clé qu'Albert a dénichés cette semaine.

—Qu'est-ce que vous pensez que signifie: *Le Charon vogue toujours. Longue vie au Charon* ?

—Soit il s'agit d'une très mauvaise blague et que cette phrase n'a aucun lien avec le bateau, grommela Zoé, soit elle prouve que le *Charon* a vraiment existé et qu'il n'est jamais disparu. Ça voudrait aussi dire que son trésor est toujours perdu quelque part et que cette clé est peut-être un indice devant permettre de le découvrir.

—Oui, et qu'un fou furieux y croit suffisamment pour s'en prendre à votre collègue et à vous, soupira Malcolm avant de refermer son carnet et de se frotter les yeux, ne serait-ce que pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Je vous avoue qu'après avoir entendu cette histoire, je ne sais pas quoi penser.

Silencieuse, Zoé cessa de manger. Elle remit le reste du sandwich dans le sac et se lécha le bout des doigts.

—Ce que je sais, ajouta-t-elle, c'est que si mon agresseur croit que ce trésor existe... Il doit exister ! s'exclama-t-elle avec fougue. Autrement, pourquoi ce débile m'en veut autant ? Il n'y a aucun doute. Maintenant, je suis convaincue que le *Charon* n'est pas qu'une légende urbaine...

—Zoé, nous n'en savons rien pour le moment, l'arrêta fermement Malcolm. Mais si, et je dis bien *si*, ce trésor existe et que le meurtrier en a fait sa quête, eh bien, je crois que votre vie est en danger. Cet homme va sûrement tout faire pour aller jusqu'au bout. Et croyez-moi, quand quelqu'un laisse son envie prendre le dessus, comme c'est le cas de notre homme, vous pouvez être certaine qu'il ne réfléchira pas à ses actions. Mais pas du tout ! Il va certainement essayer de s'en prendre encore à vous pour obtenir cette clé ou toute autre information susceptible de le rapprocher de sa conviction. Moi, c'est de ça que je suis convaincu. Et c'est de ça que vous devriez vous méfier si vous tenez à rester en vie.

L'affirmation du sergent-détective dérangerait Zoé. Agacée, elle se tut, et prit dans la poche de son manteau son briquet et son paquet de cigarettes. Elle l'ouvrit, en sortit une, et allait l'allumer quand Malcolm lui pointa le sapin parfumé accroché à la grille de la climatisation.

— C'est interdit de fumer à l'intérieur, la prévint-il.

— Je ne vois pas de panneau, pourtant, lui répondit-elle avec attitude, la cigarette pendue au bout de ses lèvres.

— Le sapin le remplace. Je croyais que c'était évident.

— Quoi ? Ce truc-là ? Celui qui pue encore plus que la fumée ? Je vous en prie ! Mes *Marlboro* sentent meilleur que ça. Vous allez voir. Mais quoi ? reprit Zoé en voyant le détective la dévisager. Il n'y a rien de dramatique, voyons ! Je suis nerveuse, c'est tout. J'ai quand même le droit de fumer, non ?

Cette fois, c'est Malcolm qui se sentait irrité. Avant que sa passagère ne se décide à passer à l'acte, il remonta les fenêtres électriques grâce aux commandes fixées sur son volant et retira les clés du contact de la camionnette.

— Venez, dit-il en ouvrant sa portière. Marchons un peu. J'ai besoin de prendre l'air, moi aussi.

Abasourdie, Zoé regarda de tous côtés, comme si la proposition du sergent-détective n'avait pas de sens.

— Ne vous en faites pas, je suis armé, soupira-t-il devant son hésitation. Il ne vous arrivera rien. Allez, descendez.

Toujours réticente, Zoé resta assise sur le siège passager pour signifier son opposition. Debout à l'extérieur, Malcolm ne céda toutefois pas. Voyant qu'elle n'avait pas le choix, Zoé maugréa une remarque qu'il n'entendit pas, et sortit à son tour. Frappée par le vent froid du bord du fleuve, elle alluma sa cigarette et plaqua son autre bras sur son ventre pour maintenir son manteau fermé. Après quoi, le sergent-détective l'invita à marcher sur le trottoir longeant le bassin du quai.

Au-delà de la rambarde, sur leur gauche, la plage aménagée plus bas ne ressemblait qu'à une longue bande de terre humide et granuleuse. Elle se poursuivait ainsi jusqu'au bout du stationnement et du

port, là où la tour de l'Horloge veillait tel un phare dans la brume. Les aiguilles de son cadran venaient à peine de dépasser les treize heures, ce qui indiqua à Malcolm qu'il avait encore amplement de temps pour soutirer des informations à son témoin. Malheureusement, le petit tour à l'extérieur avait refroidi l'entrain de la jeune femme. Celle-ci remit son capuchon sur sa tête et tira de longues bouffées de sa cigarette pour la terminer plus rapidement.

S'il voulait avancer, Malcolm devait lui soutirer tout ce qu'elle s'avait, mais en revanche, il ne voulait pas non plus qu'il lui arrive malheur. Après tout, c'est ce qu'il s'était juré lorsqu'il avait joint les rangs de l'unité des crimes majeurs : assurer la sécurité de tous. Il ne doutait pas de ses compétences en tant que policier, mais savait que Zoé serait plus en sécurité si elle adhérait au programme de protection des témoins offert par le service. Pour attraper cet agresseur dépourvu de raison, il aurait besoin de l'entière coopération de cette femme, qui ne semblait pas vouloir le lui garantir pour l'instant. Et cela le tracassait. Alors qu'il marchait lentement à côté d'elle sur le trottoir, il cherchait une façon d'aborder la question.

— Vous m'excuserez, se lança-t-il, mais je dois malheureusement vous demander de reconsidérer votre décision.

— À propos de quoi ?

— Après le meurtre de votre collègue, et avec ce que vous venez de me raconter, il est évident que cet homme va récidiver. Je vous le redis, vous devriez me suivre au poste...

— Pas question ! siffla Zoé en expirant sa fumée dans un soupir d'exaspération. Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ?

— Il y va de votre vie, Zoé ! Vous ne voulez pas bénéficier de la protection de la police ?

— Non. Vous l'avez dit vous-mêmes, ma collaboration est anonyme dans cette affaire. Pas de visite au poste. Pour le moment, tout ce que je veux, c'est découvrir à quoi sert cette clé et savoir si elle peut mener au trésor du *Charon*.

— Ça n'a pas de sens, si vous voulez mon avis...

— Je ne vous ai rien demandé, à vous, alors arrêtez de m'em-bêter.

— Mais vous ne savez même pas c'est quoi, commença à s'impatienter Malcolm. Vous ignorez ce que cette clé ouvre et ce qu'elle signifie.

—Peut-être pas pour l'instant, mais j'ai des noms. Des numéros qu'Albert a notés. Je vais voir ce que ces gens savent sur le *Charon*.

—S'agit-il encore d'éléments en lien avec l'enquête? s'enquit le sergent-détective en se renfrognant. Où avez-vous eu ces...

—Albert me les a aussi donnés! signifia Zoé en haussant le ton. Est-ce que tout ce que j'ai constitué aussi un élément de l'enquête?

—Si ça peut nous aider à arrêter le meurtrier de votre collègue, c'est fort possible. Alors, si vous avez trouvé ces numéros sans en aviser la police...

—Vous me traitez de menteuse? s'indigna Zoé en s'arrêtant pour faire face à son interlocuteur.

—Zoé, savez-vous ce que le mot *entrave* veut dire?

—Et vous, vous savez ce que le mot *emmerdeur* signifie?

Malcolm s'interrompit. Il était inutile d'insister. Il mit les mains dans ses poches et laissa apparaître un petit sourire en coin sur ses lèvres.

—Laissez-moi deviner, finit-il par répliquer. Je parie que dans le dictionnaire, ma photo figure à côté de ce mot... C'est ça?

Prise au dépourvu, Zoé fronça les sourcils. L'expression revêche qu'elle affichait jusque-là se changea aussitôt en indécision.

—Euh... ouais, hésita-t-elle à répondre. Quelque chose comme ça, ouais.

Malcolm ne lui en voulut pas de l'avoir insulté, mais resta toutefois planté là à lui tenir tête. Il devait réussir à gagner sa confiance s'il voulait la convaincre de coopérer. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour poursuivre la conversation, il entendit un bruit progressif de pas de course. Quelqu'un s'amenait dans leur direction.

Sur ses gardes, Malcolm ouvrit le pan de son manteau, et posa la main sur la crosse du *Glock 19* fixé à sa ceinture. Il pivota sur lui-même, puis oublia l'idée de dégainer son arme lorsqu'il se retrouva face à face avec le nouveau venu.

Un jeune enfant souriant d'une dizaine d'années courait vers eux, vêtu d'un habit de pluie bleu marine. Sans même se soucier de la présence du sergent-détective et de Zoé, il les dépassa à vive allure et se dirigea vers la tour de l'Horloge. Suivant derrière, les parents prirent le temps de s'excuser pour le comportement de leur fils et poursuivirent tranquillement leur chemin en vue de rattraper ce dernier.

Par réflexe, Malcolm lâcha discrètement son arme pour ne pas les alarmer et les salua, l'air de rien. Il attendit ensuite qu'ils s'éloignent pour reprendre là où il était rendu, sauf que Zoé ne semblait pas s'être remise de leur dernier échange. Elle prit une bouffée de sa cigarette sans prêter attention aux passants, puis expira la fumée avant de jeter son filtre par-dessus la rambarde, dans le bassin. Ses traits s'étaient toutefois adoucis.

— Sergent, dit-elle ce n'est pas mon intention de nuire à votre enquête.

— S'il vous plaît, appelez-moi Malcolm. Rendus là, laissons faire les formalités un peu.

— *Deal!* accepta la jeune femme qui cette fois, faisait preuve de respect. Mais croyez-moi, Malcolm, quand je vous dis que ce n'est rien de personnel. Je n'agis pas contre vous. Je n'ai juste pas envie d'être entourée de policiers. Je n'aime pas qu'on me traîne derrière comme si je n'étais qu'un objet ou un vulgaire pion. Je ne veux pas qu'on décide de ma vie à ma place. Je suis parfaitement capable de faire mes choix toute seule.

— Et qu'avez-vous décidé de faire, au juste? questionna Malcolm. Parce que je vous avoue que là, je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous pensez pouvoir réussir à obtenir en faisant cavalier seul?

Zoé ouvrit la bouche pour lui répondre, mais rien n'en sortit. Elle bafouilla un début de phrase, puis se tut, ne sachant pas comment exprimer sa pensée. Ennuyée par ce contretemps, elle se croisa les bras et tourna le dos. Elle prit un instant pour réfléchir, et fit à nouveau face à Malcolm, droite et confiante.

— Vous vous êtes déjà réveillé à reculons?

— Vous parlez de la hantise du cadran et tout?

— Je veux dire... vous réveiller avec la peur que rien de ce qui pourra se passer durant la journée ne réussira à vous remonter le moral? Préférer rester couché plutôt que de faire encore et encore la même chose, jour après jour.

Le sergent-détective resta muet. Sachant que Zoé était sérieuse, il lui laissa la chance de poursuivre sans l'interrompre. Elle reprit la parole après avoir laissé son regard dériver sur sa gauche, vers la tour de l'Horloge perdue dans le brouillard qui perdurait.

—Il y a quelques années, j'ai décidé d'abandonner l'idée de faire carrière en archéologie. Je trouvais qu'il n'y avait pas assez de magie pour moi dans ce boulot. Durant toute notre jeunesse, on se dit qu'on veut devenir quelqu'un. On rêve d'être quelqu'un de grand, d'important. Comme dans les films. On fait notre bout de chemin, on fait notre travail, puis la routine s'installe. En archéologie, on remplit des formulaires et de la paperasse. On remplit dossier par-dessus dossier juste pour un minuscule bout de flèche qu'on a trouvé enfoui dans la terre. On fait ce boulot jusqu'à ce qu'on se réveille et qu'on réalise, en vieillissant, que tout ce à quoi on rêvait quand on était jeune n'était qu'une belle illusion. Je n'avais plus d'espoir de voir un jour ma vie changer pour le mieux. Alors, j'ai abandonné l'archéologie et me suis contentée d'étudier pour devenir archiviste, en me disant que j'aurais au moins un salaire stable. De l'argent pour payer mes factures, comme tout le monde. Mais vous savez quoi ? Rien n'a changé. Je me réveille chaque matin avec l'impression de faire toujours la même chose. Tous les jours, je me lève en me disant que je ne vis que pour répéter ce que j'ai fait la veille. On se lève, on travaille, on se couche. On se lève, on travaille, on se couche... Y'a-t-il plus ennuyant que ça ?

—Mais vous êtes encore jeune, dit Malcolm. Vous pouvez encore vous prendre en main. Vous avez quoi... trente ans ?

—Trente-quatre. Mais est-ce que ça change vraiment quelque chose ? Vous pensez que le fait de me lancer dans une carrière changera mon quotidien jusqu'à ma retraite ? Regardez les gens autour de vous... Tout le monde se tue au travail dans le simple but de payer des factures. Ils travaillent tous pour acheter des trucs dont ils n'ont aucun besoin. Et il leur en faut toujours plus, à n'importe quel prix. Ils ne vivent que pour consommer. Il n'y a plus de magie dans rien. Et voilà, poursuit Zoé en extirpant la clé en bronze de son sac, que je tombe là-dessus. C'est peut-être une preuve qu'une des plus fascinantes histoires que je connaisse est réelle. Quelque chose qui me crie : « Hey ! Zoé, *wake the fuck up ! Time to shine, girl !* » Quelque chose qui me permettrait de retrouver un peu de magie dans la vie et qui me permettrait de devenir quelqu'un si je trouve un jour l'utilité de cette clé.

Extatique, Zoé ne lâcha pas le sergent-détective. La tête haute, elle s'empressa de ranger la clé. Puis, se tenant bien droite, les deux mains sur les hanches, elle ajouta : « Et vous essayez de me convaincre de me rendre au poste ? De déballer mon sac à un policier quelconque ?

Vous me dites que je devrais révéler l'existence du *Charon* à tous ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir sur le dos des autres ? Vous imaginez le nombre de personnes qui seraient prêtes à tuer elles aussi pour tenter de mettre la main sur un tel trésor ? »

— Zoé, franchement ! Vous ne trouvez pas vos propos un peu hypocrites ? De la façon dont vous parlez, on dirait plutôt que vous cherchez à garder ce trésor pour vous seule.

— Absolument pas ! se fâcha Zoé.

Se sentant coupable de s'être ainsi emportée, elle se reprit sur un ton plus calme

— Albert a consacré toute sa vie au *Charon*. Il a dédié presque tout son temps pour tenter de prouver que ce bateau existait. C'était un peu l'œuvre de sa vie, si vous voyez ce que je veux dire. Alors, sachant cela, je n'ai pas envie de gâcher sa mémoire et tout ce qu'il a fait en donnant à des avares et des profiteurs la chance de voler ce trésor. J'ai l'intention de poursuivre les recherches de mon collègue jusqu'au bout. Et je vais l'honorer quand j'aurai réussi cette mission.

Zoé avait cessé de trembler de froid. Malcolm ne pouvait nier la force de caractère qui émanait d'elle. Sur le coup, il admira sa détermination, qu'il comparaisait à la sienne. Il se revoyait le jour où il avait fait le saut dans l'unité des crimes majeurs. Sauf qu'à ce moment, Zoé démontrait une passion beaucoup plus grande que la logique qui avait incité Malcolm à faire le grand saut deux ans auparavant. Animé par son discours, le visage de la jeune femme resplendissait. Elle affichait même un sourire involontaire quand elle posa à nouveau son regard sur le détective.

— Imaginez un peu ce qu'il pourrait y avoir là ! s'exclama-t-elle. Il y a, quelque part, plusieurs millions de dollars d'argent et d'or qui ne demandent qu'à sortir de l'ombre. Si le trésor existe, on ne peut pas l'abandonner à la petite merde qui a tué Albert. Ça, pas question !

— Je suis d'accord avec vous, Zoé. Mais comment pensez-vous pouvoir y arriver ? Vous dites vous-mêmes que votre collègue a travaillé toute sa vie pour dénicher ce trésor et qu'il n'a pratiquement rien trouvé. On ne sait même pas les informations dont dispose votre agresseur. Je pense qu'il faudrait d'abord réussir à l'arrêter pour...

— Vous ne m'avez pas dit que vous cherchiez le motif du meurtre d'Albert ? coupa Zoé, un doigt en l'air, comme si elle venait soudainement d'être éclairée par une idée de génie.

— Si, bien sûr, admit l'enquêteur en croisant à son tour les bras pour se donner de la constance devant la fougue de son interlocutrice. Et je pense maintenant qu'il apparait évident que ce n'est que pour ce soi-disant trésor.

— Exactement. Sûr que ce gars-là va suivre la piste. S'il veut trouver le pactole, il n'a pas le choix de suivre les indices qu'Albert a mis à jour.

— Donc, de vous suivre. N'oubliez pas ça.

— C'est justement là où je veux en venir.

Le sourire accroché aux lèvres, les yeux brillants d'excitation, Zoé laissa Malcolm réfléchir. Or, voyant que ce dernier ignorait ce qu'elle tentait de lui expliquer, elle se fit plus précise.

— Si cet homme recherche lui aussi le trésor, il n'aura pas le choix de suivre le même chemin que moi. Peu importe où j'irai, je suis certaine qu'il sera tout près derrière. Ainsi, vous aurez la chance de l'attraper à n'importe quel moment, plutôt que de lancer une chasse à l'homme dans toute la ville...

— Il finira bien par sortir de l'ombre et se montrer ! s'exclama Malcolm.

Prenant conscience qu'il s'agissait de la même idée qu'il avait eue plut tôt, il décroisa les bras et se montra plus attentif.

— J'ai justement proposé cette stratégie à mon collègue, ce matin.

— Vous savez donc ce qu'on doit faire, maintenant, pas vrai ?

— Ce *qu'on* doit faire ? dit Malcolm, visiblement sur la défensive.

Zoé calma son ardeur en voyant qu'il n'était pas tout à fait sur la même longueur d'onde qu'elle. Elle perdit son sourire et redevint plus sérieuse.

— Écoutez, Malcolm. Je veux savoir si cette clé peut mener au trésor du *Charon* et nous savons tous les deux que le meurtrier d'Albert fera de même. Sachant cela, vous devriez m'aider.

— Vous aidez ? lança le sergent d'une voix étonnée.

— Mais oui ! Aidez-moi à déterminer si cette piste est bonne. Fortes sont les chances pour que l'assassin nous suive et ainsi, vous pourrez l'arrêter dès qu'il se pointera le bout du nez. Et si, avec un peu de chance, nous arrivons à trouver le trésor avant lui, vous aurez une monnaie d'échange pour marchander avec lui. Au moment où on se

parle, il ne semble pas avoir beaucoup à perdre. Et il ne laissera sûrement pas passer sa dernière chance de disparaître avec tout cet argent. Cette idée est quand même mieux que d'aller m'écraser au poste pour raconter tout ce que je sais à des gens qui s'en foutent, non ?

— Vous savez que vous risquerez votre vie si vous faites cela ?

— J'ai déjà failli mourir, ce matin. Alors, oui ! Je le sais. Et je n'ai pas peur de risquer ma vie si je peux empêcher ce salaud d'obtenir ce qu'il veut. Je vais honorer la mémoire d'Albert en découvrant le trésor avant son meurtrier. Ça, vous pouvez en être certain !

Malcolm savait que l'archiviste avait raison. Après avoir vu ce dont il était capable, et ce, en plein jour sur une rue du centre-ville, il était persuadé que le meurtrier ferait tout pour parvenir à ses fins, qu'il suivrait cette piste même si le trésor risquait de lui coûter la liberté. Le détective était conscient que Zoé devenait une proie. De ce fait, l'idée qu'il pourrait lui arriver quelque chose le mettait mal à l'aise et allait à l'encontre de ses principes. Et c'était sans compter le manquement aux procédures légales du SPVM, manquement que le commandant Laferrière inclurait sûrement à son dossier si jamais un malheur devait survenir. Comme il détestait Zoé, en cet instant précis ! Pourquoi lui avoir suggéré une telle idée ? Le pire, c'est qu'elle n'avait pas tort sur les intentions du meurtrier. Et effectivement, Malcolm aurait peut-être bien la chance de le cueillir sans effort, ce qui à n'en point douter, lui donnerait une bonne longueur d'avance sur Clément dans la lutte qu'ils se livraient pour l'obtention du poste de lieutenant.

Tout ceci semblait trop beau pour être vrai. Malcolm redescendit un peu sur Terre en constatant que Zoé, tout en se dandinant d'un pied à l'autre pour se réchauffer, attendait impatiemment sa réponse. Pour que le plan de cette dernière fonctionne, il lui fallait savoir si les informations qu'elle possédait étaient authentiques et vérifiables. Il se garda donc une petite réserve quand il invita la jeune femme à faire demi-tour.

— Venez. Retournons au chaud, dit-il. Nous serons plus confortables pour discuter de tout ça.

— Donc, vous acceptez ?

— Une chose à la fois. Si nous suivons ce plan, vous serez sous ma protection. Ce qui signifie que vous devrez faire ce que je dis, même si ça vous déplaît. Compris ? C'est ça, ou le poste. C'est comme vous voulez.

— Dans ces conditions, d'accord. Je vous suis.

— Bien. Étant donné que nous ne savons pas si votre agresseur connaît votre adresse, nous ne courrons pas le risque de retourner chez vous aujourd'hui. Le temps que les choses se règlent, je vais vous louer une chambre d'hôtel au centre-ville. Je la réserverai à mon nom. Ainsi, vous serez en sécurité.

— Et je suis censée y faire quoi ?

— Eh bien, commençons par vérifier si les notes et les noms que votre collègue vous a transmis mènent quelque part. Ça nous aidera peut-être à deviner les prochains déplacements du meurtrier.

Dès que Malcolm quitta le Vieux-Port de Montréal en compagnie de Zoé, il remonta la rue St-Hubert pour vérifier si l'agresseur rodait encore autour de l'édifice Gilles-Hocquart. Il fut rassuré lorsqu'il croisa trois voitures du SPVM qui parcouraient toujours le secteur pour tenter de trouver le prévenu. Du coup, il préféra placer son témoin en sécurité avant d'aller chercher les enregistrements des caméras de la BAnQ. Par précaution, il opta pour un établissement tout près de ce lieu, soit l'Hôtel des Gouverneurs, coin Sainte-Catherine. Discrètement, il tourna à droite pour accéder au stationnement souterrain et ordonna à Zoé de rester à l'intérieur du véhicule, le temps qu'il passe à la réception. L'archiviste accepta, tout comme elle obtempéra sans argumenter quand ils montèrent au quinzième étage, où se trouvait la chambre classique avec vue panoramique sur le centre-ville que le sergent avait louée. Avant de repartir, celui-ci précisa à Zoé de ne sortir sous aucun prétexte et de recourir au service aux chambres si elle avait faim ou pour se procurer ce dont elle aurait besoin.

De retour au centre d'archives, Malcolm essaya de se faire rassurant lorsqu'il apprit au gardien Réjean Thibault que Zoé avait été attaquée, mais qu'elle était à présent indemne et sous la protection de la police. Le choc de la nouvelle rendit le gardien furieux. Le pauvre s'en voulait de ne pas avoir repéré le meurtrier et de lui avoir fait signer le registre sans se douter de rien. De même, il s'en voulait de ne pas lui avoir réclamé une pièce d'identité plutôt que les deux dollars requis pour l'obtention d'un casier. Bien sûr, la signature sur le registre était fausse. Malcolm s'en rendit compte lorsqu'il lut le nom de Thomas Keys, pseudonyme du capitaine du *Charon*. Coopérant entièrement, le gardien permit au sergent-détective de visionner les deux dernières heures des images captées par les caméras intérieures. C'est ainsi qu'en mettant la vidéo sur arrêt, ils réussirent à reconnaître l'agresseur de Zoé et à en obtenir une photo, alors même qu'il sortait de la salle de consultation. Satisfait, Malcolm donna à Réjean Thibault les noms des contacts que ce dernier devait rejoindre au SPVM, de même que celui du commandant Laferrière, et exigea qu'il leur envoie cette image au plus vite pour qu'ils la fassent circuler. Il remercia ensuite son interlocuteur et lui confia le soin d'informer les collègues de Zoé au sujet

de l'agression. Il aurait pu le faire lui-même, mais il n'avait nullement envie d'affronter une seconde fois l'attitude pincée de cette Helena Lépine. Il quitta donc l'édifice Gilles-Hocquart sans plus tarder.

Il revint aussitôt à l'hôtel, où il dissimula sa camionnette dans le stationnement souterrain. Après s'être procuré une tablette de chocolat noir dans l'une des distributrices du rez-de-chaussée pour faire passer sa fringale, il monta au quinzième étage. Dès qu'il y fut, il demeura près de l'ascenseur, le temps que la femme de ménage s'éloigne, puis se rendit jusqu'à la chambre située au fond du couloir. Même s'il possédait le double de la clé magnétique, il frappa pour annoncer sa présence. Zoé ne répondit toutefois pas. Au deuxième coup, par curiosité, Malcolm colla son oreille sur la porte. La voix vive et énervée de Zoé se percevait à travers. Puisque nul ne lui répondait, le sergent en déduisit qu'elle parlait au téléphone, ce qui le rassura. Il utilisa donc sa carte, entra à l'intérieur, puis referma et verrouilla derrière lui.

— Oui, je patiente, dit Zoé. Je ne fais que ça.

Les fesses assises au bout du lit le plus près de la baie vitrée, Zoé avait le combiné plaqué contre son épaule et regardait sans vraiment le lire le dépliant des règlements de l'hôtel. Le cordon du téléphone placé sur la commode était étiré tellement elle en était éloignée. L'air chaud giclait des calorifères qu'elle venait de démarrer afin de se réchauffer. Elle avait déjà enlevé son manteau qui gisait tout mouillé sur les draps propres, et n'était vêtue que de sa blouse blanche. Les yeux posés sur elle, Malcolm constata qu'elle ne tremblait plus. Lorsqu'elle le vit entrer, agitée, elle bondit du lit et leva un doigt en l'air pour lui faire signe d'attendre. Le cordon retrouva ses tirebouchons et la jeune femme se jeta sur la base de l'appareil pour vérifier la fonction afférente à chacun des nombreux boutons qui s'y trouaient. Au bout d'un moment, elle finit par trouver celui qu'elle cherchait, puis appuya dessus, ce qui fit sortir des haut-parleurs la musique d'attente sirupeuse qui jouait à l'autre bout de la ligne. Maintenant sur le mode-conférence, Zoé raccrocha le combiné, le sourire aux lèvres.

— Je viens juste d'avoir la ligne ! s'exclama-t-elle. Il est toujours à l'université. Je vais pouvoir lui parler.

En vitesse, elle sortit son *iPad* de son sac, le plaça près du téléphone, et se pencha au-dessus pour y entrer le mot de passe du Wi-Fi inscrit sur la brochure de l'hôtel. À côté d'elle, Malcolm remarqua des *Post-it* contenant des inscriptions faites à la main et collés à l'in-

térieur de la chemise ouverte sur la surface de la commode. Comprenant qu'il devait s'agir des notes de la victime, l'inspecteur laissa Zoé poursuivre. Il déchira l'emballage de sa tablette pour en prendre un morceau, tout en s'avançant nonchalamment dans la chambre.

— Vous parlez à qui ?

— Au Docteur Arahmed. Stephen Arahmed, en fait. Il est professeur de théologie à l'Université de Paris...

— De Paris ? s'étonna Malcolm en s'arrêtant près du deuxième lit. Vous voulez dire que vous faites un interurbain à Paris à partir de ce téléphone et qu'en plus, vous êtes en attente ?

Zoé se mordit la lèvre inférieure. Ne pouvant se défaire du sourire coupable qu'elle affichait, elle haussa simplement les épaules.

— Je vous rembourserai, promit-elle en frottant la pointe de sa botte contre le tapis.

En la regardant, Malcolm se dit qu'il ne lui manquait plus qu'à croiser les deux mains dans le dos pour se donner l'air d'une enfant prise en flagrant délit. Au lieu de démontrer sa honte en baissant les yeux, elle jouait la carte de l'innocence en faisant battre frénétiquement ses paupières pour faire aller ses longs cils noirs.

Devant cette sarcastique performance, le sergent ne put s'empêcher de rigoler. Préférant ignorer ce contretemps, il hocha de la tête pour signifier son indifférence et continua à mâcher son chocolat.

— Et qui c'est, ce Arahmed ? questionna-t-il.

Satisfaite, Zoé retrouva son air excité et se pencha à nouveau sur son *iPad* en plaçant ses cheveux derrière ses oreilles.

— C'est une connaissance d'Albert. Ils se sont souvent rencontrés lors des visites du docteur à Montréal. C'est un homme un peu bougon, mais très connecté. Cette semaine, Al avait noté son nom et son numéro, mais je ne sais pas pourquoi. Le *Post-it* était à côté de la clé quand je l'ai trouvée... euh... je veux dire, quand... il me l'a donnée.

Zoé s'interrompit et balbutia une réponse qui pour Malcolm, ressemblait davantage à une excuse. Non seulement vit-il la culpabilité s'afficher sur le visage de Zoé, mais également, le malaise qui s'empara d'elle lorsqu'elle se rendit compte qu'elle venait de se fourvoyer dans son mensonge, auquel il n'avait d'ailleurs jamais cru. Néanmoins, il préféra encore une fois passer outre, histoire de mettre son témoin en confiance.

—Continuez, l’invita-t-il simplement. Vous pensez que ce professeur pourra nous aider ?

—Il... pourra certainement nous dire s’il a parlé à Al cette semaine, hésita à répondre Zoé.

Elle se détendit en constatant que le détective n’avait pas relevé sa bavure, pourtant évidente. Cette preuve de respect ayant calmé ses ardeurs, elle remercia son interlocuteur en son for intérieur et reprit une attitude plus professionnelle et posée, le rictus de reconnaissance accroché au coin des lèvres.

—Ne m’en voulez pas si moi aussi j’essaie d’aller au fond de cette histoire, dit-elle.

—Ne vous en faites pas. Tant que vous êtes honnête avec moi, ce n’est rien.

Tout à coup, la musique coupa dans le haut-parleur du téléphone et la voix d’une secrétaire à l’accent français en sortit tel un cri de sirène.

—Madame ? Vous êtes en ligne ?

—Oui, je suis là ! s’exclama Zoé qui baissa sans tarder le son de l’appareil. Vous avez réussi à le...

—Monsieur Arahmed doit bientôt quitter, l’interrompit la femme avec condescendance. Veuillez être brève, je vous prie.

—Bien sûr. J’ai seulement quelques questions à lui...

—Je vous transfère.

Puis la secrétaire coupa la communication. Zoé se permit de l’injurier en sourdine pendant qu’une seconde sonnerie retentissait. À la troisième, on décrocha.

—Docteur Stephen Arahmed, soupira un homme visiblement agacé. Qu’y a-t-il ?

—Bonjour, docteur. Je suis...

—C’est *bonsoir*. Il est presque vingt et une heures.

—Ah oui, c’est vrai ! Vous m’excuserez, je vous appelle de Montréal, au Canada.

—Que me voulez-vous ? J’étais sur le point de partir pour le week-end. Je n’ai pas beaucoup de temps.

—Eh bien, c’est un peu délicat, je dois dire. Mon nom est Zoé Comptois. Vous vous souvenez de moi ? On s’est croisé à quelques reprises lors de vos visites à Montréal. Je suis une collègue de Albert Eizeiner.

—Oui... oui... je crois bien me souvenir de vous. Les jolis yeux verts, cheveux noirs... J'ai justement discuté avec votre collègue pas plus tard que cette semaine.

—C'est... à propos de cette conversation, se lança hasardeusement Zoé en faisant les cent pas sur le tapis en face de la commode et en se frottant nerveusement les mains. Je ne sais pas trop par où commencer...

—Vous n'avez qu'à lui demander. Il pourra tout vous raconter, s'impatienta le docteur. Bon, je dois malheureusement partir. Si vous voulez un entretien, vous n'avez qu'à prendre rendez-vous avec ma secrétaire. Mais je vous préviens, j'ai un horaire chargé. Ce ne sera peut-être pas avant deux semaines s'il n'y a pas...

—Monsieur Arahmed? laissa alors entendre Malcolm tout en se rapprochant du téléphone. Ici le sergent-détective Villeneuve, de la police de Montréal.

—Sergent, dit le docteur avec un ton d'incompréhension dans la voix après un moment de silence. Comment... puis-je vous aider?

—Écoutez... je dois vous informer que Albert Eizeiner a été retrouvé assassiné ce matin et qu'une enquête est en cours.

—Oh mon Dieu! Je... suis désolé. Je ne sais pas... quoi dire.

—Vous êtes apparemment l'une des dernières personnes à lui avoir parlé cette semaine. Vous comprendrez donc que nous devons prendre de votre précieux temps pour vous interroger. Mademoiselle Comptois, ici présente, nous aide à retrouver l'agresseur. C'est pourquoi elle aimerait vous poser quelques questions auxquelles je vous prierais de répondre, s'il vous plaît.

—Je comprends. Oui, bien sûr. Cela va de soi, répondit Arahmed d'un ton plus respectueux. Laissez-moi... juste me rasseoir à mon bureau.

Satisfait, Malcolm fit un clin d'œil complice à Zoé, qui amusée, leva un pouce en l'air en guise de merci. Le sergent alla ensuite s'installer sur le bout du lit pour continuer à manger, tandis que la jeune femme tira le fauteuil placé au bord de la fenêtre pour le rapprocher de la commode et de son *iPad*. À travers le combiné, ils entendirent le bruit d'une tasse à café qu'on pose sur la surface d'un bureau en bois, puis le crissement du cuir neuf quand leur interlocuteur s'écrasa sur sa chaise.

— Mon Dieu ! répéta ce dernier, toujours sous le choc. Je n'arrive pas à croire qu'on ait assassiné Albert. D'accord, je suis prêt. Je vous écoute.

— Merci, je vous en suis reconnaissante, répliqua Zoé. Je ne sais trop quoi vous dire, en fait. Albert avait noté votre nom et numéro de téléphone et avait ajouté ces informations dans le dossier contenant les résultats de ses recherches sur le *Charon*. Est-ce à ce sujet que vous avez discuté avec lui cette semaine ?

— En quelque sorte, oui. Il y a quelques années, aussi absurde que ça pouvait l'être, Albert m'avait demandé de lui transmettre tout ce que je pouvais sur ce bateau et la légende qui l'entoure. J'ai toujours trouvé un peu ridicule son acharnement pour cette histoire à dormir debout, mais c'était sa passion, et je la respectais. Je n'ai pas vraiment trouvé grand-chose sur le *Charon*, sinon un livre dont m'a parlé un antiquaire la semaine dernière.

— Un livre ?

— Oui. Un antiquaire que je connais a récemment vendu une bonne partie de sa collection privée d'archives et de documents aux bibliothèques de la ville. En dépoussiérant tout ça, si l'on peut dire, il est tombé sur de vieilles notes datant du début des années 1600. Elles sont écrites de la main d'anciens relieurs de Paris, qui confectionnaient toutes leurs œuvres. L'impression, la reliure des cahiers, le cuir... tout. Ce qui est étrange, c'est que dans l'une de ces notes, l'un de ces artisans avouait avoir caché la confession d'un prêtre dans la couverture d'une de ses créations. Il l'a fait à la demande même du jésuite, qui lui aurait fait promettre de tenir la chose secrète. Le relieur, qui a jeté un coup d'œil sur l'information avant de la dissimuler, affirmait qu'il ne s'agissait que d'un récit à propos de la disparition du *Charon* et de son équipage. Voilà pourquoi j'ai contacté Albert.

— Ces notes, vous les avez encore ?

— Non. Elles ont été vendues et entreposées avec le reste des documents. Mais l'antiquaire me les a montrées avant de s'en départir. J'ai donc pu prendre le nom du prêtre et le titre de l'œuvre au cas où ça intéresserait Albert. Il s'agirait du jésuite Pierre-Victor Palma-Cayet. Et sa confession aurait été cachée dans la couverture d'un des exemplaires de sa *Chronologie Septennaire*.

Arahmed partit à rire. Un rire gras qui à travers le combiné, ressemblait à une voiture peinant à démarrer.

— Par curiosité, poursuivit-il, j'ai moi-même vérifié quelques exemplaires de cette œuvre, ici, à Paris. Je me disais que j'allais peut-être bien découvrir cette lettre. Or, je crois bien que l'espoir d'Albert m'a plus aveuglé qu'autre chose.

— Vous l'avez trouvée ?

— Bien sûr que non. À vrai dire, après avoir vérifié une dizaine d'exemplaires, je me suis trouvé ridicule et j'ai laissé tomber. C'est là que j'ai appelé Albert pour tout lui raconter. Et même si cette histoire avait été vraie, qu'est-ce que j'aurais pu y faire, hein ? Vous me voyez, moi, déchirer la couverture d'un livre de 400 ans juste pour regarder à l'intérieur ? Ce serait comme éventrer une poule aux œufs d'or. En pareil cas, l'œuvre n'aurait plus aucune valeur, pas vrai ?

Préoccupée, Zoé ne répondit pas et prit le temps d'inscrire le nom du prêtre et le titre du livre dans son *iPad*. Dérangé par ce silence, Stephen Arahmed redevint sérieux. De l'incertitude se devinait dans sa voix lorsqu'il demanda :

— Êtes-vous... en train de me dire qu'Albert a été tué pour cette histoire ?

— Nous n'en savons rien pour l'instant, répondit Malcolm du bout du lit. Tout ce qu'on sait, c'est que l'agresseur serait lui aussi sur la piste du *Charon* et de son trésor.

— Mais... mais le *Charon* n'est qu'une légende ! s'exclama le professeur avec étonnement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? interrogea Zoé qui refusait de se laisser démystifier.

— Je le sais, car j'ai moi-même cherché des infos, à ce sujet, avec Albert. Le *Charon* n'a tout simplement jamais existé.

— Ou peut-être qu'il n'a juste jamais été retrouvé. On dit qu'il aurait coulé aux Bermudes en même temps que le *San Pedro*...

— Impossible. Je le sais ; même que le directeur du *National Museum* de l'île me l'a confirmé. Toutes les épaves dans les environs des Bermudes ont été répertoriées, et personne n'y a découvert un galion anglais du 16^e siècle rempli de trésors. Et ce qui restait de la coque du *San Pedro*, qui n'avait pas encore été mangée par les micro-organismes sous-marins, prouve qu'en réalité, il s'était échoué sur le récif de corail. Il n'aurait pas été coulé par des pirates, comme le veut la légende. Mais certains, comme Albert, continuent d'y croire ; d'autres vont même jusqu'à piller les épaves dans l'espoir de retrouver ce fa-

meux trésor. Le *San Pedro* a été victime de sa réputation. Le crucifix d'or et d'émeraude que le plongeur Teddy Tucker y avait découvert dans les années 50 a été dérobé au musée où il était exposé. Le voleur l'avait remplacé par une réplique en plastique sans que personne s'en soit rendu compte. L'homme croyait probablement qu'il s'agissait du mythique trésor du *Charon*. Mais non, ce n'était pas le cas. Et pour-quoi ? Parce que ce bateau n'a jamais existé.

— Peut-être qu'il a été pris dans le Triangle ? se moqua Malcolm en voyant Zoé effectuer des recherches sur son *iPad* pour mieux ignorer le scepticisme du docteur.

— Pitié ! s'exclama ce dernier. Le mystère du Triangle des Bermudes a été éclairci depuis longtemps. Tout ce qui s'est passé là-bas a été causé par des activités sismiques sous-marines qui créent des poches de gaz, qui elles, éclatent en remontant à la surface. Les bateaux tombaient dans le creux concave créé par ce phénomène, pour ensuite être engloutis par l'eau quand elle se refermait. Il n'y a rien de nouveau là-dedans. De toute façon, même si ç'avait été le cas pour le *Charon*, on aurait retrouvé son épave. Mais ça ne s'est pas produit. C'est donc inutile de chercher plus loin...

— Docteur Arahmed, s'impatienta Zoé, avez-vous mentionné autre chose que le livre du prêtre à Albert ?

— Eh bien... non. Il m'a dit que ça tombait bien puisque lui-même avait trouvé quelque chose de très encourageant à Montréal, mais il ne m'a pas dit ce dont il s'agissait. Il faut dire que je n'ai pas vraiment cherché à connaître ses opinions farfelues...

— D'accord. Dans ce cas, je vous remercie. Nous vous rappellerons si nous avons besoin davantage d'informations. Encore une fois, merci beaucoup.

Sans hésiter, Zoé attrapa le combiné et le claqua sur la base du téléphone pour signifier la fin de la communication. Abasourdi, Malcolm cessa de mastiquer et la toisa de travers, sans qu'elle ne lui porte attention.

— Il aurait pu nous dire à quel point Albert était un imbécile, tant qu'à y être ! ragea-t-elle. Je déteste cette attitude de... Parisiens !

— Il aurait pu savoir autre chose.

— J'en doute. Pas sur ce qui nous intéresse, en tout cas. Mais qu'importe, puisque j'ai trouvé ce que je voulais. Regardez...

Zoé fit pivoter son fauteuil pour faire face au sergent, et à bout de bras, braqua l'écran du *iPad* sous ses yeux. Malcolm pouvait y voir un onglet ouvert sur le site de l'Université McGill, mais il ne réussissait pas à lire la page de petits caractères confinés dans le tableau. Lorsqu'il s'apprêta à se lever pour regarder de plus près, Zoé reprit le *iPad* et le replaça sur la commode pour poursuivre sa recherche.

—Albert a inséré une autre note dans la chemise et l'a placée tout à côté du nom du docteur Arahmed. Ça disait : Mc Ind0057 couv. Jusqu'à tout à l'heure, j'ignorais ce que ça signifiait. Mais après ce que Arahmed nous a raconté, je me suis dit qu'Albert avait sûrement jeté un œil, lui aussi, sur les exemplaires disponibles dans les environs. Et devinez quoi ? Je l'ai trouvé ! lança la jeune femme en se mordant la lèvre tant elle était excitée.

—Trouvé quoi ? la questionna Malcolm en se levant malgré lui pour aller la rejoindre.

—Le livre qu'Albert a noté. J'ai vérifié si on pouvait en trouver des copies à Montréal, et il se trouve que nous en avons quelques-unes, plus particulièrement dans la collection de livres rares de l'Université McGill. Et vous savez quel est le code de classification de cette collection ? Ind0057. À McGill. Et couv, veut probablement indiquer que l'information se trouve dans la couverture... c'est en plein ce qu'Albert a écrit.

Piqué par la curiosité, Malcolm se pencha vers le *iPad* et cette fois-ci, parvint à lire le contenu. Il s'agissait de la page de recherche de l'université, qui affichait les mots *Chronologie Septennaire* que Zoé avait tapés. Dans le tableau des résultats, la première entrée indiquait que la référence de ce livre était exactement la même qui figurait sur la note écrite par la victime.

—Je n'en reviens pas, souffla Malcolm, qui peinait à y croire. Et vous pensez que c'est le bon livre ?

—Probablement. Albert était très méticuleux dans ses recherches. Il n'aurait pas noté ça pour le simple plaisir. Donc... ?

—Donc quoi ?

—Il y a juste une façon de le savoir, pas vrai ?

Le sourire trop forcé que Zoé affichait prouvait au détective qu'elle ne lui demandait pas d'aller à l'université, mais qu'elle l'exigeait. Lorsqu'il le comprit, il se redressa lentement en la dévisageant.

— Oh, allez ! s'exclama-t-elle en bondissant du fauteuil. Vous savez que je ne pourrai pas rester ici en sachant cela. Je dois y aller pour voir si c'est vrai.

— Et risquer de vous faire attaquer ?

— Vous avez dit que vous me protégeriez.

— Et votre anonymat, hein ? Vous ferez quoi si on vous arrête ou encore, si on vous reconnaît ? Je vous préviens que le meurtre de votre collègue fera probablement la une des journaux, demain matin. Vous voulez avoir les reporters sur le dos ?

— Malcolm, sans moi, vous ne seriez même pas là, en ce moment, insista Zoé. Un petit aller-retour à McGill n'a rien de grave. Nous avons encore le temps de nous y rendre pour vérifier s'il s'agit du bon livre. Si ce n'est pas le cas, j'abandonne. Je reviens ici et je me paie un souper... euh... enfin... techniquement, car c'est vous qui paierez. Mais je vous le rembourserai, vous savez. Vous aurez même le temps de retourner chez vous pour souper avec votre femme. Qu'est-ce que vous en dites ?

Malcolm resta de marbre jusqu'à ce que Zoé le surprenne à jouer inconsciemment avec son alliance. Il cessa son manège et re-ferma l'emballage de sa tablette de chocolat avant de la délaissier sur la commode. Maintenant qu'elle acceptait de collaborer, il ne pouvait refuser la demande de Zoé. Mais ses craintes à l'idée qu'il lui arrive quelque chose ne l'abandonnaient pas. Il devait aussi prévenir son équipe, mais comment le faire sans indiquer l'identité de Zoé dans son rapport ? Or, tant que les indices de la victime demeuraient la principale piste pour arrêter le suspect, il devait taire l'existence de Zoé. Autrement, elle risquerait de se refermer complètement, ce qui mettrait un terme à la confiance qu'elle commençait à lui accorder, et à l'avance qu'il détenait sur son collègue au niveau de cette enquête. D'humeur grise, il soupira. Il s'empara de son téléphone et marcha vers la salle de bain.

— Je dois d'abord faire un appel, indiqua-t-il en pesant sur la touche de composition automatique.

La sonnerie qui résonnait à son oreille lui parut désagréable, comme chaque fois qu'il devait faire un appel dont il n'avait pas envie. Parfois, il préférait même qu'on ne lui réponde pas. Il n'eut toutefois pas cette chance ce jour-là, car bientôt, la forte voix du commandant Laferrière remplaça les coups de sonnerie.

—Bonjour, Villeneuve, dit ce dernier d'une voix monotone. Hey! En passant, super pour l'image du suspect. Le gardien de la BAnQ nous l'a envoyée et à présent, elle circule dans toutes les patrouilles. Elle sera aussi publiée dans les journaux de demain. Sinon, tu as du nouveau?

—Ouais, mis à part ton nouveau protégé, intervint Christian Clémant en mâchonnant ses mots. Donc, si je comprends bien, c'est un employé de la BAnQ, c'est ça?

—Il y a des développements, annonça Malcolm qui préféra ne pas s'étendre sur le sujet. Mais je ne peux pas en parler pour l'instant. Le témoin tient à rester...

—Le témoin, le témoin... est-ce qu'il sait qu'il y a eu un meurtre, ce matin? s'emporta Christian. Il devrait être ici, au poste, en train de répondre à nos questions. Si ça se trouve, il trempe là-dedans, lui aussi...

—Clémant, la ferme! ordonna le commandant.

—C'est vrai, chef. On est censé former une équipe. On travaille tous ensemble. Villeneuve n'est pas censé jouer de son côté et garder ses infos pour lui. C'est qui, ce témoin, au juste? Ce type devrait nous aider au lieu de manigancer avec un des détectives du service. On a déjà vu ça, ici, et vous le savez. Ce n'est pas dans les règles d'agir ainsi.

—Là-dessus, Clément n'a pas tort, Villeneuve. Tu devrais au moins rapporter tes déplacements pour qu'on s'assure qu'il ne vous arrive rien, à toi et au témoin.

—Je sais très bien ce que je fais, riposta Malcolm qui ruminait de l'intérieur. Je ne fais que respecter les volontés du témoin qui réclame l'anonymat pour éviter de mettre sa vie en danger...

—*Bullshit!* pesta Clémant. Tu veux simplement faire à ta tête et régler ce dossier en solo.

—Si tu veux tout savoir, informa Malcolm, je dois aller vérifier la collection de livres rares de l'Université McGill. Dans l'une des couvertures, il y aurait peut-être un autre indice à propos de ce que l'agresseur recherche. Je ne sais pas si ça en vaudra la peine, mais c'est tout ce que je peux vous confirmer.

—Tu penses peut-être obtenir une plus grosse tape dans le dos ainsi?

— Ça suffit, Clémant ! se fâcha le commandant qui haussa le ton.

— Non, je ne resterai pas assis ici pendant que *mademoiselle* joue les gardes du corps...

— Clémant, dehors ! Il te reste à interroger le frère de la victime, à ce que je sache. Alors, au travail !

— Ouais, c'est ça. Je vais aller m'entretenir avec un légume qui n'a rien à dire, pendant que Villeneuve joue en solo. C'est ça qu'on appelle travailler en équipe ?

Encore une fois, Malcolm entendit la porte du bureau du commandant se fermer avec fracas. Ce dernier maugréa contre le comportement du second sergent-détective, et ajouta d'un ton plus grave :

— Il a quand même raison, Villeneuve. Ce n'est pas aider l'unité que de jouer les détectives privés. Que tu le veuilles ou non, c'est la procédure. Ce serait idiot de permettre à mes détectives de travailler chacun de leur côté sans échanger leurs informations.

— J'en suis conscient, chef. Et ce n'est pas mon intention.

Malcolm se tut pour réfléchir à ce qu'il pouvait dire de plus, puis choisit de ne rien faire pour respecter sa promesse faite à Zoé.

— Je vous rappelle plus tard si ça mène à quelque chose, se contenta-t-il de répliquer.

Laferrière acquiesça à l'aide d'un *Mm-mm* peu convaincant, mais força tout de même Malcolm à faire son compte-rendu. Même si ce dernier savait qu'il marchait sur des œufs, il restait convaincu qu'il avait les choses bien en main. Il espérait seulement ne pas être accusé de manquement disciplinaire, ce qui lui retirerait toute chance d'obtenir sa promotion.

Agacé par cette dernière éventualité, il referma son cellulaire et le rangea dans sa poche. Lorsqu'il retourna dans la chambre, Zoé avait déjà enfilé son manteau, prête à partir. Impassible, Malcolm l'invita à le suivre.

— Allons-y, dit-il. Avec de la chance, nous serons revenus pour le souper.

Fulminant, Christian Clémant s'écrasa lourdement sur sa chaise. Question de passer sa frustration, il s'empara du crayon de plomb qui traînait sur la surface de son bureau et le cassa en deux. Il lança ensuite les morceaux en direction de la poubelle, mais l'un et l'autre rebondirent sur le rebord et s'échouèrent sur le plancher, ce qui insulta encore plus le sergent. Il posa les yeux sur le bureau de Malcolm Ville-neuve, situé de l'autre côté de la pièce, et se convainquit que ce bloc de bois inanimé lui portait malheur. Tout en le maudissant, il s'entêta à réfléchir à une manière de prendre les devants sur cette enquête, quitte à nuire à son coéquipier, de façon à ce que le commandant ne lui accorde pas cette promotion. Après tout, il avait déjà usé de cette tactique plus d'une fois, auparavant.

La paresse et le manque d'intuition dont il faisait preuve lors de ses études en technique d'investigation lui avaient nui face à la plupart de ses collègues. Il avait malgré tout réussi à se faufiler jusqu'au poste de sergent-détective, et ce, à coups de diffamation et de désinformation. Cette stratégie n'avait donc rien de nouveau pour lui. Cela l'avait contraint d'être à la merci de ses mensonges. Jour après jour, il devait s'efforcer de se souvenir de chaque fausseté qu'il inventait pour éviter de se faire prendre à son propre jeu. Évidemment, son attitude lui avait coûté de nombreuses relations de travail, et même, son mariage. C'était le jour où il avait préféré injurier sa femme pour clore leur dispute plutôt que de lui avouer son aventure avec une prostituée. Il continuait à se convaincre que son ex avait mérité cette issue qui après tout, résultait de son indiscrétion. Chaque fois qu'il voulait chasser cet épisode de sa tête, il ouvrait le tiroir de son bureau pour lorgner les photos qu'il conservait de Bianca Beauchamp, allongée en bikini sur le bord de la plage. Il savait qu'un jour, lorsqu'il occuperait une fonction élevée au sein de la brigade et qu'il gagnerait un salaire à la mesure de ce poste, les mannequins de ce genre se jetteraient non seulement à ses pieds, mais de plus, elles se soumettraient à lui plutôt que de le traiter de politicien comme son ex-femme avait osé le faire. Possédant déjà une *Ford Mustang* de l'année, il ne lui manquait plus, comme il aimait se le rappeler, la déesse de ses rêves pour vivre à ses côtés. Mais pour se faire, il lui fallait impérativement obtenir la pro-

motion qu'il convoitait. Sinon, il allait devoir rendre des comptes à ce Malcolm de malheur, un homme qu'il méprisait. Advenant un tel scénario, sûr que ce p'tit nouveau se plairait à tout faire pour l'éloigner de sa vie de rêve, si chère à ses yeux.

Cette seule perspective suffit à lui faire éructer ses cafés de la matinée. Il aurait bien voulu que le commandant Laferrière entende ce renvoi bruyant et provocateur, mais celui-ci s'était enfermé dans son bureau pour discuter avec Malcolm Villeneuve au téléphone.

C'est à ce moment que Christian prit conscience qu'il n'avait rien mangé depuis qu'il s'était endormi sur son hambourgeois la veille, bien écrasé dans son fauteuil inclinable à écouter une télé réalité présentée par TVA. Normalement, le vendredi soir, il se rendait à un restaurant du centre-ville et attendait impatiemment son souper en reluquant les femmes qui défilaient devant lui de l'autre côté de la vitrine. Or ce soir-là, sa rage lui coupait l'appétit. Il ne pensait plus qu'à trouver un moyen de s'approprier l'enquête. Alors qu'il faisait pianoter ses doigts sur le clavier de son ordinateur, il fixait son écran ouvert sur la page d'accueil du logiciel interne du SPVM. Il ne se souciait même plus des reflux qui lui faisaient remonter l'acide gastrique jusque dans la gorge. L'idée d'aller se chercher un autre café lui passa par la tête en apercevant les quatre gobelets vides qui traînaient près de lui, mais la sonnerie du téléphone l'en dissuada. La lumière de la première ligne signifiait que la réception lui transférait un appel. À vif, il attrapa le combiné.

— Sergent Christian Clément, maugréa-t-il.

— C'est vous qui enquêtez sur le meurtre du vieux qu'on a trouvé au mont Royal ? demanda d'une voix rocailleuse l'homme qui se trouvait au bout du fil.

— Ouais, c'est bien moi. Vous avez des informations à me communiquer ?

— Vous êtes le seul à travailler sur cette enquête ?

Christian fronça des sourcils. Ce n'était pas la voix coincée à l'accent un peu britannique du type qui l'avait appelé plus tôt dans la journée pour le menacer. Cette fois, son interlocuteur avait un ton guttural, spontané. Rien à voir avec la verve soignée de l'autre. Voilà qui piqua la curiosité du détective.

— Non, répondit ce dernier. On y travaille en équipe. Pourquoi cette question ?

— Il y a un autre détective sur l'affaire. Je le sais. Je l'ai vu.

— Ouais. Mais vous pouvez me dire à moi ce que vous savez...

— Donnez-moi son nom. Et son numéro. J'ai à lui parler.

— Il n'est pas ici, pour l'instant. C'est moi qui suis en charge. Alors, dites-moi ce que vous savez et je lui ferai le message...

— C'est à lui que je veux parler ! insista l'homme en élevant le ton. Je veux le rencontrer. Il a quelque chose qui m'appartient.

Clément se figea. Cet individu était décidément à cran. Qu'y avait-il de si important pour qu'il réagisse aussi promptement ? S'agissait-il du meurtrier ? Le simple fait d'y penser le cabra sur le bout de sa chaise. Il y avait eu une deuxième agression, sur l'heure du dîner, agression à laquelle le témoin qui se trouvait maintenant en compagnie de Malcolm avait survécu. Était-ce donc ça ? Si c'était le cas, il n'était pas question, pour Christian, de leur filer ce type. S'il jouait bien le jeu, il avait peut-être là la chance d'attraper l'assassin lui-même. Ses traits s'illuminèrent. L'idée qui prenait forme dans son esprit fit naître un sourire au coin de ses lèvres. Comme il voulait éviter que ses manigances soient mises à jour, il jeta un coup d'œil à la porte fermée du bureau du commandant Laferrière pour s'assurer de ne pas être entendu. Satisfait, il ferma les paupières à moitié, ce qui lui donna un regard malicieux de serpent, puis se pencha vers l'avant pour chuchoter :

— Compris. Je peux vous aider. Par contre, je vais vous donner un autre numéro pour me rejoindre.

— Ce n'est pas la peine de me vendre votre salade ! cracha l'homme. Donnez-moi seulement son nom et...

— Ce n'est pas mon problème si c'est à l'autre détective que vous voulez parler. Mais à présent, moi, je dois quitter le bureau pour aller dîner. Alors, prenez mon numéro de cellulaire et je vous donnerai les coordonnées de mon collègue en chemin. C'est d'accord ?

Après un moment de silence, l'homme accepta. Se réjouissant intérieurement de la naïveté de ce dernier, Christian lui dicta son numéro personnel. Il n'avait évidemment pas l'intention de partir, mais préférait ne pas discuter avec cet homme sur la ligne du bureau, au cas où leur conversation serait enregistrée. Lorsqu'il raccrocha, priant pour que son mensonge fonctionne, il se frotta les mains d'impatience. Si son plan aboutissait dans le bon sens, il pourrait faire d'une pierre deux coups. Si cet agresseur recherchait tant ce témoin et s'il était

acharné au point de s'en prendre à lui en plein jour, Christian était persuadé que rien ni personne ne l'arrêterait. Ce qui voulait dire que si Malcolm avait le malheur de se trouver sur son chemin, il risquait probablement d'être agressé lui aussi. En pareil cas, Clémant n'aurait plus qu'à neutraliser le suspect et ainsi, obtenir tout le mérite. Cela raviva son excitation. Il sourit encore plus en imaginant la promotion qui lui serait servie sur un plateau d'argent. Dès lors, plus personne ne pourrait la lui dérober.

Quand son cellulaire personnel vibra sur la surface de son bureau, il émit un couinement involontaire et prit tout de suite l'appel.

— Son nom, siffla l'homme, visiblement agité.

— Il s'appelle Villeneuve, lui répondit Christian en feignant l'indifférence. Sergent-détective Malcolm Villeneuve.

Il entendit son interlocuteur déchirer un bout de papier, puis marmonner le nom et le numéro de téléphone transmis par Christian. Fier de son coup, ce dernier voulut pousser une peu plus sa chance. Un rictus accroché jusqu'aux oreilles, il se racla la gorge et décida de poursuivre le jeu.

— D'ailleurs, si vous voulez le rencontrer aujourd'hui, sachez qu'il est actuellement en route pour l'Université McGill. Apparemment, il compte y trouver quelques livres rares. Vous pourrez sûrement le croiser là-bas.

À l'autre bout de la ligne, l'homme retint sa forte respiration. Nul doute, l'information avait capté son attention.

— Qu'est-ce qu'il... cherche à McGill? s'enquit-il d'une voix hésitante.

— Oh! Je ne sais pas trop. Sûrement la couverture d'un livre que cherche l'agresseur, ou quelque chose du genre. À ce que j'ai cru comprendre, il s'en allait là-bas avec une autre personne...

La communication coupa. L'homme venait de lui raccrocher au nez, mais Christian ne s'en souciait guère. Au contraire, il en riait. Tout en déposant son cellulaire, il reprit le combiné du téléphone de son bureau et s'exclama :

— Poisson! Tu ne sais pas ce qui t'attend, toi!

En entendant la tonalité, il appuya sur l'une des touches de composition automatique. On décrocha au premier coup.

— Surveillance, répondit une femme.

— Salut, chérie. C'est Christian.

— Il y a juste mon mari qui a le droit de m'appeler chérie, Clémant. Tu devrais le savoir depuis le temps.

— Ouais, ouais. Peu importe. Tu peux m'activer une balise GPS et une écoute sur un cellulaire ? Le plus tôt possible serait le mieux.

La femme soupira pour signifier son exaspération, mais Christian n'y porta même pas attention. Sans plus tarder, il lui donna le numéro de téléphone de Malcolm. Sa collègue obtempéra en silence et entra les données dans son système. Ses doigts tapèrent sur les touches de son clavier d'ordinateur, mais s'arrêtèrent au bout d'un moment.

— Attends une minute ! lâcha-t-elle. C'est le numéro de Villeneuve !

— Ouais. Tu peux me donner accès au système ?

— Mais... tu as une autorisation ? Je ne peux pas accéder à ta demande sans d'abord...

— Villeneuve est incognito pour l'instant, coupa Christian avec autorité. Il protège un témoin du meurtre de ce matin. Mais Laferrière est inquiet et aimerait qu'on soit au fait de ses déplacements pour nous assurer qu'il ne lui arrive rien. C'est une mesure de protection de dernière minute, juste au cas où. Alors, tu peux me le donner, oui ou non ? Je n'ai pas juste ça à faire, aujourd'hui !

Indécise, la femme soupira à nouveau, puis ses doigts recommencèrent à se faire aller.

— Ça prendra une heure ou deux, grommela-t-elle.

— Quoi ? Tu ne peux pas faire plus vite ?

— Je t'avertis dès que c'est prêt, Clémant.

— Bon, d'accord. Pas la peine d'être aussi bête. Merci quand même, chérie.

Christian raccrocha et bondit de sa chaise. Par chance, la porte du bureau du commandant était toujours fermée, ce qui lui permettait de partir en douce. Il ouvrit le tiroir de son bureau, s'empara de son *Glock 19* de service qu'il attacha à sa ceinture, fit un clin d'œil à Bianca Beauchamp, et referma brusquement le tiroir. En se dépêchant, il pourrait arriver à McGill juste à temps pour surprendre l'agresseur en flagrant délit de tentative de meurtre, ou peut-être même de meurtre. L'idée l'enchantait tellement, qu'il ne prit même pas le temps d'attacher son manteau. Sans plus attendre, il se précipita hors du poste de police.

Après avoir conduit jusqu'à la rue Sherbrooke, Malcolm s'engagea vers l'ouest, au beau milieu du trafic de fin de journée. Pare-chocs à pare-chocs, il avançait alors que des travaux de réfection de la chaussée bloquaient l'une des deux voies. La série de feux de circulation qui l'attendait ne l'égayait guère non plus. C'était au point où il doutait de pouvoir arriver à destination avant la fermeture de la bibliothèque McLennan de l'Université McGill.

Assise sur le siège passager, Zoé n'avait pas prononcé un mot depuis leur départ de l'hôtel. Les yeux rivés à l'écran de son cellulaire, elle consultait les pages de recherche trouvées sur le Web. Malcolm hésitait à l'aider, mais avait malgré tout envie de savoir où elle en était et ce qu'elle mijotait dans sa tête. Alors qu'il était contraint de faire la file d'attente une seconde fois au même feu rouge, plutôt que de s'impatisser contre la marée de ferraille sur quatre roues, il préféra interroger sa passagère.

— Vous continuez votre enquête ?

— Hein ? Oh ! Oui. Je vérifiais si ce prêtre avait un lien avec le *Charon* ou le capitaine Alexander, informa Zoé sans lever la tête.

— Et puis ?

— Aucun. Rien du tout. Je n'arrive pas à trouver la moindre corrélation entre les deux.

— Et c'est qui, ce prêtre, au juste ?

L'un à la suite de l'autre, l'archiviste appuya sur les nombreux onglets pour tenter de se retrouver. Elle y parvint lorsque le feu tomba au vert et qu'un trou dans le bouchon de circulation permit à Malcolm de franchir le carrefour de la rue Jeanne-Mance avant de poursuivre son chemin.

— Il s'agit de Pierre-Victor Palma-Cayet, indiqua Zoé. Né en 1525, mort en 1610, c'était un historien et un traducteur français. Apparemment, il était aussi un conseiller du roi Henry IV et de Catherine de Bourbon. Après, il est devenu prêtre pour l'ordre des Jésuites de Paris et docteur en théologie.

— Et ce gars-là aurait traîné avec des pirates ?

— On dit également qu'il était un grand voyageur et un contro-versiste, répliqua Zoé en levant un doigt en l'air. Il se serait reconverti

plusieurs fois au cours de sa vie. Selon ce que j'ai lu, il étudiait la science et l'astronomie pour agrandir *sa compréhension du pouvoir de Dieu*. On l'a même accusé de pratiquer la magie.

— Ouais... un anticonformiste, finalement. Pas surprenant qu'il ne faisait pas l'unanimité chez les gens.

— C'est comme imaginer Einstein au temps de l'Inquisition, pas vrai ? dit la jeune femme en échappant un rire.

— Je dirais plutôt un moine bouddhiste au Sénat, renchérit Malcolm tout en se faufilant efficacement parmi les voitures. Et c'est quoi ce livre que nous allons consulter ?

— La *Chronologie Septenaire*. La première publication de cet ouvrage date de 1605. Il s'agit d'un vieux livre d'histoire considéré par certains comme l'ancêtre de la presse. On y raconte plusieurs choses qui se sont déroulées en France et ailleurs en Europe entre les années 1598 et 1604... Le règne du roi Henri IV, le traité de paix qu'il a signé avec l'Espagne, l'édit de Nantes qui a mis fin aux guerres de religion, et bla-bla-bla..., expliqua Zoé en faisant défiler la page Web à l'aide de son index. On y parle même du premier voyage de Champlain en Amérique, mais rien n'est dit à propos du *Charon* et de son équipage. C'est bizarre.

— Vous ne m'avez pas dit que ce bateau était censé avoir disparu en 1596 ?

— Censé, oui, confirma Zoé qui secoua la tête avant de remettre son téléphone dans son sac. Mais peut-être que ce prêtre connaissait quelque chose sur le *Charon* et qu'il n'a pas voulu en faire mention dans son ouvrage. Je n'en sais rien.

Malcolm resta perplexe. Préférant ne pas chercher davantage, il se concentra sur la route. Par chance, à partir de la rue Durocher, les cônes orange de la construction cédèrent leur place à la fluidité habituelle de la rue Sherbrooke. Les feux de circulation lui étant désormais favorables, le duo arriva quelques instants plus tard en vue de la bibliothèque McLennan de l'Université McGill.

— Là, signifia Zoé en désignant l'édifice du doigt à travers le pare-brise. C'est l'espèce de cube Rubik en béton. C'est là que nous allons. Vous pouvez vous garer à côté. À cette heure, il devrait y avoir de la place.

Malcolm emprunta la voie de droite pour dépasser le bâtiment et trouva effectivement un espace venant de se libérer devant le pavillon

Bronfman. Il s'immobilisa le long du trottoir, puis éteignit le contact de sa camionnette.

— Vous y êtes déjà allée ? s'enquit-il auprès de Zoé.

— À l'occasion. Mais j'y viens plus souvent depuis que je travaille aux archives que pendant mes études. Albert, lui, fréquentait ce lieu beaucoup plus régulièrement que moi...

La jeune femme s'interrompit quand Malcolm retira son *Glock 19* de son étui. Il s'excusa lorsqu'il étira ensuite le bras vers le coffre à gants devant elle pour y ranger son arme de service, avant de refermer le compartiment.

— Qu'est-ce que vous faites ? interrogea-t-elle, surprise. Je croyais que vous étiez censé me protéger ?

Malcolm n'était pas certain d'avoir compris la question. Lorsqu'il sut où son interlocutrice voulait en venir, il soupira et ouvrit sa portière pour sortir du véhicule.

— C'est ce que j'ai l'intention de faire, répondit-il, mais je ne vais quand même pas entrer à l'université avec une arme sur moi, non ? Nous n'allons que consulter un livre, après tout. Vous n'avez rien à craindre.

Zoé se tut, puis hésita quand Malcolm rejoignit la borne de paiement de stationnement pour y déposer de la monnaie. Quand elle le vit revenir, elle se décida enfin à le rejoindre, non sans remonter son capuchon sur sa tête pour se dissimuler.

— L'entrée est sur le côté, indiqua-t-elle d'un ton neutre avant d'ouvrir le chemin en s'accrochant à deux mains à la bandoulière de son sac. Suivez-moi.

L'édifice de la bibliothèque McLennan s'élevait devant eux sur sept étages carrés de béton armé, chacun alignant ses fenêtres de la même manière jusqu'au toit. Son aspect uniforme et sobre se distinguait à peine de l'architecture des bâtiments et gratte-ciel qui le voisinaient. À vrai dire, il se fondait dans la quasi-insipidité du décor urbain. Une poignée d'arbres effeuillés par l'automne l'entourait, semblable à des pousses d'herbe tentant de s'évader de l'asphalte pour respirer l'air pollué du centre-ville. En ce vendredi, il y avait plus de vie parmi la multitude d'étudiants qui entraient et sortaient par l'entrée principale. Tous s'affairaient à leur routine, trop concentrés par leurs tâches et leurs responsabilités. Tellement, qu'aucun ne porta attention à Malcolm et Zoé quand ils foulèrent la traverse de briques rouges de

la rue McTavish et qu'ils passèrent à travers la foule. Cela n'avait toutefois pas l'air de rassurer Zoé, qui continua son chemin en baissant la tête. Elle guida le sergent-détective vers l'arrière du bâtiment, dans le couloir extérieur qui s'ouvrait entre les façades des bibliothèques McLennan et Redpath. Au bout de celui-ci, ils grimpèrent les marches pour ensuite se retrouver sur la promenade s'étirant le long du parc de l'université. Après quoi, Zoé bifurqua sur sa droite, vers la seconde entrée de l'édifice.

Finalement, ils entrèrent dans le vestibule de la bibliothèque McLennan. Le plafond de la grande pièce carrée attira tout de suite l'attention de Malcolm, du fait qu'il se constituait de grands compartiments de béton creux, parallèles les uns aux autres. On aurait dit un immense jeu d'échecs monochrome dont chacune des cases contenait un second damier de neuf carreaux avec une ampoule au centre. L'effet de mise en abyme impressionnait suffisamment pour étourdir tout contemplateur, qui devait toutefois baisser les yeux pour ne pas être aveuglé par les puissantes lumières. Par chance, les touches de décoration rouge vif coupaient la monotonie du ciment et du carrelage terne. À la droite des deux nouveaux visiteurs, des ordinateurs de consultation s'alignaient devant un grand pan de mur aux couleurs classiques de McGill, tandis qu'un autre fermait l'avant du bureau de la réception. Tout autour, des étudiants circulaient entre les comptoirs vitrés où étaient exposés des objets et photographies historiques. Du menton, Zoé désigna à Malcolm l'ouest de la salle, là où se situaient la cage d'ascenseur et le large escalier central de l'édifice.

— Par là, dit-elle. C'est au 4^e.

L'atroupement de gens obligea Malcolm à rester sur ses gardes. Tout en scrutant la masse pour s'assurer que l'agresseur ne s'y trouvait pas, il suivit Zoé.

— Dépêchons-nous, commanda-t-il, attentif au moindre mouvement brusque. Il ne reste qu'une heure avant la fermeture.

Les différents paliers de sept marches montaient entre les vitres donnant sur les salles de consultation et les rayonnages de la bibliothèque. D'où il était, Malcolm pouvait voir les étudiants assis aux tables de lecture, de même que les employés occupés à replacer les livres dans les rangées. Ce n'est qu'une fois arrivé au 4^e étage qu'il distingua derrière lui la longue pancarte affichant le logo de McGill et indiquant : *Collections spéciales et livres rares*. Pour s'y rendre,

Zoé et lui contournèrent le vaste espace de l'escalier en passant par le corridor latéral. Puis tout juste avant de franchir la porte d'entrée, le détective devança le témoin.

— Laissez-moi parler, dit-il en ouvrant lui-même. À l'heure qu'il est, je ne crois pas qu'on vous laissera voir grand-chose avant de vous mettre dehors.

Zoé acquiesça, retira son capuchon et replaça ses mèches rebelles derrière ses oreilles. D'un hochement de la tête, elle remercia silencieusement le détective qui tenait la porte pour elle, et pénétra à l'intérieur.

Devant eux, une jeune femme aux cheveux bruns attachés en queue de cheval et vêtue d'une robe grise et d'un veston noir était assise au bureau de la réception, derrière son ordinateur. Habitée à ce que les gens entrent et sortent de la salle, elle ne leva même pas les yeux de son écran. Le plafond de cet étage ressemblait en tous points à celui du rez-de-chaussée, sauf que de longs néons y étaient suspendus pour fournir plus de clarté à la salle de consultation. Dix tables individuelles en bois jaune devant lesquelles étaient rangées deux chaises de la même couleur étaient disposées côte à côte jusqu'au fond de la pièce, à gauche. Non seulement étaient-elles toutes désertes, mais de plus, un silence apaisant régnait dans toute la pièce. Alignées de chaque côté, Malcolm pouvait voir que les rangées remplies de livres décolorés par le temps s'agençaient parfaitement aux tables. Le cuir brun et rouge des volumes était parsemé d'égratignures et d'usure, tandis que les œuvres les plus anciennes et délicates étaient entreposées dans des étagères fermées à clé. Le mur derrière la préposée n'était quant à lui qu'une grande baie vitrée donnant sur l'escalier intérieur. Au bout d'un moment, la dame, qui finit par remarquer la présence des visiteurs qui se tenaient près de l'entrée, les regarda comme s'il s'agissait de deux anomalies dans le décor de la salle.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle, visiblement surprise de recevoir de la visite à cette heure.

D'un air sérieux, Malcolm s'avança en dégageant l'avant de son manteau pour lui montrer son insigne.

— Bonjour. Je suis le sergent-détective Villeneuve de la police de Montréal. Vous vous appelez... ?

— Euh... Stéphanie, répondit la femme d'une voix incertaine. Stéphanie Rockman.

—Stéphanie, vous avez un instant ?

La préposée se raidit aussitôt, puis se redressa sur sa chaise pour bien démontrer qu'elle n'avait rien à se reprocher.

—Oui. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

C'était bien la première fois que Malcolm voyait une bibliothécaire avec un rouge à lèvres aussi vif que les couleurs de l'université. De même, l'attitude à la fois charmante et innocente de cette personne le changeait de l'accueil que lui avait réservé Héléna Lépine lors de son passage à la BANQ.

—Je travaille présentement sur une enquête avec ma collègue, expliqua-t-il en désignant Zoé de la main. Je ne peux malheureusement pas vous fournir tous les détails, puisque c'est confidentiel, mais il nous faudrait consulter l'un des livres que vous avez ici avant la fermeture, si c'est possible.

—Oui, bien sûr.

Sans tarder, Stéphanie revint à son ordinateur et, les deux mains posées sur les touches du clavier, se tint prête à taper comme s'il s'agissait d'un test chronométré.

—De quel livre s'agit-il ?

—Il s'intitule : *Chronologie Septentué*... euh... sep...

—*Chronologie Septenaire* ! s'exclama Zoé en s'approchant gaiement du bureau. De Pierre-Victor Palma-Cayet, s'il vous plaît.

La préposée tapa l'information et annonça :

—Je crois que nous avons plusieurs volumes de cette œuvre...

—Essayez avec la référence Ind 0057, demanda Zoé. Ce devrait être celui-là.

—Ah... oui ! D'accord. Je vois. Il est disponible. Mais... il se trouve dans la collection classée à l'arrière.

—Ça pose un problème ? s'enquit Malcolm.

—Non. C'est juste que... d'habitude, la consultation de ces livres se fait sur rendez-vous, et pendant certaines heures. Je ne sais pas... si...

—S'il y a vraiment un problème, nous pouvons toujours revenir un autre jour.

Zoé ouvrit aussitôt la bouche pour contester, mais Malcolm leva une main en l'air pour l'obliger à se taire, ce qu'elle fit avec beaucoup de retenue, pendant que Stéphanie se mordait la lèvre inférieure pour signifier son hésitation.

— Mais si vous pouvez nous rendre ce service aujourd’hui, nous en serions vraiment ravis, poursuivit le sergent. Ça nous aiderait beaucoup dans notre enquête, car je crains que le temps soit contre nous. Ce ne sera pas très long, je vous assure. Nous devons simplement vérifier une information.

Le poids de sa conscience lui pesant sur les épaules, Stéphanie hésita encore. Son incertitude ne dura toutefois que quelques secondes, le tact et la gentillesse du détective en venant à bout. Gênée, elle lui dédia un ravissant sourire, puis baissa les yeux avant de se lever de sa chaise.

— Bon, c’est d’accord. Attendez-moi ici, je vais aller le chercher. Par contre, je vous demanderais d’utiliser les gants de coton pour le consulter. Il ne faudrait pas endommager ou graisser les pages avec...

— Évidemment ! s’exclama Zoé. Ne vous en faites pas, je connais la procédure. J’ai souvent moi-même l’occasion de consulter les documents de la BAnQ, alors j’ai l’habitude.

— Oh ! C’est vrai ? lança la préposée qui chassa aussitôt toute trace de doute de son esprit.

Elle s’adressa ensuite à Zoé comme à une collègue devant une machine à café.

— C’est parfait, alors ! s’exclama-t-elle, confiante, en se dirigeant vers le fond de la pièce. Il y a tellement de gens qui entrent ici en pensant qu’on peut lire ces documents en mangeant sur le coin d’une table. Il faut leur faire attention, à ces petits bijoux ! Ce ne sont pas des livres pour enfants. Mais j’imagine que vous comprenez.

— Évidemment ! Vous pourriez aussi nous donner un lutrin ? Ça nous faciliterait la lecture.

— Bien sûr ! Le livre n’est pas très gros, mais la reliure est assez fragile. Ce serait préférable, en effet. Je vous reviens tout de suite. Ce ne sera pas long.

L’employée ouvrit la porte de la pièce scellée où étaient entreposées les archives les plus délicates et où l’humidité et la température se maintenaient à un niveau stable et constant pour ne pas abîmer les documents. Durant l’attente, Malcolm retrouva son air sérieux. Il se croisa les bras et se tourna vers la baie vitrée pour observer les étudiants qui défilaient dans l’escalier.

— J’aurais préféré que vous ne lui disiez pas ça, chuchota-t-il à Zoé.

—Quoi ? Que je suis archiviste ?

—Que vous êtes souvent à la BAnQ. Si vous ne voulez pas être associée à l'enquête, ce n'est pas une bonne idée de vous...

—Oh, allez ! Qu'est-ce que ça change ? Ce n'est qu'une bibliothèque, après tout. Au moins, elle aura un peu plus confiance en moi qu'en vous et votre tête de soldat revenant de campagne.

—Ma tête de quoi ?

Malcolm se retourna et dévisagea la jeune femme, qui lui fit un clin d'œil amusé. C'est le moment que choisit la préposée pour revenir dans la pièce, les mains chargées d'un lutrin en métal.

—Le voilà ! s'exclama-t-elle en s'arrêtant près de la première table de lecture. Vous avez de la chance, il n'y a personne d'autre que vous, dans la salle. Normalement, je vous aurais demandé de laisser vos manteaux et vos sacs sur les cintres, mais je ferai une exception pour cette fois-ci. Si je pose le livre ici, ça ira ?

—C'est parfait, dit Zoé avant de devancer fébrilement le sergent-détective.

—Je vous le laisse. Vous connaissez sûrement la procédure. Vous ne devez prendre des notes qu'avec le crayon de plomb qui est là. S'il vous faut autre chose ou si vous avez des questions, n'hésitez pas. Vous me trouverez à mon bureau. J'ai du travail à terminer avant de procéder à la fermeture. Ça ne vous dérange pas ?

—Non, allez-y, répliqua Malcolm. Merci de votre aide, Stéphanie. C'est gentil.

Une fois la dame de retour derrière son ordinateur, Malcolm rejoignit Zoé, qui semblait pétrifiée devant le livre. Le détective choisit donc de demeurer discret pour ne pas se faire entendre.

—Est-ce que c'est le bon ? chuchota-t-il.

Au son de sa voix, Zoé cligna des paupières comme si elle émergeait d'un rêve, et regarda le sergent sans répondre tant elle était sous le choc. Elle secoua la tête pour reprendre ses esprits, et reporta son attention devant elle.

—Vous imaginez ? murmura-t-elle, hésitante à toucher le volume. Si c'est vraiment celui qu'on cherche, ce sera toute une découverte historique. La plus importante que je n'aurai jamais faite de toute ma vie.

Sa nervosité l'empêchant d'en rajouter, elle resta bouche bée et enfila une paire de gants blancs en coton. Voyant que la chose lui

tenait à cœur, Malcolm garda le silence, question de respecter ce moment tout en émotion que vivait Zoé. Sans qu'elle n'ait besoin de le préciser, il savait que le souvenir d'Albert Eizeiner remontait à la surface. Il admira donc la dévotion dont elle fit preuve quand elle prit une grande respiration et qu'elle se tint prête à ouvrir le vieux volume de 400 ans pour vérifier l'authenticité des rumeurs.

L'épaisse œuvre in-octavo de 500 feuilles, d'environ 5 pouces de large par 8 pouces de haut, reposait sur le lutrin. Sa reliure en cuir de couleur fauve, faite en peau de vélin, portait les égratignures et les imperfections dues au temps. Sur le couvert arrière, d'une épaisseur de plus de 2 pouces, se trouvaient des caissons étoilés entre les nerfs. La pièce de titre couleur cerise indiquait quant à elle : *P.V.P. Cayet, Chronologie Septenaire, 1605*. Zoé avança les doigts, tourna minutieusement le plat du livre, puis l'ouvrit sur la gravure imprimée de la garde avant. Sur la page jaunie et fragile, l'encre dessinait des statues et des colonnades entourant une arche. Sous celle-ci, il était inscrit en vieux français : *Histoire de la paix, sous le règne du très chrétien Roi de France et de Navarre, Henry IV*. La qualité de cette œuvre de maître était remarquable. L'odeur particulière de son âge vénérable s'envolait du papier au fur et à mesure que Zoé feuilletait les cahiers du pouce, afin de dévoiler l'habile calligraphie imprimée sur chacune des pages. Puis elle revint aussitôt à la première illustration, le plat avant toujours en main. Intriguée, elle souleva avec précaution le livre tout entier et le retourna sur lui-même pour examiner le plat arrière.

— Je n'y crois pas, souffla-t-elle à mi-voix. Albert avait raison.

— Comment ça ?

— Regardez l'épaisseur de cette couverture.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que la préposée était toujours occupée, Zoé pesa sur le cuir tendu à l'aide de son index. La peau s'enfonça légèrement comme dans un coussin, avant de reprendre sa forme.

— On dirait qu'elle est rembourrée à l'intérieur. Ce n'est pas normal avec ce type de reliure. Aussi, l'arrière n'a pas la même épaisseur que l'avant. C'est comme si on avait mis du papier entre le cuir et le carton.

— Est-ce que ces livres étaient toujours fabriqués de la même façon ? interrogea Malcolm.

— En général, oui. Mais chacun est unique en son genre, parce que les relieurs de l'époque faisaient tout à la main. C'est pourquoi chaque volume a ses propres défauts de fabrication. Mais ici, c'est comme si on avait volontairement rembourré la couverture.

— Vous en êtes sûre ? Avec quoi ? La confession du prêtre à propos du *Charon* ?

Zoé ne répondit pas, mais posa sur le sergent des yeux remplis d'excitation et d'espoir tant elle peinait à se contenir. Elle se tourna ensuite vers la préposée toujours assise à son bureau et demanda :

— Excusez-moi, Stéphanie. Est-ce que vous en avez d'autres exemplaires, ici ?

— Oui, quelques-uns. Ce n'est pas la seule édition que nous possédons.

— Et ce serait possible de les consulter aussi ? J'aimerais pouvoir les comparer. Combien y en a-t-il ?

— Laissez-moi vérifier.

Sur son ordinateur, Stéphanie consulta la fenêtre réservée au programme de recherche de l'université, puis entra les critères désirés. La liste lui apparut en moins de 5 secondes.

— Plusieurs, dit-elle sur un ton moins enthousiasme que précédemment, sûrement en raison de cette nouvelle charge de travail qui s'annonçait. Nous en possédons un autre de la même impression, soit de 1605, puis deux de plus qui eux, datent de 1606 et 1612. Quant aux derniers exemplaires, ils font partie de la réédition de l'ouvrage qui remonte à 1982. Vous tenez vraiment à tous les consulter ?

— Je voudrais juste vérifier un détail, indiqua Zoé.

— Vous pensez que celui-ci est incomplet ? Si ce n'est pas trop indiscret, qu'est-ce que vous cherchez, exactement ? Je pourrais vous aider, ça irait plus vite.

— En fait...

Incertaine, Zoé se tourna vers Malcolm, qui hocha nonchalamment de la tête pour lui donner son approbation.

— C'est que j'aimerais comparer les reliures de chacun pour voir s'il n'y aurait pas une différence significative entre elles. Je veux dire... autre que leur unicité.

— Je vois. En réalité, celui que vous avez devant vous diffère un peu des autres à cause de l'épaisseur de son plat arrière, comme vous pouvez le voir. Sûrement un défaut du cuir ou de fabrication. Je peux

quand même vous montrer les autres volumes si vous voulez vous en assurer. Ça m'éviterait de devoir tous les sortir à cette heure-ci, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oh ! Super. Excellente idée. Croyez-moi, les clients chiants, je connais. Ce n'est pas mon intention de vous retenir ici, c'est juré.

— Bien. Alors, suivez-moi.

Malcolm ne put s'empêcher de sourire à la remarque de Zoé quand Stéphanie les mena jusqu'au fond de la pièce. Rassurée à l'idée de ne pas avoir à faire des heures supplémentaires, cette dernière retrouva sa bonne humeur, ouvrit la porte de la pièce scellée et la tint pour faire entrer ses visiteurs. Un long corridor de rayonnages s'étirait de chaque côté, tel un labyrinthe constitué de bibliothèques et de livres. La préposée referma la porte et fit quelques pas vers la droite. Ce qu'elle cherchait se trouvait sur une rangée, à la hauteur de ses épaules.

— Voici l'autre exemplaire de 1605, dit-elle en retirant lentement le livre du rayon avant de le tendre à Zoé. Comme vous voyez, les deux plats ont la même épaisseur. Celui-là n'a pas le même défaut que l'autre.

Malcolm le remarqua également. Le cuir lavallière était parfaitement lissé sur le carton. Mis à part des différences mineures telles que les motifs étoilés des caissons et de la pièce de titre, il aurait juré qu'il s'agissait du même livre. Stéphanie s'empara ensuite des deux volumes voisins et les échangea à Zoé contre le premier.

— Vous avez ici les éditions de 1606 et 1612, spécifia-t-elle. On voit qu'il est écrit sur le dos : *Histoire de la Paix* plutôt que *Chronologie Septenaire*, mais ce n'est qu'une touche personnelle du relieur. Hormis ce détail et la couleur de la reliure, ce sont les mêmes œuvres.

— Et il n'y a rien ici non plus, constata Zoé en ouvrant le plat arrière pour en vérifier l'épaisseur. Ils sont super bien confectionnés...

Elle se tut quand un fracas métallique inhabituel leur parvint depuis la salle de consultation. Alertée, la préposée abandonna les livres sur l'étagère et s'empressa de se diriger vers la porte. Déjà placé en retrait, Malcolm la devança en voyant son air désesparé et alla lui-même jusqu'à la porte.

Dès qu'il l'ouvrit, il vit que le lutrin gisait au pied de la table de lecture, alors que le vieux volume, ouvert, reposait sur le tapis, les pages pliées sur elles-mêmes.

La peur d'avoir abîmé le livre pinça Malcolm au cœur. Il se rua vers le lieu du drame, puis ralentit sa course au dernier moment avant de s'immobiliser. Stupéfait, il n'en croyait pas ses yeux. Pour sa part, Zoé lâcha un hoquet de surprise, tandis que Stéphanie plaqua une main sur sa bouche.

En tombant sur le tapis, non seulement le livre s'était ouvert, mais de plus, et c'était là le plus saisissant, la couverture du dos s'était à moitié arrachée. Encore pire, une longue déchirure barrait le cuir du plat arrière, comme si on l'avait éventré avec un couteau. Les rabats flasques de la peau de vélin cousue s'ouvraient sur l'intérieur, sans toutefois laisser voir dans ses entrailles le carton sur lequel la couverture avait été montée. Plus rien ne s'y trouvait, au grand désarroi de Zoé qui se prit la tête à deux mains tant elle voulait comprendre ce qui s'était passé.

N'y comprenant rien non plus, Malcolm serra les poings de colère. Il était évident que le livre n'avait pas accidentellement chuté de la table. Le détective scrutait la pièce, à la recherche d'un intrus, quand Zoé pointa la baie vitrée derrière eux.

— C'est lui ! s'écria-t-elle, complètement paniquée. C'est lui qui l'a déchiré !

À travers la vitre, ils virent l'homme blond vêtu de son chandail à capuchon gris. S'enfuyant, il sautait les marches deux à deux pour redescendre l'escalier central de l'édifice, une main refermée sur des feuilles jaunies par le temps.

À la simple vue du meurtrier d'Albert Eizeiner, l'adrénaline gicla dans les veines de Malcolm. Sans hésiter, il se précipita vers la sortie de la salle de consultation.

—Vite, appelez le 911 ! ordonna-t-il à Stéphanie. Qu'ils envoient des agents dans le secteur !

Sans attendre de réponse, il ouvrit la porte à la volée et courut dans le corridor vitré pour atteindre l'escalier. C'est en jetant un coup d'œil vers le bas qu'il croisa le regard glacial du suspect. Durant une fraction de seconde, ce dernier s'était arrêté sur le dernier palier. Puis, en levant la tête, il se rendit compte qu'on le pourchassait. Ses traits devinrent de marbre quand il reconnut le sergent-détective. Le voyant bondir par-dessus les quatre dernières marches, ce dernier fonça vers lui.

—Attention ! Écartez-vous ! cria-t-il aux étudiants qu'il manqua de bousculer. Police !

Ses hurlements résonnaient à ce point dans la bibliothèque, que les jeunes sursautèrent. Après quoi, ils se plaquèrent contre un mur pour le laisser passer. Dans sa course, Malcolm put voir, à travers la baie vitrée, Stéphanie se jeter sur le téléphone pour appeler les secours. Il vit également que Zoé avait emprunté le corridor pour suivre elle aussi le suspect. Tout en espérant qu'elle ne s'en mêle pas, il continua de dévaler les marches pour gagner le rez-de-chaussée avant que le suspect ne s'échappe. Dès qu'il y parvint, il entrevit l'homme qui courait parmi la foule en direction de la sortie arrière de l'édifice. Ce faisant, il poussa trois étudiants qui s'étalèrent à plat ventre sur le carrelage.

—Police ! cria Malcolm depuis le vestibule bondé. Arrêtez-vous tout de suite !

Sans même se retourner, le blond se rua vers la porte, qu'il ouvrit d'un bon coup d'épaule. Apeurés et pétrifiés, les gens se retournèrent vers Malcolm pour tenter de comprendre ce qui se passait. Tout ce dont ils pouvaient être sûrs, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une blague et que quelque chose de grave se déroulait sous leurs yeux. La foule se fendit alors en deux, tant pour se protéger que pour permettre au sergent-détective de se frayer un chemin.

Ce dernier en profita pour se ruer à son tour vers la sortie. Comme il se maudissait d'avoir laissé son arme dans son camion ! D'un autre côté, il y avait tellement de monde sur place, qu'il aurait été pratiquement impossible d'ouvrir le feu sans risquer de blesser des innocents. Il se convainquit donc que la priorité se résumait à ne pas perdre le suspect de vue.

Dès qu'il atteignit l'extérieur, ses craintes augmentèrent d'un cran lorsqu'il ne vit pas le suspect. Sur sa droite s'étendait le terrain gazonné désert de l'université, alors que sur la promenade détrempée qui longeait les bâtiments, seules quelques personnes aux regards interrogateurs pouvaient être vues. Au bout d'un bref moment, des cris lancés par des étudiants à partir du couloir de gauche, entre les bibliothèques McLennan et Redpath, attirèrent l'attention du détective. Au passage du suspect qui s'enfuyait vers la rue McTavish, l'un des jeunes trébucha vers l'arrière.

Serrant les dents et les poings, Malcolm s'élança et sauta la série de marches. Une fois sur le pavé, malgré la douleur qu'il ressentait aux chevilles en raison du choc de l'atterrissage, il dépassa le jeune qui s'était fait pousser et qui d'ailleurs, était toujours assis au sol, et courut à la suite du blond.

Malcolm avait beau le talonner de près, le fugitif fonçait comme un buffle. Débouchant sur le trottoir, ce dernier se permit un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir où en était le sergent-détective. C'est ainsi qu'il ne remarqua pas la *Honda Civic* vert forêt qui remontait rapidement la rue Mctavish et qui lui barra la route comme un mur de brique. Quand la conductrice freina juste devant lui pour tenter de l'éviter, il n'eut que le temps d'entendre les crissements de pneus avant de se retourner et de percuter la voiture de plein fouet. Ses genoux se cognèrent sur l'aile avant droite, puis il s'affala durement sur le capot. Les feuilles jaunies auxquelles il s'accrochait tant volèrent tout autour, sans qu'il s'en préoccupe. Il roula sur lui-même et tomba sur l'asphalte, face au pare-chocs du véhicule, le visage grimaçant de colère.

Cette fois-ci, le sergent-détective bénissait les conducteurs impatients. Courant toujours, il était convaincu qu'il était sur le point d'arrêter ce meurtrier sans trop de misère, quand celui-ci rebondit sur ses pieds. Visiblement, il ne souffrait d'aucune blessure. L'accident n'avait eu aucun effet sur lui, sinon que de le ralentir. Malcolm crut

qu'il allait s'enfuir à nouveau, mais à sa grande surprise, l'homme prit le temps de s'agenouiller pour ramasser en vitesse les feuilles éparpillées. N'ayant pas son arme, Malcolm décida de se ruer sur lui. De tout son poids, il plaqua les larges épaules du suspect contre l'aile de la voiture, qui se renfonça sous eux.

Paniqués, les étudiants et les passants qui s'étaient rapprochés du lieu de l'accident pour porter secours au blessé ou pour filmer la scène s'écartèrent aussitôt. Face à l'altercation des deux hommes qui se redressèrent tout en se livrant à une lutte de force et en se retenant l'un l'autre par le manteau, d'autres s'éloignèrent pour fuir les ennuis. Même la conductrice de la voiture accidentée s'empressa d'ouvrir sa portière et d'abandonner les lieux lorsqu'elle vit le suspect tirer un couteau de son étui.

À la vue de la lame scintillante, l'instinct de survie de Malcolm prit le dessus. En un réflexe, il lâcha le blond et fit un pas vers l'arrière. L'autre brandit son arme, la pointa vers l'avant, et montra les dents tel un prédateur. D'un bond sur le côté, le détective esquiva le premier coup, qui ne fit qu'entailler le bas de son manteau. Le deuxième fut toutefois plus brutal. Dans une trajectoire allant de haut en bas, l'arme manqua sa cible de peu. Alors que Malcolm était saisi par la surprise, le troisième coup, beaucoup plus rapide que les précédents, eut le dessus sur lui. Du coup, il dut s'adosser contre la portière de la voiture pour éviter de se faire égorger.

Il sentit le sifflement du couteau à seulement deux pouces de son visage. Tandis que le bras de l'agresseur, celui dont la main tenait l'arme, était arqué au-dessus de sa tête, son autre main gardait précieusement les feuilles qu'il était parvenu à récupérer. Aussi, durant une fraction de seconde, cette position le laissa à découvert.

Le sang-froid dont Malcolm faisait preuve lui permit aussitôt de voir l'ouverture. Sans hésiter, il se jeta sur son adversaire. Attrapant son bras armé pour le bloquer, il sauta ensuite pour lui asséner un puissant coup de genou dans le ventre. Furieux, le blond grogna et expira péniblement, non sans se retenir pour ne pas se plier en deux. Néanmoins, il ne lâcha ni son arme ni les feuilles. Comme il s'obstinait à s'accrocher aux deux, Malcolm parvint sans mal à lui tordre l'avant-bras et à le plaquer contre la voiture pour le contenir. À la suite de ce mouvement brusque, l'homme perdit son couteau, qui tomba à leurs pieds. Pour s'assurer de ne pas le laisser s'échapper, Malcolm lui

frappa l'arrière des jambes afin de l'obliger à s'agenouiller sur le sol, face contre la portière.

—Ne bougez plus, cria-t-il, les nerfs à vif. N'y pensez même pas.

Légèrement secoué, le suspect marmonna des insultes. Puis, refusant de se rendre, il se débattit. L'inspecteur tenta de le maintenir en place, mais la force brute de son assaillant ne semblait pas s'essouffler. N'ayant rien pour le menotter, il chercha en vitesse une solution.

En tournant la tête, il vit la stupéfaction de Zoé, immobilisée au coin du corridor, entre les édifices. La pauvre ignorait comment réagir. Les passants qui s'étaient écartés revenaient tranquillement vers la scène, intrigués par ce qui s'y déroulait. Malcolm savait qu'ils ne devaient pas, que cet agresseur était dangereux. C'est là que l'idée de l'assommer pour lui faire perdre connaissance lui vint à l'esprit. Mais avec quoi ? Il n'avait rien sur lui, sans compter qu'il ne voulait pas courir le risque d'être filmé par un témoin. Pendant qu'il réfléchissait, son prisonnier essayait toujours de se libérer, jusqu'à ce qu'il parvienne à remettre l'un de ses pieds sur le sol pour prendre appui. Voyant cela, Malcolm l'écrasa de tout son poids pour l'empêcher de se relever.

—Ce n'est pas la peine, lui cracha-t-il au visage. Restez où vous êtes. Tout ce que vous ferez ou direz sera retenu contre...

—Police ! Les mains en l'air !

L'ordre de Christian Clémant surprit tellement Malcolm, qu'il dut relever la tête pour être certain d'avoir bien entendu. Bloqué par la *Honda Civic* immobilisée en plein centre de la voie, le second sergent-détective avait arrêté sa *Mustang* rouge au carrefour des rues Sherbrooke et McTavish. Caché derrière sa portière ouverte pour assurer sa protection, il braquait son *Glock 19* dans leur direction, prêt à faire feu.

—Les mains en l'air, j'ai dit ! s'écria-t-il. Villeneuve, tasse-toi de là. Tu es dans le chemin !

En entendant cela, les badauds s'enfuirent de tous côtés. Malcolm n'en croyait pas ses oreilles. Il était insensé que son collègue fasse feu avec cette foule dans les environs, encore moins pour atteindre un suspect désarmé. S'efforçant de maintenir ce dernier à genoux, il espérait vivement que des patrouilles autres que son collègue s'amènent au plus vite en renfort. C'est en se demandant la raison pour laquelle

Christian était apparu le premier sur les lieux qu'il commençait à douter. Comment pouvait-il être arrivé avant les agents du secteur ? C'est en s'interrogeant de la sorte et en essayant d'ignorer l'hypothèse qui prenait forme dans son esprit qu'il relâcha involontairement sa prise sur l'agresseur. Dès que ce dernier le ressentit, il pivota sur lui-même et lui envoya une puissante droite dans le thorax.

Pris par surprise, Malcolm grimacha quand il sentit l'une de ses côtes se coincer. Il sursauta et perdit sa prise sur le blond, qui se redressa promptement sur ses pieds. Le sergent voulut retrouver le contrôle de la situation en le maintenant à nouveau, mais voilà que le suspect lui envoya à son tour un coup de pied dans les genoux, suivi d'un autre dans les chevilles. En douleur et déstabilisé, une main sur les côtes, Malcolm perdit l'équilibre et tomba assis sur l'asphalte, dos contre la portière.

— *Fuck you*, cochon ! s'exclama l'agresseur en brandissant son poing et les papiers qu'il tenait. C'est à moi, ça. Personne d'autre ne l'aura.

— Stop ! cria Christian qui tenta de le mettre en joue à travers la foule. Stop, ou je tire !

Retenant son malaise, Malcolm repoussa le couteau sous la voiture pour le rendre hors d'atteinte et dévisagea le blond, qui s'agenouilla près de lui pour se cacher de Christian. Puis, plutôt que de tenter de reprendre son arme, l'homme afficha un grand rictus malsain, qui n'avait d'égal que la froideur de son regard bleu acier posé sur Zoé, debout de l'autre côté de trottoir.

— Le *Charon* est mort, lui cria-t-il. Personne n'aura son trésor.

Profitant alors de la confusion qui régnait sur le coin de la rue, l'agresseur sortit en trombe de derrière la voiture et se précipita dans le corridor extérieur. Tandis que Zoé s'écartait pour ne pas être dans son chemin, Christian Clémant eut à peine le temps de contourner sa portière pour le mettre en joue. Peine perdue, puisque le malfrat, qui s'était immiscé entre les bâtiments, courait déjà en direction du parc de l'université. Le second sergent-détective commençait à trotter pour se lancer à sa poursuite, mais son embonpoint ne lui permit pas de dépasser le début du corridor. Rendu là, il s'arrêta, trop essoufflé qu'il était. C'est ainsi que Malcolm, Zoé et lui virent le suspect bifurquer tout au bout, vers la promenade derrière l'édifice. Après quoi, ils le perdirent de vue.

À présent hors de danger, Zoé rejoignit Malcolm, qui lui, demeurait ahuri devant l'incompétence de son collègue. La jeune femme s'empressa de recueillir les feuilles du livre qui s'éparpillaient près de la voiture avant qu'elles ne soient souillées par l'asphalte mouillé, et les rangea dans son sac. Elle se retint de tout commentaire, mais l'air désolé qu'elle lança à Malcolm en disait long sur ce qu'elle ressentait.

— Vous êtes blessé ? s'enquit-elle une fois les feuilles en sécurité.

Le pouls de Malcolm lui martelait les tempes. Le pauvre ignorait s'il était plus déconcerté par le suspect que par son collègue, resté au coin de l'édifice à jurer comme un charretier.

— Ça va aller, répondit-il à Zoé sans même la regarder.

En se remettant sur ses pieds, il sentit une douleur dans sa cheville droite, ce qui l'obligea à s'appuyer sur la voiture pour parvenir à se relever. Afin de préserver son orgueil et ne pas avoir à s'avouer vaincu une deuxième fois en moins d'une minute, il feignit l'indifférence et ne laissa rien paraître. « Juste un peu secoué », mentit-il.

Par souci, Zoé le saisit par l'avant-bras pour l'aider à se mouvoir dès qu'elle le vit boiter. Tout en se faisant silencieux, il accepta, partagé entre l'incompréhension et la déception. Il ne comprenait pas pourquoi Christian, qui en général ne s'équipait que du strict minimum, avait tout à coup accroché sa radio à sa ceinture. Même son haut-parleur à interrupteur *push-to-talk* était attaché à la ganse d'épaule de son manteau. Lorsqu'il finit d'injurier le corridor désert par lequel le suspect venait de le semer, Christian y porta justement la main et appuya sur le bouton du microphone.

— Aux unités en direction de McGill, ici le sergent Christian Clémant, s'exclama-t-il. Je répète, ici le sergent Clémant. Je viens d'identifier le suspect du meurtre commis au mont Royal. Il s'enfuit par le campus. Il est à pied, porte un pantalon noir et un chandail gris à capuchon. Bloquez vite les accès aux rues University et Docteur-Penfield. Il va sûrement essayer de s'y faufiler. Trouvez-le-moi !

Son message passé, il tourna les talons et se retrouva face à face avec Malcolm, qui lui jeta un regard noir. Ne s'en souciant guère, il leva le menton et agrippa à nouveau la radio fixée à son épaule.

— Il est armé et très dangereux, ajouta-t-il.

Bouillant de l'intérieur, Malcolm réussit à bouger sa cheville sensible et à lui faire faire un pas vers l'avant. Remarquant que les deux hommes se dévisageaient, Zoé s'éloigna pour ne pas être impliquée dans leur discussion.

— Non, il ne l'est pas, corrigea Malcolm d'un ton ferme. Je viens de lui retirer son couteau.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre de son couteau ? cracha Clémant en rangeant son *Glock 19* dans son étui. Il pourrait transporter une autre arme sur lui, tu n'en sais rien. Et puis, qu'est-ce que tu foutais là, d'ailleurs ?

— Qu'est-ce que *moi* je foutais là ?

— C'était quoi, ça ? Un match de lutte ? Si tu ne voulais pas te servir de ton arme, t'aurais pu au moins te tasser ! Je l'avais dans ma mire.

— Il y avait des gens, autour, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, siffla Malcolm, estomaqué.

— Oui, mais à présent, le suspect s'enfuit et c'est ta faute ! maugréa Christian en montant le ton.

Malcolm serra les poings. Ce n'est pas l'envie de décocher une droite dans la mâchoire de ce type qui lui manquait, d'autant plus que les curieux s'étaient déjà dispersés et qu'ils étaient maintenant seuls. Il se retint toutefois lorsqu'il entendit les sirènes des voitures de police qui lui parvenaient de partout à la fois. Leurs cris allant en s'intensifiant résonnaient sur les bâtiments du centre-ville. Deux *Chargers* identifiés du SPVM, gyrophares rouge et bleu allumés, sortirent bientôt de la rue Sherbrooke et freinèrent derrière la *Mustang* de Christian, qui avec la *Honda Civic* verte, leur barraient la route. Cela n'empêcha toutefois pas les agents de s'extirper en trombe de leur véhicule, la main sur la crosse de leur arme. Ils commencèrent aussitôt à crier des ordres pour éloigner les curieux et établir le périmètre de sécurité.

Les journalistes étaient certainement à la veille de faire leur apparition. Le coin deviendrait sous peu fort achalandé, ce qui mettrait un terme à la discrétion qu'il tentait de maintenir. C'est pourquoi il jugea préférable de mettre sa colère de côté, d'autant plus que Zoé, immobile tout près de lui, semblait submergée par ce qui se déroulait sous ses yeux. Il se retourna donc, plongea la main dans la poche de son pantalon, sortit ses clés, puis les tendit à la jeune femme.

—Tenez, lui dit-il d'un air grave. Allez m'attendre dans le camion. Restez-y, et barrez les portes.

Sans mot dire, Zoé parut ravie de cette attention. Elle acquiesça de la tête, remit son capuchon, et s'éloigna de la scène en serrant la bandoulière de son sac. Son départ ne faisait toutefois pas la joie de Christian, qui fronça les sourcils en la regardant s'en aller.

—C'est qui, celle-là? s'exclama-t-il en la pointant du doigt. C'est ton témoin, c'est ça?

Sans attendre la réponse de Malcolm, il s'avança vers Zoé et la rattrapa.

—Hé, vous! Restez où vous êtes. J'ai à vous parler.

Aussitôt, Malcolm vint se placer devant lui et lui plaqua une main sur le torse pour lui barrer la route.

—Laisse tomber, ce n'est pas ton problème.

—C'est le mien si je décide que ça l'est, Villeneuve! Hé! s'écria à nouveau Christian pour interpeller Zoé, qui augmenta la cadence de ses pas. Ne bouge pas, chérie. C'est un ordre!

Non seulement elle ne s'arrêta pas, mais de plus, sans même se retourner, elle leva son majeur, puis traversa le cordon de sécurité pour rejoindre le trottoir de la rue Sherbrooke. Frustré, Clément essaya de pousser Malcolm sur le côté pour se lancer à la poursuite du témoin, mais l'autre lui frappa le torse de ses deux mains pour le faire reculer.

—L'anonymat, tu connais, de Burgh? Laisse-la tranquille...

—Elle vient de faire un doigt d'honneur à un policier, je te signale. Sois sûr que je ne laisserai pas passer ça...

—Tu veux que je t'en fasse un aussi, peut-être? s'exclama Malcolm, rendu à cran. De cette façon, ta journée sera faite!

Déstabilisé par cette réponse, Christian reporta son attention sur son confrère.

—Qu'est-ce que tu veux, Villeneuve?

—Qu'est-ce que *moi* je veux? répéta Malcolm. Si on parlait plutôt de ce que *toi* tu fous ici?

—J'essaie d'arrêter le meurtrier, moi! Je ne fais pas que danser avec lui pour m'amuser...

—Comment se fait-il que tu aies été le premier à arriver ici, hein? Tu m'as suivi? Et comment le suspect a-t-il su où on se trouvait?

—C'est évident que c'est lui qui t'a suivi.

—Impossible. Il n’y avait aucune chance pour qu’il sache où j’allais...

—Eh bien, peut-être que oui finalement ! riposta Christian avec attitude. C’est probablement parce que tu as fait un travail d’amateur en protégeant cette...

—Et toi, tu vas me dire que tu te trouvais dans le coin comme par hasard, à attendre le suspect ? Je n’y crois pas.

—Crois ce que tu veux, je m’en fous ! Moi, je protégeais tes arrières. Ce que n’importe quel bon coéquipier est censé faire.

—*Bullshit !*

—Et toi ? Tu faisais quoi, au juste ? Tu te la coulais douce à la bibliothèque avec Miss Montréal ? Je comprends que tu ailles envie de passer du temps avec un beau petit cul comme ça, mais tu devrais peut-être penser un peu à ton boulot, aussi...

—Tu as envie que je fasse mon boulot, Clémant ! maugréa Malcolm entre les dents. Tu veux peut-être aussi que je prouve à Laferrière à quel point tu es juste un incompetent ?

—Eh bien, en attendant, c’est moi qui l’a *callé* celle-là, se vanta Christian qui, tout sourire, dut lever les yeux pour pouvoir faire face à son collègue. C’est moi qui m’occupe des choses, aujourd’hui. C’est ma responsabilité. Et crois-moi, Laferrière en entendra parler. Tu peux m’assister si ça te dit, mais je n’ai pas besoin de toi. On va l’attraper, ce criminel, t’en fais pas. Tu peux retourner chasser les pirates avec ta protégée, si c’est ce que tu veux. Bonne chance avec ça !

Malcolm fulminait. Il était persuadé que Christian lui cachait quelque chose. Il aurait bien aimé le lui faire avouer, mais les sirènes des voitures de police envahissaient le quartier. Le moment était donc mal choisi. Alors qu’il réfléchissait, la radio de son collègue émit de l’interférence et la voix d’un agent se fit entendre.

—Suspect toujours en fuite. Aucune trace de l’homme du côté du parc...

Pour ajouter à son air suffisant, Christian baissa le son de son microphone pour empêcher Malcolm d’entendre la suite. Jugeant inutile de poursuivre ce petit jeu, ce dernier s’en faisait pour Zoé, qui malheureusement, resterait en danger tant et aussi longtemps que l’agresseur ne serait pas appréhendé. Désireux de fuir le comportement méprisable de Clémant, il tourna les talons et alla vers la rue Sherbrooke.

—Fais donc à ta tête, de Burgh ! lâcha-t-il avant de partir. En passant, si c'est *ta* responsabilité, je te signale qu'il y a la déposition de la préposée à recueillir. Le suspect a déchiré un livre dans la bibliothèque.

—Je verrai ça plus tard, quand on l'aura arrêté. Rien à foutre de ce livre !

—Ne compte pas sur moi pour *surveiller tes soi-disant arrières*, coéquipier.

—Je ne m'attendais à rien de plus de ta part, Villeneuve.

Malcolm grinça des dents. Il détestait cette manie qu'avait son collègue de toujours vouloir avoir le dernier mot. Le simple fait de ne plus l'avoir en face de lui suffit à calmer sa mauvaise humeur. Sans rien ajouter, il se dirigea vers le cordon du périmètre de sécurité que les agents avaient commencé à étendre pour barrer la rue McTavish. Déjà, les curieux et certains journalistes affluaient derrière pour assister à la chasse à l'homme. Maussade, Malcolm n'y porta même pas attention. Les derniers rayons de soleil de la journée s'éclipsaient dans la masse de nuages gris quand il traversa la foule pour gagner le trottoir de la rue Sherbrooke. Il dissimula son insigne sous son manteau pour éviter de se faire aborder, et marcha d'un pas las vers son *Mitsubishi Montero*, garé une vingtaine de mètres plus loin. Par la fenêtre arrière, il vit que Zoé était déjà assise sur le siège du passager. Il contourna le véhicule et cogna à la fenêtre pour lui indiquer sa présence. Sans tarder, la jeune femme lui ouvrit, puis il s'installa derrière le volant avant de refermer la portière et de lâcher un soupir. Pendant un moment, il ne put rien faire d'autre que de fixer la circulation devant lui pour se remettre les idées en place.

—Ils l'ont attrapé ? demanda timidement Zoé, le capuchon toujours sur la tête.

—Pas encore...

Sur ce, Malcolm alluma sa radio de police installée sur le tableau de bord, et la syntonisa sur la fréquence réservée à la poursuite, le volume très bas. Sans avertir Zoé, il étira le bras pour ouvrir le coffre à gants, s'empara de son *Glock 19* et le rangea dans son étui pour le garder sur lui. Il s'écrasa ensuite au fond de son siège et continua à écouter la radio d'une oreille distraite.

—Qu'est-ce qu'elles disent, au juste, ces lettres que vous avez ramasser ? demanda-t-il à Zoé. J'espère qu'elles en valent la peine.

Hésitante, l'archiviste regardait les gens qui défilaient sur le trottoir et vers le barrage de police derrière eux. Peu rassurée par ce constant va-et-vient, elle comprit qu'après ce qui venait de se passer, elle se devait tout de même de coopérer avec Malcolm. Elle posa donc son sac sur ses genoux et sortit précautionneusement les feuilles, qu'elle étendit ensuite sur le rabat en cuir.

— Je n'ai pas de gants pour les manipuler, dit-elle, mais rendue là...

Elle les aligna pour qu'elles ne collent pas ensemble en raison de l'eau de pluie qu'elles avaient absorbée. Satisfaite de les trouver intactes malgré tout, elle prit une grande respiration et lança :

— Voyons voir...

Jaunies par le temps, les feuilles de style parchemin ne mesuraient pas plus de 7 pouces chacune. Il n'y en avait que 6, recto verso, sur lesquelles on pouvait voir une écriture très fine, faite à la main et à l'encre noire. La calligraphie soignée témoignait de l'attention particulière dont avait fait preuve le maître au moment de la rédaction. Cela piqua tout de suite la curiosité de Zoé, qui examina le texte et le nom de l'auteur inscrit dans le haut de la première page.

— Le texte est écrit en vieux français, souffla-t-elle à mi-voix, absorbée par l'analyse. Et c'est... de la main de Pierre-Victor Palma-Cayet lui-même.

Cela dit, elle leva la tête vers Malcolm. Les yeux verts brillant d'excitation, elle ne put retenir un sourire.

— C'est bien ça, ajouta-t-elle.

— Eh bien, allez-y, l'encouragea le détective, désireux de partager son enthousiasme pour se changer les idées. Qu'est-ce que ça raconte ?

— Mon vieux français est un peu rouillé, mais je vais essayer de tout déchiffrer.

Zoé vérifia l'ordre des feuilles en notant la continuité du texte. Lorsqu'elle se retrouva, elle commença sa lecture.

— Ça dit : *Montaigu-Zichem, Pays-Bas espagnols – lundi 5 avril 1604...*

Avec un trémolo d'émotion dans la voix qui trahissait son excitation, la jeune femme se racla la gorge et poursuivit le récit en s'efforçant de se contrôler.

—Nul voyage n'aura été dans ma vie aussi empli de mystère que celui que j'entrepris dès lors. Et nulle destination ne pourra autant unir mon doute et mon anticipation que celle que j'atteignis en ce jour de grands questionnements...

Montaigu-Zichem, Pays-Bas espagnols – lundi 5 avril 1604

«Nul voyage n'aura été dans ma vie aussi empli de mystère que celui que j'entrepris dès lors. Et nulle destination ne pourra autant unir mon doute et mon anticipation que celle que j'atteignis en ce jour de grands questionnements.»

Assis sur le dos de son mulet à l'entrée du village, le jésuite Pierre-Victor Palma-Cayet souffla sur la feuille pour assécher l'encre du texte qu'il avait commencé à écrire. Il était coutume, pour lui, de débiter son compte-rendu au moment où il foulait de ses premiers pas un sol sacré. La présence intimidante des nuages gris au-dessus de sa tête l'obligea par contre à se limiter à ces quelques mots. Par peur de détremper son papier, il le serra dans sa besace dans l'intention d'y revenir plus tard, et reprit en main les rênes de sa monture. Distrait par ses pensées, il lui fallut un instant avant de se rendre compte que son jeune apprenti lui adressait la parole. Debout à côté de son propre mulet, Augustin Damien parlait déjà depuis plus d'une minute quand le père Cayet finit par l'entendre.

— Vous dites ? s'exclama-t-il, un peu gêné de ce manque d'attention.

— Je disais que la pluie va bientôt recommencer, maître.

Leur vœu de pauvreté les obligeant à ne porter que leur tunique grise munie d'un capuchon, le jeune dans la vingtaine se tenait recroquevillé sur lui-même pour se réchauffer. Frigorifié, il regardait craintivement le ciel, les traits crispés, comme s'il avait un mauvais présage.

— Nous devrions trouver refuge avant que le temps ne se gâte davantage, recommanda-t-il.

— Vous ne tenez pas à vous recueillir, maintenant que nous sommes arrivés ?

— Bien sûr que si, mais... j'ignore pourquoi nous avons fait tout ce voyage juste pour admirer ce fameux chêne sur cette colline.

— Quelle est donc la mission de notre ordre, cher apprenti ?

— Eh bien... d'instruire la jeunesse ?

—C'est exact. Celui qui veut investir dans l'avenir ne plante pas du riz ou des arbres. Il éduque la jeunesse. Et c'est précisément la raison pour laquelle nous faisons ce pèlerinage en ce lieu réputé, expliqua le père Cayet en souriant à travers sa barbe grise. Pour vous instruire, jeune Augustin.

—Mais, maître... je croyais qu'on vous l'avait ordonné ?

Le père redevint de marbre. Il demeura silencieux un moment, puis poursuivit.

—Quel est le nom de ce marin, déjà ? Ma mémoire me joue des tours.

—Ce serait un homme du nom de Jacobus de Villa.

—Bien. Je vais faire un tour de reconnaissance afin de le trouver. De votre côté, pourquoi n'iriez-vous pas nous prendre une chambre dans cette auberge derrière nous ? Mes vieux os auront besoin de repos après ce long voyage.

—Compris, consentit Augustin Damien, visiblement déçu que son interlocuteur le tienne à l'écart et ne réponde pas à sa question. J'y vais de ce pas, maître.

Au fond de lui-même, le père Cayet félicita son apprenti de lui être si obéissant. Cela signifiait que son enseignement portait ses fruits et que les dures conditions de ce pèlerinage avaient façonné sa conviction envers ses leçons. Il lui avait bien sûr demandé de l'accompagner pour lui faire visiter le site du chêne de Montaigu, mais aussi, parce qu'il avait ses propres raisons de faire ce périple. Malheureusement, il ne pouvait les partager, car la promesse de discrétion qu'il avait faite l'obligeait à ne rien divulguer. C'est pourquoi, lorsque son apprenti partit en direction de l'auberge, il ordonna à son mulet de continuer lentement sa route sur le long chantier situé devant lui, au pied de la colline.

Le soleil s'était éclipsé dès leur arrivée dans le territoire des Pays-Bas espagnols, comme si en ces lieux, les conséquences de la Contre-Réforme se faisaient sentir jusque dans la température ambiante. L'Église catholique avait repoussé vigoureusement l'invasion protestante qui ébranlait la population depuis plus de 40 ans et pourtant, le père Cayet sentait encore cette grisaille recouvrir le village. Même s'il avait réussi à traverser le pays sans encombre, accueilli chaleureusement dans chacune des auberges où il avait dormi, quelque chose le dérangeait. Les différends qui opposaient toujours les deux

factions de l'Église se faisaient sentir, tout comme il sentait le poids de la mission qu'on lui avait confiée affecter sa conscience. Néanmoins, il essaya de chasser ce doute de son esprit pour mieux se concentrer sur sa tâche.

Le paysage campagnard du Duché de Brabant se transformait tout autour en un chantier d'envergure. Ouvriers, artistes-sculpteurs, hommes d'Église et architectes s'éparpillaient en vue des travaux qui s'amorçaient sous un ciel menaçant. À la suite des guerres de religion qui avaient déchiré les Pays-Bas espagnols, les Archiducs Albert et Isabelle d'Autriche s'étaient assurés d'octroyer de fortes sommes aux prêtres catholiques pour les aider dans leur Contre-Réforme. Pour célébrer ce triomphe, ils avaient ordonné la restauration de l'économie en suscitant plusieurs travaux d'intérêt public, dont la construction d'un édifice en brique pour remplacer la modeste chapelle en bois de Montaigu.

C'est dans ce plein essor économique que le jésuite entra sur le site. Au sommet de la colline, la présence du grand chêne qui avait l'apparence d'une croix et qui faisait depuis longtemps l'objet d'un culte à la Vierge Marie en était la principale attraction. C'est pourquoi le père Cayet fut désolé, à son arrivée, de voir la dizaine d'ouvriers abattre leurs haches sur les racines et la base du tronc de l'arbre. Les derniers coups dévastateurs qu'ils lui infligeaient étaient venus à bout de sa résistance, si bien que cette icône de pèlerinage, source d'histoires et de légendes au sein de la communauté, perdit son équilibre. Dans d'horribles craquements, l'arbre tangua vers l'avant, se renversa, puis s'écrasa bruyamment sur le flanc de la colline, sous les applaudissements des ouvriers satisfaits.

Choqué, le père Cayet voulut s'indigner. Il immobilisa son mulet près d'autres hommes d'Église qui observaient l'avancement des travaux à la limite du chantier.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce malheur ? s'exclama-t-il.

Le seul à se retourner, visiblement fier de la situation, fut l'homme chétif qui se tenait à côté de lui. Vêtu d'une soutane, il expliqua :

— L'Archiduc Albert a demandé que l'on construise la nouvelle église sur ces lieux, et c'est ce que nous faisons.

— Mais pourquoi avoir abattu le chêne ? Qui a pu ordonner une telle chose ?

—C'est moi, avoua l'homme qui retrouva son air sérieux face au trouble du père Cayet. Parce que tout le site sera utilisé pour l'édification.

—Et qui êtes-vous ?

—Jean Miraeus, évêque d'Anvers. Et vous ?

—Pierre Cayet, soupira le père en voyant qu'il était inutile d'insister. Je suis de l'ordre des Jésuites de Paris.

—Paris ? Vous êtes bien loin de votre foyer, mon frère. Que faites-vous donc ici ? Vous venez voir où en sont les travaux ?

Le père Cayet se retint de dire qu'il était censé venir se recueillir au pied de cet arbre avec son apprenti. Le fait de ne plus pouvoir fournir ce privilège à ce dernier l'attristait, mais il préféra rester dévoué à sa propre mission.

—En fait, répondit-il au premier grondement de tonnerre, je suis venu ici pour rencontrer un homme du nom de Jacobus de Villa. Vous le connaissez ?

—L'Espagnol ? s'étonna l'évêque. Si, bien sûr. C'est l'un des ouvriers qui travaillent sur la colline. Le grand affaibli, là-bas... Celui avec la chemise en lambeaux.

Le père Cayet plissa les yeux pour regarder au loin dans la direction indiquée. L'homme que l'évêque lui décrivait continuait d'émonder le chêne déchu en abattant sa hache sur les énormes branches pour les séparer du tronc.

Se retenant de ne pas démontrer son malaise devant un tel spectacle, Cayet remercia l'évêque, puis ordonna à sa monture d'avancer. Sous les gouttes de pluie qui commençaient à tomber, il se dirigea jusqu'au pied de la colline et s'arrêta tout près de l'ouvrier qui lui faisait dos, occupé par son travail.

—Pardonnez-moi, l'apostropha-t-il dans un espagnol bien articulé. Êtes-vous le dénommé Jacobus de Villa ?

Intrigué qu'on lui parle dans sa langue, l'homme amaigri cessa de hacher et se retourna avec intérêt. Son teint basané semblait s'être effacé sous les effets de la maladie qui le faisaient paraître blême. Malgré ses joues creuses et son air fatigué, il réussit tout de même à sourire au prêtre.

—C'est possible, lui répondit-il dans un dialecte très cru qui confirmait ses origines. Vous parlez espagnol ?

—C'est dans mes compétences.

—Et... vous êtes ici pour mes derniers sacrements, mon Père ?

Sur ces mots, de Villa partit à rire, mais une violente quinte de toux l'obligea à contrôler ses ardeurs. Lorsque celle-ci passa, il dit plus sérieusement :

—Je devrais commencer à y penser, n'est-ce pas ?

—Non. En réalité, je suis ici parce qu'on m'a demandé de recueillir votre confession.

—Ma confession ? Rien que ça ? Je n'ai pourtant rien à confesser.

—Ce n'est pourtant pas ce que j'ai entendu dire.

—Ah bon ? répondit Jacobus, amusé, en laissant pendre sa hache le long de sa jambe. Et qui donc vous a demandé de faire une telle chose ?

—Sa Majesté, le roi Henri IV de France.

À ces paroles, le sourire s'effaça instantanément du visage blafard de l'espagnol, qui se tut. Même l'ouvrier qui se tenait à ses côtés cessa également de travailler et pivota sur lui-même pour leur faire face. Contrairement à son confrère, l'homme avait une stature musclée et en santé, tandis que ses yeux noirs presque sans pupille lancèrent un regard menaçant qui transperça le père Cayet. Attentif, ce dernier demeura immobile, pendant que Jacobus, incertain, lui jeta un coup d'œil.

—Je croyais que... le Père Coton était le conseiller du roi ? hésita-t-il.

—C'est vrai. Mais on m'a chargé personnellement de cette tâche, puisque mes talents de traducteur me permettront de bien clarifier vos propos.

—Et que me voulez-vous, au juste ?

—Eh bien... certains soldats français de passage dans ce village auraient rapporté des rumeurs à Paris. Des ragots que vous auriez apparemment fait circuler, et ce, lors de soirées bien arrosées à l'auberge...

—De quoi parlez-vous ? cracha Jacobus, sur la défensive et de plus en plus mal à l'aise. Des rumeurs à propos de quoi ?

—À propos d'un bateau nommé le *Charon*, répondit à mi-voix le prêtre. Apparemment, vous seriez le seul et unique survivant de la dernière attaque de ce navire.

À la mention du nom *le Charon*, la confiance de l'homme tomba complètement. Pris au dépourvu, ses épaules s'abaissèrent et les muscles de ses jambes perdirent tellement de leur constance, qu'il dut s'appuyer sur le tronc du chêne à côté de lui. Son visage perdit toute couleur, comme s'il avait vu un fantôme. Alors que ses yeux fiévreux semblaient vides de conscience, il ouvrit la bouche pour bredouiller des paroles que le père Cayet ne réussit pas à comprendre. S'apercevant que ce dernier le fixait, de plus en plus soucieux de sa réaction, Jacobus tourna la tête vers son confrère. Les poings fermés, l'homme aux cheveux aussi noirs que son regard observa le silence tout en serrant les mâchoires. Honteux, Jacobus baissa les yeux, puis la tête. Il s'empara d'une branche du chêne qui gisait à ses pieds, la glissa sous son bras et délaissa sa hache sur les restes du tronc.

— Je n'ai rien à vous dire, finit-il par répondre au prêtre avant de le dépasser pour redescendre la colline. Allez-vous-en. Je n'ai rien à vous dire.

Surpris par cette réaction, le père Cayet resta bouche bée. Dans les yeux de cet homme, il venait de détecter une peur qu'il n'avait jamais vue auparavant. Avant qu'il ne puisse demander au second ouvrier ce qu'il en était, celui-ci le dévisagea, puis suivit son collègue d'un pas las, sans le moindre mot. Impuissant, le doute s'empara du père Cayet quand l'orage commença à s'abattre sur le village.

Montaigu-Zichem, Pays-Bas espagnols - jeudi 13 mai 1604

Étant donné que je ne puis faillir à la tâche que m'a confiée mon roi, voilà plus d'un mois que nous nous sommes installés, mon apprenti et moi, dans une auberge sise près du chantier de la nouvelle église. Et voilà plus d'un mois, également, et ce, malgré mes tentatives répétées, que je n'arrivais pas à parler au marin Jacobus de Villa, qui restait refermé sur lui-même. Du moins, jusqu'à aujourd'hui. Car en cette soirée morne du 13 mai, c'est lui qui a demandé à me voir afin de se confesser.

Pierre-Victor Palma-Cayet posa sa plume sur la table, et souffla sur l'encre pour l'assécher, sachant qu'il allait bientôt poursuivre la rédaction de cette lettre. Après s'être préparé, il abandonna son apprenti dans la chambre de l'auberge et se rendit à celle où logeait le marin

espagnol, de l'autre côté du chantier fermé pour la nuit. Il frappa à sa porte, mais pour toute réponse, n'entendit que de profondes quintes de toux qui résonnaient entre les murs. Il dut attendre plusieurs minutes avant que Jacobus, vêtu d'un simple pantalon, ne finisse par lui ouvrir. Recourbé sur lui-même, l'homme l'invita à entrer. Son corps squelettique et la blancheur de sa peau se fondaient dans l'éclairage tamisé des chandelles allumées à l'intérieur. Le pauvre avait l'apparence d'une ombre quand le prêtre referma la porte derrière eux. Avec peine, Jacobus tira une chaise de sous le bureau à l'intention du jésuite et retourna sur le bord de son lit crasseux, malade à en cracher ses tripes.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le père Cayet tout en s'asseyant humblement devant lui.

— Dieu ne veut plus de moi sur cette terre, on dirait, ricana Jacobus qui repartit à tousser.

Il s'étouffa au point de ne plus pouvoir respirer, jusqu'à ce qu'un peu de sang gicle du coin de sa bouche.

— C'est la fièvre, ou quelque chose comme ça. Tout ce que je sais, c'est que je ne m'en sortirai pas.

Désolé d'apprendre cette nouvelle, le prêtre dégagea sa longue barbe de son col et la laissa pendre sur sa tunique grise. Il en était à croiser les mains sur ses genoux, quand il remarqua que le marin avait son poing refermé sur quelque chose qu'il tenait dans le creux de sa paume.

— Vous tenez à connaître l'histoire du *Charon*, c'est ça ? lui dit ce dernier. Pourquoi ? Qu'est-ce que votre bon roi Henri IV pense pouvoir en retirer ?

— Je ne puis malheureusement remettre en doute les intentions de Sa Majesté. Mais selon ce qu'il m'a confié, ce navire aurait attaqué et pillé beaucoup des siens durant l'an 1596. Et c'est sans compter tous les autres en provenance de l'Angleterre et de l'Espagne. Je crois qu'il tient à s'assurer que le *Charon* a vraiment disparu. Et si c'est le cas, de connaître l'emplacement de son épave pour peut-être avoir la chance de récupérer une partie de ses richesses.

— C'est ironique, vous savez ? Parce que c'est exactement ce que j'essaie de cacher depuis que je suis venu me réfugier ici.

— À Montaigu ?

Le marin hocha de la tête avec peine pour confirmer.

— Pourquoi ici ? poursuivit le père Cayet. Pourquoi ne pas être retourné en Espagne ?

— À la suite de ce qui m'est arrivé, mon ancienne vie ne m'appartenait plus. Alors, j'ai voulu me rapprocher de Dieu. Je suis venu ici pour tenter de trouver une présence qu'on m'avait vantée mille et une fois dans mon pays. Le fameux chêne de Montaigu ! Mais vous savez quoi ? Je n'ai trouvé ici que le lieu de mon dernier repos. Et il sera amplement mérité.

— Vous ne croyez pas en la Vierge Marie et en Dieu ?

Jacobus lâcha un rire, avant qu'une autre quinte ne l'affecte.

— En quel dieu ?

— Mais il n'y en a qu'un seul.

— C'est ce que prétendent toutes les religions.

Offensé par ce blasphème, le prêtre se replaça sur sa chaise. Gardant son calme, il commença à faire rouler les billes de son chapelet entre ses doigts, persuadé que la maladie avait affecté les facultés et le raisonnement de son hôte.

— Le doute, et surtout le doute envers Dieu, nous mène à la possession, aux péchés, au mensonge, puis au mal. Vous le savez, non ?

— Le but des religions n'est-il pas de nous promettre un nouveau monde, de nous donner l'espoir d'un monde meilleur ? s'emporta Jacobus. Chacune ne fait qu'utiliser ses propres paroles et ses propres histoires pour parvenir à ses fins, rien de plus.

Cela dit, Jacobus s'étouffa, et dut cracher un long filament de salive et de sang sur le plancher pour retrouver la voix.

— Si la vôtre me promet que ce monde meilleur sera là où j'irai bientôt, et si cela peut mettre fin à vos jugements envers moi, eh bien... je veux bien croire en votre Dieu pour le temps qu'il me reste à vivre.

Le prêtre vit les yeux vitreux du marin fixer quelque chose qui ne se trouvait pas avec eux dans la pièce, comme s'il délirait ou que la folie commençait à s'emparer de lui. Jacobus plaqua son avant-bras devant sa bouche et resserra avec force la chose à laquelle sa main s'accrochait. Or, le père Cayet était là pour réaliser une tâche, non pour juger de la dégénérescence de son interlocuteur. C'est pourquoi il préféra se concentrer sur le but de sa présence.

— Et si nous commençons par le début, monsieur de Villa ? proposa-t-il calmement. Que vous est-il arrivé ? Quand avez-vous pris la mer pour la dernière fois ?

Jacobus dut attendre de reprendre son souffle pour répondre. La toux passée, il se tourna vers sa table de chevet et prit un petit couteau qui traînait sur la surface. À la vue de la lame aiguisée qui brillait devant la chandelle, le prêtre se raidit sur sa chaise, persuadé que son vis-à-vis s'apprêtait à l'attaquer. Mais Jacobus n'en fit rien. Il serra le couteau de sa main droite, puis, tout en continuant de s'accrocher à ce que tenait son autre main, il attrapa un bout du bois de chêne qu'il avait ramassé. Il le tint devant lui entre son pouce et son index, et commença à gratter la surface. Ce ne fut qu'à la lumière de la flamme que le prêtre se rendit compte qu'il s'agissait d'une sculpture de femme, encore à l'état brut au niveau du découpage des formes.

— Il y a 8 ans de cela, j'étais charpentier sur un navire marchand de la flotte de la Nouvelle-Espagne, souffla péniblement Jacobus, affairé à sculpter le morceau de la branche. Le *San Pedro*. Tout juste avant le retrait des pillards anglais, nous étions partis de Cadix pour reprendre notre commerce. Nous avions plus de 200 quintaux de mercure comme cargaison et nous devions atteindre les mines du Nouveau Monde. Nous avions accosté à La Havane, puis à Carthagène. Pour le retour, nous avions rempli les cales de plusieurs trésors trouvés là-bas : de l'or inca, des barres d'argent et d'or... une vraie fortune pour les coffres de notre souverain, Philippe II. Quand est arrivé novembre, le navire était censé retourner à Cadix avec l'assistance du convoi de la Tierra Firma...

Jacobus gratta avec plus d'insistance le morceau de bois, tandis que le prêtre continuait de jouer avec son chapelet.

— Continuez, je vous prie, dit ce dernier. N'ayez crainte.

— En fait, pour ce qui est de la traversée de notre navire, l'histoire s'arrête là, reprit le marin, alors même que son couteau trancha brusquement un morceau de bois qui vola jusqu'aux pieds de son invité. Parce que nous ne nous sommes jamais rendus en Espagne. Le mauvais temps a forcé le capitaine De Porras à laisser à La Havane les barres d'argent et d'or que nous avions chargées afin de délester le navire d'un poids inutile. Mais ça n'a pourtant pas servi à grand-chose, puisque la tempête en mer nous a séparés du convoi qui nous escortait. Nous avons dérivé de notre itinéraire habituel, et nous avons été emportés par les courants jusqu'à la limite du récif de corail. Et... c'est là qu'il est apparu...

Le père Cayet vit la lame du couteau commencer à trembler dans la main de Jacobus, que ce dernier tint encore plus fort par le manche pour parvenir à se contrôler.

— Il est sorti de nulle part. La lumière à l'avant, la lanterne dans la main de ce squelette...

— Qui ça ? s'exclama le prêtre en voyant l'autre s'emporter. Qui est apparu ?

— Le *Charon*, répliqua le marin avec des yeux terrifiés. Sa figure de proue nous est apparue à travers la pluie, et c'est là que nous avons vu ce navire de guerre anglais au pavillon rouge sang se coller à notre poupe. Le capitaine De Porras n'a même pas eu le temps de faire une manœuvre que nos rivaux étaient déjà sur nous. Des flèches enflammées se sont plantées dans nos voiles, juste avant l'abordage. La pluie est parvenue à éteindre la plupart d'entre elles, mais le feu s'est quand même propagé un peu partout sur le pont. La furie de leurs canons a sectionné deux de nos mâts, et le *Charon* s'est retrouvé côte à côte avec nous. Et là... l'enfer s'est déchaîné. Les pirates ont pris d'assaut le *San Pedro* et ont tué tous ceux qu'ils croisaient. C'était sanguinaire. Je suis resté là, pétrifié, à attendre la mort sur le pont.

— Et comment vous en êtes-vous sorti ?

— Eh bien... le *nocher* s'est alors montré, répondit Jacobus en posant un regard vide sur le prêtre.

— Le *nocher* ?

— Oui. Le capitaine. Benjamin Alexander. Il est monté à bord et a arrêté le massacre... du moins, pour un moment.

— Pourquoi ça ? demanda le prêtre, de plus en plus consterné par le récit du marin.

— Il a demandé à ce que chacun de nous remonte une partie de notre cargaison, sans quoi, les pirates allaient nous égorger. Évidemment, nous avons tous obéi. Nous avons vidé les cales du *San Pedro* des trésors qui s'y trouvaient pour ensuite tout emmener sur le *Charon*. Malheureusement, ça n'a rien changé du tout. En fait, le *nocher* nous faisait payer notre passage vers la mort. Dès que les pirates ont obtenu ce qu'ils voulaient, ils nous ont exécuté les uns après les autres, au grand plaisir du capitaine Alexander qui observait la scène sans réagir. Je savais que je ne m'en sortirais pas. Quand mon tour est arrivé, j'ai ramassé le plus beau trésor qui restait dans nos cales, je m'y suis accroché, et je suis passé sur le *Charon* pour mourir.

Jacobus serra le poing si fort, que ses jointures devinrent blanches.

— Quand le capitaine Alexander m’a vu arriver les bras vides, reprit-il, il est venu à ma rencontre. Je n’avais jamais vu un homme afficher un air aussi grave. Je n’ai pas pu lui dire quoi que ce soit. C’était comme si mon souffle s’était arrêté dans ma gorge. Je lui ai simplement montré ce que j’apportais.

— Et qu’est-ce que c’était ?

Un sourire étira les lèvres craquelées de Jacobus, pour faire découvrir au père Cayet une série de dents noircies.

— Un trésor des natifs du Nouveau Monde, souffla-t-il, perdu dans ses pensées. J’imagine que vous pouvez appeler ça *l’œil de Dieu*, ou quelque chose comme ça...

Mal à l’aise, le prêtre voulut mettre un terme à ce délire. Il se déplaça de côté sur sa chaise pour se dégourdir les jambes, dérangé par ce qu’il venait d’entendre. Pour sa part, Jacobus se contenta de poursuivre la sculpture de son bout de bois, plus fiévreux que jamais, avant d’ajouter :

— Quoi qu’il en soit, je crois que je dois ma vie à ce trésor. Dès que le *nocher* l’a aperçu, son expression a changé du tout au tout. Pour une raison que j’ignore encore, il a décidé de m’épargner. J’étais le dernier membre de l’équipage encore en vie. Après l’attaque, il m’a fait monter à bord du *Charon*, et j’ai vu le *San Pedro* enflammé s’éloigner de nous. Sans une seule âme à bord, il a dérivé dans la tempête jusqu’au récif de corail sur lequel il s’est échoué. Je l’ai perdu de vue quand il a commencé à couler dans les eaux mouvementées. Après, le capitaine Alexander m’a accordé une faveur. Il m’a demandé où je désirais aller pour terminer ma vie. Sur le moment, je ne savais pas quoi répondre. Tout ce que je me suis dit, c’est que j’étais mort et que le ciel m’offrait une seconde chance. Le fameux lieu de pèlerinage sacré de Montaignu m’est donc tout de suite venu en tête, et c’est la première chose qui m’est sortie de la bouche. Le *nocher* a accepté ma requête, et le *Charon* a traversé la mer pour m’emmener à destination. Durant la nuit, on m’a débarqué près de Calais, le long des Pays-Bas espagnols, puis le navire est reparti vers le nord avant de disparaître à l’horizon. Je ne sais pas où il est allé, et je ne tiens pas vraiment à le savoir. J’ai juste remercié le ciel d’être encore en vie et j’ai poursuivi mon chemin. J’ai décidé de me rendre jusqu’à Montaignu, et l’Église

a accepté que je fasse de cet endroit mon refuge. Je me suis donc fait engager comme ouvrier pour aider mes bienfaiteurs dans leurs travaux, mais surtout, pour ne plus jamais avoir à remettre les pieds sur un bateau...

Une violente quinte de toux secoua à nouveau le marin, qui cracha une bonne giclée de sang dans sa main. Le prêtre s'apprêtait à lui venir en aide, quand la porte de la chambre s'ouvrit à la volée. Le second ouvrier au regard sombre pénétra à l'intérieur, puis referma derrière lui. Avec réserve, il n'adressa qu'un hochement de tête au père Cayet en guise de salut, puis s'approcha du lit avec une chaudière remplie de compresses mouillées. Voyant que la toux de Jacobus empirait, le prêtre comprit qu'il était préférable de le laisser se reposer. C'est donc à contrecœur qu'il ajourna leur conversation.

— Vous devriez vous étendre, lui conseilla-t-il en se redressant. Ce sera tout pour ce soir. Nous continuerons une autre fois...

— Vous me croyez, mon Père ? demanda Jacobus qui, de ses dents barbouillées de sang, lui servit un sourire sincère.

Le prêtre préféra ne pas répondre. Sans le vouloir, il jeta un regard en coin sur le poing refermé du marin. Hésitant à sauter à une conclusion, il avança la main vers la sienne, puis le débarrassa du couteau et de la grotesque statuette, qu'il remplaça sur la table de chevet. Le second ouvrier l'aida à étendre le malade et à le couvrir d'un drap beaucoup plus propre que le matelas sur lequel ce dernier reposait, la respiration sifflante. Encore plus troublé, le père Cayet partit, laissant Jacobus à un sommeil qui, il ne le savait que trop bien, serait bientôt son dernier.

De retour dans sa propre chambre, il n'eut même pas la force de s'adresser à son apprenti, qui avait attendu son retour avant de dormir. Muet, le prêtre alla vers le bureau et reprit sa plume pour poursuivre sa lettre.

Montréal, Québec - vendredi 25 octobre 2019

Ce soir-là, je laissai donc Jacobus de Villa à son sommeil, même si je craignais de ne pas le retrouver en vie et qu'ainsi, il emporte avec lui cette histoire sur laquelle je ne pouvais malheureusement pas encore me prononcer...

Stupéfaite, Zoé s'interrompit, puis retourna la dernière des pages pour s'assurer qu'il n'y avait rien d'autre d'inscrit.

— C'est tout ? s'exclama Malcolm.

— On dirait que oui... Zut ! C'est l'agresseur qui a le reste.

Soucieux, le sergent-détective monta le volume de sa radio, toujours syntonisée sur la fréquence réservée aux patrouilleurs.

— Le suspect doit être encore dans les parages, supposa-t-il.

Il baissa le volume dès qu'il constata que la situation n'avait pas changé. Quant à Zoé, elle n'arrivait pas à se remettre de ce qu'elle venait de lire. Ébranlée, elle fixait les feuilles jaunies sur ses genoux.

— Je n'en reviens pas, murmura-t-elle, émue. Le *Charon*... a vraiment existé. Albert aurait été tellement content. C'est la preuve qu'il cherchait...

— Une preuve que, malheureusement, vous allez devoir remettre. Ce document appartient à l'université, ne l'oubliez pas.

— Je sais bien, dit la jeune femme, déçue. Est-ce que nous ne devrions pas attendre de toutes les avoir avant de les rendre ?

— Comment voulez-vous qu'on retrouve les autres ? lança Malcolm d'un ton plus sec qu'il ne l'aurait voulu.

— Ça vous dirait de faire preuve d'un peu d'optimisme ? répliqua Zoé, légèrement offensée, en relevant la tête vers lui. Ne me dites pas que ça vous arrive tous les jours d'apprendre l'existence d'un bateau pirate qui a disparu depuis 400 ans !

— Non. C'est juste que...

Malcolm se tut. Il prit une grande respiration pour ne pas parler plus vite que sa pensée. Une fois calmé, il se concentra sur la circulation de la rue Sherbrooke et joua avec son alliance à l'aide de son pouce.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, se reprit-il. Vous avez raison. C'est toute une découverte. C'est juste que je ne sais pas si nous réussirons à retrouver la deuxième partie, c'est tout. Pour être franc avec vous, je ne pense pas que mon arrogant collègue parviendra à attraper ce meurtrier.

— Vous ne pensez pas, ou vous ne souhaitez pas ? interrogea Zoé en laissant tomber son air indigné.

À cette question, le détective s'immobilisa et cessa de faire tourner son anneau autour de son doigt. Décidément, cette fille lisait en lui comme dans un livre ouvert, ce qui le mettait mal à l'aise. C'est pourquoi il préféra changer de sujet.

— Donc, si je comprends bien, le *Charon* n'est jamais disparu. En revanche, on ne sait toujours pas où il se trouve. Il a laissé le marin en Belgique, et est reparti. C'est tout.

Constatant que Malcolm cherchait à esquiver la question qui venait de le troubler, Zoé n'insista pas.

— Peut-être... que cette information figure dans les pages manquantes, répondit-elle en rangeant dans la chemise d'Albert les feuilles parchemins pour ne pas les abîmer. Vous savez... je ne crois pas non plus que votre coéquipier réussira à attraper ce gars-là.

— Vous essayez de me remonter le moral ?

— Non, c'est juste évident.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Eh bien... commença la jeune femme en haussant les épaules, parce qu'il semble être un parfait trou du cul. Voilà, c'est dit.

Malcolm dut faire un effort pour ne pas rire. La spontanéité de Zoé le prit tellement au dépourvu qu'elle le saisit. Il ne put s'empêcher d'afficher quand même un sourire, bientôt imité par la jeune femme lorsque celle-ci comprit qu'elle venait de l'apaiser. Gênée, les joues rougies, elle s'affaira à remettre la chemise dans son sac en cuir, qu'elle laissa sur ses genoux avant de se caler bien confortablement au fond du siège. Durant le silence qui suivit, Malcolm continua de jeter des coups d'œil dans son rétroviseur pour s'enquérir de ce qui se passait au coin de la rue Mctavish. De plus en plus de gens s'agglutinaient derrière le barrage formé par les voitures de police. Or, jusqu'à présent, rien de ce que l'enquêteur entendait à la radio ne laissait croire que la poursuite portait ses fruits. Au bout d'un moment, Zoé, perdue dans ses pensées, brisa le silence.

— Qu'est-ce que vous croyez que ce marin avait dans sa main ? demanda-t-elle en concentrant son attention sur les piétons qui défilaient sur le trottoir près d'eux.

— Aucune idée.

— Je veux dire... pour qu'un sadique comme le capitaine Alexander décide tout bonnement de lui accorder une faveur ? Qu'est-ce que ce trésor avait de si particulier ?

— Un 2 pour 1 chez McDonald's, peut-être ? plaisanta Malcolm lorsque son cellulaire retentit dans la poche de son manteau.

— En pareil cas, même moi je l'aurais tué, répliqua Zoé en le dévisageant d'un air bête.

Lorsqu'elle entendit l'horrible sonnerie d'ovni du sergent, elle grimaça davantage.

— Et je tuerais encore plus pour éteindre ça au plus vite. On dirait le hurlement d'un chat pris dans un moteur...

— O.K., ça va. J'ai compris. Pas la peine d'en rajouter.

Sans tarder, Malcolm s'empara de son cellulaire et prit l'appel. La mention *numéro anonyme* qu'il lut sur l'afficheur l'agaça, lui qui avait déjà son lot de mystères pour la journée.

— Oui. Sergent-détective Villeneuve.

— Monsieur le policier, laissa entendre un homme à l'accent britannique. Je vois que vous n'avez pas suivi mon conseil...

Reconnaissant la voix de celui qui l'avait menacé à la sortie de l'édifice Gilles-Hocquart, Malcolm se redressa et adopta un air grave. Il savait qu'il était inutile de scruter les environs pour espérer trouver une personne suspecte qui les observait. Il fixa donc le vide urbain à travers le pare-brise et porta attention à son interlocuteur.

— Je ne suis jamais les conseils d'un inconnu qui n'a ni le courage de se montrer ni la décence de s'adresser à moi en personne, riposta-t-il d'un ton sévère.

— Et si nous remédions à cela ?

— Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— C'est simple. Je désire vous rencontrer.

Malcolm hésita. À ses côtés, Zoé afficha un air interrogateur en remarquant le trouble qui se lisait à même son visage. Incertain, l'enquêteur remonta légèrement le volume de la radio pour suivre l'évolution de la chasse à l'homme, conscient, à ce moment, que celui qui se trouvait au bout du fil n'était pas le suspect recherché.

— Pourquoi ça ? questionna-t-il.

— Parce que vous avez quelque chose que je veux, et que j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser.

— Mais encore ?

— Vous acceptez, oui ou non ?

Malcolm soupira et roula des yeux. Avant qu'il ne réponde, il entendit la voix d'un agent à travers la radio.

— Nous venons de recevoir un autre appel d'urgence. Un jeune sur le campus de McGill se serait fait voler son imperméable il y a une quinzaine de minutes. La description qu'il a faite du voleur concorde avec celle du fugitif. Il se peut donc qu'il soit maintenant vêtu d'un long imper vert kaki.

À la suite de cette nouvelle, le sergent-détective jura en sourdine, maudissant une autre fois l'incompétence de son collègue. Il garda toutefois ses commentaires pour lui, histoire de cacher sa déception à son interlocuteur.

— Disons, pour un instant, que je morde à l'hameçon, poursuivait-il, sur la défensive. Qu'est-ce que vous pourriez avoir de si intéressant pour moi ? J'ai encore en mémoire vos menaces de ce matin !

— Nous n'en sommes plus là, à présent. Les pions ont bougé et le jeu a changé...

— Arrêtez vos énigmes, ou je vous raccroche au nez. Ce n'est vraiment pas l'envie qui me manque, d'ailleurs.

— Je peux vous donner votre suspect, soupira à son tour l'homme, si c'est ce que vous voulez. Je sais qui c'est et ce qu'il veut.

— Alors, dites-le-moi, et je verrai ce que je peux faire pour vous.

— Vous n'êtes vraiment pas un bon négociateur, sergent.

— Ou peut-être que ma patience pour la *bullshit* a atteint ses limites pour aujourd'hui.

— D'accord, ça va, s'emporta l'homme. Je peux vous livrer le meurtrier d'Albert Eizeiner. Sur un plateau d'argent, même. C'est ce que vous voulez, non ? Mais à une seule condition...

— Qui est ?

— Je veux ce que vous avez trouvé à McGill, peu importe ce que c'est. Je veux ce que cette fille a ramassé dans la rue à la sortie de la bibliothèque. Et ne venez surtout pas me dire que vous ne savez pas de quoi je parle, parce que je l'ai vu faire de mes propres yeux.

Alerté, Malcolm leva les yeux vers son rétroviseur pour observer les gens à proximité du barrage de police. Même s'il savait que cet homme n'était pas assez stupide pour se placer à découvert, il parcourut la foule, à la recherche d'une personne conversant au téléphone. Or, il y en avait tellement, qu'il abandonna cet exercice pour se concentrer à nouveau sur la discussion.

— Ces papiers sont la propriété de l'université. Je ne peux donc pas vous les donner comme s'ils m'appartenaient. Mais si vous avez des infos qui pourraient nous aider à arrêter le suspect...

— De mon côté, je ne suis pas obligé de vous dire quoi que ce soit, rétorqua l'homme. Que les choses soient bien claires, entre nous, détective. J'ai décidé de traiter avec vous, et avec vous seul. Je vous donnerai ce que vous voulez seulement si la fille et vous m'apportez ce que vous avez. Personne d'autre. Si je vois le moindre agent, ou la moindre voiture de police dans le coin, *I ain't giving you shit*. Vous pourrez dire adieu à ce marché. Est-ce qu'on se comprend ?

Malcolm serra les dents pour contenir sa frustration. Il ne pouvait pas marchander ainsi avec cet individu. C'était contraire aux règlements du SPVM. Lui-même enfreindrait la loi s'il se livrait à une telle chose. De plus, ces feuilles avaient beaucoup trop de valeur pour les remettre à quiconque. Hésitant, il serra fermement son volant en cuir, tandis que l'homme continuait de parler.

— *Anyway*, vous ne saurez même pas quoi faire de ces papiers. Vous n'aurez jamais ce qu'il faut pour trouver le trésor du *Charon*. Vous feriez aussi bien d'abandonner et de laisser agir une personne, qui comme moi, connaît la valeur de ces documents.

Au même moment, la radio émit un flot de paroles. De tous côtés, plusieurs agents confirmaient simultanément qu'ils n'avaient pas encore intercepté le suspect. Agacé autant par son interlocuteur que par ces voix, Malcolm éteignit la radio, puis réfléchit. Pour vaincre son collègue à son propre jeu, il n'avait d'autre choix que de sortir de sa zone de confort. Cet homme à l'accent britannique était apparemment en mesure de l'aider à mettre la main sur ce meurtrier qui courait toujours. Entre ces quelques feuilles, peu importe leur valeur, et ce fou furieux devant être neutralisé avant qu'il ne fasse d'autres victimes, le choix semblait évident. Désagréable, soit, mais préférable pour le plus grand nombre, dont Zoé qui, toujours à côté de lui, haussait les mains pour savoir ce qui se passait.

— O.K., j'accepte, finit par maugréer l'enquêteur.

— Parfait, lâcha l'homme, devenu moins agressif. Vous ne le regretterez pas. Vous n'avez qu'à vous présenter au parc du Mont-Royal dans une heure, là où se tiennent normalement les Tam-tams. C'est tout près de la statue de Cartier. Je vous retrouverai là-bas.

— Aux Tam-tams dans une heure. D'accord.

— Et si je vois ne serait-ce que le bout d'un insigne de police...

— Moi et la fille seulement, l'interrompit Malcolm, las de cette conversation. C'est noté.

L'homme expira bruyamment à travers le combiné pour signifier son mécontentement et mit un terme à la discussion en disant :

— Bon. Et ne soyez pas en retard.

Sur ces mots, il raccrocha la ligne au nez de Malcolm, qui bouillait de l'intérieur. Il commençait à en avoir assez qu'on lui manque ainsi de respect. Était-ce parce qu'il était furieux qu'il ne décela pas le deuxième petit déclic électronique qui se fit entendre juste avant la fin de l'appel. Lorsqu'il abaissa le bras pour ranger son cellulaire, Zoé se tourna de biais sur son siège de façon à lui faire face, inquiète à la suite de ce qu'elle venait d'entendre.

— Qu'est-ce que c'était ? s'enquit-elle. Ils l'ont attrapé ?

— Non. Il s'est encore enfui, l'informa Malcolm. Clémant aura beau continuer à fouiller le campus, il ne le trouvera pas.

— Comment vous le savez ?

— Vous n'avez pas entendu ? Le suspect a volé l'imper d'un jeune et ça n'a été rapporté que quinze minutes plus tard. Amplement le temps, pour lui, de se faufiler à travers les patrouilles sans se faire reconnaître. Il doit déjà être loin d'ici, maintenant.

Ceci mettait Malcolm un peu hors de lui. Aussi, préférerait-il ne plus y penser. Il se dégourdit, enfonça sa clé dans le contact de la camionnette et démarra.

— Ça ne sert à rien de rester dans le coin, lança-t-il, allons-y.

— Où ça ?

— Au parc du Mont-Royal. Je vous expliquerai en chemin, dit le sergent devant l'incompréhension de Zoé. Nous avons rendez-vous avec monsieur Mystère.

Voyant qu'il y avait moins de trafic, Malcolm délaissa sa place de stationnement, puis s'engagea dans l'une des voies de la rue Sherbrooke. C'est avec plaisir qu'il abandonna derrière lui le barrage

policier établi près de l'édifice McLennan, de même que son collègue qui repartirait les mains vides à la suite de cette chasse à l'homme.

Ce que Malcolm et Zoé ne savaient toutefois pas, c'est qu'ils n'étaient malheureusement pas les seuls à se diriger vers le parc.

L'heure de pointe passée permit à Zoé et Malcolm d'arriver à destination plus tôt que prévu. Ils se garèrent sur l'avenue Duluth Ouest, car il était impossible de le faire près du parc, puis marchèrent jusqu'au Café Santropol au coin de la rue St-Urbain. Malcolm se commanda un copieux sandwich au jambon fumé, tandis que Zoé, encore sous le choc de la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, n'avait pas d'appétit du tout. Elle préféra s'allumer une cigarette lorsqu'ils retournèrent à l'avenue du Parc pour rejoindre le monument de Georges-Étienne Cartier.

L'immense statue de 30 mètres de haut campait au centre de la terrasse pavée. 18 figures en bronze se déployaient autour de la colonne de granit, dont celles de Cartier, et de plusieurs femmes et enfants. À chaque coin de la terrasse, quatre lions au repos gardaient les accès avant et arrière. Au-dessus des armoiries de la Ville de Montréal gravées dans la pierre, une figure féminine ailée ornait le sommet du monument. Autour de la terrasse se prolongeait de chaque côté le vaste terrain gazonné reluisant de pluie, et ce, jusqu'à la lisière de la forêt. Là où normalement se tenaient, chaque dimanche d'été, des rassemblements colorés et endiablés de joueurs de tam-tam, une poignée de passants s'adonnaient à des activités automnales. Des mères marchaient côte à côte dans les sentiers non loin et poussaient le carrosse de leurs enfants tout en discutant, tandis que des joggeurs les dépassaient, écouteurs aux oreilles. Emmittouflés dans leurs manteaux pour contrer l'humidité poignante, d'autres restaient assis sur les bancs du parc pour admirer le paysage. Certains jetaient des coups d'œil à Zoé et Malcolm, tous deux debout au pied de la statue, mais aucun ne vint à leur rencontre. Distraite, Zoé ne leur portait aucune attention, contrairement au sergent-détective qui, en faction, observait tout un chacun en mastiquant son sandwich.

Adossée contre la base de granit du monument dédié à Georges-Étienne Cartier, Zoé fumait nerveusement sa cigarette. Elle prenait de grandes bouffées tout en contemplant la montagne qui resplendissait devant elle dans la dernière heure de clarté de la journée. Le brouillard s'étant complètement dissipé, cela lui procurait une vue magnifique sur les chaudes couleurs de l'automne qui s'emparaient du feuillage

des arbres. Même si ce paysage sublime égayait un peu la grisaille de la température, il en allait tout autrement de l'humeur de la jeune femme. Chaque fois que son regard se posait sur la croix du mont Royal dressée tout au sommet, elle se renfrognait. La construction se découpait très clairement, telle une ombre sur les nuages gris qui envahissaient toujours le ciel. Symbole indissociable de Montréal qui rendait fièrement hommage à la croix érigée par Maisonneuve lui-même en 1643, elle n'apportait à Zoé que de l'amertume. Elle ne faisait que lui rappeler le décès de son collègue et ami, Albert Eizeiner. Elle avait bien sûr réussi à poursuivre les recherches et l'œuvre de ce dernier sur le *Charon* pour essayer d'honorer sa mémoire, mais ce que Malcolm lui avait raconté durant le trajet ne lui avait pas plu du tout. Même que cela mettait un frein à ses actions. Le simple fait d'y penser l'amena à tirer sur sa cigarette avec conviction. La dernière bouffée qu'elle prit s'accompagna du désagréable goût amer du filtre qui s'embrasait. Elle grimaça, jeta le mégot à ses pieds et l'écrasa avec insistance à l'aide du talon de sa botte de cowboy, comme si elle cherchait à anéantir le sentiment d'impuissance qui la tourmentait.

Elle n'était pas convaincue du tout par l'idée de donner à un inconnu la partie de la confession du prêtre qu'elle détenait. Après tout, c'était l'unique preuve qui confirmait l'existence du *Charon*, celle que Albert avait recherchée toute sa vie. Zoé ne désirait pas s'en défaire, encore moins de la céder à un individu qui ne cherchait qu'à leur dérober ce qu'ils avaient trouvé. Mais elle n'y pouvait rien. Elle devait garder en tête qu'il s'agissait d'une enquête policière sur le meurtre de son ami, tout comme elle se devait d'admettre qu'elle avait déjà suffisamment monopolisé l'attention sur elle. Elle ne voulait surtout pas en rajouter en se mettant Malcolm à dos. Elle lui était trop reconnaissante de l'avoir secourue et d'avoir accepté de la protéger. C'est pourquoi elle ne pouvait rien faire d'autre que de lui accorder sa confiance.

À ses côtés, l'enquêteur continuait de manger avec appétit, alerte comme un renard. Elle se sentait à la fois honteuse et ingrate de vouloir ainsi conserver les documents. Du coup, elle voulut remercier son bienfaiteur de tout ce qu'il avait fait, mais par gêne, s'en abstint. Elle ne pouvait s'empêcher de poser le regard sur l'alliance qu'il portait au doigt chaque fois qu'il engloutissait une bouchée de son sandwich. La froideur du granit de la statue lui gelant la peau à travers son jean, elle se redressa et rompit le silence.

— Votre femme ne vous attend pas pour souper ? s'enquit-elle.

Pris par surprise, Malcolm cessa de mastiquer, puis, l'air de rien, avala sa bouchée et répondit :

— Non. Depuis le temps, elle est habituée à mes horaires inhabituels.

Zoé vit bien qu'il ne souhaitait pas s'attarder sur le sujet et discuter de sa vie privée avec elle. Déçue, elle n'insista donc pas.

— Et vous ? poursuivit le sergent, vous n'avez pas quelqu'un qui vous attend ?

— Peut-être bien, répliqua la jeune femme en haussant les épaules pour signifier son indifférence. Il y a un tas de connaissances ou d'amis Facebook que je pourrais contacter, c'est sûr, mais dans des moments comme celui-ci, c'est inutile.

— Un parent susceptible de se faire du souci pour vous, alors ? insista Malcolm en cessant de manger pour accorder plus d'attention à son interlocutrice.

— Plus depuis ce matin, non.

Cela dit, Zoé s'interrompt. Destabilisé par sa réponse on ne peut plus directe, le détective se tourna vers elle sans trop savoir quoi dire. Pour enrayer son propre malaise, Zoé reprit la conversation.

— J'ai perdu mes parents il y a plusieurs années, raconta-t-elle. Et ma sœur... eh bien... elle est tout l'opposé de moi. Elle est avocate et habite à Québec. Mes liens avec elle ne se résument qu'à une carte de Noël chaque année. Vous voyez le genre ? En fait, je suis assez grande pour ne pas avoir constamment besoin de gens autour de moi. Je préfère mon indépendance et faire ce que je veux plutôt que de fréquenter des personnes qui croient me connaître mieux que moi-même.

— Je comprends. Et si ça peut vous rassurer, je suis sincèrement désolé pour votre ami. Vous en doutez peut-être aujourd'hui, mais c'est vrai. Ce ne sont pas des paroles en l'air. Je tiens à lui rendre justice, et je le ferai.

Touchée, Zoé afficha tout de même un sourire.

— Votre parole est aussi bonne que n'importe laquelle, répondit-elle. Avec tout ce que vous avez fait pour moi, elle vaut peut-être même plus. Je ne doute pas de vous. C'est moi qui devrais faire preuve de plus d'ouverture, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien dit de tel...

— Je sais. C'est moi qui le dis, reprit aussitôt Zoé qui ne voulait pas se faire interrompre. De mon côté, pour ce que ça vaut, eh bien... vous avez ma confiance, Malcolm.

Au fond d'elle-même, l'archiviste se traita d'imbécile, reconnaissant qu'il s'agissait là des pires remerciements qu'elle n'avait jamais faits de toute sa vie. Elle voulut se reprendre, mais le sergent hocha de la tête pour lui indiquer qu'il avait très bien compris sa pensée.

— Bienvenue, lui lança-t-il simplement avant de retourner faire le guet.

Tandis que Zoé sentait diminuer le niveau de stress qui l'ébranlait de l'intérieur, Malcolm avala une autre bouchée de son sandwich pour combler son appétit. Là, en cet instant, la jeune femme l'admirait, en particulier pour le respect qu'il lui accordait depuis leur rencontre. Elle s'avoua qu'elle était chanceuse d'être tombée sur un agent comme lui. Que serait-il advenu s'il avait fallu qu'elle doive composer avec le sergent-détective qui l'avait objectivée à la sortie de McGill ? C'est pourquoi elle eut un léger pincement au cœur en se remémorant le mensonge qu'elle avait raconté à Malcolm, quelques heures plus tôt, et à cause duquel elle n'avait toujours pas la conscience tranquille. Préférant éviter d'y penser davantage, elle se retourna à nouveau vers le mont Royal.

— Vous pensez que cet homme dit la vérité ? s'inquiéta-t-elle d'une voix réservée.

— Pour son bien, il ferait mieux, maugréa Malcolm. Je me fous qu'il soit anglais ou le prince de Galles lui-même. Il a intérêt à avoir de bonnes informations pour moi, sinon...

— Non, pas de sinon, détective, l'interrompit brusquement le principal intéressé qui au même moment, contournait le monument. Nous sommes de races différentes, non pas pour lutter, mais afin de travailler ensemble pour le bien commun.

Dès qu'elle l'entendit, Zoé se retourna brusquement, pour tomber face à face avec un sexagénaire en complet gris pâle, sous une canadienne en cuir brun au collet en laine de mouton.

— Je vous demande pardon ? fit Malcolm en s'avançant jusque sur le côté de la colonne de granit pour voir l'individu à son tour.

— Voilà ce qui est inscrit à l'avant de cette statue, précisa l'homme avec son fort accent britannique. Et je suis tout à fait d'accord avec ce que dit cette phrase.

Le sergent-détective se donna un air grave dès qu'il reconnut la voix de celui qui lui avait parlé au téléphone.

— Je l'aurais été aussi si je n'avais pas été menacé ce matin, répondit-il.

— Allons, voyons... je crois que c'est possible d'arriver à nous entendre comme des gens civilisés, non ?

— Les gens civilisés ne lancent pas d'ultimatum pour obtenir ce qu'ils veulent, siffla Zoé qui, par instinct protecteur, s'accrocha à la bandoulière de son sac.

Malcolm leva la main pour l'inciter à se taire, ce qu'elle fit, non sans continuer de regarder le nouveau venu de travers.

Les deux mains dans les poches de son manteau, l'Anglais attendait tout bonnement qu'on l'accueille avec plus de courtoisie. La mer de rides qu'était son visage permettait de deviner qu'il était dans la soixantaine avancée. Son haut front se perdait dans sa calvitie, alors que ses cheveux grisonnants et ébouriffés lui arrivaient jusqu'au milieu du crâne à moitié dégarni. Sous des sourcils quasi inexistants, ses paupières fatiguées s'abaissaient sur ses yeux gris, ce qui ne lui laissait que deux minces fentes pour scruter ses interlocuteurs. Les poches sous ses yeux encadraient également son nez déjà trop proéminent pour la proportion de ses traits. Cela lui donnait un air d'aristocrate critique et hautain. Même ses lèvres retroussées vers le haut, comme s'il retenait constamment une gorgée d'eau dans sa bouche, donnaient l'impression qu'il était sur le point de se noyer dans sa propre suffisance.

— Et si nous discussions d'abord de tout cela ? proposa-t-il.

— J'espère que ce que vous avez à dire nous sera utile, prévint fermement Malcolm, parce que je suis à un poil de vous arrêter. On se comprend bien ?

— Certainement, détective Villeneuve. Il est dans notre intérêt de s'entendre, je vous l'accorde. Loin de moi l'idée de vous induire en erreur, soyez-en assuré.

À l'écoute de ce discours prétentieux, Zoé grinça des dents. Elle qui détestait les gens coincés tout autant que ceux qui se surestimaient, voilà qu'elle devait faire face à ces deux types de personnalité en même temps, ce qui n'était pas pour lui donner une bonne opinion de cet homme. Elle n'arrivait pas à croire que Malcolm et elle allaient lui donner les feuilles. Pendant un instant, elle eut envie de refuser.

— Pourquoi voulez-vous ces documents ? ne put-elle s'empêcher de demander d'un ton méfiant.

L'Anglais s'étouffa, comme s'il émettait un rire forcé.

— Pourquoi vous, vous les voulez ? répliqua-t-il avec une attitude digne d'un banquier s'adressant à une sans-abri.

— Ils appartiennent à l'Université McGill, s'acharna Zoé. Si vous les voulez, faites vous en faire une transcription...

— Ça peut aussi s'arranger, si vous préférez qu'il en soit ainsi.

Ne s'attendant pas à tant d'honnêteté, Zoé s'interrompit. Elle ouvrit la bouche, mais rien n'en sortit. Même Malcolm demeura muet pour entendre ce que l'homme avait à ajouter. Satisfait de s'être fait comprendre, ce dernier pinça les lèvres pour afficher ce qui ressemblait à un sourire.

— Bien. Pourquoi n'allons-nous pas dans un endroit plus privé ? suggéra-t-il en jetant des regards suspicieux aux passants regroupés autour de la terrasse. À l'orée des arbres, plus loin, nous serons en paix. Je vous en prie.

Sur ces mots, il sortit la main de sa canadienne et désigna les sentiers du parc pour que les deux autres lui ouvrent le chemin. Visiblement las de cette discussion, Malcolm observa le silence. Il jeta le reste de son sandwich dans la poubelle près de lui, et tourna les talons pour se rendre au lieu indiqué, à la grande surprise de Zoé, qui devint bouche bée. N'ayant aucune confiance en leur ami, elle suivit malgré elle le sergent-détective. Quant à lui, l'Anglais marcha derrière eux sur la pointe de ses souliers *Georges Cleverley*, pour ne pas les souiller de terre mouillée.

Dès qu'ils atteignirent le premier escalier de granit qui remontait le sentier devant les éloigner de la terrasse, Zoé jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ce faisant, elle croisa le regard de l'Anglais qui lui sourit d'un air niais. Indécise, elle se retourna vers l'avant et marcha à la suite de Malcolm, qui continuait d'avancer sans se soucier de rien. Lorsqu'ils empruntèrent le second escalier menant à l'ouverture du Chemin Olmsted du mont Royal, la jeune femme balbutia quelques mots, que le sergent ignora. Les joggeurs qu'ils croisèrent s'éloignèrent rapidement sur le sentier, les laissant seuls à la lisière de la forêt qui s'ouvrait devant eux.

À cet instant, il n'y avait plus personne. Peu rassurée, et croyant qu'ils étaient assez loin des oreilles indiscrètes, Zoé regarda une nou-

velle fois derrière elle. C'est là qu'elle vit l'autre main de l'Anglais sortir de la poche de son manteau, de même que la crosse et le chien du pistolet noir qu'il gardait caché à l'intérieur. Elle émit un hoquet de surprise quand il braqua l'arme dans leur direction.

Dès qu'il s'était retrouvé en face du Britannique, Malcolm sut qu'il ne pouvait pas lui faire confiance. Cette attitude puante de fausse fierté et de mensonge lui avait immédiatement levé le cœur. Il avait jeté son excellent sandwich pour le cas où quelque chose tournerait mal, puis avait accepté l'offre de l'Anglais dans le simple but de le mettre en confiance. Bien sûr, il n'avait pu expliquer son plan à Zoé quand elle s'était mise à paniquer, mais savait qu'il était préférable de s'éloigner s'il désirait agir. Il avait donc joué la carte de la naïveté jusqu'à ce qu'ils atteignent l'orée de la forêt.

— Attention ! s'écria soudainement Zoé.

Son hurlement ne fit que confirmer l'hypothèse de Malcolm. Dès qu'il entendit le cuir du manteau de l'Anglais se craqueler, il pivota sur lui-même, attrapa le pistolet d'une main aussitôt qu'il le vit apparaître et le fit dévier de sa trajectoire. Ceci fait, il décocha une puissante droite dans le visage du Britannique, qui gémit de douleur quand le violent coup de poing lui cassa le nez. Il tangua d'un pas vers l'arrière, puis le détective le désarma, l'empoigna par le collet et le plaqua brusquement contre le tronc d'un arbre.

— Vous pensiez vraiment réussir à me berner de la sorte ? lui cracha-t-il en lui enfonçant le canon de l'arme sous la mâchoire. Avez-vous la moindre idée de... mais... mais qu'est-ce que...

Sous le choc, Malcolm se tut. Là, il ne comprenait plus rien à rien. Sans lâcher l'Anglais qui se remettait avec peine du coup, il tourna le pistolet dans sa direction pour l'examiner de plus près.

— Mais... c'est un fusil à plombs ? s'exclama-t-il, furieux. C'est quoi cette blague ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Zoé d'un air sidéré.

— Je peux... tout vous expliquer, s'empressa de lancer l'Anglais, en souffrance.

— Vous feriez mieux de parler très vite. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Geoffrey Barnes...

Cela dit, l'homme voulut plonger la main dans la poche intérieure de son manteau, mais Malcolm l'en empêcha et lui écrasa son avant-bras droit dans la gorge. L'autre gargouilla un cri étouffé quand son adversaire se dépêcha d'attraper ce qu'il tentait d'atteindre.

—Argh ! Mon... portefeuille, chuchota péniblement l'Anglais. Dans ma poche...

À vif, Malcolm s'en empara de la main gauche. Avant de l'ouvrir, il en profita pour tâter sa proie, histoire de s'assurer qu'elle ne cachait pas d'autres armes sur elle.

—Je n'ai rien. Je vous assure... c'était stupide de ma part... vous m'excuserez...

Peu rassuré, le détective maintint sa prise, même s'il n'avait pas manqué de constater que l'attitude prétentieuse de l'homme s'était soudainement métamorphosée en lâcheté, comme si tout ce à quoi il avait l'habitude de s'accrocher dans la vie pour démontrer son statut venait de se volatiliser. Ses petits yeux malicieux étaient à présent grands ouverts, ce qui trahissait sa surprise et sa peur. Son regard passait de Malcolm à Zoé telle une bille dans un jeu de billard électronique. Une main plaquée sur son nez pour contenir le sang qui s'en échappait, il leva l'autre en l'air pour signifier qu'il se soumettait. Malcolm était persuadé que le pauvre urinerait dans son pantalon s'il devait le brasser encore plus.

Mais il n'allait pas baisser sa garde pour autant, lui qui avait trop souvent eu à composer avec des menteurs de tout acabit. Malgré tout, il doutait que l'individu devant lui pût jouer la comédie. Sans défaire sa prise, même s'il apparaissait clair que l'Anglais n'entendait pas se débattre, Malcolm ouvrit le portefeuille en cuir d'un petit coup sec du poignet. Aussitôt, il tomba sur le certificat d'immatriculation d'une *Jaguar* noire de l'année, octroyé au nom de Geoffrey Barnes, citoyen de Westmount, à Montréal. De l'autre côté se trouvait un permis de conduire récent avec la photo de l'homme, émis au même nom. Même s'il s'agissait bien du même individu, Malcolm examina ce dernier d'un air suspicieux.

—Qu'est-ce que vous pensiez pouvoir obtenir, monsieur Barnes ? l'interrogea-t-il. Répondez.

—Rien de plus que... ce dont nous avons parlé. Je n'aurais pas dû... je sais...

—Vous vouliez nous voler les feuilles, hein ? cracha Zoé.

—Non, ce n'est pas...

Sachant que le malfrat mentait, Malcolm lui mit encore plus de pression sur la gorge. Le souffle coupé, Geoffrey émit un hoquet qui sonna comme un couinement aigu.

— O.K., attendez ! paniqua-t-il. Vous avez raison. Je voulais essayer de vous les prendre...

— Est-ce que je dois comprendre que vous n'avez aucune information à nous fournir sur l'agresseur ?

— Non, sur ce point, j'étais sincère. Je voulais vraiment procéder à l'échange pour que nous...

— Alors, parlez ! s'écria Zoé. Tout de suite !

— Il s'appelle Henry Acquart.

Geoffrey baissa les yeux en prenant conscience qu'il n'était pas en bonne position pour argumenter davantage. Il déglutit pour faire passer la boule de stress qui lui obstruait la gorge, et continua.

— L'homme que vous recherchez, le blond qui vous a attaqué, il s'appelle Henry Acquart.

— Qui est-il ? questionna Malcolm en maintenant l'Anglais plaqué contre l'arbre.

— C'est un Montréalais. Il habite dans le quartier Hochelaga et il travaille dans le défrichement. Il opère de la machinerie lourde pour la voirie forestière dans l'ouest de l'île.

— Et qu'est-ce qu'il veut ?

— La même chose que tout le monde, voyons ! Gagner au loto !

À cet instant, Zoé se racla gorge pour attirer l'attention du sergent-détective. Lorsque ce dernier risqua un coup d'œil par-dessus son épaule pour savoir ce qu'elle voulait, elle pointa le sentier derrière elle. C'est là qu'il vit que les deux mères qui promenaient leurs enfants revenaient vers eux. Les deux leur jetèrent des regards interrogateurs en voyant Malcolm retenir l'Anglais contre un arbre. Ce n'est que lorsqu'elles furent assez près et qu'elles remarquèrent le faux pistolet que le détective tenait toujours qu'elles s'empressèrent de bifurquer vers l'embranchement du sentier. Craintives, elles accélérèrent le pas pour rejoindre au plus vite la terrasse et le trottoir de l'avenue du Parc.

Pour éviter d'alerter plus de gens, Malcolm relâcha Barnes et retira son bras de sur sa gorge. À contrecœur, il recula et cacha le pistolet à plomb dans son propre manteau pour le soustraire à la vue des passants. Il s'empara ensuite des serviettes en papier qu'il avait prises au café, puis, voyant que l'Anglais n'avait pas l'intention de s'enfuir, il les lui tendit. Plié en deux, Barnes eut un moment d'hésitation, et finit par les prendre et les plaquer sous ses narines pour interrompre le sang qui giclait comme un robinet.

— Il veut le trésor du *Charon* ? reprit Malcolm.

À travers les serviettes, Geoffrey marmonna quelque chose que ses interlocuteurs n'entendirent pas complètement. Le devinant, il fit oui de la tête.

— C'est pour cette même raison que vous m'avez menacé ce matin ?

— Croyez-moi, je ne voulais pas en venir là, mais je ne savais plus à quoi m'en tenir. Je n'ai jamais eu d'arme. J'ai toujours détesté ces objets violents. Tout ce que j'ai réussi à trouver avant de venir ici, c'est ce fusil à plomb. Vous m'excuserez de ce geste. Je voulais que nous soyons les seuls à nous lancer sur la piste du trésor...

— Qui ça, *nous* ? demanda Zoé en fronçant les sourcils.

À la suite de la question, Geoffrey se détourna et se referma sur lui-même.

— Répondez. Ne m'obligez pas à vous frapper à nouveau, le menaça Malcolm dont l'humeur devenait de plus en plus mauvaise.

L'Anglais savait qu'il n'avait d'autre choix que de répondre. Par fierté, il redressa son dos et s'efforça de se tenir bien droit, puis attacha le haut de sa canadienne pour ne pas tacher son complet. Ensuite, il se para tant bien que mal de la suffisance qu'il lui restait et reprit son attitude hautaine, malgré son nez barbouillé de sang.

— Je suis à la tête d'un groupe qui essaie de retrouver le trésor du *Charon* depuis des décennies. Nous nous appelons la *Société Ferryman*.

— Jamais entendu parlé ! s'exclama Zoé.

— Et vous n'en entendrez jamais parler non plus, ma chère, parce que nous travaillons dans l'ombre.

— Vous voulez garder le trésor pour vous, c'est ça ?

— Nous essayons plutôt de retrouver notre héritage, répliqua Barnes, légèrement offensé.

— Comment ça, votre héritage ?

Geoffrey afficha un sourire empli de condescendance. Il essuya le sang sur ses lèvres, jeta la serviette imbibée à ses pieds, puis se reboucha le nez à l'aide d'une serviette propre.

— Tous les membres de la société ont des ancêtres qui remontent jusqu'aux années 1700. Chacun de nous appartient directement à la lignée des premiers enfants que les Sœurs Grises ont recueillis sur le quai des enfants trouvés.

— Quel rapport y a-t-il avec le *Charon* ? demanda Malcolm.

— Eh bien, nos ancêtres sont les enfants des femmes des colons français qui ont été violées par les membres de l'équipage du *Charon*.

— Quoi ? lâcha Zoé. *Bullshit* ! Je ne vous crois pas.

— C'est la vérité. Ces femmes ont préféré laisser les enfants aux Sœurs Grises plutôt que d'élever le fruit de ces viols...

— Le *Charon* n'aurait jamais pu accoster à Montréal dans les années 1700. Il est disparu en 1596...

— Le premier équipage, non. Mais le second, oui.

— Le second ?

— La deuxième fois que le *Charon* a repris la mer, précisa Geoffrey. C'était à la fin des années 1600. Non seulement il a accosté à Montréal, mais aussi, plusieurs membres de son équipage ont tenté de s'installer ici. Ils auraient peut-être changé leurs noms, on ne le sait pas. Ce qui est sûr, c'est que leur soif de violence a engendré la lignée de chacun des membres de la *Société Ferryman*...

— C'est n'importe quoi ! ragea Zoé. Comment pouvez-vous prouver vos dires ?

— De façon claire, nous ne le pouvons pas encore. Ce ne sont que des hypothèses qui proviennent des archives des Sœurs Grises. C'est pourquoi nous continuons d'essayer de trouver des indices.

— Des suppositions, finalement, lança Malcolm qui, découragé par ce fanatisme, se croisa les bras. C'est vraiment sur ces prétentions que vous basez votre vie ?

— Moquez-vous autant que vous voulez, ça ne changera rien, rétorqua Geoffrey en se renfrognant. Sachez que cette semaine, nous avons trouvé une indication voulant que le *Charon* n'ait pas juste fait que passer à Montréal. On pense maintenant qu'il y aurait aussi caché son trésor. Toutes les richesses de l'équipage seraient peut-être enfouies quelque part dans la ville, ce qui signifie que si nous réussissons à trouver ce trésor, il nous appartiendra de plein droit...

— Vous n'aurez aucun droit sur rien, parce que vous n'avez rien trouvé, le contredit Zoé, de plus en plus dérangée par ce qu'elle entendait.

— C'est ce que vous pensez ? riposta Geoffrey avec attitude. Laissez-moi vous montrer...

Dès qu'il le vit plonger une main à l'intérieur de sa canadienne, Malcolm s'empara de son *Glock 19* et le braqua sur l'Anglais, qui ar-

rêta son geste. Au même moment, deux joggeurs qui s'amenaien dans leur direction cédèrent à la panique dès qu'ils les virent, puis firent demi-tour avant de prendre leurs jambes à leur cou.

—N'ayez crainte, détective. Je n'ai pas l'intention de vous attaquer. Ce n'est qu'un bout de papier, indiqua Geoffrey qui cette fois, était plus en contrôle de lui.

Malcolm le maintint toutefois en joue pendant qu'il sortait très lentement le papier pour démontrer qu'il entendait coopérer. Quand le policier s'aperçut qu'il ne s'agissait que d'un parchemin inséré dans une fiche transparente, il rangea son arme. Toujours méfiant, il s'avança ensuite pour examiner le document de plus près, bientôt imité par Zoé.

—Qu'est-ce que c'est ? s'enquit cette dernière.

—Une vieille carte datant des années 1600. Voyez par vous-mêmes.

Cela dit, Barnes tendit la feuille, et Zoé s'en empara pour y jeter un coup d'œil. Le papier était inséré entre les plastiques de la fiche pour assurer sa conservation. Bruni par le temps, il ne comportait que de simples inscriptions écrites à l'encre noire. Aussi, un grotesque dessin d'une lanterne se discernait dans le coin droit, tandis que l'esquisse d'un squelette se prolongeait juste en dessous. On aurait dit une œuvre réalisée par un enfant de 5 ans. Au centre, il y avait un grand X bien défini, de même qu'une longue ligne sinueuse qui s'en éloignait jusqu'au rebord du papier, où elle s'arrêtait. Sous elle apparaissait le nombre 600, ainsi que des symboles hachurés que Malcolm et Zoé n'arrivaient pas à déchiffrer. Ce qui laissa le sergent perplexe, par contre, fut la phrase calligraphiée qui décorait le coin gauche du bas de la carte : *Le Charon vogue toujours. Longue vie au Charon.*

—Impossible ! articula Zoé à mi-voix. C'est la même phrase que...

—Oui, l'interrompit Geoffrey en relevant le menton. C'est la même que celle qui est inscrite sur le parchemin qu'a trouvé votre collègue, Albert Eizeiner. Celui dans lequel était enroulée la clé.

Intrigué par les propos de l'Anglais, Malcolm releva la tête vers lui et demanda avec un air empreint de soupçons :

—Comment vous savez ça ?

—C'est simple. Parce que nous nous sommes parlé, Albert Eizeiner et moi, cette semaine.

Cette fois, ce fut au tour de Zoé de dévisager Barnes.

— Vous avez parlé à Albert ?

— Brièvement, confirma Geoffrey en posant une nouvelle serviette sur son nez. Au début de la semaine, j'ai essayé de le contacter après avoir trouvé cette carte dans une brocante de mon quartier. Je ne croyais pas qu'elle était authentique, jusqu'à ce que j'apprenne qu'une autre partie avait été vendue quelques heures plus tôt dans le quartier voisin et que celle-là contenait une clé. Il s'agit de la partie, vous l'aurez deviné, que monsieur Eizeiner a dénichée.

Malcolm voulut prendre son carnet et son stylo, mais puisqu'il n'avait pas du tout confiance en son vis-à-vis, il préféra noter ce que ce dernier disait dans sa tête afin de garder ses mains libres.

— Qu'est-ce que vous vous êtes dit ? demanda-t-il.

— Je parie que ces deux morceaux allaient ensemble, autrefois, avant qu'on ne les sépare. Probablement à la suite d'un legs ou de la vente de propriétés et d'effets personnels de personnes décédées. Je n'ai pas réussi à retrouver leur propriétaire original. Je ne sais pas à qui ils appartenaient avant qu'ils ne soient divisés. En revanche, je me doutais bien qu'une fois réunis, ces deux documents nous fourniraient un indice sur le destin et l'emplacement du trésor du *Charon*. J'ai donc réussi à remonter jusqu'à monsieur Eizeiner, qui, je dois le dire, était aussi enthousiasmé que moi au sujet de cette découverte.

Zoé se raidit. Serrant le poing, elle remit la carte à Geoffrey en jetant sur lui un regard de mépris.

— Alors, pourquoi est-ce que mon collègue se retrouve à la morgue, aujourd'hui ? questionna-t-elle de façon émotive. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien, Henry Acquart, expliqua Geoffrey avec un sourire forcé. Voilà ce qui est arrivé.

— Répondez à la question, intervint Malcolm. Vous le connaissez ?

— Bien sûr. Henry fait partie de la *Société Ferryman*, lui aussi. Ou plutôt, son père, répondit l'Anglais en roulant les yeux d'exaspération, car lorsque ce dernier est mort, Henry n'a pas voulu prendre sa place. En fait, il n'a jamais montré d'intérêt pour nos activités.

— Pourquoi ça ?

— Son père et lui étaient des chrétiens croyants et pratiquants. Le père était très autoritaire et très obstiné. Il n'a jamais été un fer-

vent admirateur de nos théories, je l'admets, mais Henry l'était encore moins. En réalité, il n'a jamais voulu entrer dans notre société. Même qu'il la méprise, parce qu'il n'accepte pas d'être le descendant d'un pirate ou d'un violeur. C'est contre ses croyances. Mais je respecte sa position. Je lui ai quand même promis qu'il aurait sa part du trésor si nous le trouvons un jour. Hier soir, je l'ai fait venir chez moi pour l'informer que nous avions découvert la carte et la clé. Je voulais lui faire comprendre que nous avions raison.

— Mais il ne vous a pas écouté, supposa Malcolm. Je me trompe ?

— Non. Quand je lui ai dit que j'avais rendez-vous sur le mont Royal avec monsieur Eizeiner aujourd'hui, il est devenu furieux et s'est emporté. Il a brisé l'une de mes chaises et a saccagé mon salon. Ensuite, il a volé mon cellulaire sur mon bureau et est parti. Je ne m'en suis malheureusement rendu compte que quelques heures plus tard, après qu'il ait lui-même appelé monsieur Eizeiner pour le rencontrer dans la nuit plutôt qu'aujourd'hui. Il a devancé le rendez-vous dans le simple but de mettre la main sur la clé et l'autre morceau de parchemin.

Malcolm vit Zoé serrer la bandoulière de son sac. Il savait qu'elle avait la clé en question sur elle, mais elle n'en dit rien, ce qui au fond, était sage. Trop absorbé par son histoire, Geoffrey, lui, ne remarqua nullement la soudaine réaction de la jeune femme, au plus grand soulagement de Malcolm.

— En apprenant la nouvelle ce matin en écoutant la radio, j'ai paniqué, poursuivit l'Anglais. Je ne savais pas quoi faire. Je ne voulais pas que la police remonte jusqu'à nous, alors j'ai fait ce que j'ai pu pour protéger le secret de la société. Mais ça n'a pas été très concluant, n'est-ce pas ?

Sur ces mots, Geoffrey partit à rire pour se détendre un peu. De son côté, Zoé ne bougea pas d'un poil. Le regard tremblant d'émotion, elle ne demandait pas mieux que d'arracher le visage de ce vil individu. Devinant ses états d'âme, Malcolm intervint avant qu'elle ne passe à l'acte.

— Quelles sont les intentions de ce Henry Acquart, alors ? s'enquit-il. Trouver le trésor pour lui-même ?

— Plus que ça, j'en ai bien peur. Je crois qu'il veut essayer de le détruire et d'effacer toute trace qui pourrait permettre de remonter jusqu'au *Charon*.

— Pour que personne n'apprenne la vérité ?

— En effet. Et pour que personne ne lui rappelle que son ancêtre n'était qu'un violeur et un meurtrier.

— En tuant à son tour des innocents ?

Impuissant face à cette dernière réplique du sergent-détective, Geoffrey ne put que hausser les épaules.

— Vous croyez vraiment que le *Charon* est venu jusqu'ici ? demanda Zoé, sceptique.

Découragé de tant de négativisme, l'Anglais afficha une moue de dédain, se tourna vers elle et lança :

— Ouvrez les yeux, ma chère. Et soyez réaliste. Montréal n'a pas été créé sur des bases d'éducation et de partage. Contrairement à ce que vous pensez, les bases de cette ville reposent sur la violence et le sang. Le sang des natifs, des colons et des pirates qui ont colonisé cette ville. L'équipage du *Charon* a taché ce lieu de leurs vices...

— Ce n'est pourtant pas ce que rapportent les archives et l'histoire.

— Il ne faut pas toujours croire ce que nous racontent les livres d'histoire. La plupart de ces livres ne renferment que la version de ceux qui les écrivent. Les Indiens pourraient tout aussi bien dire que les premiers colons chrétiens qui se sont installés en Amérique n'étaient rien de plus que des usurpateurs de terres. On pourrait également penser que les chrétiens ont volé la religion animiste des Premières Nations et que leur croyance en un dieu unique est venue saper la croyance des Indiens pour qui une force vitale se trouvait à l'intérieur de tout...

— Vous savez très bien que les échanges entre les colons et les autochtones étaient pacifiques ! s'exclama furieusement Zoé.

— C'est justement ce qu'on essaie de vous faire croire. Mais on se doit de respecter nos racines et ce que nous sommes vraiment au fond de nous-mêmes. On se doit de respecter la vraie histoire plutôt que les simples fragments qui nous sont transmis. On doit arrêter de vivre dans la peur de savoir que nous ne sommes pas si blancs et si purs qu'il y paraît. Cette peur fait de nous des hypocrites qui feignent d'ignorer la vérité dans l'unique but de nous donner meilleure conscience. Je vous le dis, ma chère, si vous voulez que vos branches touchent un jour le ciel, il vous faut encre vos racines jusque dans les profondeurs de l'enfer...

Voyant que Zoé et Malcolm étaient tendus devant son emportement, Geoffrey marqua une pause. Il prit une grande respiration, se calma et poursuivit en disant :

— Plus la peur de la vérité nous servira de carburant contre les autres, moins nous nous épanouirons, que ce soit en tant que personne ou en tant que peuple. Voilà ce qui en est, conclut-il en se détournant de ses interlocuteurs. Mais... ça n'a plus d'importance, maintenant. Et c'est ce que Henry n'a toujours pas compris et qu'il se refuse encore à comprendre.

— Quoi donc ? demanda Malcolm.

— Que de nos jours, tout le monde est un pirate. D'une façon ou d'une autre, tous s'approprient les choses qui leur font envie en se foutant de savoir à qui ils les subtilisent ou qui leurs gestes affectent. Aujourd'hui, le respect et l'altruisme se perdent dans le désir comme de la fumée dans le vent. C'est pourquoi, quoi que vous disiez pour défendre vos intentions, vous ne nous enlèverez pas le trésor du *Charon*. Il nous appartient de droit. C'est l'héritage de notre descendance et vous ne pouvez rien y faire.

Stupéfaits, Malcolm et Zoé demeurèrent bouche bée. Les poings fermés, Zoé fit un pas vers l'avant pour faire face à Barnes.

— Ce que j'aimerais vous casser le nez à mon tour, lui siffla-t-elle au visage. Ça me ferait tellement plaisir.

Intimidé par l'assurance de l'archiviste, Geoffrey baissa les yeux et se retourna vers Malcolm pour lui dire :

— Écoutez, détective. Je peux vous aider à retrouver Henry.

— Je ne crois pas avoir envie de votre aide...

— Émotionnellement parlant, Henry est quelqu'un d'instable. Je le sais. Mais c'est aussi un homme que rien n'arrêtera pour parvenir à ses fins.

— Croyez-moi, il va se retrouver en prison, ou mort, bien avant qu'il y parvienne...

— Vous pensez qu'il s'en soucie ? S'il a la chance de tomber sur une fortune de plusieurs millions de dollars en or et en argent, il n'en aura que faire de sa vie actuelle. Croyez-moi, il va aller jusqu'au bout. Il va tout faire pour voler et détruire les documents que vous avez en votre possession, juste pour vous empêcher de remonter jusqu'au trésor.

— Ce qui sera à notre avantage.

—Je vous demande pardon ? fit l'Anglais. Que voulez-vous dire ?

—Ce sera à notre avantage parce que nous avons quelque chose qu'il veut. Tout ce qu'il nous suffit de faire, c'est de le leurrer...

—Il est peut-être instable, mais pas con. Même qu'il est très intelligent. Et débrouillard, de plus. Il ne se laissera pas berner aussi facilement, surtout si vous vous présentez devant lui avec un insigne de police tatoué dans le front. Et d'après ce que j'ai pu comprendre, cette fille ne passe plus inaperçue non plus.

—J'imagine que vous avez un meilleur plan à proposer ? répliqua Zoé avec attitude.

—Laissez-moi y aller. Laissez-moi le rencontrer.

—Comment espérez-vous y arriver s'il ne veut plus vous voir ? argumenta la jeune femme.

—Je peux lui proposer d'échanger les lettres que vous avez contre celles qu'il possède.

—S'il ne les a pas déjà détruites, cela va de soi, lança Malcolm en se croisant à nouveau les bras.

—Sûrement pas. Il sait très bien que ces lettres constituent pour lui une monnaie d'échange. Il ne s'en défera pas tant et aussi longtemps qu'il n'aura pas la seconde moitié.

—Impossible. Il est conscient qu'il a laissé tomber le reste des lettres à la sortie de McGill.

—Je n'ai qu'à dire que j'ai profité de la confusion pour les ramasser dans la rue pendant que la police bouclait le secteur. Comme vous le savez, Henry était déjà loin quand vous avez ramassé les feuilles. Je vous assure qu'il me croira. Tout ce que je veux en échange...

—Il n'y aura pas d'échange, l'interrompit sévèrement Malcom. À l'heure où l'on se parle, estimez-vous chanceux de ne pas pourrir au fond d'une cellule. J'espère qu'on se comprend. Vous n'aurez ni les lettres ni ma reconnaissance. Tout ce que je peux vous offrir, c'est de vous laisser en liberté. Si, bien sûr, vous y tenez. Alors, pensez-y-bien...

—Est-ce que j'ai le choix ?

Sur ces mots, Geoffrey sourit au détective, mais celui-ci demeura impassible. Il préféra donc ne pas insister.

—Vous avez son numéro ? questionna Malcolm.

—Évidemment que je l'ai. Je vous rappelle qu'il a mon téléphone.

—Bien. En ce cas, appelez-le et demandez-lui de venir vous rencontrer ici, au pied de la statue. Dites-lui que vous ne lui échangez les lettres qu'à cet endroit.

—Et s'il demande à voir vos lettres avant de procéder à l'échange ? Il se pourrait qu'il n'apporte pas les siennes et qu'il les garde cachées jusqu'à ce qu'il voie ce que j'ai. Non ?

—N'essayez pas de jouer au plus fin, maugréa Malcolm.

—Je ne fais rien de tel, détective. Il faudra voir ce qu'il a avant, c'est certain. Mais je le connais. Il ne montrera pas son jeu si vous ne lui montrez pas d'abord le vôtre. S'il se méfie et si vous l'arrêtez avant que je procède à l'échange avec lui, vous pourrez dire adieu à ces lettres manquantes. Il ne vous dira jamais où elles se trouvent.

Malcolm ruminait. Il jeta un regard noir à Geoffrey, qui sans vouloir abandonner ses exigences, attendait impatiemment sa réponse, la main toujours plaquée sous son nez pour retenir la serviette imbibée de sang. Malcolm savait que le temps jouait contre eux et que la noirceur allait bientôt tomber. S'il voulait attraper ce meurtrier et réussir à l'identifier, il n'avait plus de temps à perdre. Comme il devait agir à distance, il aurait un gros désavantage s'il attendait jusqu'au soir pour fixer le rendez-vous. Dans ces conditions, il lui serait difficile d'intercepter le suspect. À contrecœur, il s'approcha de Zoé d'un pas lent, sans détacher une seule seconde son regard de sur l'Anglais.

—Donnez-moi les lettres, pria-t-il la jeune femme.

—Quoi ? s'offusqua cette dernière, estomaquée. Vous n'allez quand même pas les lui...

—Faites-moi confiance. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Zoé hésita et cligna plusieurs fois des paupières, comme si elle tentait de revenir à la réalité. Elle pinça les lèvres pour retenir ses objections, puis hocha négativement de la tête avant de fouiller dans son sac en cuir. Elle attrapa la chemise beige et la remit sans mot dire au détective.

La prestance de ce dernier parut se dédoubler quand il s'approcha de Geoffrey avec les lettres en main. On aurait dit qu'une ombre allait s'abattre sur l'Anglais tellement Malcolm se montrait sévère et intransigeant. Il se plaça directement en face de lui et lui tendit la chemise, mais sans la lâcher.

—Que ce soit bien clair, commanda-t-il fermement. Ces lettres ne sont pas à vous et ne vous appartiendront jamais. Elles sont la propriété de l'Université McGill. Je vous ai à l'œil, Barnes. Je sais qui vous êtes et où vous habitez. Si jamais vous essayez de vous enfuir avec ces documents ou encore, si vous tentez de nous jouer un tour, je vous arrête. Et croyez-moi quand je vous dis que la liste des charges que je vais vous coller sur le dos va vous faire passer le reste de vos jours en prison. Je ne pense pas que vous avez encore un siècle de votre vie à gaspiller. Ce n'est donc même pas la peine d'y penser.

Geoffrey n'eut aucun mal à comprendre que la situation n'était pas à son avantage. Aussi, son impuissance affecta légèrement sa droiture d'aristocrate. Sa confiance en ayant pris un coup, ses épaules s'avachirent quelque peu. Le pauvre se recroquevilla presque sur lui-même quand il prit la chemise du bout des doigts. Dans un parfait silence, il hocha de la tête pour confirmer au sergent qu'il acceptait.

—Maintenant, appelez-le, ordonna Malcolm. Essayons d'agir avant la nuit.

Dissimulés derrière un arbre à la lisière de la forêt, Malcolm et Zoé patientaient depuis plus d'une demi-heure. Nerveuse, l'archiviste se faisait craquer les doigts en regardant le détective sortir son cellulaire pour faire un appel. Tous deux avaient les yeux rivés sur Geoffrey Barnes, qui se tenait sur la terrasse. Les lettres sous le bras, celui-ci faisait les cent pas entre les deux lions en bronze situés à l'arrière du monument. Une vingtaine d'autres personnes déambulaient également à cet endroit pour profiter du site avant la tombée du jour. Certaines étaient assises sur les bancs tout autour, alors que d'autres se promenaient entre le trottoir de l'avenue du Parc et les sentiers du mont Royal.

— Vous croyez qu'il va se montrer ? interrogea Zoé.

Malcolm l'espérait, mais préférerait ne pas se créer de fausses joies. Il appuya sur l'une des touches de composition automatique de son cellulaire et répondit :

— Je ne sais pas. Mais gardez l'œil ouvert. Il portera sûrement un imperméable vert.

La sonnerie du téléphone retentit. À la troisième, quelqu'un décrocha.

— Commandant Ethan Laferrière.

— C'est Villeneuve...

— Voulez-vous me dire ce que vous faites, aujourd'hui, toi et Clémant ? coupa aussitôt le commandant.

— Que veux-tu dire ?

— C'est quoi le foutoir qui s'est produit à McGill, tout à l'heure ?

— Le suspect se trouvait sur place quand je m'y suis rendu, expliqua Malcolm en se gardant bien d'avouer qu'on l'avait renseigné. J'ai essayé de l'arrêter, mais il a eu le dessus sur moi...

— Je sais déjà tout ça, Clémant m'a tout raconté. Ce que je ne comprends pas, c'est que vous n'avez pas encore réussi à l'attraper ce type malgré tous les effectifs que vous avez monopolisés là-bas.

— Ce n'est qu'une question de temps. On l'aura. C'est d'ailleurs pourquoi je t'appelle.

— Tu as quelque chose ? C'est mieux de valoir le coup.

—C'est possible. Je suis dans le parc du Mont-Royal, en ce moment. Là où il y a les tam-tams. Je file une personne qui pourrait être en contact avec le suspect.

—Tu l'as vu ?

—Non, pas encore. Ils sont censés se rencontrer, mais je ne sais pas si notre homme va se présenter. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il s'appellerait Henry Acquart. Il serait originaire de Montréal et habiterait le quartier Hochelaga. Je n'en sais pas plus pour le moment.

—D'accord. J'en prends note. Et qu'est-ce que tu attends de moi ?

—J'aimerais que les agents du coin se tiennent prêts à réagir si jamais le suspect se présente. Je ne voudrais pas répéter la même erreur que tout à l'heure.

—Non, ça, je te le déconseille, prévint Ethan. Mais pour être honnête avec toi, je ne peux pas t'envoyer des unités pour une simple intuition. Pour que j'intervienne en ce sens, il me faut du concret. Des patrouilles sont encore à McGill pour terminer leur rapport. Même Clémant a laissé aux agents qui sont restés sur place le soin de s'occuper de la paperasse.

—Il est reparti ? lança Malcolm, intrigué.

—Ouais ! Il m'a appelé pour me dire qu'il avait obtenu un renseignement et qu'il quittait McGill pour faire des vérifications. Alors, j'espère que tu comprends. Je ne peux pas réduire nos forces et envoyer des hommes juste pour faire le guet.

—Bien sûr. Qu'ils soient simplement prêts à intervenir, c'est tout ce que je demande.

—Je vais voir ce que je peux faire, soupira le commandant. En attendant, tiens-moi au courant de la situation, quoi qu'il arrive. Si tu as vraiment du solide, j'irai jusqu'à t'envoyer l'armée, si tu veux. Il faut neutraliser ce gars au plus vite.

—Entendu.

Les dernières lueurs du jour disparaissaient tranquillement lorsque Malcolm raccrocha. Une teinte de bleu grisâtre couvrait l'extérieur, ce qui rendait la visibilité difficile à cette distance de la terrasse. Les lampadaires entourant le monument s'étaient allumés, mais l'éclairage tamisé ne permettait pas de bien discerner ce qui se passait dans les environs. Vêtue de son capuchon, la fermeture éclair de son manteau fermée jusqu'au cou pour contrer la froideur, Zoé continuait

malgré tout à épier Geoffrey Barnes, tandis que Malcolm commençait à douter de la venue du suspect, convaincu qu'après les événements survenus à McGill, l'homme se montrait méfiant.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda-t-il à Zoé.

— Vous avez oublié vos lunettes ?

— Deux paires d'yeux valent mieux qu'une, c'est tout. Malheureusement, je commence à me demander si Acquart n'a pas changé d'idée après nous avoir vus.

— Vous en noir, et moi en kaki, cachés dans la forêt ? rigola Zoé. Il faudrait qu'il soit vraiment paranoïaque.

— Vous tenez à le sous-estimer ?

Cette dernière question du sergent-détective dérangerait légèrement Zoé, qui retrouva aussitôt son sérieux.

— Je n'ai rien vu encore, se reprit-elle. Pas d'imper vert ou de kangourou gris, en tout cas. Vous regardez de l'autre côté ?

— J'en ai un torticolis à force de le faire, maugréa Malcolm. Il n'y a presque personne sur le terrain, et...

Ce disant, il remarqua une silhouette trapue qui s'avancait sur le gazon pour rejoindre le monument. Comme elle se tenait en dehors des projecteurs, il n'arrivait pas à l'identifier, mais il reconnaissait sa démarche.

— Il essaiera peut-être de prendre Geoffrey Barnes par surprise, chuchota-t-il sans quitter l'ombre des yeux. Il faudrait...

— Regardez... chuchota à son tour Zoé en plissant les yeux pour voir plus loin.

Intrigué, Malcolm fit de même, puis vit Barnes tout près du lion de bronze. Tout se passa alors si vite, qu'il eut à peine le temps de réagir. Un autre homme vêtu d'un jean bleu, d'un manteau de nylon rouge vif et d'une casquette enfoncée si profondément sur la tête qu'on ne pouvait discerner son visage, apparut devant la statue et fondit sur le Britannique. Sans lui laisser la moindre chance, l'homme lui arracha la chemise de sous le bras et la jeta dans la poubelle près de lui. Ensuite, il l'aspergea à l'aide d'un quelconque liquide, prit le contenant de celui-ci et le plaça au-dessus des précieux documents. Le Britannique tenta de le retenir, mais l'autre lui plaqua une main sur le torse pour l'arrêter, tout en sortant un petit briquet de sa poche à l'aide de son autre main. Du pouce, il ouvrit la tête et fit apparaître une flamme.

Ce n'est qu'une fraction de seconde trop tard que Malcolm prit conscience de ce qui se passait. Étonné, il écarquilla les yeux. Lorsqu'il vit l'individu au manteau rouge lancer le briquet dans la poubelle, il laissa entendre :

— C'est du gaz...

— C'est lui ! s'écria Zoé qui, horrifiée, se précipita hors de la forêt. Il faut l'arrêter...

— Attendez !

Malcolm enjamba à son tour les branchages au pied de l'arbre, et dégaina son *Glock 19*. Il bondit sur le sentier et courut derrière la jeune femme en criant : « Zoé, attendez ! »

Or, elle ne l'écoula pas. À la seconde où elle sortit de sa cachette, l'intérieur de la poubelle grillagée s'embrasa. Une boule de feu en jaillit, à la grande surprise des piétons qui se trouvaient à proximité des deux hommes. Barnes gesticulait et tentait de s'interposer, mais le suspect l'attrapa d'une main par le collet et le retint. Il le brusqua violemment, puis fouilla dans son manteau. En vitesse, il en ressortit un autre paquet de feuilles qu'il tint à bout de bras au-dessus de la poubelle enflammée. Les cris de supplice lâchés par Geoffrey s'entendaient à dix lieues à la ronde.

— Non, arrêtez ! cria à son tour Zoé en sautant deux à deux les marches de l'escalier pour rejoindre la terrasse. Ne faites pas ça !

Courant tout juste derrière, Malcolm reconnut le blond en dépit du nouvel accoutrement que celui-ci avait enfilé pour passer inaperçu. Le détective pouvait également voir que ce qu'il tenait au-dessus du brasier n'était rien d'autre que le reste des confessions du prêtre. Il était encore trop loin pour intervenir et il était impensable de songer à le mettre en joue, vu les badauds qui s'approchaient tranquillement après avoir été alertés par les cris de Geoffrey. Malcolm fut toutefois pris de court quand l'individu trapa qu'il avait aperçu un peu plus tôt surgit de derrière les arbres entourant la terrasse, un pistolet braqué sur la scène.

— Ne bougez plus ! s'écria Christian Clémant. Les mains en l'air, allez !

Du coup, Henry Acquart perdit son sourire malicieux et demeura figé. Il regarda tour à tour les deux sergents-détectives qui se ruaient vers lui depuis le haut de la terrasse et le côté ouest des lieux. La souricière dans laquelle il se faisait piéger lui fit montrer les dents

tant il était furieux. Geoffrey profita de ce moment de confusion pour lui arracher les feuilles des mains. Ceci fait, il le repoussa brusquement pour se défaire de son emprise. Tentant de se remettre du choc, Henry lutta pour maintenir sa poigne sur le collet de son rival, mais sans succès. Dès que Geoffrey parvint à se libérer, il tourna les talons et s'enfuit à travers le terrain gazonné qui se trouvait à sa droite, non sans tacher ses souliers de boue. Tout aussi paniqués que lui, les passants pris au centre de cette affaire s'enfuyaient de tous côtés. Visible-ment enragé, Henry fit demi-tour et plongea dans la foule hystérique.

— Arrêtez, j'ai dit ! répéta Christian en tentant de viser sa cible dans la cohue.

Malcolm essayait lui aussi de faire de même, mais Zoé courait toujours devant lui. Elle allait atteindre la poubelle en feu d'un instant à l'autre quand Christian tira un premier coup de feu. Tandis que la détonation résonnait tout autour, le projectile écorcha la colonne de granit du monument. Du coup, les cris de détresse des piétons se mêlèrent à ceux des détectives qui lançaient des ordres, et une débandade générale s'installa dans le parc. Plusieurs couraient dans tous les sens pour s'éloigner, les mains sur la tête. Sidéré, Malcolm se retrouva à côté de Zoé, qui s'était arrêtée près du lion en bronze pour éviter d'être touchée.

— Couchez-vous ! ordonna le sergent en la forçant à s'agenouiller sur le pavé. Et restez où vous êtes...

— Mais les feuilles ? paniqua la jeune femme en pointant la poubelle.

— Restez ici...

Soudain, un deuxième coup de feu les fit sursauter. Cette fois, la balle ricocha sur l'une des figures en bronze, ce qui produisit un son de gong. Aucun des tirs n'atteignit Henry, qui contourna le monument par la gauche avant de se diriger vers l'avenue du Parc. Christian passa par la droite pour ne pas le perdre de vue, et tira une troisième fois dans la foule.

L'adrénaline giclait dans les veines de Malcolm, qui maudissait encore une fois la stupidité de son collègue. Il se désolait de voir que Geoffrey Barnes était déjà loin sur le terrain.

— C'est trop tard pour les feuilles, indiqua-t-il à Zoé après s'être redressé d'un bond. Ne risquez pas votre vie pour ça. Ne bougez pas d'ici.

Sans tarder, il traversa la terrasse et passa à la droite du monument pour poursuivre le suspect. Au bout d'un moment, le manteau rouge de ce dernier apparut au centre des marcheurs qui se déplaçaient sur les deux côtés du trottoir. Alors que certains traversaient l'avenue du Parc sans se soucier de la circulation pour fuir au plus vite, trois voitures durent freiner brusquement pour les éviter. Puis une quatrième et une cinquième détonation retentirent. La dernière balle percuta de plein fouet le pare-brise d'une *Toyota Camry* beige, dont la vitre se craquela sous l'impact. Aussitôt, le jeune conducteur affolé en sortit et sauta en trombe à l'extérieur. Après avoir regardé d'où le coup de feu était provenu, il se précipita dans la direction contraire et remonta la rue pour ne pas être atteint une seconde fois. Toutes les voitures derrière la sienne furent forcées de freiner, non sans créer un bouchon qui bloqua les deux voies du sens unique.

Avec crainte, Malcolm anticipa la réaction du suspect, qui profita du chaos pour bifurquer vers l'amoncellement de véhicules. En le voyant se diriger vers la portière ouverte de la *Toyota Camry*, le détective jura entre ses dents. Il pointa son arme vers l'avant et tenta de viser le suspect avant qu'il ne s'engouffre dans la voiture, mais sans succès. Trop de gens se trouvaient dans sa ligne de tir. Il ne pouvait tout de même pas risquer de blesser quelqu'un. Il voulut crier aux gens de se coucher sur le sol, mais savait que c'était inutile. Gagnés par la peur et l'urgence de s'enfuir au plus vite, tous couraient sans se retourner. Malcolm continua donc à se rapprocher de l'avenue pour avoir le champ libre, mais à son plus grand mécontentement, un sixième et un septième coup de feu sifflèrent sur sa droite.

Sans se soucier de quiconque, Christian tirait à travers la foule pour atteindre son objectif. Malheureusement pour lui, Henry parvint à sauter sur le siège conducteur de la *Toyota* toujours en marche quand l'un des projectiles fit éclater la fenêtre droite. Le second, quant à lui, passa à travers le pare-brise déjà endommagé, qui finit complètement craquelé, et alla se planter dans le banc du côté passager sans toutefois blesser le suspect. Ce dernier n'eut qu'à se pencher derrière le volant pour se protéger. Ce faisant, il enclencha sans tarder la marche avant et poussa l'accélérateur à fond. Bientôt, les pneus crissèrent sur l'asphalte mouillé, puis la voiture dérapa avant que le suspect ne réussisse à en reprendre le contrôle. Après quoi, elle fonça vers l'avant.

Redoutant la fuite de l'homme, Malcolm s'approcha de l'avenue maintenant déserte. Lorsqu'il fut assez près pour obtenir un bon angle de tir, il fit feu. Son tir perça la carrosserie et le radiateur avant, qui cracha un nuage de fumée. Or, cela n'arrêta en rien l'élan de la voiture. À la grande surprise du sergent, plutôt que de rouler sur l'avenue, elle fila vers le trottoir, qu'elle enfourcha. Tout en écrasant la suspension et le tuyau d'échappement qui laissa une traînée de flammèches à sa suite, elle grimpa sur le gazon, son flanc droit à découvert. Malcolm en profita pour tirer une seconde fois à travers la fenêtre éclatée. Cette fois, la balle manqua de peu Henry. En fait, elle passa tout juste au-dessus de sa tête et fracassa la vitre du côté conducteur.

Au même moment, Christian vida le reste de son chargeur sur la *Toyota Camry*. Sous la fureur des tirs, le pare-brise vola en éclats, tandis que la fenêtre arrière se transforma en une toile d'araignée vitreuse. Mais la voiture ne s'arrêta pas pour autant. Lorsqu'elle bondit sur le terrain, Malcolm se retint d'appuyer sur la gâchette pour éviter d'être en feux croisés avec son collègue qui, à court de munitions, attrapa sa radio qu'il gardait sur son épaule.

Par chance, les piétons s'étaient enfuis de l'autre côté de la rue, faisant qu'aucun ne se trouvait dans la trajectoire désespérée de la *Toyota*. Mais Malcolm n'était guère rassuré pour autant. Il se demandait encore pourquoi le suspect n'avait pas emprunté l'avenue pour s'enfuir, jusqu'à ce que la voiture tourne à l'est de la terrasse pour ensuite fuser à travers le parc. Quand il comprit la raison de cette manœuvre périlleuse, une décharge électrique le parcourut. Sans hésiter, Malcolm se remit à courir.

— J'ai besoin de renforts ! s'écria Christian Clément à travers sa radio lorsque son collègue le dépassa sans même lui adresser un regard. Le meurtrier s'échappe encore ! Il traverse le parc des tam-tams à bord d'une *Toyota Camry* beige...

Sans lui porter la moindre attention, Malcolm fit feu vers l'arrière du véhicule et réussit à crever l'un des pneus. La fenêtre arrière explosa, puis la lumière des clignotants disparut. Malgré tout, Henry Acquart garda le contrôle du véhicule et continua sa course effrénée. Il zigzagua sur le gazon détrempé, au grand désespoir de Malcolm qui, saisissant soudainement le but de cette tactique téméraire, augmenta la cadence.

Seule la lumière des phares encore intacts de la voiture ressortait de la pénombre naissante. Le faisceau de chacun se braquait vers l'avant comme deux projecteurs ayant emprisonné un évadé dans leur rayon. À toute vitesse, la *Toyota* ciblait l'homme à la canadienne brune qui courait plus loin devant. Dans sa fuite, Geoffrey jeta des regards terrifiés par-dessus son épaule tout en serpentant désespérément sur le terrain pour éviter la voiture. Mais en vain. Imitant ses mouvements, Henry garda sa trajectoire jusqu'à la dernière seconde, sans laisser aucune issue à sa proie. Le buffle de ferraille fumant chargea, puis le pare-chocs avant percuta les jambes du Britannique comme une faux à travers le blé. Geoffrey roula sur le capot et les éclats de vitre saillants du pare-brise, avant d'être projeté au-delà du toit telle une poupée de chiffon. Il retomba durement sur le coffre arrière, pour ensuite s'affaler à plat ventre sur le gazon.

Le sergent-détective bouillait de rage. Même à cette distance, il pouvait voir que Geoffrey Barnes ne bougeait plus. Cela n'empêcha toutefois pas Henry de freiner brusquement, et de faire aussitôt marche arrière. Les feux brisés étaient éteints, mais Malcolm comprit très bien les intentions du suspect. À nouveau, il braqua son arme sur la *Toyota Camry*, alors qu'elle reculait sur le Britannique. La suspension fit un bond quand les roues écrasèrent le corps et le renversèrent sur lui-même. Malcolm tira trois autres coups qui traversèrent la carrosserie, mais qui ne suffirent pas à stopper la voiture.

Après s'être assuré d'avoir achevé sa cible, Henry s'empressa de repartir en marche avant. Il appuya à fond sur l'accélérateur, puis reprit sa course à travers le terrain dégagé qui s'étendait devant lui. Essoufflé, le détective vit diminuer la lumière des phares dans la noirceur, preuve que le suspect lui échappait une nouvelle fois.

Malcolm cessa de courir bien avant d'avoir atteint le corps de Geoffrey Barnes, étendu sur le gazon du parc du Mont-Royal. Il savait qu'il n'y avait aucune chance de le retrouver en vie après avoir été happé ainsi. Même qu'il ralentit sa marche et rangea son *Glock 19* dans son étui lorsqu'il perdit de vue la voiture du suspect, qui se trouvait alors au coin de l'avenue des Pins.

Plus personne ne se trouvait dans les environs, les piétons ayant tous évacué le parc. Puisque les sirènes des voitures de police résonnaient en écho à travers les rues avoisinantes, nul doute que la requête de Christian Clémant avait été transmise. Contrarié par ce second homicide, Malcolm n'y porta guère attention et s'arrêta devant le corps inanimé, plus furieux que jamais.

Geoffrey Barnes ne respirait bel et bien plus. Il reposait sur le dos, les yeux à moitié fermés, sur le gazon qui s'obscurcissait de son sang. Le choc l'avait tué sur le coup. Malcolm était à même de deviner que la nuque du pauvre homme avait été brisée, vu l'angle inhabituel de son cou. Il pouvait également voir que quatre morceaux de vitre du pare-brise de la *Toyota* étaient plantés à travers son complet gris. De même, le collet de son manteau imbibait comme une éponge l'hémoglobine qui s'échappait de ses blessures. Le danger écarté, et apercevant Malcolm devant la victime, Zoé se redressa et s'empressa de quitter la terrasse pour le rejoindre, bientôt imitée par Christian, qui lui, par contre, ne se pressa guère. Il marchait d'un pas lourd, comme une boule de quilles qu'on aurait échappée et qui roule tranquillement jusqu'au bout de l'allée. Le capuchon de Zoé retomba vers l'arrière quand elle accourut vers le corps de Barnes. Dès qu'elle arriva à la hauteur de Malcolm et qu'elle découvrit l'état dans lequel se trouvait le Britannique, elle retint un cri de surprise. Secouée, elle balbutia quelques paroles, mais rien de concret ne sortait de sa bouche. Après quoi, elle se laissa tomber à genoux sur le gazon. Malcolm fit un pas vers elle et lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Venez, lui dit-il. Ne restez pas là. Il ne faut pas toucher au corps.

La réaction de l'archiviste ne manqua toutefois de le surprendre, puisqu'elle ignore ses dernières paroles. En lieu et place, elle se pen-

cha subtilement au-dessus de Geoffrey, puis passa une main à l'intérieur de sa canadienne en faisant attention de ne pas se blesser sur les morceaux de vitre. Sous l'expression ébahie du sergent-détective qui s'apprêtait à la redresser de force, elle ressortit du manteau les feuilles jaunies et la vieille carte de la victime avant de rebondir sur ses pieds.

— Vous avez entendu ce que je viens de vous dire ? insista Malcolm en lui jetant un regard noir.

— Mais quoi ? répliqua-t-elle en feignant l'innocence et en serrant rapidement les feuilles dans son sac. Je n'étais quand même pas pour les laisser là !

Refusant d'abdiquer, Malcolm la dévisagea d'un air sévère. Intimidée, Zoé baissa les yeux pour fuir son regard. Il voulut la sermonner, l'obliger à remettre les feuilles là où elles étaient, mais se résolut à abandonner la discussion quand Christian Clément les interpella.

— Villeneuve ! cracha-t-il de là où il se trouvait. Tu l'as encore laissé partir ? Et il vient de commettre un autre meurtre en plus. C'est quoi ton problème ?

Malcolm lâcha un soupir de découragement. Il préféra se détourner de Zoé pour libérer la colère qu'il éprouvait envers son collègue. Devant ce nouveau reproche de ce dernier, il serra la mâchoire, tourna les talons et alla à sa rencontre.

— Et si tu me disais ce que tu fous encore ici, Clément ? ragea-t-il.

— Comment ça, ce que je fous ici ? Et toi...

— Ne change pas de sujet, coupa Malcolm en se plantant devant l'autre. Et ne viens surtout pas me redire que c'est parce que tu protèges mes arrières. Comment savais-tu que j'étais ici ? Tu m'as suivi ?

— Moi, je me demandais plutôt ce que tu manigançais ! s'exclama Christian. À quoi tu joues, au juste ?

— Réponds ! lui ordonna Malcolm en l'empoignant énergiquement par les pans de son manteau.

Christian tenta de se déprendre, mais Malcolm tint bon.

— Seuls mon contact et Laferrière savaient que je me trouvais dans ce parc... reprit ce dernier.

— Ouais ! Et ton contact vient de mourir lui aussi à ce que je vois...

— Comment m'as-tu trouvé ? insista Villeneuve en brusquant son partenaire.

— Oui, je t'ai suivi. Tu es content ?

Même s'il était plus petit de quelques pouces, Christian repoussa vivement Malcolm pour se défaire de son emprise. Ceci fait, il recula d'un pas pour se tenir à distance, replaça son toupet d'une main et cracha à ses pieds.

— Et tu veux savoir pourquoi ? poursuivit-il. Parce que depuis ce matin, je commence à douter de tes intentions.

— De mes... Oh ! La belle excuse ! Je te jure que là, la seule intention que j'ai, c'est de casser tes sales dents de menteur !

— Alors, vas-y ! lança Christian en invitant son opposant à s'exécuter à l'aide de ses deux mains. Allez... essaie. On verra si tu iras loin dans ta carrière après avoir écopé d'un blâme pour t'en être pris à un agent.

— J'irai certainement plus loin qu'un con qui tire dans une foule pour atteindre sa cible, siffla Malcolm qui s'avança à nouveau. Tu aurais pu blesser des innocents...

— C'est justement ce que le macchabée derrière toi est en train de te dire. Et d'ailleurs, c'était qui, ce type ?

Malcolm serra les poings, prêt à décocher une droite en plein dans la mâchoire de son collègue.

— Tu sais quoi ? rajouta Christian. Je m'en fous. Parce que moi, au moins, j'essaie d'attraper le tueur. Je ne tente pas de m'en faire un ami. Mais toi, que fais-tu depuis ce matin, à part gambader avec ta petite chérie ?

— Ha ! Ha ! s'exclama bêtement Zoé en montrant son majeur. *Fuck you !*

Amusé par l'insolence de celle-ci, Christian exhiba un grand sourire provocateur, mais n'intervint pas. Il se rapprocha plutôt de Malcolm pour lui faire face.

— Ouais ! lui chuchota-t-il avec mépris. Tu sais à quoi ça ressemble, ton truc ? Tu donnes l'impression de laisser tomber la procédure pour rouler ta petite affaire de ton côté. Qu'est-ce que tu es venu chercher ici, Villeneuve ? Tu travaillais avec ce type pour mettre la main sur ce prétendu trésor, ou tu étais en train d'accepter un pot-de-vin pour fermer les yeux sur les actions du suspect ?

Malcolm tremblait presque de rage. Ce qu'il donnerait pour défigurer ce visage mesquin qui lui vomissait son hypocrisie dessus ! De son regard, il essayait de transpercer son collègue tel un laser pour discerner de la consistance dans ses dires.

—Tu es le seul, ici, qui brasse de la merde, de Burgh !

—On verra bien ce que le commandant dira quand il apprendra ce qui s'est passé, répliqua Christian en pointant un doigt accusateur en direction de Malcolm. Je ne crois pas qu'il sera heureux de savoir qu'on a un autre gibier à ramasser... qui n'est pas le suspect.

À cet instant, Malcolm ne voulait qu'une chose : ne plus avoir ce méprisable personnage en face de lui. Même qu'il jugeait inutile de continuer à défendre ses actions, tant il avait l'impression de s'adresser à un singe. Du coup, il desserra les poings et laissa tomber sa rancœur.

—En ce cas, pourquoi tu ne lui dis pas ? maugréa-t-il.

—Oh ! Mais c'est ce que je vais faire, tu peux y compter...

—Et tandis qu'on y est, si tu aimes vraiment brasser de la merde, pourquoi tu ne t'occupes pas de ce nouvel incident ? Après tout, c'est toi qui a passé l'appel au poste, non ?

Ce sarcasme effaça tout sourire du visage de Christian, qui se tut. Écœuré par le comportement de son collègue, Malcolm ajourna la discussion, se retourna, et fit signe à Zoé de l'accompagner. Sans dire un mot, cette dernière le suivit aussitôt. Pris au dépourvu, Christian mâchonna ses mots avant de s'écrier, les deux mains sur les hanches tel un conquérant :

—Tu te désistes encore, c'est ça ? Au fond, c'est tant mieux. Ça démontre que tu n'es pas de taille pour cette promotion. Hé ! Tu comprends ce que je te dis ?

Voyant que Malcolm ne l'écoutait plus, il haussa le ton.

—Hey ! Où est-ce que tu vas, comme ça ?

—À toi de me le dire si tu es si fin ! riposta Malcolm qui, furieux, ne se retourna même pas.

Il se sentait mieux à chaque pas qui l'éloignait de son collègue, qu'il abandonna malgré lui à côté du corps de Geoffrey Barnes. Marchant près de lui, Zoé soupira, soulagée de fausser elle aussi compagnie au second sergent-détective. Ils traversèrent le terrain gazonné, puis rejoignirent le trottoir de l'avenue du Parc.

Les sirènes des voitures du SPVM envahissaient le quartier, tandis que leurs gyrophares commençaient à teinter l'obscurité de bleu et de rouge tout autour du parc. Deux véhicules roulant au haut de l'avenue s'immobilisèrent plus loin sur leur gauche, là même où se trouvait l'amoncellement de véhicules pris dans le bouchon de circu-

lation. Une autre patrouille passa sur le trottoir en face du monument pour parvenir à les contourner, avant de retourner sur la voie déserte et de continuer sa route vers le sud, par où s'était enfui le suspect. Elle passa en trombe devant Malcolm et Zoé, qui profitèrent du bouchon de circulation pour traverser les quatre voies libres de l'avenue du Parc jusqu'au terre-plein central. Ils étaient tout près du carrefour de l'avenue Duluth Ouest, mais la circulation n'étant pas encore arrêtée au nord, ils durent attendre quelque peu pour passer de l'autre côté.

— Où allons-nous ? s'enquit Zoé, visiblement inquiète.

— Je ne sais pas, répondit Malcolm. Le mieux est de s'éloigner d'ici avant qu'ils ne ferment tout le secteur. Retournons au camion pour le moment...

La sonnerie d'ovni du téléphone de l'inspecteur se fit entendre lorsque le feu de circulation du carrefour voisin tomba au rouge. Cela permit au duo de traverser les quatre voies suivantes. Cette fois, Zoé préféra ne pas critiquer le son, laissant Malcolm prendre l'appel dès qu'ils atteignirent l'autre trottoir.

— Sergent-détective...

— Mais qu'est-ce qui se passe, bon sens ? l'interrompit la forte voix du commandant Laferrière. Tout le monde appelle du parc du Mont-Royal et toutes les lignes clignotent comme des sapins de Noël !

— Le suspect a fini par se pointer, chef, mais je n'ai pas réussi à le reconnaître tout de suite...

— Et il est encore en cavale selon ce que j'ai pu comprendre ?

— Oui, à bord d'une *Toyota Camry* beige...

— Oublie ça, poursuivit le commandant. Une des patrouilles vient de retrouver la voiture derrière le stade Percival-Molson. Le suspect l'a abandonnée et on pense qu'il se déplacerait maintenant à pied.

Malcolm jura entre ses dents. Mécontent de la situation, il coupa par le terrain du parc Jeanne-Mance pour rejoindre plus rapidement l'avenue Duluth Ouest, suivi de Zoé qui s'encapuchonna à nouveau.

— Il porte un jean et un manteau rouge... indiqua-t-il à son supérieur.

— Je croyais que tu le filais en douce et que tu avais la situation en main, Villeneuve ? Explique-moi comment il a pu causer un pareil carnage !

— Il a semé la panique dans la foule... commença Malcolm avant de réfléchir une seconde à ce qu'il allait ajouter.

Il était évident que son commandant n'était pas d'humeur à entendre des excuses. C'est pourquoi il préféra ne pas justifier les derniers événements.

— On a tiré pour tenter de le neutraliser, reprit-il, mais il s'est emparé d'une voiture et s'est enfui...

— *On* a tiré ? s'exclama le commandant, stupéfait. Bon sens, Villeneuve ! Tu veux bien arrêter de défendre Christian ? Je sais très bien que tu as trop de jugement pour ouvrir le feu dans une foule. Clément est là-bas, aussi, je le sais très bien. C'est lui qui vient de lancer la poursuite contre le suspect. Alors, arrête de jouer au bon gars et sois honnête, veux-tu ?

Frappé par les paroles du commandant, Malcolm ralentit quelque peu le pas. N'étant pas du genre à se sentir blessé dans son orgueil, il prit conscience qu'autour de lui, tout n'était pas que noir ou blanc. Lorsqu'il sortit du parc Jeanne-Mance pour gagner son *Mitsubishi Montero* garé le long du trottoir de l'avenue Duluth Ouest, il décida de laisser tomber sa retenue.

— Tu savais, toi, que Clément venait me rejoindre au parc ? demanda-t-il à son supérieur en plissant les yeux.

— Non, je ne lui ai rien dit au sujet de l'opération que tu menais...

— Je sais, ce n'est pas ce que je voulais dire. Il était déjà là lorsque je te parlais, tout à l'heure. Il m'a dit qu'il m'avait suivi, mais j'en doute.

— Pourquoi ? Il était peut-être lui aussi en contact avec ta filature.

— Je ne pense pas non plus. Mon contact, un homme du nom de Geoffrey Barnes, m'avait expressément indiqué qu'il ne voulait parler qu'à moi, et à personne d'autre.

— Tu n'as qu'à demander à Christian.

Malcolm soupira. De sa main libre, il déverrouilla les portières de sa camionnette et indiqua à Zoé d'y monter.

— C'est impossible, expliqua-t-il en grimpant sur le siège conducteur. En s'enfuyant, le suspect a attaqué mon contact. Il l'a happé avec la voiture, et le type est mort sur le coup.

— Bordel ! jura le commandant en frappant fortement sur son bureau. Ne me dis pas qu'il y a un autre mort là-bas ?

—Malheureusement, oui. Clémant est resté sur place pour s'occuper de tout.

Ethan Laferrière grogna à l'autre bout de la ligne. Pendant qu'il marquait une pause, Malcolm pouvait l'entendre faire pianoter ses doigts sur son bureau, comme il le faisait chaque fois qu'il était impatient ou contrarié.

—Bon, se reprit-il d'une voix plus grave et posée. Je comprends que tu ne veuilles pas t'asseoir avec Clémant pour boire une bière, c'est normal. Même moi, ça m'ennuierait, je te l'avoue. Mais ce serait préférable de bien vous entendre si vous devez travailler ensemble dans cette unité. J'ai hâte de voir ce que vos rapports vont raconter, parce que je t'avoue que je ne sais plus trop quoi penser.

Ses doigts cessèrent de s'agiter quand le son cacophonique d'une radio en arrière-plan se fit entendre. Apparemment, quelqu'un divulguait des renseignements quant à la poursuite en cours. Au bout d'un moment, le commandant poursuivit la discussion.

—Dis, pourquoi ne prendrais-tu pas le reste de la soirée pour te reposer ?

—Chef! s'indigna Malcolm. Ce n'est qu'une question de temps avant...

—Je pense que tu en as déjà assez fait pour aujourd'hui. Au moment où on se parle, des agents ferment le secteur du parc et continuent de chercher le suspect. Il ne pourra pas aller très loin. Ils vont finir par lui tomber dessus.

—Et s'ils n'y parviennent pas ?

—Chaque chose en son temps. D'ailleurs, j'ai transmis les informations que tu m'as fournies plus tôt. Il y a bel et bien un Henry Acquart qui loue un appartement dans le quartier Hochelaga. En plus, ce gars-là possède un casier judiciaire. Il y a dix ans, il a purgé une peine de trois ans de prison pour avoir agressé le commis d'un dépanneur à main armée. J'ai fait poster deux patrouilles devant chez lui, pour le cas où il reviendrait. Aussi, nous sommes en train de vérifier les contacts qu'il pourrait avoir dans son milieu de travail ou au sein de sa famille. Il ne pourra plus rester caché longtemps, maintenant. Tu as raison sur ce point, ce n'est qu'une question de temps. Donc, tu peux prendre la soirée pour te remettre de tout ça. D'accord ?

—C'est un ordre, chef? bougonna Malcolm.

—Prends-le plutôt comme une suggestion. C'est quand même moi qui vais devoir expliquer aux supérieurs et à la presse ce qui s'est passé. Aussi, question de me faciliter la tâche, j'aimerais bien que Christian et toi n'en rajoutiez pas.

—Et pour Clément ?

—Laisse-moi m'occuper de lui. Dès qu'il aura terminé son rapport, je veillerai à lui parler. De ton côté, va prendre un verre ou va manger. Tu l'as bien mérité. Je te rappelle si j'ai besoin de toi.

Malcolm grommela. Ça sentait le rapport disciplinaire à plein nez ! Il aurait bien voulu ajouter quelque chose pour sa défense, mais il s'en abstint. Il était rebuté à l'avance par les fausses allégations que son collègue lancerait certainement contre lui pour sauver sa propre peau. Néanmoins, il préférerait se fier au jugement du commandant qui saurait sûrement discerner la part de vérité qui se diluait dans cette affaire. Il se dit de plus qu'il n'avait ni l'intention ni le besoin de faire un pleurnichard de lui-même pour se faire valoir.

—Compris, chef, dit-il sans conviction.

Déçu, il glissa son doigt sur l'écran de son cellulaire pour clore l'appel et resta immobile. Le regard fixé sur le pare-brise, il prit une grande respiration pour retrouver sa concentration.

Devant lui, les lampadaires éclairaient quelque peu l'avenue, tandis que les branches dénudées des arbres retombaient au-dessus de la voie, jusqu'au mur de brique délimitant le terrain sur sa droite. On aurait dit un corridor qui se poursuivait jusque dans l'obscurité parsemée du bleu et du rouge des gyrophares. Assise près de lui dans la camionnette, Zoé retira son capuchon et replaça timidement ses cheveux derrière ses oreilles. Ne sachant trop comment aborder la conversation, elle pivota sur son siège pour faire face à Malcolm, qui ne broncha pas tant il était perdu dans ses pensées.

—On dirait bien que vous n'avez pas reçu de bonnes nouvelles, se risqua-t-elle à dire.

Toujours aussi distrait, le détective ne pensait plus qu'à trouver une façon d'arrêter le suspect sans nuire davantage au commandant ou à l'enquête en cours.

—Si vous voulez, je peux... retourner à l'hôtel, proposa Zoé en voyant qu'il ne réagissait pas. Je ne veux pas être un fardeau...

—Non, c'est trop dangereux.

Malcolm serra son téléphone sans pour autant se retourner vers sa passagère. Après une autre grande respiration, il enfonça sa clé dans le contact, démarra, puis ses phares percèrent la noirceur devant eux.

— S'ils ne l'attrapent pas ce soir, il y a toujours une chance pour qu'il s'en prenne encore à vous. Vous lui avez pris les feuilles, après tout, dit-il avec un ton de reproche dans la voix. Non ?

— Malcolm, écoutez... les autres documents étaient ruinés. Il les a tous brûlés. Il n'y avait plus rien dans la poubelle. Je ne pouvais pas laisser les autres comme ça et faire une croix sur tout ce qu'on a trouvé aujourd'hui...

— Je sais, et je comprends votre intention. Ce n'est pas la peine de vous justifier, même si vous venez de voler une pièce à conviction.

En réflexion, Malcolm enclencha la marche avant, mais laissa son pied sur le frein pour laisser son véhicule immobilisé. Il comprenait que Zoé et lui avaient tous les deux enfreint la loi. Mais pour l'heure, cela n'était pour lui qu'un simple détail. Refusant de se laisser abattre, il resta positif, préférant se concentrer sur ce dont il avait encore le contrôle, en l'occurrence, la protection Zoé, qui restait tout de même dans la mire du suspect.

— Vous avez vu comme moi que le meurtrier ne tient pas à ce que ces feuilles soient découvertes. Tant que vous les aurez avec vous et qu'il sera en liberté, c'est plus prudent, pour vous, d'éviter d'être seule. En particulier au centre-ville. J'ai l'impression que ce Henry Acquart a beaucoup plus de jugeote que je le croyais.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? s'enquit Zoé.

— Eh bien... il n'y a pas grand-chose à faire. Je viens d'être mis sur le banc, maugréa Malcolm. Je ne peux rien faire de plus pour l'instant. Alors, si cela ne vous incommode pas trop, vous pouvez m'accompagner.

— Où ça ?

— Je vous propose de prendre refuge chez moi. Vous pourrez vous y cacher pour la soirée ou... aussi longtemps que le suspect courra. Ce sera plus sécuritaire pour vous.

Ne s'attendant pas à une telle proposition, Zoé demeura muette quelques secondes. Si elle acceptait son offre, le sergent-détective se disait qu'il aurait l'esprit plus tranquille. Ainsi, elle ne risquerait pas sa vie seule chez elle ou au fond d'une chambre d'hôtel accessible à tous. Touchée, la jeune femme finit par lui adresser un sourire.

— Je suis d'accord avec vous, répondit-elle. Je vous remercie.

— Ce n'est rien...

Malcolm leva son pied du frein pour s'engager sur l'avenue, abandonnant derrière lui le clignotement des lumières d'urgence qui mitraillait tout le parc du Mont-Royal. Le simple fait de s'éloigner de cette cohue pour prendre le chemin de la rue Saint-Urbain l'aidait à mieux respirer.

— Si je peux au moins réussir, aujourd'hui, à faire quelque chose sans commettre de bétise, ce serait bien. Pas vrai ?

Zoé ouvrit la bouche pour répondre, mais rien n'en sortit. Elle préféra regarder vers l'avant plutôt que de dire n'importe quoi. Toujours déçu et irrité, Malcolm savait bien qu'il avait intimidé la jeune femme en faisant ressentir sa frustration. Il changea donc de sujet pour mettre un terme au malaise qui s'était installé entre eux.

— Alors, ces feuilles ? lança-t-il. Elles ne sont pas trop abîmées j'espère ?

Hésitante, comme si elle se sentait honteuse de les sortir devant lui, Zoé releva le rabat de son sac. Elle fouilla à l'intérieur, et en ressortit la fiche transparente de Geoffrey Barnes. Le plastique s'était froissé au moment de l'accident et des gouttes de sang maculaient toujours sa surface. L'une des feuilles s'était pliée, mais les autres semblaient intactes, y compris la carte en vieux parchemin.

— On ne dirait pas. La fiche les a protégées.

— Tant mieux, répliqua Malcolm en étirant le bras pour allumer la lampe de lecture au-dessus de sa tête. Et qu'est-ce qu'elles racontent, celles-là ?

Surprise, Zoé leva la tête vers lui. Ce faisant, ses pupilles se rétrécirent sous l'effet de la lumière soudaine. Puis elle fixa le détective avec un air d'incompréhension.

— Pourquoi ? voulut-elle savoir. Ça vous intéresse, maintenant ?

— Au point où nous en sommes... Nous en avons pour un petit moment avant d'arriver chez moi et... je n'aime pas les silences gênants. Alors, allez-y, je vous écoute.

Zoé était rassurée de savoir que son acolyte acceptait de coopérer. Sans attendre, elle s'empara de la fiche et en retira chacune des feuilles avec la plus grande des précautions. Après avoir vérifié si elles étaient dans le bon ordre, elle expira longuement, fit craquer les jointures de ses doigts et saisit la première feuille.

— Voilà, souffla-t-elle nerveusement. C'est la partie qu'il nous manquait. Elle reprend exactement là où s'était arrêtée l'autre, c'est-à-dire le vendredi 21 mai 1604. Ça dit : *Jacobus de Villa me demanda de revenir à son chevet une dernière fois, une semaine à peine après qu'il m'avait raconté sa péripétie. J'avais à peine réussi à fermer l'œil depuis, trop troublé par mes propres pensées...*

Montaigu-Zichem, Pays-Bas espagnols - vendredi 21 mai 1604

Jacobus de Villa me demanda de revenir à son chevet une dernière fois, une semaine à peine après qu'il m'avait raconté sa péripétie. J'avais à peine réussi à fermer l'œil depuis, trop troublé par mes propres pensées...

Le jésuite Pierre-Victor Palma-Cayet déposa sa plume sur le papier lorsqu'il entendit son apprenti ouvrir la porte de leur chambre. Il savait ce qui s'en venait, mais Augustin Damien le lui rappela tout de même, debout dans l'embrasure, lanterne allumée à la main.

— Il... il est ici, bégaya le jeune apprenti sans trop de conviction. Il vous attend.

Le père Cayet recula sa chaise pour s'éloigner du bureau et délaissa sa lettre dans l'intention d'y revenir plus tard. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il dégagea sa barbe du col de sa tunique grise et se dirigea vers la porte, son chapelet enroulé autour du poignet. Il prit la lanterne des mains d'Augustin, qui, les sourcils froncés, n'avait guère l'air d'avoir confiance en l'homme qui patientait à l'extérieur.

— Ça va aller, le rassura le père Cayet. Ne vous en faites pas.

— Mais... maître... vous êtes certain que...

— Absolument. Faites donc du thé chaud durant mon absence. Je ne serai pas parti longtemps.

Peu rassuré, l'apprenti accepta. Il scruta craintivement l'homme sombre qui se tenait dehors, puis referma tranquillement la porte. L'individu avait une stature forte et un regard que rien ne semblait ébranler. Sous le ciel étoilé de la nuit naissante, on aurait dit que l'ombre de la faucheuse attendait le prêtre.

Après avoir reconnu l'ouvrier qui accompagnait le marin espagnol, le père Cayet allait à sa rencontre quand il entendit l'apprenti glisser le loquet de côté pour barrer la porte. Le jésuite n'était guère effrayé par la présence de l'homme, car il savait que Jacobus de Villa n'avait plus la force de se déplacer. Voilà pourquoi cet homme était venu l'informer des intentions du marin et l'escorter jusqu'à sa chambre. Le père dut toutefois faire un effort pour garder son sang-froid quand la lumière de la lanterne lui fit découvrir le regard presque

sans pupilles de l'ouvrier, un regard aussi noir que ses longs cheveux. Habillé d'un pantalon et d'une chemise malpropre à manches courtes, ce dernier dévoilait ses avant-bras musclés, barrés de cicatrices et de grossiers tatouages en forme de sabre. Dès qu'il fut rejoint par le jésuite, il l'invita à le suivre, fit demi-tour, et marcha à travers le chantier boueux de la nouvelle église.

— Comment va-t-il ? lui demanda le père Cayet, alors qu'il marchait à ses côtés.

L'ouvrier le regarda, puis, tout en restant de marbre, répondit d'une voix rocailleuse :

— Vous feriez mieux de vous concentrer sur vos prières, mon père, parce qu'il n'en a plus pour très longtemps.

Le prêtre n'ajouta rien quand l'homme se détourna à nouveau de lui. Il le suivit jusqu'à la petite chambre du marin, à la limite du chantier, puis les deux y entrèrent.

À l'intérieur, le vacillement de la lumière des chandelles dessinait des ombres sur les murs. Le peu de flammes qui restait s'accrochait à l'amas de cire fondue dans le coin gauche de la chambre. Celle de la lanterne du prêtre éclaira beaucoup mieux le lit qui s'appuyait contre le mur de droite et sur lequel gisait à découvert Jacobus de Villa. Ses forces s'étant éclipsées, le marin ne ressemblait plus qu'à une frêle silhouette dont les os apparaissaient à travers la chair. Même le pantalon taché qui le vêtait flottait autour de sa taille squelettique. Ses yeux fiévreux fixaient le néant invisible qui l'entourait, jusqu'à ce qu'ils remarquent la présence du prêtre et de l'ouvrier. Il tourna alors lentement la tête vers eux, et s'efforça de soulever un bras pour indiquer au père la chaise qui se trouvait toujours devant le lit.

Chagriné par la condition du marin, le jésuite posa sa lanterne sur le sol pour ne pas l'éblouir. Dérangé par l'horrible senteur de moisi qui régnait à l'intérieur de la pièce, il plaqua une main sous son nez et alla s'asseoir au chevet de son hôte. De son côté, l'ouvrier, qui se tenait dans l'ombre, près de la porte, se croisa les bras.

— Merci... d'être venu, murmura péniblement le marin de sa voix d'outre-tombe.

— Vous tenez à vous confesser encore ? demanda le père Cayet.

Jacobus fit un mouvement de la tête presque imperceptible, comme pour répondre oui.

—Pour... *prendre le large*, enchaîna-t-il en essayant de sourire. Pour être en paix... là où... votre Dieu pourra m'accueillir...

Le prêtre comprit que Jacobus de Villa ne l'avait pas fait venir pour se confesser, mais bien pour recevoir les derniers sacrements. Il l'écouta tout de même avec attention, mais la fièvre avait eu raison du pauvre bougre. Les délires qu'il articulait étaient plus qu'incompréhensibles, comme s'il ne lui restait que la force d'exorciser ses pensées. N'ayant pas de l'huile sainte pour procéder à l'extrême-onction, le père Cayet se leva tout de même pour barrer le front du marin à l'aide de son pouce. Ce faisant, il nota que le moribond avait les deux mains libres. Après que ce dernier l'eut remercié de sa bonté, le prêtre, plutôt que de partir, fut gagné par la curiosité. Il s'agenouilla près du lit pour se rapprocher du malade et lui chuchoter :

—Qu'avez-vous fait du trésor des natifs dont vous me parliez ?

Sourire serein aux lèvres, le marin s'efforça de soulever une dernière fois son bras pour pointer du doigt la table de chevet située tout près de lui. Il désigna ensuite un vieux linge placé dessus, puis laissa retomber lourdement son bras sur le matelas.

—À... l'intérieur, articula-t-il, à bout de souffle.

Intrigué, le père Cayet se redressa et s'empara dudit tissu. Voyant qu'il contenait quelque chose, il le déroula soigneusement et aperçut la sculpture que Jacobus de Villa avait finalisée. Admiratif, il tomba dans un mutisme complet.

Les chandelles éclairaient la statuette cachée dans le linge. Leur lumière chaleureuse faisait ressortir la couleur caramel du bois de chêne dans lequel elle avait été taillée. Elle portait dans ses bras l'Enfant Jésus, qui lui tenait un globe. Les détails plus foncés et sculptés d'une main experte découpaient avec précision les vagues du drapé de la robe et des cheveux des deux personnages. D'une hauteur d'environ six pouces, l'œuvre resplendissait malgré sa petite taille. Le jésuite se sentait presque apaisé du simple fait de poser les yeux sur elle.

—À l'intérieur... oui, dit Jacobus, en souriant, avant de fermer les yeux pour se reposer.

Curieux, le prêtre mit fin à sa contemplation et réfléchit aux paroles du marin. Avec soin, il examina la statuette plus attentivement, et remarqua le petit piédestal plus foncé de couleur chocolat. Jacobus avait bouché l'intérieur creux de son œuvre en collant un autre morceau de bois dessous, de façon à ce qu'il ne fasse qu'un avec elle.

— Elle est... à vous maintenant, dit le marin à moitié inconscient. Je vous l'offre...

— Je ne peux accepter un tel objet...

— Je vous en fais cadeau. Pour... votre bonté...

L'air de ne plus être conscient de la présence du prêtre, Jacobus ne l'entendait plus. Il souffla ses paroles comme une dernière volonté avant de s'endormir pour de bon.

— Et... pour votre Dieu... Merci.

Sachant qu'il ne pouvait lui refuser son souhait, le père Cayet acquiesça en silence. À contrecœur, il referma le linge sur la statuette et fit un dernier signe de croix au-dessus du marin.

— Allez en paix, mon fils, chuchota-t-il.

Cette dernière phrase, Jacobus de Villa ne l'entendit pas. Alors qu'il était étendu sur le matelas, ses respirations s'espaçaient de plus en plus. Il était prêt à s'éteindre. Le jésuite était désolé de n'avoir pu lui soutirer davantage d'informations pour mener à bien sa mission. Il détourna son regard du corps, puis reprit sa lanterne. Il adressa un hochement de tête à l'ouvrier, qui fit de même avant de lui ouvrir la porte pour le laisser partir. Le père repassa sous le ciel étoilé, plutôt troublé de sa rencontre avec Jacobus de Villa. Il trotta d'un pas distrait dans l'intention de retourner à sa chambre, lorsqu'à mi-chemin, au centre du chantier boueux et désert, il fut interpellé par l'ouvrier qui, l'air grave, revenait vers lui.

— Mon père, attendez ! s'exclama l'homme.

D'un pas rapide, il marcha jusqu'au prêtre, puis s'arrêta devant lui, dardant un regard insistant dans le sien.

— Qu'allez-vous faire de cette statuette ?

— Eh bien... pour vous dire la vérité, je n'en sais trop rien, répondit le prêtre. C'est une œuvre magnifique, je l'admets, mais... mon vœu de pauvreté m'interdit de posséder de telles reliques.

— Je vous déconseille de l'abîmer de quelque manière que ce soit.

— Quoi ? Bien sûr que non. Je ne suis point iconoclaste. Peu importe le contenu du trésor de ce pauvre homme, je ne ferais jamais une telle chose.

— C'est ce que nous verrons, répliqua l'ouvrier d'un ton menaçant.

La confiance du prêtre s'estompa quelque peu. Il jeta un œil tout autour du chantier, mais ne vit personne d'autre qu'eux dans les parages, ce qui ne le rassura guère.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit-il. Vous voulez la garder pour vous ?

— Je veux dire que je vous raccompagne à Paris, mon père, pour m'assurer que vous ferez don de cette statuette.

— Je vous assure que ce n'est pas nécessaire...

— Croyez-moi. J'y tiens.

L'insistance de l'ouvrier déconcerta le prêtre, qui ne savait pas du tout à qui il avait affaire. Du coup, il se sentit intimidé.

— Qui êtes-vous donc pour vous imposer ainsi ? questionna-t-il.

L'ouvrier s'approcha d'un pas et fit face au jésuite, dont les traits tirés du visage trahissaient la retenue dont il faisait preuve.

— Quelqu'un qui ne cherche que l'absolution, siffla l'ouvrier entre les dents.

— Bien. C'est bien. Mais... si nous devons faire un bout de chemin ensemble, nous pourrions nous présenter, non ? suggéra le prêtre d'une voix hésitante. Vous avez un nom ?

— Bien sûr, rétorqua l'ouvrier avec un air grave. Thomas Klay. Et c'est tout ce que vous saurez sur moi. Pas la peine d'en demander plus.

Cela dit, il tourna les talons et repartit à la chambre de Jacobus de Villa. Laisse à ses interrogations, le père Cayet resta au centre du chantier à le regarder s'éloigner, non sans se demander qui pouvait bien être cet homme aussi menaçant. Son nom ne lui disait rien, mais cela lui importait peu, car de toute façon, il n'avait pas envie d'en connaître davantage sur lui. Si cet homme désirait simplement faire le voyage de retour avec eux, il valait mieux lui accorder cette faveur pour éviter qu'il s'en prenne à lui ou à son apprenti. Sur ce, le père retourna à sa chambre pour poursuivre l'écriture de sa lettre.

Paris, France - dimanche 27 juin 1604

De retour à Paris, le dénommé Thomas Klay m'obligea à tenir ma promesse et à donner la statuette. Je suivis son conseil, ce qui me permit de me défaire du doute qui me tracassait, et avec lequel je ne puis malheureusement effectuer ma profession. Je décidai de faire don

de la statuette à un ami, l'illustre Révérend Père Léonard de l'Ordre des Capucins de Paris, pour qu'elle puisse orner sa chapelle. Dès lors, je n'entendis plus parler de Thomas Klay, qui disparut dans la ville. Cela me déconcerta un peu et c'est pourquoi j'omis de parler de cet homme et de la statuette lorsque je fus convoqué par Sa Majesté, le roi Henri IV, pour lui faire le rapport de ma mission. Je ne lui mentionnai que la vérité, à savoir que le Charon et le San Pedro avaient tous deux péri en mer, à un endroit inconnu, et que le dernier survivant s'était éteint sans que personne ait cru à ses délires, pas même moi. Le roi se concentra donc plutôt sur ses expéditions de colonisation du Nouveau Monde, et je pus ainsi retourner à mon écriture et à mon enseignement.

Un doute persiste tout de même au fond de moi... Et si ce marin espagnol m'avait dit la vérité? Comme je ne puis désormais m'en assurer, et comme ma promesse de silence m'oblige à ne divulguer ce voyage à personne, j'ai décidé de jeter ma confession sur ce papier. Il s'agit après tout de l'Histoire, et je crois qu'il est bon de cacher mon récit dans l'une de mes œuvres, pour que celle-ci survive elle aussi au temps. Je m'en remets donc à ma foi. Je garde espoir que ce geste apaisera ma conscience, pour je puisse être en paix et profiter du temps qu'il me reste sur cette terre, libéré de tout doute.

Pierre-Victor Palma-Cayet, 1604.

Montréal, Québec - vendredi 25 octobre 2019

Je m'en remets donc à ma foi. Je garde espoir que ce geste apaisera ma conscience, pour je puisse être en paix et profiter du temps qu'il me reste sur cette terre, libéré de tout doute.

Zoé prit une grande inspiration et termina sa lecture.

— Et c'est signé : *Pierre-Victor Palma-Cayet, 1604.*

Roulant maintenant dans le quartier Westmount en direction de chez lui, Malcolm eut un moment de silence, par respect pour le jésuite. Il en fut tout autrement pour Zoé qui, elle, s'emballa.

— *Oh My God!* Thomas Klay ! s'exclama-t-elle en sautillant sur son siège. J'ai du mal à le croire !

— Un de vos amis ?

— Thomas Klay, Malcolm. Vous vous imaginez ?

— Euh... non, pas vraiment. N'oubliez pas, je n'y connais rien.

— C'est Benjamin Alexander, dit Zoé, le capitaine du *Charon*.

— Quoi ? Vous en êtes sûre ?

— Évidemment ! Je vous ai dit que Alexander était brillant et...

Alors que la jeune femme se tourna sur son siège pour faire face au sergent-détective, l'une des feuilles glissa de son sac et aboutit à ses pieds, sur le tapis en caoutchouc. En vitesse, elle se pencha pour la ramasser, puis resserra le reste de la lettre et la carte dans la fiche plastique pour éviter de les abîmer. Elle le fit du bout des doigts, comme si elle manipulait un document inestimable.

— On le disait instruit et prudent, enchaîna-t-elle en remettant le tout dans son sac. Chaque fois qu'il posait un pied à terre, il utilisait un faux nom pour ne pas se faire attraper. Et le pseudonyme qu'il avait justement utilisé en Angleterre avant de voler le *Charon* était Thomas Keys. Lors de la rencontre avec ce prêtre parisien, en Belgique, il a sûrement décidé de franciser son nom. Vous voyez ? Pour passer inconnu, au lieu de *Keys*, il a dit qu'il s'appelait *Clés*.

— Et ça sonne comme...

— *Klay*, exactement. Même la description que le prêtre donne de cet homme concorde avec celle qu'en avait faite le quartier-maître du *Charon*, Robert Gray.

—Donc, si je comprends bien ce que vous êtes en train de me raconter...

—Ça signifie que le capitaine Alexander serait débarqué du *Charon* en même temps que le marin espagnol, qu'il l'aurait suivi jusqu'à Montaigu, et qu'il serait devenu lui aussi ouvrier là-bas.

—Mais pourquoi ?

—Pour... veiller sur le trésor, d'après ce que je peux voir, supposa Zoé en haussant les épaules.

—Vous voulez dire... sur le trésor que le marin aurait caché dans la statuette de la Vierge ? Il aurait abandonné le *Charon* et toutes ses richesses rien que pour ça ?

—Ça me semble ridicule, en effet.

Zoé devint songeuse lorsque Malcolm s'engagea dans le sens unique du Chemin Anwoth. Il continua à rouler, puis ralentit tranquillement à la vue de son domicile.

—Une statue de Montaigu, laissa-t-il entendre. Ce nom me dit quelque chose.

—Vous l'avez sûrement déjà entendu, parce qu'il y en a plus qu'une dans le monde. Apparemment, des dizaines de statuettes comme celle-là auraient été taillées dans ce bois de chêne. On en dénombre en France, en Belgique, en Espagne, et même au Canada.

—Comment le savez-vous ?

—Histoire de l'art, répondit Zoé d'une voix amusée. Ce qu'il y a au moins de bien, avec les études, c'est que ça ne vous laisse pas dans l'ombre. Dans mon cas, c'est le nom de Klay qui me dérange. Je n'arrive pas à me souvenir où j'ai vu ce nom. Je l'ai sur le bout de la langue, mais... Je pourrai utiliser le Wi-Fi lorsqu'on sera chez vous ? La pile de mon téléphone est presque morte et je dois absolument trouver ce que je cherche avant de devenir folle.

—Oui, bien sûr. Nous sommes arrivés, justement.

Le sergent-détective tourna dans une large cour carrelée qui s'étendait sur le côté d'une luxueuse maison en pierre de deux étages de style victorien. Malgré la présence d'un garage dont la porte éclairée par les phares de la voiture était en fini de bois rustique, Malcolm préféra se garer à l'extérieur. Lorsqu'il éteignit le moteur, seuls les lampadaires et la lumière d'entrée faisaient ressortir la demeure de l'obscurité.

— C'est à vous ? s'exclama Zoé en penchant la tête pour entrevoir la cheminée et le toit à travers le pare-brise. Je devrais travailler dans la police, moi aussi, ça semble payant...

— C'est à moi et à ma femme, se permit de préciser Malcolm en ouvrant sa portière pour descendre du camion.

— Elle fait quoi dans la vie, votre femme ?

— Elle travaille pour le gouvernement.

— Je vois. Et... elle acceptera de recevoir une inconnue chez elle ?

— Elle est en voyage d'affaires à Québec. Elle y sera toute la semaine. Ça va aller.

Zoé sortit et referma sa portière quand Malcolm la devança sur le chemin pavé menant à la porte d'entrée. Une pancarte de la compagnie immobilière *Remax* était plantée sur le terrain, sur laquelle se trouvaient le numéro de téléphone et la photo d'une agente toute souriante. Curieuse, Zoé allait interroger son hôte à ce propos, mais ce dernier devina aussitôt ses pensées.

— Eh oui, dit-il, elle est en vente. Alors, ne faites pas attention au désordre. C'est un peu le bordel avec toutes ces boîtes qui traînent ici et là.

— Vous déménagez ? C'est dommage. C'est une si belle maison.

La jeune femme fit l'effort de ne plus poser de question, voyant que Malcolm n'entendait pas s'éterniser sur le sujet. Celui-ci appuya sur la télécommande accrochée à son trousseau de clés pour verrouiller son véhicule, débarra la porte de sa maison, puis entra. Une fois son invitée à l'intérieur, il entra le code de sécurité sur le tableau électronique. L'alarme coupée, il alluma les quatre interrupteurs juste en dessous, ce qui doubla l'intensité des lumières tamisées. Le détective tira sur le talon de ses bottes pour s'en débarrasser, lâcha un soupir de fatigue et balança son manteau sur la rampe de l'escalier conduisant au deuxième étage.

— Soyez à l'aise, ne vous gênez pas, dit-il d'un ton las à Zoé. Le mot de passe du Wi-Fi est *Serenity*.

Zoé ne put s'empêcher d'émettre un sourire en coin, alors qu'elle retirait ses bottes de cowboy.

— Comme dans le bouddhisme et compagnie ? demanda-t-elle.

— Non. Comme dans Firefly, la série.

Ne comprenant pas la référence, la jeune femme se tut, mais se promit de faire une recherche sur cette émission pour ne pas rester inculte. Elle s'éloigna du vestibule et de l'escalier, puis suivit le sergent jusqu'au centre de la maison.

Le plancher de bois franc allait jusqu'au mur en pierre qui séparait la salle à manger du salon. Malcolm bifurqua à gauche pour gagner la cuisine moderne au carrelage gris et froid et ouvrit l'une des armoires noires au-dessus de l'évier double. Un îlot, couronné d'un comptoir en marbre aussi foncé que la nuit meublait le centre de la pièce, qui se poursuivait jusqu'à la porte-fenêtre arrière située tout au fond. Deux tabourets se dressaient derrière l'îlot, tandis qu'entre eux et le mur intérieur se trouvait une immense table sculptée entourée de quatre chaises. Le plafond de style chalet comportait d'énormes poutres en bois vernis, ce qui donnait une belle ambiance à l'endroit.

Devant Zoé, là où se terminait le mur, deux marches permettaient de descendre au salon. Un tapis bourgogne s'étendait sous deux longs divans en cuir noir qui se faisaient face. Une table en verre les séparait et attirait le regard vers le foyer et la cheminée qui ornaient le fond de la demeure. Le reste du salon était toutefois encombré d'une pyramide de boîtes en carton. De là où elle était, l'archiviste pouvait voir deux chambres et une salle de bain, alignées l'une à côté de l'autre. Éblouie par la beauté des lieux, elle déambula vers le salon en regardant partout. Jamais elle n'aurait cru vivre un jour dans une telle maison. Excitée à cette idée, elle passa la bandoulière de son sac par-dessus sa tête et le déposa sur l'un des divans. Elle retira ensuite son manteau, qu'elle jeta sur le bras en cuir.

— Est-ce que ce serait trop indiscret de vous demander combien vaut ce château ? demanda-t-elle.

Levant à peine les yeux vers elle, Malcolm sortit de l'armoire deux verres à whiskey et une bouteille de *Captain Morgan Black*, puis versa une bonne quantité dans l'un d'eux.

— Oui, ce le serait, répondit-il d'un air maussade avant d'engloutir la moitié de son verre d'un trait et de se resservir. Qui sait ? Peut-être que vous pourrez l'acheter si vous finissez par trouver ce trésor.

— Avouez que ce serait sublime !

L'enthousiasme de Zoé n'eut pas l'air d'atteindre le sergent, qui demeura debout derrière l'îlot de la cuisine, son verre de rhum à la

main. Cette attitude aurait pu la déranger, mais la jeune femme n'y porta guère attention. Le fait d'avoir une bien meilleure opinion de Malcolm y était sans doute pour quelque chose. Tout en défaisant le col de sa chemise noire pour être à son aise, ce grand brun sérieux, mal rasé et aux cheveux ébouriffés la fixait de son regard intense, pour ne pas dire attrayant. Elle ne pouvait dire si les événements de la journée avaient décuplé son excitation ou si elle désirait simplement une chose afin d'en oublier une autre pour s'occuper l'esprit et ne pas penser à un truc moins agréable. Elle préféra rester sur cette belle pensée quand Malcolm éluda sa question en lui en posant une autre.

— Vous voulez quelque chose ? s'enquit-il.

— Oh oui ! Je donnerais ma vie pour prendre une douche et me changer.

— L'une des chambres au fond est à vous si vous voulez vous reposer. Elles accèdent à la salle de bain qui est entre les deux.

— Génial ! Vous pensez que ça dérangerait votre femme si je lui empruntais du linge propre ?

Zoé essaya de contenir son amusement en attendant de savoir comment Malcolm réagirait à sa blague. Pris au dépourvu, ce dernier hésita et finit par répliquer :

— Je ne pense pas... que ça vous irait...

— Je me fous de votre gueule, c'est tout ! s'esclaffa Zoé en fouillant dans son sac pour s'emparer de son *iPad*. Mais pour être franche, je prendrais bien un verre aussi.

Cela dit, elle rejoignit le détective à la cuisine, puis s'assit sur l'un des tabourets. Elle déposa son *iPad* sur le comptoir et l'alluma tout en plaçant ses cheveux derrière son oreille. Après quoi, elle entra le mot de passe pour accéder à l'Internet.

— Je ne vous laisserai quand même pas boire seul, ajouta-t-elle. Et pas la peine de le flamber, je le prends sec.

— Bien... répliqua Malcolm en remplissant le tiers du deuxième verre avant de le faire glisser sur le marbre jusqu'à son invitée. Voilà. C'est la maison qui l'offre.

Zoé voulut trinquer avec le sergent, mais une pensée amère retint son geste. Elle en perdit son sourire et redevint sérieuse.

— À Albert, dit-elle en levant son verre.

— À votre ami, souffla Malcolm d'un air solennel pour ensuite vider son verre.

Décidée à ne pas laisser son esprit dériver sur l'autre sujet qu'elle avait en tête, Zoé but à son tour pour mieux oublier. Lorsque le nom de Klay lui revint, elle posa son verre sur le comptoir et pianota sur le clavier électronique de son téléphone.

— Bon, voyons voir ce qui me chicote autant, murmura-t-elle en plissant les yeux.

— Vous pensez vraiment trouver quelque chose sur ce Klay ?

— Je suis certaine de connaître ce nom. Peut-être que je l'ai vu dans les notes d'Albert, ou bien... quelque part ailleurs.

La jeune femme fit défiler les pages qui s'affichaient sous ses yeux, en les parcourant comme si elle regardait passer les wagons d'un train roulant à pleine vitesse. Elle ferma celles qui traitaient de l'actualité moderne et des définitions des mots *clay* et *argile* en maudissant l'autocorrecteur automatique. Après quoi, elle corrigea ses critères de recherche, qu'elle limita aux archives et aux faits divers datant des 16^e et 17^e siècles. Certains la menaient à des rééditions numériques d'œuvres disparues, tandis que les autres ne lui fournissaient que des noms ou des passages de textes des registres fonciers de l'époque. Soudain, un vieux certificat de vente de terres en Écosse attira son attention. Lorsqu'elle reconnut le document, elle se traita elle-même d'imbécile.

— Robert Gray ! s'exclama-t-elle en pointant son cellulaire du doigt. C'est là que je l'ai vu.

— Robert Gray... le quartier-maître du *Charon* ?

— Oui, sur sa tombe...

Impatiente, Zoé ouvrit une autre page, puis tapa le nom. Après quelques résultats infructueux, elle trouva ce qu'elle cherchait. Elle appuya sur le lien et tourna l'écran de côté pour le montrer à Malcolm.

— Robert Gray, le seigneur écossais. C'est lui qui prétendait avoir été le quartier-maître du capitaine Alexander et qui avait fait naître la légende du *Charon* dans ses mémoires. Mais personne n'avait cru à ses divagations parce que le *Charon* n'était pas réapparu depuis sa disparition en 1596. Et à cette date, Gray n'était même pas encore né.

— Il ne peut donc pas avoir fait partie de l'équipage.

— Non. Et à cause de ses propos, il a été forcé de vendre une bonne partie des terres de sa famille, car plus personne ne voulait faire affaire avec le lunatique qu'il était devenu. Tous trouvaient que

c'était mauvais pour leur réputation et les affaires. Pourtant, Robert Gray avait été un brillant officier naval lors de sa jeunesse. Et à sa mort, il a tout de même été enterré au cimetière de *Greyfriars Kirkyard* d'Edinburgh où reposent plusieurs résidents notoires d'Écosse. Regardez l'épithaphe qu'il a fait graver sur sa tombe avant de mourir.

Malcolm se pencha en avant. Sur l'écran, il pouvait voir la photo d'une pierre tombale noircie et en décrépitude. D'une largeur de quatre pieds, elle se différenciait de celles qui la voisinaient et qui étaient, disons-le, plus conventionnelles. Des colonnades sculptées décoraient chacun des côtés, tandis que deux os et un crâne humain gravés dans le granit couronnaient le monument d'une hauteur d'un mètre et demi. Au centre, la riche décoration entourait un blason familial sur l'espace plat et lisse, de même que du texte limé et à moitié effacé par le temps et les intempéries. De la mousse végétale verdoyante s'incrustait dans le creux des lettres et de la pierre vénérable, puis recouvrait la base qui reposait sur le gazon du cimetière.

— Une tête de squelette et des os croisés ? s'exclama le sergent. Ce gars-là voulait vraiment se faire passer pour un pirate.

— Mais non, ça n'a rien à voir. Le crâne et les deux os sont un symbole funéraire chrétien qui date du Moyen Âge. À l'époque, ce n'était qu'un rappel sur la brièveté de la vie et le fait qu'on est tous mortels. On en voit plein dans ce cimetière. Même les Templiers et les francs-maçons ornaient leurs tombes avec ce symbole avant que les pirates ne l'utilisent. Cela dit, je parlais plutôt de ce qui est écrit en dessous. Lisez l'épithaphe.

— *Non Omnis Moriar...*

— C'est du latin. Une citation d'Horace qui signifie : *Je ne mourrai pas tout entier*. Mais lisez la suite.

— Et... *Robert Gray, born 1642, died 1690. I'll forever rest with the Klay of the New World, in the belly of his Majesty.*

— *Je reposerai à jamais avec les Klay du Nouveau Monde, dans le ventre de Sa Majesté*, traduisit Zoé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— En fait, personne ne l'a jamais su. Selon les spéculations, les gens croyaient que ce n'était qu'une obscénité que Gray avait fait mettre sur sa tombe pour venger la vente de ses terres. On disait que par là, il avait exprimé son vœu d'engrosser la Reine pour avoir une descendance et faire vivre sa lignée sur les terres du Nouveau Monde.

— Et vous pensez que cette phrase concernerait réellement Thomas Klay ? demanda Malcolm d'un air soupçonneux. Ou du capitaine du *Charon*, peu importe comment vous l'appellez.

— Eh bien... j'y réfléchis, répliqua Zoé qui dans son hésitation, se mordit la lèvre inférieure.

— Mais puisque ce Robert Gray est né en 1642, il ne peut pas avoir fait partie de l'équipage du *Charon*, non ?

— Bien sûr que non...

Perdue dans ses pensées, Zoé avala un peu de rhum, le regard fixé sur les motifs du comptoir marbré de l'îlot. Elle leva ensuite son index en l'air, son verre encore à la main.

— Vous souvenez-vous de ce que Geoffrey Barnes nous a dit, tout à l'heure, dans le parc ? Il a affirmé que le *Charon* avait eu non pas un, mais deux équipages.

— Et vous l'avez cru ? s'étouffa Malcolm.

— Je commence à me poser la question. Je veux dire... Imaginez un instant que ce soit vrai. On sait déjà que le *Charon* n'a pas disparu en 1596 comme on le pensait. Et s'il avait vraiment pris la mer une deuxième fois, et que Robert Gray a fait partie de l'équipage ? Et si le *Charon* avait retraversé l'océan pour atteindre le Nouveau Monde ? Et s'il avait accosté à Montréal pour que le capitaine y cache ses trésors, cette statuette, ou peu importe ce qu'il transportait ? Barnes nous a raconté que des pirates du *Charon* se seraient installés ici et qu'ils y auraient peut-être bien caché leur butin. Alors...

Ne tenant plus en place, Zoé leva des yeux remplis d'espoir vers le sergent-détective, qui fronça les sourcils pour signifier son incertitude. Mais l'idée était trop alléchante pour que l'archiviste se laisse convaincre du contraire.

— Vous pensez que le trésor serait plus près qu'on le pense, qu'il serait quelque part ici, juste sous nos yeux ? interrogea-t-elle.

— Ça fait beaucoup de si, répondit Malcolm d'un air perplexe.

— Mais un si vaut mieux que rien, pas vrai ?

— Si on est positif, oui.

— J'ai des chaleurs juste à y penser. Une chose est sûre, ce n'est pas à cause du rhum. Je peux emprunter vos toilettes, un instant ? Je crois que je vais aller me rafraîchir quelque peu les idées.

— Oui, allez-y, indiqua Malcolm en désignant l'endroit du doigt. Vous savez où c'est.

Sans tarder, Zoé délaissa son tabouret, passa devant le divan du salon et attrapa son sac en chemin. Elle alla jusqu'à la porte de la salle de bain, qu'elle verrouilla ensuite derrière elle. Elle balança son sac sur le comptoir et ouvrit l'interrupteur. La vivacité du néon blanc fixé au plafond l'aveugla, au point de l'étourdir quelque peu. Sachant toutefois que la lumière n'y était pour rien, nerveuse, elle commença à faire les cent pas entre la porte fermée et celle entrouverte qui donnait accès à la chambre voisine. La jeune femme avait l'habitude de faire craquer ses doigts pour chasser le stress, mais cette fois, elle préférerait se secouer les mains pour se dégourdir. Voyant que ses paumes étaient moites, elle se demandait si elle parviendrait à dormir dans cet état. Elle s'appuya sur le comptoir, face au grand miroir qui tapissait le mur.

La journée avait été forte en émotions elle en était consciente. Elle n'avait pas beaucoup mangé, non plus, ni même fumé, d'où la raison pour laquelle elle se sentait plus à cran qu'à l'habitude. De plus, la blancheur du carrelage du plancher et des murs de la salle de bain l'éblouissait comme un puissant faisceau. Penchée ainsi, son reflet lui procurait une vue directe sur le décolleté de sa blouse. Du coup, une idée lui traversa l'esprit. Est-ce que le sergent-détective avait remarqué cette échancrure ? Et si oui, avait-il aimé ? Consciente que cette attitude ne lui renvoyait pas l'image de la femme qu'elle voulait être, elle détourna son regard vers le sac. Toute cette agitation à propos du *Charon* l'excitait au point où elle n'avait plus les idées claires. La fatigue y était certes pour quelque chose, mais il y avait aussi le fait qu'elle était à jeun. Elle s'était à peine rassasiée depuis le petit déjeuner *spécial* qu'elle s'était préparé avant de se rendre au travail.

Son désir l'emportant sur sa raison, elle ouvrit le robinet de l'évier au maximum de sa capacité, puis s'aspergea le visage avec de l'eau. Laissant ensuite celle-ci couler, elle s'essuya les mains sur la serviette à côté d'elle, fouilla dans son sac et en ressortit une petite trousse en cuir qu'elle posa sur le comptoir. Elle glissa la fermeture éclair sur le côté et s'empara d'un petit miroir et d'un sachet plastique transparent. Elle l'ouvrit, étendit sur la surface réfléchissante un petit amas de cocaïne puis, grâce aux arêtes du sachet, créa deux lignes parfaitement parallèles. Après quoi, elle fouilla dans la poche de son jean pour s'emparer d'un billet de vingt dollars. Elle le roula bien serré sur lui-même pour en faire une petite paille et se pencha vers l'avant,

au-dessus du miroir. Elle boucha l'une de ses narines à l'aide de son index et commença à inspirer la première des deux lignes quand une voix lui parvint depuis la chambre voisine.

— J'ai oublié, s'exclama Malcolm. Il n'y a pas de draps sur le lit que vous...

Aussitôt, il s'interrompit derrière la porte entrouverte de la chambre. Sa ligne à peine entamée, Zoé vit sa respiration s'interrompre. En panique, elle se figea, le billet de vingt dollars entre les doigts, souhaitant que Malcolm ne l'ait pas entendue. Elle voulut lui répondre qu'elle était indisposée, mais paralysée comme elle était, rien ne sortait de sa bouche. Elle allait se précipiter vers la porte pour la fermer quand le sergent-détective l'ouvrit à la volée. Il l'avait bel et bien entendue. Son cœur fit un bond dans sa poitrine lorsqu'elle croisa le regard noir de son hôte. Immobile dans l'embrasement, celui-ci la dévisageait furieusement.

Tracassé par le mystère entourant le *Charon*, Malcolm resta dans la cuisine quand Zoé verrouilla la porte de la salle de bain. Il avait eu son lot de malchances, ce jour-là, et pour cette raison, on l'avait mis à l'écart de l'enquête sur le meurtre d'Albert Eizeiner. Il n'avait pas l'habitude de ruminer de la sorte, lui dont le raisonnement perpétuel lui évitait presque toujours de s'emporter. Mais les mensonges que son collègue Christian Clémant risquait de raconter à son sujet le mettaient un peu hors de lui. Il n'avait d'ailleurs pas encore eu de nouvelle du commandant Laferrière, ce qui n'était pas bon signe. Il en déduisait que Henry Acquart avait encore réussi à s'échapper et qu'il courait toujours. Perturbé par cette éventualité, il termina son rhum d'un trait avant de plaquer son verre sur le comptoir. Il détourna la tête pour cesser de se morfondre et se rassura en se disant qu'il était au moins parvenu à protéger l'une des victimes du suspect. Inconsciemment, il recommença à jouer avec son alliance.

Il posa son regard sur les nombreuses boîtes de carton éparpillées un peu partout dans la maison. Sur certaines d'elles, la poussière commençait à s'accumuler. Elles encombraient une bonne partie du salon et du passage, jusqu'à l'ouverture des deux chambres. Dans l'obscurité de ces dernières pièces, seule la clarté provenant de la porte entrouverte de la salle de bain éclairait avec réserve le matelas à découvert qui se trouvait au centre de la pièce.

C'est en remarquant ce détail que Malcolm se souvint qu'aucun invité n'avait occupé ces chambres depuis plus de deux ans. Se voulant un hôte convenable, il délaissa son verre sur l'îlot et se dirigea vers la pyramide de boîtes du salon. Non sans peine, il chercha celle qui contenait les effets de la penderie du rez-de-chaussée. Lorsqu'il s'en souvint, il l'ouvrit pour y prendre un lot de draps bleu-marine. L'eau du robinet de la salle de bain coulait à flots lorsqu'il entra ensuite dans la chambre pour les déposer sur le matelas.

— J'ai oublié, s'exclama-t-il. Il n'y a pas de draps sur le lit que vous...

Il se tut aussitôt, et s'immobilisa derrière la porte entrouverte. Il discerna le bruit de la cascade d'eau dans l'évier, mais aussi, celui d'un reniflement. L'idée que Zoé était peut-être en train de pleurer lui

passa par la tête, jusqu'à ce qu'il voit, à travers l'entrebâillement, le reflet du néon blanc sur le comptoir.

Incapable de s'imaginer l'idée qui lui vint en tête, il laissa tomber les draps sur le plancher. Pour en avoir le cœur net, il se jeta sur la porte et l'ouvrit violemment.

Figée au centre de la salle de bain, un billet de vingt dollars roulé entre les doigts, Zoé plongea un regard terrorisé dans celui du détective. Ne pouvant concevoir une telle chose, ce dernier regarda le miroir sur lequel reposait une ligne et demie de cocaïne.

Le simple fait de voir cette drogue chez lui suffit à le rendre irascible. Sans hésiter, il fondit vers le comptoir.

—Malcolm, je ne voulais pas... laissa entendre Zoé d'une voix éteinte.

Or, il ne l'écouta pas. Il balança le miroir sous le jet d'eau et saisit le sachet transparent qui traînait près de la trousse en cuir.

—Non, attendez...

Zoé s'avança pour l'arrêter, mais il leva la main pour l'en empêcher. Il passa son pouce à travers le sachet, le déchira, et vida son contenu sous le robinet, au grand désarroi de Zoé. Elle ouvrit la bouche pour s'indigner, mais il la défia d'un regard intense.

—Alors, c'est pour cette raison que vous ne vouliez pas venir au poste, ce matin ? demanda-t-il, visiblement irrité.

Impuissante, prise d'un sentiment de culpabilité, Zoé cessa de vouloir s'opposer et se plaça face à lui. Elle resta debout près du bain, n'ayant pas la force de répondre. Après quelques secondes, elle finit par se contenter de hausser les épaules.

—Qu'est-ce que vous croyez ? dit-elle, vaincue.

À cet instant, Malcolm était incapable de dire ce qui le dérangeait le plus. Il ne savait pas si c'était d'avoir pris cette fille en flagrant délit, ou le fait qu'elle ne semblait pas du tout vouloir le nier. Il secoua la tête de gauche à droite. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, c'en était trop.

—Sortez de chez moi ! siffla-t-il entre les dents.

Hésitante, Zoé demeura bouche bée. Elle se risqua à faire un pas vers lui, mais se raidit. Serrant les dents, elle s'accrocha à sa propre force.

—Vous croyez vraiment que j'aurais pu aller au poste à moitié *high* ? s'exclama-t-elle en montant le ton. Vous pensez que j'aurais pu

accepter d'être interrogée par une bande de policiers dans cet état ? Pour le meurtre de mon ami, en plus ? Personne ne m'aurait crue...

— J'ai mis ma carrière en jeu, pour vous ! s'écria Malcolm pour la supplanter.

— Je ne vous ai pas forcé de le faire. C'est vous qui avez choisi de m'aider, pas...

— Partez ! Tout de suite ! coupa le détective. Je ne veux rien entendre de plus.

Zoé eut beau serrer les lèvres pour s'obliger à se taire, mais ce fut plus fort qu'elle.

— Et qu'en est-il de ma protection ? demanda-t-elle.

— Vous auriez dû y penser avant de vous foutre ça dans le nez, rétorqua Malcolm. Allez, sortez !

Les yeux verts de Zoé s'embruèrent. Elle rangea le billet de vingt dollars dans ses poches et par orgueil, se mordilla les lèvres pour ne pas pleurer devant le détective. Elle attrapa son sac sur le comptoir et mit la bandoulière sur son épaule. Malcolm ne la lâcha pas du regard, tout comme elle, question de ne pas perdre la face. Elle sortit ensuite de la salle de bain, au-delà de laquelle gisaient sur le plancher les draps dépliés.

— Vous savez à quel point c'est insupportable de vivre enfermée ? dit-elle. D'être dans une cage, quand on sait que c'est tout ce qui est à l'extérieur qui est stupide et dangereux ?

Sur ce, elle sortit de la chambre et traversa le salon, suivie de Malcolm, qui gardait le silence.

— Vous savez à quel point c'est épuisant de se battre rien que pour rester dans cette cage ? poursuivit-elle.

— C'est ça votre excuse ? grogna le sergent.

— Je suis une personne saine d'esprit dans un monde de fous ! cracha Zoé en attrapant son manteau avant de se retourner rageusement vers Malcolm. Si je me drogue, c'est pour être comme tout le monde, pour qu'on me foute la paix et qu'on me laisse tranquille !

— Et où est-ce que ça va vous mener, hein ? Je vais vous le dire, moi. Exactement dans le même trou où se lancent tous les moutons sans cervelle. C'est ça que vous voulez ? s'écria Malcolm. Vous avez la vie devant vous. Vous êtes brillante et talentueuse. Et vous jetez ça à la poubelle parce que vous ne voulez pas faire l'effort d'être vous-mêmes ? C'est ça ?

—Non, ce n'est... en fait... je n'ai plus d'énergie, aujourd'hui, pour ce genre de conneries, c'est tout, balbutia Zoé. Chaque jour, je cherche ma place...

Pour éviter de s'emporter et du même coup, contenir ses émotions et ses larmes, elle se tut. Elle enfila son manteau, remit son sac sur son épaule, puis alla d'un pas décidé vers l'îlot de la cuisine.

—J'essaie juste de passer à travers chaque journée sans laisser personne me voler une partie de moi-même, se reprit-elle en s'efforçant de se contrôler. J'essaie de savoir où je suis censée aller. Et plus le soleil se lève, journée après journée, plus je me demande s'il y a vraiment une place, pour moi, quelque part. J'essaie juste de survivre...

—En détruisant votre santé? Vous croyez vraiment que c'est une bonne idée?

—Je veux juste oublier les gens comme vous, ragea Zoé en plaçant son *iPad* dans son sac avant de se précipiter vers l'entrée. Alors, oui. Je continue mon chemin et je le fais en me droguant, si vous tenez à le savoir! Et je me lève chaque matin avec le souhait qu'un jour, quelqu'un ou quelque chose fasse en sorte de briser ce *pattern*-là.

Frustrée, Zoé s'appuya contre le mur du vestibule pour enfiler ses bottes de cowboy. Elle dut s'y prendre à deux reprises pour y parvenir, puisque ses mains moites glissaient sur le cuir lorsqu'elle tirait dessus. Impassible, Malcolm se tint dans le couloir pour lui barrer la route.

—Et si vous vous preniez plutôt en main? suggéra-t-il. Et si cette chose que vous recherchez tant, c'était vous-mêmes?

Tout en enfilant sa deuxième botte, Zoé laissa échapper un rire désespéré. Elle se redressa ensuite, un sourire forcé aux lèvres.

—Facile à dire, pour vous. Vous êtes marié. Vous vivez en compagnie d'une femme qui vous aide, plaida Zoé.

—Je suis certain que si vous faites l'effort, vous aurez des amis qui...

—Mon ami s'est fait tuer ce matin!!! s'emporta Zoé. D'accord? Il est mort! Assassiné! Vous pouvez comprendre ça?

Cette fois, elle ne put retenir ses larmes. L'une d'elles glissa du coin de son œil et roula sur sa joue. Sous le choc, elle attrapa la poignée de la porte d'entrée, puis l'ouvrit.

—Vous savez quoi? ajouta-t-elle. Finalement, je ne comprends pas du tout ce que votre femme vous trouve! Même un bloc de glace a

plus de cœur. Allez vous faire foutre, Malcolm ! Je vais me débrouiller toute seule.

Sur ces mots, elle claqua violemment la porte derrière elle, laissant le détective ruminer seul dans le corridor. Sans s'en rendre compte, aveuglé par sa rage, ce dernier avait retenu son souffle. Il prit donc une grande inspiration et déambula jusqu'à l'îlot de la cuisine pour reprendre au plus vite son verre de rhum. Ses idées se bousculaient et son poulx battait la chamade dans ses tempes. Lorsqu'il voulut prendre une gorgée, son alliance se cogna sur le verre. Distrait par ce bruit, le seul qu'il pouvait entendre dans la maison, Malcolm baissa les yeux sur l'anneau doré qu'il avait à l'auriculaire. Troublé, il resta là à l'observer.

Son rythme cardiaque s'abaissa lorsque ses souvenirs chassèrent sa colère. Le regard vide, il retrouva son calme. Sa conscience le frappa alors de plein fouet quand il se rendit compte de ce qu'il venait de faire. Déçu de lui-même, il ferma les paupières.

— *Shit!* maugréa-t-il.

Il abandonna sa liqueur et se précipita vers la porte d'entrée qu'il ouvrit toute grande. Après quoi, il se rua à l'extérieur sans prendre le temps de mettre son manteau pour contrer la fraîcheur de la soirée. Dans l'obscurité, il jeta un rapide coup d'œil sur les deux côtés de la rue et aperçut Zoé sur sa droite. Sous la lumière tamisée des lampadaires, elle marchait sur le trottoir d'un pas dédoublé. Il courut aussitôt pour la rattraper.

— Zoé ! l'interpella-t-il. Attendez...

— Je vous ai dit d'aller vous faire foutre ! Laissez-moi ! Allez retrouver votre maison de richard et votre femme. Vous, vous avez quelqu'un, au moins...

— Je suis divorcé.

Malcolm ralentit sa course avant même d'avoir rejoint la jeune femme. Le simple fait d'avoir avoué qu'il était divorcé l'avait quelque peu épuisé. Zoé mit une seconde pour assimiler l'information et continua à s'éloigner.

— Tiens donc ! riposta-t-elle, en colère. Pourquoi est-ce que ça ne me surprend pas du tout, hein ? Eh bien, tant mieux pour vous ! Elle a bien fait de partir...

— C'est moi qui l'ai quittée, lui balança Malcolm en s'immobilisant tout juste derrière elle.

Cette fois, Zoé cessa de marcher. Elle se retourna vers lui, les joues imbibées de larmes.

— Pourquoi ça ? se montra-t-elle curieuse de savoir.

— À cause de ma propre dépendance, avoua péniblement Malcolm.

Zoé demeura là, face à lui, sans trop savoir à quoi s'en tenir. Malcolm lui laissa le temps de s'en remettre, non sans regretter de l'avoir mise dans cet état. Il tendit la main vers elle et dit :

— Allez, venez. Ne restez pas seule à l'extérieur. C'est dangereux.

Zoé demeura réticente. Essuyant ses joues du revers de la main et reniflant un coup, elle ne trouva rien à répondre. Elle finit par y aller d'un simple hochement de tête pour signifier qu'elle acceptait. Satisfait, Malcolm marcha près d'elle jusque chez lui sans prononcer le moindre mot.

De retour dans le vestibule, il referma la porte et offrit à Zoé de l'aider à retirer ses bottes. Elle lui fit signe que ça allait et les enleva elle-même. Gêné par le silence qui perdurait entre eux, Malcolm alla vers la chaîne stéréo du salon et fit jouer le disque qui se trouvait déjà à l'intérieur du lecteur. Les premières notes filtrées de jazz sortirent en douce des haut-parleurs accrochés aux poutres du plafond. Le sergent retrouva ensuite son verre de rhum dans la cuisine, bientôt imité par Zoé, qui prit place sur le tabouret en face de lui. Tête baissée, son manteau encore sur le dos, son mascara coulait sous ses yeux rougis. Lorsqu'il la vit renifler à nouveau, Malcolm prit la boîte de mouchoirs qui se trouvait dans l'îlot.

— Tenez, murmura-t-il.

— Pour quoi faire ? répondit orgueilleusement Zoé.

— Avant que vous n'ayez l'air d'un raton laveur.

La jeune femme émit un rire nerveux. En fait, on aurait dit un spasme. Pendant qu'elle retirait quelques mouchoirs de la boîte pour s'essuyer les joues, Malcolm rouvrit la bouteille de *Captain Morgan Black*, même s'il savait que ce n'était peut-être pas bon pour elle, étant donné ce qu'elle avait consommé. Il lui en versa une bonne part et lui tendit le verre en silence. Elle l'accepta en se faisant tout aussi silencieuse que lui, faisant qu'il n'y avait que les notes de piano, de trompette et de contrebasse pour agrémenter l'ambiance, le temps de faire passer leurs émotions. Zoé toucha à peine à sa liqueur, tandis que

Malcolm avait de moins en moins envie de boire la sienne. Lui qui avait l'habitude de briser ce genre de froid en posant des questions directes, il n'allait certainement pas faire exception à sa règle. Aussi, entre deux pièces musicales, il se racla la gorge et demanda :

— Ça vous arrive souvent ?

Avant de répondre, Zoé fit tourner son rhum dans son verre d'un tour de poignet.

— Seulement à l'occasion. Quand j'en ai envie, avoua-t-elle.

Honteuse, elle s'attendait à ce que le détective ajoute quelque chose, mais il n'en fit rien. Il resta là à l'écouter. Elle profita donc de cette chance pour se reprendre.

— Écoutez, Malcolm... Croyez-moi, je ne voulais pas vous manquer de respect...

— Non, laissez tomber, ce n'est pas la peine de vous justifier. Oubliez ça.

Puis Malcolm savoura une autre petite gorgée, perdu dans ses pensées. Le coin de ses lèvres forma un rictus à peine perceptible lorsqu'il dit encore, presque pour lui-même :

— Nous avons tous notre propre façon de fuir la routine, pas vrai ? La drogue, l'alcool, la cigarette, la bouffe...

Il tourna la tête et posa son regard sur les boîtes de carton empilées dans le salon, ce qui le fit sourire encore plus.

— Pour d'autres, c'est la surconsommation, les heures supplémentaires, les jugements critiques, les jeux vidéo... Nous avons tous besoin d'un truc pour oublier la réalité une fois de temps en temps. Et parfois même, pour la chasser complètement.

Malcolm se tut. Intéressée par ses propos, Zoé l'observa, et se risqua à combler elle aussi sa curiosité.

— Et c'est quoi votre truc à vous ? demanda-t-elle avec une certaine hésitation dans la voix.

À cette question, le sergent-détective retrouva son sérieux. Il baissa les yeux sur son verre et se remémora sa séparation.

— L'ambition, dit-il fermement.

Plein d'images lui vinrent en tête à la suite de sa réponse... la raison pour laquelle il avait choisi de devenir sergent-détective au sein de l'unité des crimes majeurs du SPVM et les sacrifices qu'il avait faits pour y arriver. Il joua une autre fois avec son anneau, ce que Zoé ne manqua pas de remarquer.

— Pourquoi... gardez-vous votre alliance si... enfin... je veux dire... si vous n'êtes plus ensemble ?

— Pour me rappeler les choix que j'ai faits, dit-il après s'être accordé un moment de réflexion.

Troublé par ses nombreux souvenirs, Malcolm délaissa son verre de rhum pour éviter de mêler l'alcool à ses émotions. Il prit une grande respiration et croisa le regard compréhensif de Zoé, qui le fixait à présent avec respect, sa colère s'étant complètement dissipée. Un peu mal à l'aise par ses confessions, Malcolm préféra aller droit au but.

— Je vais être honnête avec vous, Zoé. J'ai dit que j'allais arrêter le meurtrier de votre ami et je vais le faire malgré tout. Ce que vous faites de votre vie ne me regarde pas. Je n'aurais pas dû vous juger de la sorte. C'était mon erreur. Je vais vous aider à trouver ce trésor si ça peut nous mettre sur la piste de ce Henry Acquart. Mais je veux qu'à partir de maintenant, vous soyez honnête avec moi. Et surtout avec vous-mêmes. Peu importe ce qui arrive. C'est d'accord ?

— Ouais, murmura timidement la jeune femme.

— Je n'ai pas compris.

— Comme de l'eau de roche.

Un doigt en l'air, Malcolm allait poursuivre, mais destabilisé par la blague de Zoé, il perdit le fil de ses pensées. Laissant à son tour tomber sa méfiance, il lui sourit et jugea préférable de cesser d'émettre ses directives. En s'appuyant sur l'îlot, il remarqua le squelette du pirate qui se percevait à travers la bouteille de *Captain Morgan Black*, à l'endos de l'étiquette. Piqué par la curiosité, il désigna le sac de Zoé.

— Bon, faites-moi revoir un peu cette pierre tombale, lui dit-il. Il y a certainement quelque chose qui nous a échappé à propos de ce trésor.

Puisque sa discussion avec le commandant Laferrière s'échauffait, Christian Clémant se gara le long du trottoir pour mieux se concentrer sur ce qu'il disait, et surtout, bien se souvenir de chacun des mensonges qu'il racontait pour donner plus de crédibilité à son histoire. Derrière le volant de sa *Mustang* toujours en marche, le téléphone plaqué contre l'oreille, il appuyait volontairement sur l'accélérateur chaque fois que quelque chose l'agaçait. Le simple fait d'entendre le vrombissement du moteur et de sentir cette vibration dans son siège lui permettait de se défouler et de gagner en confiance.

— Je sais, chef. Mais le suspect est encore en fuite ! s'exclama-t-il. On ne peut pas le laisser s'échapper...

— Ce n'est pas une excuse, Clémant ! l'interrompit le commandant d'un ton qui claqua comme un coup de fouet. Il y a des responsabilités qui viennent avec ce job et la première, c'est de terminer vos rapports avant de quitter une scène de crime. Toi et Villeneuve, vous avez ouvert le feu au milieu d'une foule, et comme si ça ne suffisait pas, on a un autre meurtre sur les bras. C'était votre responsabilité de rédiger le rapport, pas celles des agents qui ont été dépêchés sur les lieux ! Qu'est-ce que vous foutez, aujourd'hui, tous les deux ? Du vrai travail d'amateur !

— J'ai suivi Villeneuve parce qu'il agissait de façon bizarre, se défendit Clémant en appuyant énergiquement sur l'accélérateur avant de le relâcher. Comme il n'a même pas tenté d'arrêter le suspect, j'ai dû intervenir. Avant l'incident à McGill, il est parti, comme ça, l'air de rien, pour rencontrer un homme qui semble être un complice de Henry Acquart...

— Selon ce qu'il m'a dit, Villeneuve suivait la piste d'un informateur, pas celle d'un complice. C'est même grâce à ce type que nous avons pu connaître l'identité du tueur.

— C'est ce qu'il a raconté, mais je crois, moi, qu'il nous cache quelque chose.

Ne sachant plus quoi raconter, Christian se mordit l'intérieur de la joue. Il regardait dans tous les sens, à la recherche d'une excuse susceptible de lui donner gain de cause. Lorsqu'il y parvint, il retrouva son assurance, pesa une nouvelle fois sur la pédale et dit :

—D’après ce que je comprends, tout le monde cherche ce trésor comme des poules pas de tête. Probablement que la deuxième victime, ce Geoffrey Barnes, était de mèche avec le tueur. Je peux me tromper, mais je commence à penser que Villeneuve s’est laissé tenter lui aussi par le trésor et qu’il manigance quelque chose avec cette fille qu’il dit protéger. Je ne serais pas étonné qu’il ait fait exprès pour laisser partir Henry Acquart, du simple fait qu’il n’avait pas encore eu ce qu’il voulait...

—Oui, tu te trompes. Et ça suffit ! Ta paranoïa et tes suppositions de complot commencent à m’agacer. Arrête de trop penser, tu vas te faire mal à la tête ! En ce moment, la plupart des patrouilles sont à la recherche du suspect. Aussi, j’ai demandé à Villeneuve de se reposer ce soir parce que je crois que vous en avez assez fait pour aujourd’hui, tous les deux. Peut-être que tu devrais faire la même chose...

—Pas en sachant que le tueur court toujours, chef. Il faut l’arrêter...

—Toi et Villeneuve avez eu deux occasions de l’arrêter, et vous les avez foirées. Il n’est pas question que je vous laisse couvrir le département de honte une troisième fois. C’est moi, ensuite, qui dois répondre de vos actes, et tu sais à quel point je déteste les médias. En particulier quand on me demande de justifier des bavures comme celles de cet après-midi. Si vous aviez travaillé ensemble, en équipe, peut-être qu’on n’en serait pas là et que ce Henry Acquart serait déjà en prison. Alors, prends ta soirée.

—Mais on est sur le point de l’avoir ! riposta Christian en agrippant sa main libre autour du volant pour le serrer fortement. Je sais où il habite et je suis certain qu’il va revenir chez lui...

—C’est un ordre, Clément ! pesta le commandant Laferrière. Et ne m’oblige pas à le répéter, cette fois-ci. J’ai déjà envoyé deux patrouilles pour surveiller le domicile du suspect. Je ne veux pas te voir dans les parages. Est-ce que c’est clair ?

Ruminant en silence, Christian laissa son pied enfoncé sur l’accélérateur quelques secondes en ravalant les insultes qui ne demandaient qu’à sortir de sa bouche.

—Et la prochaine fois, essaie donc de ne pas conduire quand tu me parles, rajouta le commandant d’une voix qui trahissait son découragement. Tu pourrais au moins avoir la décence de respecter certaines règles lorsque tu parles à ton supérieur, non ?

— On se croirait revenu à l'académie ! maugréa Christian.

— Si c'est ce que tu veux, je peux t'arranger le coup. Ne me teste pas. En attendant, va prendre un verre ou deux, toi aussi. S'il y a des développements, je vous appellerai.

— O.K., c'est bon. Je vais aller noyer ma logique pendant que le tueur court les rues. C'est encore mieux que de se tourner les pouces, non ?

Christian raccrocha en grognant et cracha avec dédain par sa fenêtre ouverte. Il balança son cellulaire sur le siège passager, puis se passa la langue entre les dents pour déloger les morceaux d'arachides qu'il venait de manger en guise de souper. Ensuite, il les cracha un par un à l'extérieur, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de salive.

— S'il croit que je vais me laisser faire comme ça ! maugréa-t-il.

Il s'accouda sur sa portière et regarda d'un air satisfait devant lui en disant : « La partie n'est pas encore finie ».

Au-delà du pare-brise, un coin de rue plus loin, deux voitures de police du SPVM étaient garées à l'ombre d'un immeuble à logements du quartier Hochelaga. Les patrouilleurs patientaient près du domicile de Henry Acquart, advenant le cas où il s'y pointerait durant la nuit qui s'amorçait.

Christian cessa d'appuyer sur l'accélérateur pour éviter de faire davantage de vacarme dans le voisinage, mais aussi, parce qu'il ne devait en aucun temps se faire repérer par les patrouilleurs. Un plan pour qu'ils signalent sa présence au commandant. Il éteignit le moteur de sa *Mustang* et laissa sa fenêtre ouverte pour respirer la fraîcheur du dehors. Pas question de laisser de simples agents procéder à l'arrestation du suspect, et encore moins Malcolm Villeneuve. Le commandant avait peut-être ordonné à ce dernier de s'offrir un congé, mais Christian n'en croyait pas un mot. Juste pour s'en assurer, il alluma l'ordinateur intégré à son tableau de bord et accéda au système de repérage interne du service.

L'écoute téléphonique activée dans l'après-midi sur le cellulaire de Malcolm avait jusque-là porté ses fruits. Même si ce stratège allait à l'encontre des règlements, il lui avait néanmoins permis de suivre son collègue jusqu'au parc du Mont-Royal. Christian ne regrettait pas du tout d'avoir pris cette initiative, puisqu'il commençait vraiment à douter des intentions et de la bonne volonté de Villeneuve. C'est du moins ce dont il essayait de se convaincre. Certes, il avait menti

au commandant. Mais en même temps, il croyait de plus en plus à la possibilité que Malcolm se soit laissé tenter. «*Peut-être qu'il trahit le service pour sa propre bonne fortune*», se dit-il. Cela le fit sourire. Si seulement il pouvait prouver cette hypothèse, il n'aurait plus ce satané Malcolm dans les pattes. Son manquement lui serait reproché et après quoi, il serait jugé par le comité de déontologie policière. Villeneuve serait alors renvoyé du service. Mais encore là, il s'agissait d'un scénario auquel Christian s'efforçait de croire.

Il entra le code d'autorisation fourni plus tôt par l'équipe technique, puis vérifia les dernières activités relatives au cellulaire de Malcolm. L'enregistrement de la discussion avec Geoffrey Barnes dont Christian avait lu la transcription plus tôt ne figurait plus en tête du dossier. Un seul autre appel avait été répertorié et il s'agissait d'un appel interne. Christian en déduisit que l'appel en question provenait du commandant. Il vérifia ensuite la localisation. Les coordonnées indiquaient une adresse sur le Chemin Anwoth, dans le quartier Westmount. Il connaissait l'endroit, pour y être passé à plusieurs reprises dans le seul but de jalouser la demeure de Malcolm. Ainsi, ce dernier avait réellement décidé de rester chez lui, ce soir-là. Voilà qui ravissait pleinement Christian, qui se cala dans son siège, prêt à faire le guet. Il laissa son ordinateur ouvert, retira ses clés du contact, s'empara de la bouteille de Coca-Cola posée dans le porte-gobelet, puis en but la moitié. Il éructa aussitôt les bulles comme une sirène de bateau et attendit, le regard braqué sur l'immeuble du suspect.

Au bout d'une demi-heure, il ressentit une envie pressante. Se dandinant d'une fesse à l'autre sur son siège, il jura entre ses dents et ouvrit sa portière. Il repéra l'arbre le plus près de la voiture, soit à la lisière du terrain de la maison voisine, puis s'y dirigea à la hâte. Il se moquait bien d'être pris en délit; le pauvre ne pouvait plus se retenir. De toute façon, les lumières de la demeure étaient éteintes et la lumière émise par le lampadaire ne couvrait pas l'espace sous les branches dénudées de l'arbre.

Christian ouvrit la fermeture éclair de son pantalon, puis libéra sa vessie en poussant un long soupir de soulagement. Le tout dura plus de quinze secondes. Quand il eut terminé, il renifla fortement, puis cracha. Envahi par un sentiment de bien-être, il remonta sa fermeture éclair et retourna à sa voiture. Lorsqu'il releva la tête, surpris, il s'immobilisa.

À contrejour de la lumière du lampadaire, une forte silhouette apparut devant lui. Il n'eut pas le temps de réagir que déjà, elle fonçait sur lui comme un mur pour ensuite lui décocher une droite dans la mâchoire. Il ne vit rien venir. La douleur lui vrilla jusque dans le crâne. L'inconnu lui porta un autre coup à l'estomac, ce qui lui coupa le souffle.

Christian tenta de s'emparer de son arme de service pour se défendre, mais ne fut pas assez rapide. Son agresseur le repoussa d'une main, puis plongea l'autre sous le manteau du sergent-détective pour agripper le *Glock 19* fixé à sa ceinture. Il le tira de son étui, tandis que Christian titubait vers l'arrière jusqu'au tronc de l'arbre. Ce n'est que quand l'agresseur lui pointa le canon de son propre fusil en plein visage qu'il se rendit compte qu'il pataugeait dans sa propre urine.

—Attendez, lança-t-il en levant les deux mains en l'air. Ne faites pas...

—Un mot de plus, et tu y passes, cracha l'homme en abaissant le chien du pistolet pour l'armer. Et ne crie pas, ou je te fous la première balle dans la gorge.

—Vous ne savez pas ce que vous faites. Je suis détective...

—Je sais très bien qui tu es, sale porc ! Des autos comme ça, il n'y en a pas par ici. Et encore moins à un coin de rue de chez moi. C'est toi le cochon à qui j'ai parlé au poste et qui a essayé de me jouer un tour, cet après-midi, à McGill ?

Christian se figea, et son cœur fit un bon dans sa poitrine. L'homme qui le menaçait n'était nul autre que Henry Acquart. En panique, il essaya de trouver quelque chose à dire, un truc qui lui permettrait de négocier. Or, ses idées se bousculaient et en même temps, l'odeur d'urine lui montait au nez.

—Tes clés, vite ! exigea Henry en le braquant.

Bouche bée, Christian obtempéra. Il sortit les clés de la poche de son manteau et les tendit. Plutôt que de les saisir, Henry s'écarta et désigna la Mustang.

—Le coffre, grogna-t-il. Ouvre le coffre !

Toujours un peu sonné, Christian retira ses pieds de la flaque d'urine et quitta sa position en chancelant. Le pauvre ne trouvait toujours rien à dire. Il marcha vers sa voiture, clés à la main, suivi de près par Henry, toujours habillé de son manteau et sa casquette rouges. La main tremblante, Christian entra la clé dans la serrure.

— Qu'est-ce que vous voulez ? questionna-t-il en ouvrant lentement le coffre. Vous savez que vous ne pourrez pas vous cacher longtemps...

— La ferme, j'ai dit.

Sur ce, Henry asséna à l'enquêteur un coup de crosse derrière la tête. Celui-ci s'agenouilla contre le pare-chocs arrière, quand l'onde de choc lui vibra dans la nuque. Le métal froid l'avait suffisamment sonné pour qu'il en perde le sens de l'orientation. Étourdi, il tenta péniblement de se redresser pour éviter de souiller son pantalon. Or, Henry l'en empêcha en le plaquant fortement. Du coup, les genoux de Christian se heurtèrent contre la voiture. Après quoi, il plongea vers l'avant et bascula dans le coffre ouvert. Comprenant ce qui se passait, il retrouva ses esprits, complètement paniqué. Il leva les yeux vers le canon du pistolet, puis une voix d'adolescent en mue lui sortit de la bouche.

— Vous ne pouvez pas me tuer, couina-t-il. Je suis policier...

— Tu penses que ça va te sauver ? riposta Henry qui, le surplombant, lui pointa l'arme vers la tête. Dans le meilleur des cas, je vais te faire très mal avant.

— Non, attendez... Vous voulez les indices... ou le trésor, c'est ça ? L'affaire du *Charon*, ou je ne sais pas trop ?

Christian se sentait vaciller. Comme il avait chaud, tout à coup, il s'essuya le front du revers de la main. Il paniqua encore plus en constatant que sa blessure à la tête saignait.

— Vous voulez ce qu'ils vous ont pris, pas vrai ? renchérit-il. Je peux vous aider.

— De la même manière que tu m'as aidé cet après-midi ? ragea Henry en levant le bras pour le frapper à nouveau.

— Je sais où ils sont, insista Christian en reculant jusqu'au fond du coffre comme une marmotte effrayée.

La pelle en métal et les galons de lave-glace lui bloquèrent le passage, en plus de lui rentrer dans le dos.

— Ils sont chez mon collègue, à sa maison...

— C'est encore un de tes mensonges, sale porc ?

— Non, je vous le jure...

— Où ça ?

— Ce n'est pas loin. 15 minutes en auto. Je peux vous y conduire...

— L'adresse ! Tout de suite ! cria Henry tout en abattant l'arme comme un marteau.

Le puissant coup atteignit Christian en plein sur la bouche, non sans lui casser la moitié d'une incisive. Pour arriver à supporter la douleur, il plaqua une main sur ses lèvres.

— Sur l'écran. Dans l'auto, sur l'écran, indiqua-t-il en pointant derrière lui d'une main tremblante. Je viens de faire la recherche. L'adresse est sur l'écran. C'est là qu'il habite. Et la fille est sûrement là.

— Si tu me mens, tu vas y passer...

— Non, juré. Vous pouvez me croire. Allez-y, regardez par vous-mêmes... C'est la vérité. C'est là qu'ils sont.

Henry lorgna sévèrement son interlocuteur. À la lumière du lampadaire, le regard du tueur n'était plus qu'un vacillement de raison dans une mer de volontarisme et d'émotions brutes. Il se pencha légèrement. Les traits graves qui se lisaient sur son visage effrayèrent davantage le sergent-détective.

— O.K., maugréa-t-il entre les dents. C'est ce qu'on va voir.

L'éclat du pistolet s'abattit tel un éclair. Le tonnerre résonna dans la tête de Christian, puis une fraction de seconde plus tard, tout devint noir, et il perdit connaissance.

Voilà plus d'une heure que Malcolm et Zoé se penchaient sur l'énigme de la pierre tombale de Robert Gray, mais sans succès. Engourdi d'être resté assis tout ce temps sur le tabouret de la cuisine, le sergent s'affala sur l'un des divans. Il savait que malgré le peu qu'elle avait consommé, les effets de la cocaïne se faisaient encore sentir, chez Zoé, du fait qu'elle ne tenait pas en place et qu'elle s'entêtait à vouloir résoudre ce mystère. C'est pourquoi il l'avait laissée faire les cent pas sur le tapis du salon, entre la cheminée et le plancher de bois franc. Même si cela l'étourdissait de la voir déambuler ainsi, il ne dit pas mot. Les notes aiguës de la trompette de Miles Davis qui sifflaient dans les haut-parleurs commençaient par contre à énerver visiblement Zoé. Concentrée, celle-ci gardait son index à quelques centimètres de sa bouche, prête à ronger le bout de son ongle.

— Vous n'avez pas de la musique moins agressive ? On croirait entendre celle de la scène de la douche dans le film *Psycho* ! dit-elle en faisant mine de poignarder quelqu'un. Je vous jure, il ne manque que le violon, et on y est !

Malcolm eut un sourire en coin. Sans se presser, il étira le bras vers la table et s'empara de la télécommande de la chaîne stéréo.

— Bien sûr, accepta-t-il. C'est quoi votre truc ?

— Vous n'avez pas du *Classic Rock* ou de l'électro ? Quelque chose du genre ? Enfin... Tout sauf ça.

— De la musique country, ça vous va ?

Zoé cessa de marcher et grimaça de dégoût. Malcolm appuya sur l'un des boutons de la télécommande et la musique s'interrompit. Le lecteur passa donc à la sélection suivante. Aussitôt, les sons criards du jazz fusion furent remplacés par une mélodie atmosphérique et électronique du *disc-jockey* danois Anders Trentemøller. Dès qu'elle entendit cette musique et qu'elle prit conscience que le sergent ne cherchait qu'à faire une blague, Zoé fit apparaître une lueur de satisfaction sur son visage.

— Beaucoup mieux, dit-elle, en reprenant ses aller-retour.

— Vous avez raison, renchérit Malcolm. Aussi bien relaxer. Parce que je ne pense pas que nous arriverons à quelque chose, ce soir. En tout cas, pas dans cet...

Il préféra se taire, question d'éviter que ses paroles dépassent sa pensée. Zoé comprit tout de même l'allusion, mais ne s'en offusqua guère.

— Pas dans cet état, je sais, termina-t-elle pour lui en se croisant les bras.

Elle diminua la cadence de ses pas, pour ensuite se contenter de ne déambuler que devant le deuxième divan. Lui-même légèrement incommodé, Malcolm remarqua que les effets de l'alcool, chez Zoé, prenaient à présent le dessus sur ceux de la cocaïne. Effectivement, l'excitation de son invitée se transformait tranquillement en une fatigue morale et physique, ce qu'elle lui confirma lorsqu'elle s'arrêta de faire les cent pas. Lasse de penser, elle s'assit sur le bout du divan, face à Malcolm, en expirant longuement.

— Vous avez raison, soupira-t-elle. Il est inutile de s'acharner sur un casse-tête si on n'a pas tous les morceaux. C'est juste que je voudrais tellement...

Elle se tut. Maugréant contre son impatience et son impuissance, elle serra les poings. De façon plus détendue, elle évalua ensuite la situation.

— Je ne voudrais tellement pas que ce Henry Acquart détruise les quelques pièces qui nous manquent. Nous sommes si prêts, à un cheveu de trouver le trésor, j'en suis sûre.

— Ce meurtrier n'ira pas loin, je vous le jure. Tant qu'il n'aura pas cette lettre et cette carte, il ne pourra pas faire grand-chose. Et de toute façon, fatigués comme nous le sommes, nous non plus. Thomas Klay ne nous révélera certainement pas son secret ce soir, c'est sûr.

— *Dans le ventre de Sa Majesté*, poursuivit Zoé, distraite. Il doit s'agir d'une descendance, d'un ancêtre, ou... je ne sais pas. Klay a peut-être fondé une famille, une lignée, ou bien...

— Ça peut attendre à demain, Zoé. S'il est vraiment quelque part, le trésor du *Charon* n'est pas prêt de disparaître. Il n'ira sûrement pas plus loin que l'endroit où on l'a caché il y a 400 ans, soyez-en assurée. Alors, vous pouvez vous reposer.

— C'est un ordre, monsieur l'agent ? ironisa la jeune femme. Je croirais entendre mon père.

— Prenez-le plutôt comme un conseil venant de la part d'un ami.

Là-dessus, Zoé demeura incertaine. Lorsqu'elle comprit ce qu'il en était, son regard brillant et empli de gratitude se posa sur Malcolm,

et elle le remercia de cette attention. L'écho éthéré de la musique leur fit alors prendre goût à l'ambiance relaxante qui s'installait. Calée au fond du divan, Zoé ferma les paupières pour écouter la pièce, pendant que Malcolm admirait la plénitude dans laquelle elle était plongée. En même temps, il dégustait la musique dont les notes semblaient provenir d'un monde dont il voulait s'immerger.

Un réflexe nerveux le fit sursauter lorsqu'il se rendit compte qu'il commençait à dodeliner de la tête, frappé par l'épuisement. Ses propres paupières se fermant involontairement, il se sentait envahi par le monde des rêves qui l'enveloppait peu à peu. Alors, avant de s'endormir là pour se réveiller ensuite avec un torticolis, il préféra ajourner sa session de relaxation.

— Bon. Je crois qu'une bonne nuit ne serait pas de refus, bâilla-t-il bruyamment en se relevant avec difficulté.

En l'entendant, Zoé prit quelques secondes pour revenir à la réalité. Restant assise, elle posa son regard à moitié assoupi vers lui.

— Ça vous dérange si je reste ici un peu ? demanda-t-elle. J'aimerais avoir un moment pour moi-même.

— Faites comme chez vous.

Cela dit, Malcolm tituba jusqu'à l'entrée avant et pianota le code sur le clavier électronique pour réactiver le système de sécurité. Il attrapa son cellulaire et revint au salon d'un pas lourd tout en vérifiant s'il avait reçu un appel du commandant Laferrière ou du central.

— Vous n'avez qu'à fermer la stéréo et les lumières lorsque vous vous coucherez, poursuivit-il. Si vous avez faim ou soif, fouillez un peu. Vous trouverez sûrement quelque chose à votre goût. Et vous savez déjà où se trouve la salle de bain. Je n'irai pas en haut, je vais dormir dans la chambre d'à côté pour cette nuit. Alors, s'il y a quoi que ce soit, ne vous gênez pas.

Dès qu'elle le vit tourner les talons, Zoé bondit du divan.

— Malcolm ? appela-t-elle d'une voix hésitante, debout dans le salon, l'air de chercher ses mots. Je veux juste vous dire que... pour aujourd'hui, et tout... eh bien, je ne serais pas là sans votre aide. Je veux que vous le sachiez.

Le détective n'eut guère besoin de parler pour lui signifier qu'il acceptait ses remerciements. Elle l'avait parfaitement compris. Ras-suré, Malcolm la regarda, quand un autre détail lui vint à l'esprit.

—Ah oui ! dit-il. Si vous voulez vous changer, il y a une boîte au pied de votre lit qui contient du linge propre. Mon ex-femme l’a laissée ici quand elle a déménagé à Québec, l’an dernier...

Refusant de s’étendre sur le sujet, il s’interrompit. Il poursuivit donc en disant :

—Bref, ça devrait vous aller parfaitement.

Cela dit, il souhaita bonne nuit à son invitée, puis passa dans la chambre, dont il laissa la porte entrebâillée pour être au fait de ce qui se passait dans la maison. Par la suite, après s’être assuré que celle de la salle de bain adjacente était bien close, il détacha sa chemise, la retira pour ne garder que le T-shirt qu’il portait en dessous, puis enleva son *Glock 19* de service, qu’il plaça à côté de son cellulaire sur la table de chevet. Commenant à ressentir la fatigue, il retira également son étui de sa ceinture pour qu’il ne le gêne pas dans son sommeil. Sans plus tarder, il s’étendit sur le matelas à découvert, sans prendre le temps de le couvrir avec un drap. Tout ce dont il avait conscience avant de tomber complètement dans les bras de Morphée quelques minutes plus tard, c’est que la musique et les lumières avaient été éteintes et que l’eau de la douche coulait à flots dans la salle de bain.

Montréal, Québec - samedi 26 octobre 2019

Cette nuit-là, Malcolm avait un sommeil agité. Il rêva à un balcon tout en haut d’une tour d’ivoire. Entouré par un épais nuage de brouillard impénétrable, il avait l’impression de se trouver sur un belvédère flottant dans le néant. La structure semblait tout de même s’élever, puisque l’oxygène commençait à manquer et le vent sifflait dans les oreilles du sergent. Peinant à respirer, sa seule chance de survie se limitait à sauter dans le vide depuis le haut de la tour. Il se laissa donc tomber en chute libre sans rien à quoi s’accrocher, sinon son cri, qui demeurerait toutefois au fond de sa gorge faute de pouvoir sortir. Plus il dégringolait, plus il commençait à discerner dans la brume quelque chose qui ressemblait à un bateau. La coque, les mâts et les cordages se découpaient au fur et à mesure qu’il chutait, comme une lumière à travers l’ombre. Puis ce fut au tour de la figure de proue, des ossements et des crânes tournés vers lui d’apparaître à sa vue, l’air de l’attendre. De longs cheveux noirs et rêches coiffaient l’un de ces crânes, et un éclat vert clair brillait dans ses orbites vides. Les os

de la main du squelette qui lui était relié se dressaient vers Malcolm, comme pour l'inviter à rejoindre l'équipage...

C'est là que Malcolm se réveilla en sursaut et en sueurs. Alerté par un bruit sourd, il attrapa son pistolet, qu'il braqua vers la porte. Le bruit provenait de l'extérieur de la chambre. Toujours dans les limbes du sommeil, l'enquêteur cligna plusieurs fois des paupières pour se ressaisir, puis vérifia l'heure sur l'écran de son téléphone.

À peine cinq heures et demie du matin. Le soleil n'était toujours pas levé. Par l'entrebâillement, il y avait toutefois une lueur artificielle, blanche et tamisée, émise par une veilleuse allumée dans la maison, là même où un autre bruit étouffé se fit à nouveau entendre. On aurait dit le pas lourd d'une personne sur le plancher.

Sachant que toutes les lumières avaient été éteintes la veille, Malcolm bondit du matelas et marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte. Après avoir jeté un rapide coup d'œil à l'extérieur, il l'ouvrit et pointa son arme dans la direction du bruit et de la lumière, prêt à faire feu.

À proximité de la veilleuse, il vit Zoé à moitié nue, couchée à plat ventre sur le tapis du salon. Immobile, elle ne portait qu'une camisole grise et une culotte noire. Derrière sa tête, ses cheveux étaient attachés en queue de cheval et ses bras se repliaient sur eux-mêmes à la hauteur de sa poitrine.

Le souffle de Malcolm mourut dans sa gorge. Il fit un pas en avant et allait se précipiter vers elle pour s'assurer qu'elle était toujours en vie, lorsqu'elle inspira profondément. Les yeux fermés, elle releva posément la tête, puis ses mains se déplacèrent de quelques pouces vers l'avant. Elle cabra ensuite le haut de son corps pour adopter la position du serpent, avant de s'immobiliser à nouveau. Le sergent retint son geste, lâcha un soupir de soulagement, et abaissa son arme en se rendant compte que Zoé ne faisait que du yoga. Secoué, il l'observa un instant pour admirer la fine découpe des muscles de ses bras et de ses jambes. Ne voulant pas la rendre mal à l'aise en l'examinant trop longtemps de la sorte, il se détourna d'elle et alla à la cuisine.

— Désolé, s'excusa-t-il à mi-voix. Je ne voulais pas être indiscret...

— Oh non ! C'est... moi qui le suis... répliqua Zoé en se redressant sur ses pieds, ce qui produisit le même bruit que Malcolm avait entendu précédemment. Je ne voulais pas vous réveiller...

—Vous n'arrivez plus à dormir, c'est ça ? Je vous comprends très bien.

—C'est si évident ?

Embarrassée, Zoé attrapa son jean délavé qui traînait près d'elle sur le bras du divan et l'enfila. Se remettant encore du choc de son réveil soudain, Malcolm lui laissa le temps de s'habiller et posa son arme sur l'îlot. Il ouvrit l'interrupteur sur le mur de gauche, et le néon blanc au-dessus du poêle et de l'évier s'alluma comme un phare. La lumière incandescente se refléta jusque dans la porte-fenêtre située au fond de la cuisine, comme pour démontrer que la nuit régnait toujours à l'extérieur. Malcolm avait tout de même dormi quelques heures, si bien que son système avait réussi à se réinitialiser et qu'il ne demandait pas mieux, à présent, que sa dose matinale de caféine. C'est ce dont il avait envie pour se réveiller un peu. Il s'empara de la cafetière, puis dévissa la partie supérieure.

—Vous voulez du café ? demanda-t-il en mettant quand même plusieurs cuillerées dans le filtre.

—Plus que jamais.

Les pieds nus, et maintenant complètement habillée, Zoé le rejoignit tranquillement à la cuisine. En la voyant, Malcolm constata qu'elle semblait beaucoup plus éveillée que lui, comme si la nuit ne pouvait affecter la vivacité de sa personne. Elle s'assit sur l'un des tabourets, puis croisa les bras sur la surface de l'îlot, là où se trouvaient toujours la confession du prêtre et la carte parchemin.

—Je n'ai pas arrêté de penser à ça, confessa-t-elle en les désignant du menton. Toute la nuit, je me suis réveillée et rendormie, et réveillée... J'avais l'impression d'être un des moutons que j'essayais de compter. À sauter la clôture d'un côté et de l'autre, et encore, et encore...

—Au moins, vous n'avez pas rêvé à des squelettes, vous, malgré Malcolm.

Cela dit, il laissa échapper un rire tout en plaçant la cafetière en acier inoxydable sur l'un des ronds plats du poêle. Il l'alluma, et sortit deux tasses d'une armoire, qu'il revint mettre sur l'îlot.

—Je crois que ce mystère commence à me tracasser aussi, dit-il à Zoé, assise face à lui.

—Normal. Ce n'est quand même pas tous les jours qu'on est sur la piste d'un trésor de plusieurs millions de dollars.

— Ce n'est pas que pour l'argent...

Malcolm se tut, ne sachant pas lui-même ce qu'il en déduisait. Il resta là à scruter les yeux verts de Zoé, son regard sincère braqué dans le sien. Ni l'un ni l'autre ne savait que dire. Un instant plus tard, le sifflement de la cafetière les sortit de leur fixation. Malcolm alla la retirer du rond chaud, puis versa dans les tasses le café, que les deux prirent noir.

Malcolm alla ensuite à sa chambre pour enfiler une chemise marine propre et se rafraîchir un peu. Lorsqu'il revint à la cuisine, il surprit Zoé en train d'examiner la carte parchemin, et se réjouit de voir que son esprit se concentrait sur autre chose que ses peurs. À croire que la nuit lui avait porté conseil.

— Si jamais vous trouviez ce trésor, lui demanda-t-il par curiosité, qu'est-ce que vous en feriez ?

— Eh bien, pour commencer, j'achèterais votre maison, s'esclaffa la jeune femme. Beaucoup de livres et de bibliothèques, aussi, que je mettrais partout ici.

Ce disant, elle tournait la tête de tous côtés, imaginant avec amusement où elle pourrait les installer. Quelques secondes plus tard, elle finit par retrouver son sérieux.

— Sinon... ça me vaudrait sûrement la célébrité. Je n'en sais trop rien. Je n'y ai pas vraiment pensé.

— Vous n'avez jamais songé à avoir des enfants ? Fonder une famille, avoir une nouvelle vie ?

— Oh si ! Mais indirectement, si on peut dire. Parce que j'ai déjà eu un petit ami, avant. Malheureusement, il était un peu possessif et s'emportait tout le temps. Alors, je me suis dit qu'il n'était pas question que j'aie un enfant avec un gars comme lui. Ça, jamais...

L'assurance s'effaça lentement du visage de l'archiviste lorsqu'elle se remémora son passé. Désirant se reprendre, elle redressa le dos avec confiance et ajouta :

— Mais je vous avoue que je n'ai jamais complètement abandonné l'idée.

— Vous êtes encore jeune. Rien ne vous en empêche.

— Mis à part le fait de passer d'un crétin à un autre, vous voulez dire ? lança Zoé en esquissant un sourire. C'est sûr que ça me traverse l'esprit une fois de temps en temps. Peut-être un jour, qui sait ? Peut-être que moi aussi j'aurai un petit trésor à moi, et tout...

Elle s'interrompit tout à coup, le regard fixé sur Malcolm et la mâchoire légèrement descendue pour signifier sa stupéfaction. Sa réaction ne manqua pas d'attirer l'attention du sergent-détective, qui fronça les sourcils.

— Vous allez bien ? s'inquiéta ce dernier.

— Un trésor en moi... murmura Zoé. Le trésor dans le ventre... le trésor... à l'intérieur... dans le ventre de Sa Majesté...

Frappée, Zoé tourna vivement la tête, les yeux grands ouverts. « Est-ce que ça se pourrait ? Est-ce que... » Elle délaissa sa tasse et reprit la carte pour l'examiner.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Malcolm. Vous avez trouvé quelque chose ?

Lorsqu'elle releva la tête, le détective nota que cette fois, ce n'était pas la cocaïne qui dilatait les pupilles de son interlocutrice, mais bien l'excitation. Les yeux brillants, Zoé pointa la carte de son index, plus particulièrement le X et la ligne sinueuse qu'on avait tracée dessus.

— Ceci n'est pas un X, dit-elle, c'est une croix. Et le nombre 600, en dessous, représente une distance.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Sans prendre le temps de répondre, la jeune femme fit demi-tour et alla au salon. N'y comprenant rien, Malcolm la vit prendre son *iPad*, qu'elle posa sur la table en verre.

— De quel genre de croix parlez-vous ?

— *Dans le ventre de Sa Majesté*, répéta Zoé en pianotant sur l'écran pour lancer une recherche. Il ne s'agit pas du tout d'*engrosser la Reine*. Robert Gray était catholique, de toute façon. Ce n'était pas une obscénité, mais une marque de loyauté envers ses frères. Ce n'est pas *dans le ventre*, mais *à l'intérieur*. Voilà ce que ça signifie. C'est... *à l'intérieur de Sa Majesté*. Ou plutôt... *à l'intérieur de la royauté*. Mais plus particulièrement...

Nerveuse, Zoé se mordit la lèvre inférieure. Elle parcourut en vitesse les pages affichées sur l'écran du *iPad*, jusqu'à ce que ses yeux se fixent, droit comme des lances, sur un détail.

— Oui ! s'écria-t-elle en frappant dans ses mains. C'est en plein ça !

— Mais quoi donc ? interrogea Malcolm qui la rejoignit au salon en haussant les épaules.

— Ce n'est pas *dans le ventre de Sa Majesté*, lui répondit-elle en tournant le *iPad* vers lui. En réalité, ça veut dire *dans le mont Royal*. L'inscription sur la tombe signifie : *Je reposerai à jamais avec les Klay du Nouveau Monde, à l'intérieur du mont Royal*. Robert Gray exprimait le vœu de reposer avec ses comparses et son capitaine, pas celui d'enfanter la Reine.

— Mais en ce cas, que voudrait dire le *X* ?

— Eh bien, le *X* ne serait rien d'autre que la croix du mont Royal, qui se trouvait déjà là en 1643.

Stupéfait, Malcolm s'approcha en silence. Il regarda l'écran, mais ne comprit pas tout de suite. Sur la page Internet de *Google Maps* y était affichée, il pouvait voir, à gauche, une légende indiquant la distance entre les points donnés. Le lieu de départ se situait au sommet du mont Royal, là où était érigée la croix, tandis qu'une ligne de 600 mètres vers l'ouest était tracée. Elle menait en plein centre du cimetière du mont Royal.

— Vous êtes certaine ? demanda Malcolm, perplexe.

— J'en doutais moi aussi, jusqu'à ce que je me rende compte que le nombre inscrit sur la carte ne pouvait être qu'une mesure.

— Mais ça peut tout aussi bien être 600 pieds ou encore, 600 pouces... Comment est-ce que...

— Oui, mais si on regarde bien, il n'y a pas grand-chose dans un rayon de 600 pieds ou de 600 pouces autour de la croix. Ça nous mène sur la montagne, ou directement dans la ville. Mais, en y allant avec 600 mètres vers l'ouest, ça nous conduit droit dans le cimetière. Et maintenant, regardez l'autre page ouverte, en haut.

Malcolm obtempéra. Il appuya sur le second onglet de la page Internet, qui affichait un site partenaire du cimetière du mont Royal. On y trouvait la liste complète des défunts qui occupaient les lieux. En parcourant la liste de noms, le regard du sergent-détective s'arrêta sur celui qui figurait au centre de la page.

— C'est impossible, murmura-t-il.

— Vous comprenez, maintenant ? demanda Zoé, tout excitée. À 600 mètres à l'ouest de la croix du mont Royal, en plein dans le cimetière, se trouve le mausolée de la famille Klay. C'est exactement ce que nous dit cette carte. Ce qui signifie probablement, aussi, que c'est là qu'ils ont enfoui...

—C'est peut-être une coïncidence... Je ne veux pas gâcher votre plaisir, mais comment sait-on qu'il s'agit de la même famille ou si c'est relié au *Charon* ?

—Attendez. Laissez-moi vérifier un autre détail, d'abord ?

Sans hésiter, Zoé reprit le *iPad*, puis ouvrit une nouvelle page sur le site du réseau *Bibliothèque et Archives nationales du Québec* réservé aux employés. Elle y entra son mot de passe et appuya sur la touche connexion.

—Que faites-vous ? s'enquit Malcolm.

—Sur le site privé de la BAnQ, j'accède aux archives concernant les achats de lots de terre dans les cimetières de la région. Je veux vérifier l'historique de la famille Klay et voir s'il s'agit bien de ce que je pense.

Absorbée par sa lecture, Zoé se tut et parcourut les différents documents qu'elle avait ouverts, tandis que Malcolm s'assit sur le divan à côté d'elle pour jeter un coup d'œil. Après un moment, la jeune femme finit par trouver ce qu'elle cherchait, et lut à voix haute : « Le seul à avoir acheté ce lot de terre serait un certain Théodore Klay, avec un droit de perpétuité. Il y a fait construire ce mausolée en 1855, trois ans seulement après l'ouverture du cimetière. Sans famille ni descendance, il y a été enterré à sa mort en 1863 par la direction du cimetière, tandis que tous ses biens et... »

En lisant la suite de l'article, Zoé s'anima d'un grand sourire. Voyant cela, Malcolm se pencha en avant pour y voir plus clair.

—Quoi, ses biens ? répéta-t-il.

—Tandis que tous ses biens, de même que sa demeure à Westmount, ont ensuite été vendus aux enchères de la ville.

Stupéfait, Malcolm dévisagea Zoé, qui fit de même.

—Ce qui veut dire que la clé que vous avez...

—Et la carte lui appartenaient, poursuivit l'archiviste, visiblement enthousiaste. Elles appartenaient à Klay. C'est lui qui y a écrit : *le Charon vogue toujours*. Ce qui veut dire, aussi, que c'est probablement à l'intérieur de ce mausolée que le trésor du *Charon* a été caché. Dans le cimetière du mont Royal.

—*Je reposerai à jamais avec les Klay du Nouveau Monde, à l'intérieur du mont Royal !* s'exclama le sergent-détective, qui partageait maintenant l'excitation de son invitée. Je n'en reviens pas...

Tous deux sursautèrent quand la sonnerie dérangeante de son cellulaire retentit dans la chambre d'invités. Zoé grogna, puis regarda Malcolm de travers.

— Il va vraiment falloir que vous changiez cette sonnerie ! lança-t-elle.

— Tout à fait d'accord.

Sans tarder, Malcolm se leva et se dirigea vers la chambre pour prendre l'appel. Avant même de franchir l'embrasure, un autre petit tintement retentit, mais cette fois, depuis l'entrée principale. Intrigué, Malcolm s'immobilisa dans le couloir.

— Vous ne répondez pas ? demanda Zoé.

— C'est bizarre. C'est le système de sécurité. C'est l'avertissement du détecteur arrière, indiqua-t-il en se retournant vers la cuisine.

Il plissa les yeux pour discerner quelque chose dans la noirceur du dehors, puis fut pris par surprise par la détonation qui suivit. La balle traversa la porte-fenêtre de la cuisine, la zébra comme une toile d'araignée, et alla se planter dans le mur du couloir, à quelques centimètres de la tête de Malcolm. Au deuxième coup de feu, ce dernier s'accroupit prestement sur le plancher, et rampa en vitesse jusque derrière l'îlot.

— Couchez-vous ! cria-t-il à Zoé qui, aussi déstabilisée que lui, se plaqua contre le tapis du salon. Restez à terre !

Le second projectile fit craqueler encore plus la fenêtre, puis écorcha l'une des armoires de la cuisine. Le détecteur de mouvement déclencha l'ouverture du projecteur de la cour, qui éclaira une partie de l'aménagement paysager. Le détective risqua un coup d'œil avant que le troisième tir ne survienne, ce qui lui permit de reconnaître le manteau rouge de Henry Acquart dans la pénombre des buissons.

Adossé contre l'îlot de la cuisine, Malcolm étira le bras pour s'emparer de son arme sur le comptoir au-dessus de lui. Un autre projectile fit éclater la tasse de Zoé, puis un morceau de porcelaine vola en éclats et écorcha un doigt du détective avant que celui-ci ne réussisse à reprendre son pistolet. Soutenant la douleur, Malcolm se raidit derrière l'îlot, tandis que le café s'écoulait jusque sur le plancher. Discernant à peine Henry, caché à la limite du faisceau, il voulut riposter à l'aveuglette.

— Zoé, ne bougez pas ! cria-t-il. Restez où vous êtes !

Couchée sur le tapis, Zoé leva la tête, ne sachant que faire. Le mur de pierre entre la cuisine et le salon la mettait à l'abri, mais gagnée par l'adrénaline, elle promenait ses yeux grands ouverts dans tous les sens pour trouver une solution.

Conscient du danger, Malcolm pointa son pistolet sur le côté de l'îlot et fit feu vers la cour arrière pour garder leur assaillant à distance. Or, ce dernier contre-attaqua de la même manière.

Les détonations résonnaient dans la maison, tandis que le reste du verre saillant encore accroché à la porte-fenêtre finit par exploser. Une pluie de particules acérées se répandit sur le carrelage gris de la cuisine, pendant que les projectiles ricochaient contre les armoires et les pierres. Apeurée, Zoé reprit son *iPad* sur la table pour le remettre dans son sac, puis se boucha les oreilles.

À ce rythme, Malcolm craignait de se retrouver à court de munitions, ses chargeurs supplémentaires se trouvant dans son étui sur la table de chevet. Il savait qu'il ne pourrait pas poursuivre très longtemps cet échange. Et même si la sonnerie silencieuse du système d'alarme s'était déclenchée au moment de l'intrusion, Henry pouvait toujours réussir à les abattre avant l'arrivée des secours. Avec cette violence qui s'abattait sur eux, il était inutile d'essayer de le raisonner. Malcolm jura et essaya de trouver une solution. Même s'il connaissait parfaitement les risques du métier, il refusait de mourir tout en étant témoin du meurtre d'un innocent. En voyant Zoé couchée là, il se résolut à tout faire pour qu'un tel drame ne survienne pas. Il serra la crosse de son pistolet, prêt à réagir.

— Prenez vos affaires, dit-il à Zoé en pointant le divan. Vite !

Sans répliquer, Zoé mit son sac et son manteau sous son bras. Accroupie, elle traversa le salon et s'adossa au mur qui séparait la cuisine. Malcolm allait poursuivre lorsqu'à sa grande surprise, il vit la jeune femme tendre la main au-delà du mur. Elle la ramena toutefois très vite vers elle, après qu'un coup de feu ait rayé la pierre à un pouce de son bras. Le sergent leva aussitôt la sienne pour lui indiquer de ne pas bouger.

— Qu'est-ce que vous faites ? Restez derrière.

— La carte et la lettre sont sur le comptoir. On ne peut pas...

— Laissez tomber ! Il ne faut pas rester ici.

— Mais elles sont juste là...

— Laissez tomber, je vous dis. Il y a de la vitre partout. Ça ne vaut pas la peine. Quand je vous le dirai, courez vers l'entrée. D'accord ?

En dilemme, Zoé regarda le détective de travers, puis posa les yeux sur ses pieds nus. Au même moment, à sa grande surprise, un autre projectile ricocha sur la cafetière en acier.

— Zoé, il faut s'en aller ! insista Malcolm.

— O.K., maugréa la jeune femme à contrecœur. C'est bon.

— Vous êtes prête ?

Après que Zoé eut acquiescé de la tête, Malcolm s'agenouilla derrière l'îlot.

— Maintenant ! cria-t-il.

Il s'accouda sur le comptoir, les bras tendus, son arme pointée vers l'extérieur, et tira à répétition vers sa cible pour faire diversion.

Une main sur la tête, Zoé se baissa et traversa la cuisine pour gagner le couloir avant. Dès qu'elle parvint à dépasser le coin, les tirs extérieurs se tournèrent de ce côté et passèrent à travers le mur de placoplâtre, sans toutefois la blesser.

Satisfait, Malcolm profita de ce répit pour se rendre à son tour vers l'entrée de la chambre à coucher derrière lui. La fureur du meurtrier se redirigeant vers lui, il plongea de justesse sur le plancher de bois franc quand deux balles passèrent au-dessus de sa tête avant d'éventrer la moulure de bois autour de la porte. Rapidement, il empoigna son étui et son cellulaire sur la table de chevet, puis ressortit de la chambre. Accroupi sur lui-même, il bifurqua dans le couloir pour être hors d'atteinte. Lorsqu'il la rejoignit, Zoé se tenait dans l'entrée, son manteau et son sac sous un bras, ses bottes sous l'autre. Le sergent

sauta dans les siennes sans les attacher, attrapa son manteau sur la rampe de l'escalier et s'empara de ses clés dans sa poche.

— Dès que la voie est libre, commanda-t-il à Zoé, montez dans le camion.

Il s'assura au passage que l'alarme du système de sécurité cli-gnotait et ouvrit à peine la porte. Il jeta un coup d'œil par l'entrebâillement pour s'assurer que personne d'autre ne se trouvait à l'avant de la maison, braqua son arme, puis sortit à l'extérieur.

— Allez-y ! dit-il.

Il déverrouilla les portières à l'aide de la télécommande sur son porte-clés et marcha à reculons vers sa camionnette, en joue vers la maison. Zoé se précipita, sauta sur le siège du passager, jeta ses effets personnels à ses pieds et se cacha derrière le tableau de bord. Ne voulant courir aucun risque, le sergent-détective démarra le moteur à distance, alors même qu'il était adossé contre la tôle du véhicule et qu'il surveillait la porte d'entrée et le côté de son domicile. Zoé lui ouvrit la portière de l'intérieur pour l'aider à grimper.

Éclairant à peine la scène, la lumière des lampadaires rendait les coins d'ombres beaucoup trop présents au goût de Malcolm. Guère rassuré, il abandonna sa position de défense, prit place derrière le volant, balança son manteau sur la banquette arrière et abaissa sa fenêtre pour se remettre en joue. Rien ne sortit de l'ombre lorsqu'il enclencha la marche arrière et qu'il enfonça l'accélérateur pour reculer jusque dans la rue. Il tourna le volant à gauche pour se retourner dans la bonne direction et freina. Ne voyant toujours pas le tireur, il remit la marche avant et quitta les lieux dans un crissement de pneus. Ce n'est que lorsqu'ils se trouvèrent trois maisons plus loin qu'il ramena son pistolet à l'intérieur de la voiture, non sans regarder dans son rétroviseur pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

Un peu plus loin sur sa rue, il remarqua une voiture rouge garée sous un lampadaire. Avant de pouvoir dire avec précision qu'il s'agissait bien d'une *Mustang* de l'année, il la perdit de vue lorsqu'il suivit la courbe de la rue. N'ayant rien remarqué, Zoé se redressa sur son siège et se retourna prudemment vers la fenêtre arrière pour être certaine qu'ils étaient hors de danger.

— Mais qui c'était ? lâcha-t-elle en essayant de retrouver son souffle.

L'idée que son collègue puisse être de connivence avec le meurtrier contrariait Malcolm au plus haut point. Il serra le volant très fort entre ses mains, puis fit vite de chasser cette pensée de son esprit. Le mieux, pour lui, se résumait à se concentrer sur la route pour s'éloigner au plus vite de chez lui.

— Le suspect, répondit-il avec agacement. Henry Acquart. Il faut croire qu'il a trouvé mon adresse.

— Merde ! jura Zoé tout en frappant sur le tableau de bord. Il va nous voler la carte !

— Il n'aura peut-être pas le temps de le faire.

— Pourquoi donc ?

— L'alarme silencieuse est déclenchée. Et avec le vacarme que nous venons de causer, dans moins de cinq minutes, des patrouilles seront sur place.

Malcolm brûla quelques arrêts et feux rouges par crainte d'être pris en chasse. À cette heure-là, il n'y avait presque personne dans les rues de Westmount. L'air grave, il rangea son pistolet dans son étui, puis attrapa son cellulaire pour vérifier qui l'avait appelé. Sur l'écran, l'afficheur lui indiquait qu'il avait manqué un appel d'Ethan Laferrière. Le sergent se renfroga, curieux de savoir pourquoi le commandant était debout si tôt un samedi matin. Pendant ce temps, Zoé, agitée, s'efforçait d'insérer ses pieds toujours nus dans ses bottes. La pauvre n'avait pas eu le temps de récupérer ses bas, qu'elle avait laissés près du lit.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? questionna-t-elle.

— C'était trop dangereux, expliqua Malcolm en laissant de côté son cellulaire pour s'engager en vitesse sur la rue Sherbrooke.

— Nous aurions pu attendre la police, non ? Tout le voisinage a sûrement entendu les coups de feu.

— Ça ne vaut pas la peine de risquer ma vie pour obtenir de la gloire, Zoé. Et encore moins de risquer la vôtre. Cette fois-ci, le type avait l'avantage et je ne voulais pas me montrer assez stupide pour me jeter dans son piège, répliqua fermement l'enquêteur.

— Vous ne craignez pas qu'il disparaisse avec la carte ?

— Ne vous en faites pas. Si les patrouilles ne l'attrapent pas chez moi, il va revenir. Il ne semble pas vouloir abandonner. D'après ce que je viens de voir, il fera tout pour arriver à ses fins, même jusqu'à commettre des erreurs, croyez-moi. C'est pour cette raison que je vais

vous aider à trouver ce trésor avant lui. Ainsi, c'est nous qui aurons l'avantage. Nous allons l'appâter, et c'est là qu'il va se planter.

— Vous en êtes sûr ?

— Quand une personne est aussi acharnée que lui, elle n'a qu'une seule idée en tête et ne voit pas ce qui se passe autour d'elle. Toutes ses pensées sont centrées sur ce qu'elle souhaite. Et c'est ce qui va conduire notre homme à sa perte. Vous verrez.

— Mais maintenant, il a la carte, se désola Zoé.

— Je ne pense pas qu'il réussisse à la déchiffrer aussi rapidement. Il ne semble pas aussi instruit que vous, ce qui nous donne une longueur avance. Mais ne nous traînons quand même pas les pieds. Pour débarquer comme ça chez moi, c'est qu'il a beaucoup plus de ressources que je l'aurais imaginé. Ou peut-être même de l'aide.

— De qui, par exemple ?

Malcolm rumina en silence. Comme il ne désirait absolument pas laisser sous-entendre que son collègue était mêlé à cette histoire, il préféra éviter le sujet.

— Ça n'a pas d'importance, maugréa-t-il. De toute façon, nous n'avons plus besoin de la carte, maintenant, puisque nous savons où nous allons. Essayons plutôt d'arriver là-bas avant lui.

En tournant au nord sur l'avenue Atwater, ils levèrent les yeux sur l'imposante silhouette du mont Royal, que l'aurore bleutée découpait de l'obscurité.

Il était plus de cinq heures du matin et Henry Acquart n'avait toujours rien vu bouger. Il avait passé toute la nuit à patienter, assis derrière le volant de la *Mustang* rouge, garée tout près du lieu de résidence de Malcolm Villeneuve. Il reconnaissait pourtant la camionnette noire du sergent-détective, dans la cour, mais il n'y avait aucune activité dans la maison. Zoé et lui pouvaient être endormis, comme ils pouvaient être absents, ou même, avoir changé de véhicule.

Henry se doutait bien qu'une maison comme celle-là était dotée d'un système de sécurité à la fine pointe de la technologie. Donc, pas question d'entrer et de se faire prendre sans raison valable. L'idée que Christian Clémant lui ait menti l'envahissait de plus en plus. À chaque heure qui passait, il ressassait ça dans sa tête. Malheureusement, il ne lui était pas possible d'interroger le détective puisque ce dernier était toujours inconscient dans le coffre de la voiture. Cela n'aidait en rien son humeur déjà toxique, qui empirait comme un mauvais reflux gastrique depuis l'incident de la veille.

Henry n'avait certainement pas bien amorcé la journée du vendredi. Après s'être disputé avec Geoffrey Barnes, qui avait essayé de le convaincre, preuve à l'appui, que des pirates faisaient partie de sa descendance, il s'était enfui avec le téléphone de ce dernier pour obtenir le nom de son contact. N'acceptant pas ces prétentions et ne voulant pas que la vérité sorte au grand jour, il avait lui-même donné rendez-vous à Albert Eizeiner sur le belvédère du mont Royal. Il était inconcevable, pour Henry, que ses aïeux aient été des voleurs et des meurtriers, lui que son père avait élevé avec rigueur, dans le respect et la pratique des valeurs chrétiennes. Même après les trois ans de prison qu'il avait dû purger à la suite d'un vol à main armée, Henry s'était efforcé de s'en tenir à ces principes. Il était donc normal, aujourd'hui, d'essayer de les protéger, et ce, même s'il devait les enfreindre pour y arriver. C'est pourquoi il n'avait pas hésité à assassiner Albert Eizeiner lorsque celui-ci lui avait remis la preuve de l'existence du *Charon*. Henry avait décidé de se sacrifier pour le bien des gens qui tout comme lui, ne pourraient accepter de tels sacrilèges. Il l'avait fait, aussi, pour avoir une chance de découvrir le trésor qui allait probablement lui procurer une fin de vie confortable. Mais voilà qu'Eizeiner ne

lui avait pas tout remis avant de mourir, et qu'il n'avait pas apporté la fameuse clé contenue dans le parchemin.

Dès lors, il n'était plus question, pour Henry, de reprendre le métier de défricheur pour un salaire de misère qui lui permettait à peine de payer ses billets de loto et son alcool. Il savait qu'avec son franc-parler, Geoffrey Barnes se ferait aller le clapet et qu'on le rechercherait pour meurtre. Or, il n'était pas question qu'on l'arrête sans qu'il ait d'abord réussi à détruire tous les indices concernant le *Charon*. Il devait à tout prix poursuivre ce qu'il avait entamé, et tenter par tous les moyens de trouver les preuves et le trésor. C'était là le seul moyen, pour lui, de devenir riche, de disparaître, et d'effacer ces rumeurs au sujet de sa descendance. Enfin, s'il y avait une chose qu'il redoutait, c'était bien de retourner croupir en prison. Il préférerait mourir pour sa cause plutôt que de passer le reste de sa vie à se sentir coupable et indigne de ses propres croyances.

Ce vendredi, donc, n'avait été pour lui qu'une malencontreuse suite de désagréments, jusqu'à ce qu'il assomme et enferme Christian Clémant dans le coffre de sa propre voiture. Henry croyait qu'il avait réussi à lui soutirer l'information nécessaire pour retrouver la clé, mais à présent, il commençait à en douter. Assis devant la maison visiblement inoccupée de Malcolm Villeneuve depuis plus de six heures, il écumait de colère juste à penser que Christian Clémant lui avait peut-être bien menti à nouveau. Il ne portait même plus attention à sa surveillance tellement il avait envie de rouvrir le coffre et d'abattre ce flic d'une balle dans la tête.

Le cellulaire du sergent-détective sonna sur le siège passager de la *Mustang*. Le nom du commandant Ethan Laferrière s'afficha sur l'écran. Henry l'observa d'un regard vide et attendit que la sonnerie cesse et que la boîte vocale s'enclenche. Quand les tintements de cloches cessèrent et que la mention *appel manqué* apparut près de l'horloge indiquant cinq heures cinquante du matin, Henry s'en désintéressa et retourna à son guet. C'est à ce moment qu'il remarqua, par l'une des fenêtres avant, qu'une lumière blanche était allumée et que finalement, il y avait bel et bien quelqu'un à l'intérieur de la maison.

Du coup, sa nervosité lui fit l'effet d'un électrochoc, au point où il serra les dents. Il empoigna le *Glock 19* à côté de lui, puis sortit du véhicule. Voyant que la lumière provenait de l'arrière de la maison, il traversa la rue et marcha vers la clôture érigée autour de la demeure.

Après s'être assuré que personne ne l'épiait, il sauta par-dessus, et aboutit dans la cour. Dans l'obscurité, le pistolet en main, il contourna les buissons afin de jeter un coup d'œil par la porte-fenêtre.

À l'intérieur, le néon blanc au-dessus du poêle et de l'évier de la cuisine était allumé. Malcolm Villeneuve se tenait debout devant l'îlot, tasse de café à la main, tandis que Zoé Comptois, assise sur le tabouret, en camisole et pieds nus, pointait la carte parchemin avec insistance.

Cela lui fit l'effet d'une bombe. Les deux personnes qu'il recherchait se trouvaient là, de même que les ultimes documents que Geoffrey Barnes lui avait dérobés au parc du Mont-Royal. Exultant devant cette scène, Henry leva lentement son pistolet et le pointa vers eux. C'est le moment que choisit Zoé pour quitter son tabouret en vitesse et disparaître derrière le mur de pierre délimitant la cuisine. Henry retint donc son geste et attendit qu'elle revienne. Puis voilà que le détective la suivit, et qu'il les perdit tous les deux de vue. L'assassin patienta encore cinq minutes. Lorsqu'il en eut assez, il enjamba l'un des buissons et alla se positionner dans le périmètre du carrelage de ciment couvrant le terrain. Il s'avança davantage quand il vit Malcolm réapparaître et marcher jusqu'à l'ouverture d'une des chambres du fond. D'un air intrigué, le sergent-détective plissa les yeux et regarda vers la porte-fenêtre, directement dans sa direction. Persuadé qu'il venait d'être repéré malgré l'obscurité, Henry pointa son arme vers Malcolm et appuya sur la gâchette.

La balle traversa la porte-fenêtre et rata sa cible de peu. Le sergent se jeta sur le plancher et rampa jusque derrière l'îlot. L'assassin fit feu une deuxième fois et atteignit l'une des armoires. Quand le projecteur arrière s'alluma dans la cour, il repassa derrière les buissons et prit le temps de bien viser sa cible. Il fit éclater la tasse à café posée sur l'îlot pour empêcher Malcolm de s'emparer de son arme et tenta d'atteindre Zoé quand elle étira la main au-delà du mur en pierre, mais en vain. Soudain, Malcolm le prit par surprise lorsqu'il s'accouda sur le comptoir pour tirer un coup de feu. Le malfrat dut s'accroupir sur le terrain pour éviter d'être touché. Puis, constatant que son adversaire essayait de faire diversion, il se redressa furieusement et tira sur tout ce qui bougeait. Les coups de feu résonnaient dans tout le voisinage, tandis que les balles se perdaient à l'intérieur de la maison.

Dès qu'il ne vit plus Malcolm et Zoé, il sortit en vitesse de derrière les buissons, son arme braquée devant lui, prêt à entrer dans la demeure. Ce n'est qu'une fois arrivé à la porte-fenêtre fracassée qu'il entendit la camionnette démarrer. Du coup, il comprit que ses cibles s'enfuyaient par la porte avant. Il cracha par terre, persuadé qu'il ne parviendrait pas à les rattraper. Son impression fut confirmée lorsqu'il entendit les pneus du camion crisser sur l'asphalte. Il abaissa donc son arme, jugeant qu'il était inutile de leur courir après.

Il demeura dans le cadrage de la porte-fenêtre, à observer le carnage qu'il venait de causer. Il jeta un œil sur les trous dans les murs, les éclats de verre qui recouvraient le carrelage et surtout, sur la carte et la lettre du prêtre qui gisaient sur le comptoir de l'îlot. Il s'en réjouit un instant, sachant qu'il avait enfin sous la main ce dont il avait besoin pour détruire les dernières preuves validant l'existence du *Charon*. En revanche, il comprenait que le temps lui manquait et que les voisins, alertés par les coups de feu et le système d'alarme, ne manqueraient pas d'appeler la police. Impassible, il alla dans la cuisine, non sans écraser la vitre sous ses bottes. Il ouvrit l'un des ronds de la cuisinière, puis plaça le bout des papiers parchemin dessus. Lorsque le feu commença à les détruire, il les jeta dans l'évier double pour s'en débarrasser. Son regard d'acier et froid plongé dans les flammes, il voulait s'assurer qu'il n'en resterait rien d'autre que des cendres. Satisfait du résultat, il tourna les talons et retourna promptement à la Mustang.

Voilà, son travail était fait. Il lui restait tout de même à s'occuper de Malcolm et de Zoé avant qu'ils découvrent le trésor du *Charon*. Ils en savaient beaucoup trop pour qu'il les laisse aller et ainsi, salir l'histoire de la ville et de ses descendants. Or, la chance lui sourit quand il revint à la voiture et qu'il entendit les cris de Christian Clémant à travers le coffre. En toute hâte, il l'ouvrit tout grand. Les yeux encore endormis, le détective, aveuglé par la lumière du lampadaire au-dessus de la *Mustang*, essayait de percevoir son agresseur, qui lui plaqua à nouveau le pistolet sur la tête.

— Comment t'as fait, hier soir, pour les retrouver ? demanda-t-il.

— Quoi ? répliqua Christian, à moitié sonné. Mais de quoi... parlez-vous ?

— Comment t'as su qu'ils étaient ici ? Allez, debout ! Sors de là, et vite. Tu vas me montrer comment fonctionne ton ordinateur. On a quelqu'un à retracer.

Après avoir contacté la compagnie du système de sécurité pour les prévenir du danger, Malcolm et Zoé contournèrent la montagne par le côté nord-est. Ils empruntèrent le boulevard Mont-Royal, puis continuèrent jusqu'au bout du chemin de la Forêt, dans Outremont. Se butant à des grilles fermées, ils se garèrent dans l'impasse, face au portail de l'entrée nord du cimetière Mont-Royal, clos pour la nuit.

— C'est vrai, j'oubliais... Le week-end, le site n'est pas accessible au public avant neuf heures, râla Zoé. Merde !

La structure en pierre grise leur barrait l'accès au vaste terrain. Ses grilles de fer, peintes en vert, demeuraient fermées, ainsi que le bureau d'accueil. De même, elles les empêchaient de pénétrer dans le stationnement du bâtiment. Plus loin, une fourgonnette du service de la sécurité, avec le sigle des *Services commémoratifs Mont-Royal* sur sa portière, longeait les vénérables arbres de la forêt délimitant les sections du cimetière. Elle roulait à environ 10 km/h sur le chemin recouvert de feuilles orangées et rouges, avec, à son bord, deux gardes qui effectuaient leur ronde pour empêcher les intrusions nocturnes.

Dérangé par ce contretemps, Malcolm éteignit le contact de son véhicule et réfléchit un instant.

— Nous ne pouvons pas attendre deux heures ici, maugréa-t-il.

— Vous avez dit vous-mêmes que le tueur ne réussirait pas à déchiffrer la carte avant un bon moment. Ça nous laisse un peu de temps, non ?

— Pas assez, j'en ai bien peur.

Le sergent tenta encore une fois de comprendre pourquoi la *Mustang* rouge de son collègue se trouvait près de chez lui durant l'attaque. « Est-ce que Christian Clément est de mèche avec le meurtrier, où est-ce qu'on lui a volé sa voiture ? » s'interrogea-t-il. Il lui aurait suffi de l'appeler pour se renseigner, mais son collègue était si hypocrite, qu'il nierait tout à coup sûr. Malcolm n'était donc pas beaucoup plus avancé. Une chose lui apparaissait claire, c'est que désormais, il ne pouvait plus compter que sur lui-même pour régler cette affaire.

— Il se pourrait que quelqu'un aide le suspect, reprit-il.

— Mais qui ? Qui d'autre serait au courant ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais je ne veux prendre aucun risque. Si Henry Acquart parvient à déchiffrer l'énigme, il n'attendra certainement pas deux heures, lui, avant d'entrer dans le cimetière.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? s'enquit Zoé en regardant le sergent de travers, incertaine de comprendre.

Malcolm réfléchit encore quelques secondes, jusqu'à ce que la fourgonnette de la sécurité s'éloigne vers l'ouest. Aussitôt, il chassa ses pensées et ouvrit sa portière.

— Venez, dit-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Sans attendre la réponse de Zoé, il sauta à l'extérieur, attrapa son manteau sur la banquette arrière et l'enfila pour contrer la fraîcheur de l'automne qui persistait, malgré les premières lueurs du soleil qui perçaient l'horizon. En voyant son acolyte faire de même, il passa à l'arrière du camion pour accéder au hayon. En un clin d'œil, il fit l'inventaire du contenu de son coffre et saisit un vieux sac de toile taché qui traînait dans le désordre. Il y inséra deux lampes-torches de police, de même qu'un pied-de-biche, et les cinq dernières fusées éclairantes de secours qu'il lui restait. Après quoi, il rattacha l'étui de son *Glock 19* à sa ceinture, juste avant que Zoé ne le rejoigne.

— Vous voulez entrer quand même ? s'étonna-t-elle.

— C'est nécessaire. J'ai une enquête à terminer.

— Vous savez qu'une accusation d'intrusion entachera votre dossier si on nous attrape ? Il suffirait pourtant de leur montrer votre badge, non ?

— Techniquement, je ne suis pas censé être ici avec vous. Et je n'ai pas vraiment envie de raconter à ces gens qu'un trésor est caché dans le cimetière. C'est donc préférable d'en rester là et de se contenter de ne pas se faire remarquer. Vous savez où nous allons, pas vrai ?

— En gros, oui. Mais je dois m'en assurer...

— Il y a un plan de l'autre côté du portail, indiqua Malcolm. On va y jeter un coup d'œil en passant. Ça vous va ?

— Vous voulez vraiment le faire ?

L'air confiant, Malcolm s'immobilisa devant Zoé. Il leva la tête et vérifia que la fourgonnette avait bien disparu derrière les arbres. Satisfait, il installa le sac sur son épaule.

— Jusqu'à quel point voulez-vous trouver ce trésor, Zoé ?

Le sourire complice que la jeune femme afficha voulait tout dire. L'inspecteur n'eut guère besoin d'en savoir plus. Il s'assura une

dernière fois que les agents de sécurité n'étaient plus dans les parages, puis lança en traversant la rue :

—Allons-y. De ce côté.

Tout excitée, Zoé le talonna de près. Ils dépassèrent les grilles closes pour se retrouver à l'opposé du bâtiment d'accueil. Malcolm marcha jusqu'à l'extrémité du portail, puis s'immisça de justesse entre le mur en pierre de calcaire et la clôture de fer entourant le périmètre. Une fois de l'autre côté, Zoé et lui marchèrent près des buissons dans la pénombre qui perdurait et se rendirent au panneau montrant le plan du cimetière.

—Voilà, nous sommes ici, murmura Zoé en pointant l'étoile rouge sur la carte. D'après ce que j'ai vu tout à l'heure, ce mausolée se trouve au nord-est. Quelque part...

Les yeux plissés, elle étudia le dessin des sentiers et tenta de se situer. Elle claquait des doigts dès qu'elle eut validé son hypothèse.

—Ici ! s'exclama-t-elle. Dans la section C2.

—Parfait, dit Malcolm. Essayons d'éviter le chemin pour nous y rendre. Nous allons plutôt passer à travers. Allez.

Zoé obtempéra, puis lui ouvrit le pas tout en serrant la bandoulière de son sac. Les deux passèrent sur le terrain derrière le panneau et progressèrent à la lisière des arbres, sous un ciel qui s'éclaircissait de plus en plus.

—Au moins, il ne fait plus nuit, soupira Zoé, qui émit un petit rire nerveux en enjambant un ruisseau.

—J'aurais pourtant préféré que ça le soit, lui répondit Malcolm, aux aguets. Dans le noir, nous aurions pu mieux nous cacher.

—Je ne faisais pas allusion à la sécurité, mais aux esprits.

—Je vous demande pardon ?

—Mais oui ! Les fantômes, quoi ! Vous saviez que ce cimetière est l'un des endroits les plus hantés de Montréal ? On le décrit comme *la cité des morts qui surplombe la cité des vivants*.

—Et vous y croyez vraiment ?

—Moi, je trouve ça fascinant. Il y a même des victimes du *Titanic* qui sont enterrées ici.

—Disons que pour l'instant, c'est plus le *Charon* qui m'intéresse.

Bien d'accord sur ce point, Zoé se tut. Malcolm et elle traversèrent les premiers lots verdoyants du cimetière, entre deux rangées

de pierres tombales qui s'agglutinaient et dont la hauteur variait. Certaines leur arrivaient aux genoux, et d'autres à la poitrine. Puisque la pluie de la veille n'avait pas séché, leurs bottes foulaient la rosée du matin sur le gazon. La fraîcheur de la température transformait leur souffle en une fumée presque imperceptible qui disparaissait aussitôt.

Une panoplie d'arbres aux couleurs automnales bordaient les allées et les pentes abruptes du cimetière. Chênes, frênes, saules pleureurs et érables formaient des jardins boisés sur le flanc de la montagne, lieu de repos des morts, loin des limites urbaines. Seuls quelques criquets et le croassement des corbeaux troublaient le silence environnant, alors que le vent, lui, s'en tenait à un lent et cérémoniel chuchotement dans les feuilles et à travers les branches aussi dénudées que squelettiques.

Cette sépulture s'étendait à perte de vue, sur quelque 165 acres de terrain enveloppé par la nature. Un étrange sentiment de solitude planait. Lorsque Malcolm passa devant un obélisque décrépît dans lequel était gravé un crâne, il se souvint des propos de Zoé au sujet de la brièveté de la vie. C'est pourquoi il préféra détourner la tête vers le chemin pour penser à autre chose.

— Nous devrions pouvoir y arriver avant que les types de la sécurité ne reviennent de ce côté, marmonna-t-il.

En prenant conscience qu'il venait de chuchoter pour respecter le silence des lieux, il se traita lui-même d'imbécile et se reprit.

— Vous devriez faire le guet pendant que j'essaie d'ouvrir la porte.

— Vous pensez qu'un pied-de-biche sera suffisant pour y arriver ?

Malcolm jugea préférable de ne pas répondre à cette question. Le pauvre n'osait imaginer le bruit que causerait sa prochaine manœuvre, tout comme il refusait de penser au nombre d'effractions qu'il était en train de commettre.

À la section suivante, les pierres tombales étaient beaucoup plus vieilles et imposantes que dans la précédente. Leur grès et leur calcaire se noircissaient et s'effritaient. Des morceaux détachés gisaient sur le gazon, tandis que certaines stèles penchaient d'un côté, affaiblies par l'âge et le vandalisme. Usés par les précipitations, les inscriptions et les noms qui y étaient gravés se lisaient à peine. Malcolm et Zoé n'y voyaient plus que les dates qui allaient en descendant, passant de

1925, à 1900, puis à 1875. Au croisement du chemin, un promontoire boisé s'élevait devant les deux intrus. De plus gros monuments, plus éloignés les uns des autres, se cachaient parmi la végétation. Sur l'un d'eux, une grande alcôve de pierre protégeait en son centre la statue tachée d'un ange. Celui-ci avait la tête baissée et les mains jointes, une expression mélancolique affichée au visage, caché en partie par la mousse végétale qui le recouvrait. Tout à côté, les branches d'un énorme chêne décharné s'étiraient à l'horizontale au-dessus du monument, telles les mains pétrifiées d'un loyal gardien protecteur. Elles se terminaient plus loin, le long d'un chemin où étaient alignés des caveaux.

— Par là, indiqua Zoé en pointant ces derniers du doigt. C'est en haut.

Au même moment, Malcolm entendit un bruissement indistinct. Curieux, il s'immobilisa, regarda tout autour, mais ne vit rien. Un instant plus tard, toutefois, le bruit s'amplifia. Il s'agissait des pneus d'un véhicule qui roulaient plus loin sur l'asphalte recouvert de feuilles. En vitesse, le sergent fit un signe de la main Zoé.

— Cachez-vous, lança-t-il en courant de l'autre côté du chemin. Ils reviennent par ici.

Zoé et lui s'empressèrent de se dissimuler derrière les murs en pierre de deux mètres de haut du premier caveau. Par chance, la fourgonnette du service de sécurité évita leur section, pour plutôt prendre le chemin du portail nord.

— On dirait qu'ils tournent en rond sur le chemin principal, émit Malcolm. S'ils ne s'amènent pas ici, nous devrions être tranquilles.

— Ça tombe bien, nous y sommes ! Regardez, signala Zoé en indiquant le poteau situé au coin du terrain.

Quatre flèches pointant dans une direction différente y étaient accrochées, avec, sous chacune, les numéros D1, B1, C1 et C4.

— Ça devrait être juste là, reprit Zoé.

Malcolm jeta un coup d'œil aux immenses mausolées qui parsemaient cette portion du cimetière. On aurait dit des petits châteaux abandonnés. Quatre s'alignaient devant les deux visiteurs, près de la forêt qui se poursuivait derrière. En essayant d'identifier le bon, Zoé devança Malcolm et sortit de sa cachette pour grimper la légère pente.

— Par ici, dit-elle avec agitation. Je crois bien que c'est lui.

Le détective s'assura que les gardiens n'étaient pas dans les parages, et la suivit. Il passa devant la grande croix qui fermait le caveau où il s'était adossé et une pierre tombale effritée étendue à ses pieds, tel un cercueil enfoui dans le sol. Il s'y arrêta en même temps que Zoé.

Seule la façade triangulaire du mausolée, faite de blocs en calcaire gris, ressortait de la butte sise en face d'eux. Le terrain remontait jusqu'au toit et une palissade de végétation recouvrait toute la structure. Au centre de la façade, des colonnades sculptées se dressaient de chaque côté d'une double porte noire en fer forgé, alors qu'une arche ornée de motifs couronnait le haut. Les noms des occupants étaient gravés sur une longue pierre en calcaire marron. En revanche, le temps et les intempéries avaient à ce point effacé le texte, qu'il fut impossible, à Malcolm et Zoé, de lire quoi que ce soit. Au sommet de la façade, il y avait une troisième surface marron, sur laquelle se distinguait un blason familial désagrégé. Une banderole ornait le haut de celui-ci, avec le nom de famille *Klay* qui ressortait à peine de la pierre.

— Nous y sommes, lâcha Zoé avec un air admiratif, les yeux rivés sur leur trouvaille.

De son côté, Malcolm jeta un œil sur la porte en fer forgé. Ce faisant, il s'aperçut qu'elle n'avait pas de poignée, mais juste une serrure. Indécis, il prit sans tarder le pied-de-biche dans son sac, puis s'avança vers elle.

— Reste à voir si nous pouvons l'ouvrir, marmonna-t-il. Je ne sais pas si ce sera suffisant, finalement...

En silence, il examina la porte. En remarquant la forme particulière du trou de la serrure, il se retourna vers Zoé.

— Vous avez toujours la clé avec vous ? lui demanda-t-il.

Voyant où il voulait en venir, la jeune femme s'empressa de plonger la main dans son sac, en ressortit fièrement la clé passe-partout en bronze et la tint en tremblant d'excitation. Lorsqu'elle rejoignit le détective à la porte, celui-ci s'écarta pour la laisser faire. Elle inspira profondément, tendit la clé vers la serrure et l'inséra précautionneusement à l'intérieur. Elle retint son souffle quand elle se rendit compte qu'elle s'introduisait parfaitement, puis fit un tour de poignet pour débarrer le mécanisme. Un grincement rouillé accompagna son geste, jusqu'à ce que les barres de fer retenant la porte se débloquent. Le tout produisit un lourd claquement métallique qui résonna tout autour. Perchés au-dessus du mausolée dans les branches d'arbres, les cor-

beaux effrayés s’envolèrent en croassant. Incrédules, Zoé et Malcolm restèrent debout devant la porte entrouverte.

Le sergent-détective sortit une lampe de poche et l’offrit à Zoé, qui la prit sans mot dire. Du bout des doigts, elle poussa l’un des côtés de la porte, suivie de Malcolm qui jeta un dernier coup d’œil dehors. Rassuré qu’ils n’aient point été vus, il veilla à ne laisser qu’une fissure derrière eux pour permettre à la lumière de l’aube de s’infiltrer dans le mausolée.

Une fois à l’intérieur, dès qu’ils allumèrent leurs lampes-torches, ils découvrirent une large pièce carrée dont les murs étaient parsemés de compartiments. L’odeur de renfermé et de moisi fit vite de leur monter aux narines. Un long cercueil de pierre calcaire s’étendait tout au fond. On pouvait y lire de façon très claire : *T. Klay, 1863*. Quatre tombeaux de taille plus petite et affichant d’autres noms et dates sur un morceau de pierre polie occupaient les espaces creux situés de chaque côté. Une épaisse couche de poussière les recouvrait, dans laquelle se remarquaient des pas de souris et de rats. La lumière des lampes de poche laissait apercevoir de longues toiles d’araignées qui s’étendaient dans les coins du plafond, ainsi que d’autres qui traversaient le caveau à la hauteur des têtes de Zoé et Malcolm. Ce dernier passa lentement une main à travers pour les écarter. Sa toux résonna contre les murs quand la poussière lui racla la gorge.

— Alors ? dit-il entre deux souffles. Il est où ce trésor ?

— Il doit être dans le gros cercueil, supposa Zoé, peu convaincue. Aidez-moi à soulever le couvercle pour vérifier.

— Vous tenez vraiment à réveiller les morts ?

— Si ce que je pense est vrai, il n’y aura même pas de corps à l’intérieur.

Sans la moindre crainte, Zoé passa sa lampe-torche à travers les toiles qui avaient résisté à l’assaut du sergent, et se dirigea hâtivement vers le fond du mausolée. Elle abandonna sa lampe dans l’un des compartiments sur sa droite pour éclairer la scène, et posa ses deux mains sur le couvercle du cercueil. Malcolm l’imita malgré lui, puis les deux poussèrent avec force pour tenter de le déplacer. Malheureusement, après trois tentatives ratées, ils se redressèrent, essoufflés.

— Elle doit s’être bien scellée avec le temps, dit Malcolm.

— Sans blague ? ironisa Zoé.

— Attendez, laissez-moi essayer quelque chose.

Le détective attrapa le pied-de-biche et tenta de repérer une faille dans la pierre. Lorsqu'il y arriva, il planta le bout de son levier juste au-dessus.

— Dès que le couvercle bougera, poussez-le vers l'arrière. Vous êtes prête ?

Après que Zoé eut acquiescé de la tête, Malcolm commença à peser. Il y mettait tellement d'effort, que les muscles de ses bras se tendaient. Il sentait même son pouls dans ses tempes quand il ajouta encore plus de poids sur le pied-de-biche. Tout à coup, le lourd couvercle se souleva. C'est à ce moment que Malcolm se rendit compte que c'était la partie inférieure d'un pouce qui les empêchait de le faire glisser. Avant même qu'il ne prévienne Zoé, celle-ci poussa de toutes ses forces et resta étonnée de voir le couvercle se déplacer aisément sur la base. Dans un bruit de tonnerre, il se renversa lourdement contre le mur, mais la jeune femme, tout autant que son comparse, s'en moquait. Leurs regards n'en avaient que pour le contenu du cercueil... un crâne et les ossements du défunt. Après s'être remise de la surprise, Zoé fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, dit-elle tout en restant fixée sur les restes humains.

— Peut-être que le trésor se trouve dans les autres tombes, suggéra Malcolm en déposant le pied-de-biche pour diriger le faisceau de sa lampe un peu partout dans le mausolée.

— Qu'est-ce qui est écrit de votre côté ? demanda Zoé.

Malcolm examina de plus près les deux cercueils du mur ouest, ainsi que leurs inscriptions.

— Ici, je lis *Simon Klay, 1808, et Laurent Klay, 1750*.

— C'est impossible ! s'exclama Zoé avant de se dépêcher de gagner le mur opposé. Le cimetière a été créé en 1852. Il ne peut pas y avoir de personnes décédées avant cette date.

— Peut-être que les corps ont été transférés ici depuis un autre emplacement. Pour que la famille reste au même endroit...

— Moi, j'en ai un où il est écrit *Wallace Klay, 1711. Et William Klay, 1690...*

Zoé scruta plus attentivement la dernière tombe et garda le silence un instant. Concentrée sur l'inscription, elle plissa les yeux et se reprit en disant : 1690 ? C'est bizarre. Ça ne remonte pas plus loin.

—Ce serait dans cette tombe ? s'enquit Malcolm en la rejoignant.

—Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir.

La jeune femme attrapa la poignée du petit cercueil, bientôt aidée par Malcolm. C'est en le tirant pour le sortir du mur qu'ils remarquèrent qu'il était beaucoup moins coincé que l'autre tombe. De justesse, ils l'esquivèrent de côté lorsqu'il s'éjecta précipitamment et qu'il s'écrasa sur le sol dans un vacarme assourdissant. Sous le choc, ses parois en calcaire en piteux état se craquelèrent, puis dévoilèrent le contenu du tombeau, qui s'éparpilla aux pieds de Malcolm et de Zoé. Un vieux linge de toile se déplia et s'ouvrit, pour ne laisser voir que des ossements humains.

—Encore une dépouille, soupira Malcolm.

—Qu'est-ce que ça veut dire ?

—Que nous nous sommes trompés.

—Non... il doit bien y avoir autre chose, chuchota Zoé, perdue dans ses pensées. Il doit être ici. C'était la bonne clé... ça ne peut être qu'ici.

—Mais il n'y a rien. Pour moi, ce mausolée ressemble à n'importe quel autre. Est-ce qu'il y avait un autre indice sur la carte ?

—Non. Rien que j'ai remarqué, en tout cas, maugréa l'archiviste.

—Peut-être que ce n'était qu'une coïncidence, après tout...

Le duo sursauta quand la désagréable sonnerie du cellulaire de Malcolm retentit. Amplifiée en raison de l'espace restreint, elle résonnait comme une alarme. Le sergent tenta au plus vite de s'emparer de son téléphone, mais peine perdue, puisque Zoé le dévisageait déjà avec un regard noir.

—Je déteste vraiment cette sonnerie, siffla-t-elle.

Malcolm vit sur l'afficheur qu'il s'agissait encore du commandant Laferrière. Du coup, il s'en voulut de ne pas l'avoir contacté avant d'entrer dans le mausolée, mais il prit tout de même l'appel. En répondant, il scruta l'extérieur par la porte pour être bien certain de ne pas avoir alerté les gardiens de la sécurité.

—Il est tôt, chef. Du nouveau ?

—À toi de me le dire ! rétorqua sévèrement le commandant qui visiblement, n'était pas d'humeur à plaisanter. Tu sais qui m'a appelé et m'a réveillé, ce matin ? Les affaires internes !

— Pourquoi donc ?

— Eh bien, imagine-toi qu'on aurait demandé de mettre ton téléphone sur écoute. Ouais, rien que ça.

— Quoi ? s'exclama Malcolm. Qui a fait cette demande ?

— C'est ce que je veux savoir.

— Je parie que c'est Clément, c'est sûr...

— J'essaie justement de le rejoindre depuis deux heures et il ne répond pas. Si c'est vraiment lui, Villeneuve, pourquoi aurait-il fait ça, hein ?

— Pour me suivre, c'est évident.

— Et dans quel but ?

Tout à coup, Malcolm se raidit. Incertain de l'issue de cette discussion, il fit signe à Zoé de patienter dans le mausolée, puis sortit à l'extérieur pour parler plus discrètement.

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Ça, c'est la deuxième chose que je tiens à savoir, lui répondit le chef. Tu es où, actuellement ?

— Je suis sur une nouvelle piste qui pourrait servir l'enquête.

— Je croyais t'avoir dit de prendre une pause ?

— Je ne cours pas après le suspect, si c'est ce que tu crois.

— Et c'est la raison pour laquelle des patrouilles viennent d'être envoyées chez toi ?

— Ça, par contre, ce n'était pas dans mes plans. C'est lui qui m'a attaqué...

— Et tu as décidé de déclencher une autre fusillade dans ton quartier ? Pourquoi est-ce que tu n'as pas plutôt appelé des renforts ?

— J'assure toujours la protection du témoin. Je ne pouvais pas laisser le suspect s'en prendre à elle...

— Non, je t'arrête tout de suite, Villeneuve. Là, ce n'est plus une question de procédures, mais bien d'intentions personnelles.

— Comment ça, d'intentions ? Qu'est-ce que Clément t'a encore raconté comme connerie ?

— Laisse tomber Clément, c'est à toi que je parle, lança le commandant en montant le ton. Qu'est-ce que tu cherches à faire ?

— Rien de plus que mon boulot...

— Tu sais qu'au cours des deux dernières années, je t'ai toujours appuyé, pas vrai ? Alors, suis donc mon conseil quand je te dis que tu

ne pourras pas arrêter ce débile par toi-même. Ce n'est pas la peine d'y penser, d'accord ? Presque toutes nos forces sont à ses trousses en ce moment. Alors, raconte-moi autre chose.

— Mais qu'est-ce que tu veux que...

— Pourquoi est-ce qu'il s'en prendrait à toi ? C'est encore à cause de la fille ?

— Ouais, peut-être. Il croit qu'elle le mènera à ce fameux trésor...

— Et toi ?

— Moi, quoi ? Chef, qu'est-ce que tu...

— Est-ce que tu t'es, oui ou non, laissé tenter par ce trésor ? Est-ce que tu as marchandé avec Geoffrey Barnes ou avec le suspect pour essayer de retirer quelque chose pour toi ?

Derrière Malcolm, Zoé haussait les épaules en se demandant ce qui se passait. En la voyant, Malcolm se posa lui-même la question, mais garda les idées très claires. Il n'hésita qu'une seconde avant de répondre catégoriquement :

— Non, chef. Je ne fais que protéger le témoin, sans plus. Mais je saute aussi sur toutes les chances qui passent pour arrêter le suspect avant qu'il ne s'en prenne à quelqu'un d'autre.

— Même si je t'ai demandé de rester tranquille ? Tu as compris ce que je viens de te dire ou pas ? Ne joue donc pas au cow-boy. Mort, tu ne me serviras à rien. Ne m'oblige pas à te foutre un rapport disciplinaire...

— Chef, je ne le laisserai pas s'enfuir si je peux l'arrêter...

— Villeneuve, écoute-moi bien...

— Je ne m'écraiserai pas pendant qu'il court toujours...

— Villeneuve ! s'écria le commandant. C'est assez ! Les affaires internes vont prendre le dossier, bon sens ! Et avec tout ce que tu as fait depuis hier, il semble clair que tu viens de dire adieu à ta promotion. Et peut-être même à ta carrière. Alors, laisse tomber. C'est un ordre, cette fois-ci !

Bouche bée, Malcolm demeura à l'extérieur. Le téléphone plaqué sur l'oreille, il n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre. Soudain, le cimetière lui semblait encore plus silencieux qu'auparavant. Même le vent ne soufflait plus à travers les feuilles, comme si le temps s'était arrêté. C'est pourquoi il n'eut aucun mal à entendre Zoé lorsqu'elle tira la porte du mausolée pour sortir.

— Tout va bien ? s'inquiéta-t-elle. Écoutez... je viens de me rendre compte de quelque chose...

Toujours en dilemme, le sergent-détective se retourna vers elle en affichant un air de marbre. Sans remarquer son trouble, la jeune femme poursuivit sa pensée.

— Tous les cercueils ont un prénom et un nom complets d'inscrits en dessous, sauf celui du fond, où on ne peut voir que l'initiale du prénom du défunt... *T.Klay*. Pourquoi n'a-t-il pas fait comme les autres s'il était le dernier membre de la famille ?

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ? renchérit le commandant Laferrière au bout de la ligne.

Malcolm plaqua une main sur le microphone de son cellulaire et leva un doigt à l'intention de Zoé, qui continuait à parler.

— Vous me donnez une minute ? la pria-t-il.

Embarrassée de constater qu'elle l'avait interrompu dans sa discussion, Zoé se tut. Elle lui fit un signe de la main pour indiquer qu'elle avait compris et retourna dans le mausolée avec un air interrogatif accroché au visage. Tout en continuant de s'assurer que la fourgonnette de la sécurité ne circulait pas dans le coin, Malcolm se sentait à présent beaucoup plus concerné par cette enquête des affaires internes. Le commandant reposa une seconde fois sa question, puisqu'il n'avait toujours pas obtenu de réponse.

— Villeneuve, tu m'écoutes, oui ou non ?

— Oui, chef. Je suis toujours là, répliqua le sergent d'un ton las. J'encaissais le coup, c'est tout.

— Ça ne m'arrange pas non plus, soupira le commandant d'un ton plus calme. Bien des choses se sont passées, depuis hier, et il va y en avoir plusieurs autres à tirer au clair au cours des jours à venir. Je ne voudrais juste pas que tu perdes tout ce pour quoi tu as travaillé si fort

depuis deux ans. Je n'aimerais pas te voir échouer. J'ai quand même parlé en ta faveur, mais ce serait dommage d'avoir parlé dans le vide, si tu vois ce que je veux dire.

Un tapement sourd surprit Malcolm, qui vérifia tout de suite ce que Zoé mijotait. Tout au fond du mausolée, pied-de-biche en main, penchée en avant sur le rebord en calcaire, elle abattait ce dernier à même le cercueil ouvert. Le détective allait lui demander d'arrêter, mais se retint, du fait qu'il était intrigué par le bruit particulier qu'il entendait et qui n'avait rien à voir avec l'écorchement que produit habituellement une barre de fer sur des os ou de la pierre. Ce qu'il entendait résonnait plutôt comme si la barre se heurtait à une surface en bois.

Il se demandait pourquoi le fond de ce cercueil avait été construit avec des planches. Assez étrangement, il se sentit envahi par un regain d'énergie. Il s'avança distraitement vers la porte du mausolée et observa Zoé.

— Tu as raison, chef. Tu m'as beaucoup aidé ces deux dernières années, reprit-il d'une voix calculée, et je t'en suis très reconnaissant.

Zoé jeta un coup d'œil vers lui. Le visage rayonnant, elle affichait un sourire accroché jusqu'aux joues. Excitée par sa découverte, elle se remit aussitôt à la tâche. Avec encore plus d'effort, elle frappa le cercueil à maintes reprises avec le pied-de-biche. Intrigué, Malcolm continuait sa discussion sans la quitter des yeux.

— Mais tu connais aussi la raison pour laquelle je suis entré dans l'équipe. Tu t'en souviens, pas vrai ?

— Villeneuve, riposta Laferrière, agacé, après avoir lâché une longue expiration, si tu ne veux pas que ta carrière tombe à l'eau, tu vas devoir dire la vérité aux affaires internes. Et avec ce qui s'est passé, je ne peux plus vraiment te protéger.

— Tu n'auras pas besoin...

Zoé perdit patience. Elle laissa le pied-de-biche sur le sol, puis passa aisément une jambe dans le cercueil afin de s'asseoir sur le rebord. Avec le talon de sa botte, elle frappa sur le bois.

— Il y a quelque chose là-dessous ! s'exclama-t-elle en cognant de plus en plus fort.

— Je sais très bien ce que je fais, dit Malcolm à son chef tout en souriant malgré lui.

— Et dis-moi ce que tu fais, au juste ?

Tout à coup, dans un horrible craquement, le fond du cercueil céda, et Zoé faillit trébucher. Ce n'est que de justesse qu'elle parvint à se retenir à l'aide des côtés du tombeau, avant de basculer vers l'avant et de lâcher un rire victorieux. Malcolm entendait tomber les planches et les ossements, qui s'écroulaient en écho sous Zoé. Celle-ci le fixa avec des yeux brillants d'émotion. Alors qu'ils s'étonnaient tous deux devant cette découverte, ils perçurent le vrombissement du moteur d'un véhicule qui s'approchait d'eux. Toujours dans l'embrasure, Malcolm avança dans le mausolée.

— Ce que je suis censé faire, répondit-il avec confiance au commandant.

À la hâte, il referma la porte, qu'il laissa à peine entrouverte au moment où la fourgonnette de la sécurité du cimetière passait devant eux. N'ayant pas remarqué ce détail, les gardiens s'en retournèrent vers le nord et s'éloignèrent.

Leur passage fit prendre conscience au sergent-détective de l'urgence de la situation. Il se disait que s'il était sur écoute téléphonique, on saurait le localiser facilement. Quiconque avait accès au système pourrait le retracer. Dans son esprit, il apparaissait clair que Christian Clémant était au courant de cette histoire, s'il n'en était pas lui-même l'investigateur. Voilà qui expliquerait comment il avait réussi à le suivre aussi facilement, et comment Henry Acquart avait réussi à trouver son adresse. Le seul fait de penser que ces deux derniers risquaient à tout moment de débarquer sur les lieux fit gicler l'adrénaline dans les veines de Malcolm.

— Chef, je dois y aller, annonça-t-il. Si je suis vraiment sur écoute, je ne peux pas courir le risque d'être repéré. C'est trop dangereux. Je te redonne des nouvelles plus tard.

Sans attendre la réponse du commandant, il mit fin à l'appel. Il éteignit son cellulaire et enleva la pile pour le désactiver. À la grande surprise de Zoé, il le cogna ensuite fortement sur le coin du mur de pierre, ce qui fit craquer tout l'écran. Par la suite, il lança à bout de bras les restes de son téléphone, puis referma la porte du mausolée. Lorsqu'il se retourna vers Zoé, assise sur le rebord du cercueil et faisant balancer ses deux pieds à l'intérieur, elle le regarda de travers.

— Vous auriez pu tout simplement changer de sonnerie, vous savez ?

— Vous avez trouvé quelque chose ? s'enquit Malcolm plutôt que de répondre, en s'accoudant à ses côtés et en reprenant sa lampe.

— Ce n'était qu'une parure, indiqua la jeune femme en dirigeant elle aussi le faisceau de sa lampe dans le cercueil.

La lumière éclaira les planches en dents de scie restées accrochées au fond et aux parois. Là où les plus fragiles avaient cédé, un trou béant s'ouvrait et laissait entrevoir celles qui s'étaient échouées en dessous, dans l'escalier en bois décrépît. Les ossements du défunt avaient quant à eux dégringolé les marches jusqu'au sol, quelque trois mètres plus bas.

— On dirait que ça va plus loin, dit Zoé.

— Je croyais que le trésor était ici...

Indécise, Zoé réfléchit. Quelques secondes plus tard, elle se frappa le front avec sa paume.

— Mais non, bien sûr ! lâcha-t-elle. La croix sur la carte n'indiquait pas seulement celle du mont Royal. Ce n'était pas le point de départ. Nous sommes allés à l'envers.

— Comment ça, à l'envers ? La croix serait donc l'endroit sous lequel le trésor serait enterré ?

— C'est l'entrée, qui est ici, pas le trésor lui-même. Il doit y avoir un tunnel qui a été creusé jusque sous la croix. C'est là que le trésor doit se trouver. Finalement, la carte disait vrai.

— Il s'agirait donc d'un passage de 600 mètres sous le mont Royal, c'est ça ?

Peu rassuré par le crâne du défunt qui leur faisait face et qui les dévisageait de ses orbites sombres, Malcolm hésita. Voyant sa réticence, Zoé lui tapa sur le bras en lui lançant :

— Vous n'avez pas dit que vous ne croyiez pas aux fantômes ?

— Et ce n'en est pas un non plus. Ce ne sont que des ossements humains.

— Alors, où est le problème ? Il n'y a rien d'anormal là-dedans, nous sommes dans un cimetière. Si vous saviez combien de squelettes j'ai déjà déterrés en archéo !

— Et j'en ai vu autant sur la table d'opération avant de faire ce travail, répliqua sans broncher Malcolm. Ce n'est pas ça, le problème. Moi, ce qui me dérange, c'est la stabilité de ce trou vieux de... quoi ? Presque 150 ans, si ce n'est pas plus ? C'est plutôt nous que je vois là si nous descendons sans prendre de précaution.

— Nous pourrions jeter un coup d’œil avant. Nous verrons bien si c’est solide. Vous avez un rendez-vous ailleurs, peut-être ?

Sans se laisser atteindre par le sarcasme de Zoé, Malcolm braqua la lumière de sa lampe vers elle. Le sourire moqueur qu’elle lui adressait ne l’égaya guère non plus.

— Jusqu’à quel point voulez-vous tenir ce meurtrier par les couilles ? lui demanda-t-elle en faisant fi de son scepticisme.

Malcolm ne pouvait nier cet argument. Rendu à ce point, ce serait ridicule de rebrousser chemin et d’abandonner. Il n’avait pas entrepris tout ça et mis sa carrière en jeu pour laisser Henry Acquart disparaître dans la nature avec le trésor.

Sans plus réfléchir, il s’empara d’une fusée éclairante, fit craquer la tête pour l’allumer et la balança dans le trou qui s’ouvrait aux pieds de Zoé.

— Ce n’était quand même pas la peine d’utiliser mes propres propos pour me convaincre, bougonna-t-il.

Comprenant qu’il acceptait, Zoé lança un cri de victoire en sourdine et se prépara à descendre. Sous eux, la fusée s’échoua sur le sol du tunnel, près des restes éparpillés de Théodore Klay. La flamme rougeoyante fumante projetait l’image d’un crâne sanglant, qui gisait à proximité des ténèbres qui s’étendaient au-delà.

Prudemment, Zoé et le sergent descendirent les marches érodées, construites depuis la base du cercueil. L'une d'elles, rongée par la moisissure, se fendit sous la botte de Zoé. Se retenant de justesse aux parois rocheuses sises de chaque côté, l'archiviste parvint à maintenir son équilibre, tandis que Malcolm s'arrêta derrière elle pour ne pas mettre davantage de poids sur l'escalier instable. Zoé descendit ensuite les marches une à une, en longeant le mur jusqu'au sol inégal. Dès qu'elle parvint en bas, elle éclaira Malcolm pour l'aider à la rejoindre, non sans écarter avec minutie le crâne et les ossements du défunt pour ne pas les abîmer.

À cet endroit, la fusée éclairante perçait à peine la noirceur. Si bien qu'ils durent utiliser leurs lampes de poche pour découvrir le tunnel taillé dans la roche sombre. À travers les toiles d'araignées, ils aperçurent une première série de poutres en bois, appuyées contre les murs et le plafond afin de les renforcer et de les soutenir. Malgré leur surface affaiblie par le temps, des plaques métalliques les retenant ensemble. Tout près, de vieux marteaux, pelles et pioches abandonnés et rouillés reposaient sur le sol. Plus loin, la lumière se mourrait dans l'obscurité en raison de la longueur du passage. Un silence de mort hantait les lieux, beaucoup plus profond que celui qui régnait au cimetière. Le moindre mouvement des deux visiteurs créait un écho qui s'éclipsait devant eux comme une voix dans le temps.

— Incroyable ! s'exclama Zoé. C'est authentique.

Ses paroles résonnèrent, puis rebondirent contre les parois rocheuses. Malcolm avait l'impression qu'elle discutait avec elle-même. Or, même si l'effet le déstabilisait un peu, il ne se laissa pas intimider pour autant.

— C'est là que j'aimerais posséder le sonar d'une chauve-souris, souffla-t-il.

— Nous allons peut-être en croiser en chemin, avisa Zoé avec amusement. Vous leur demanderez de nous aider. Venez. Ça semble aller vers l'est, exactement comme sur la carte.

Cela dit, elle s'avança de quelques pas en s'assurant de mettre les pieds là où la roche n'était pas saillante ou inégalement taillée. De sa main, elle écarta le mur de toile blanche qui leur barrait la route et

veillait en même temps à ne pas faire tomber sur elle les araignées qui y étaient accrochées et qui s'empressaient de filer en direction des parois. Satisfaite, elle dirigea de nouveau sa lampe vers les poutres. Malcolm suivait à contrecœur. Incertain de la solidité du tunnel, il regardait constamment autour de lui.

— Et qui aurait creusé ce tunnel, au juste ? demanda-t-il. Théodore Klay ?

— J'imagine. Mais il s'est sûrement fait aider, répondit Zoé, perdue dans ses pensées, en passant sa main sur le mur pour l'examiner de plus près. Parce que ça, c'est du gabbro. Une roche volcanique qu'on retrouve majoritairement sur le mont Royal. Si ce tunnel a vraiment 600 mètres de long, je présume qu'il a fallu des années pour le creuser. Surtout avec ce genre d'outils.

Les lampes éclairaient les pelles et les pioches en piteux état qui gisaient là, ou qui étaient adossées aux premières poutres de soutien. Arrivée à la hauteur de celles-ci, Zoé, curieuse, s'agenouilla pour y jeter un coup d'œil.

— Je crois que ce tunnel est beaucoup plus vieux que le mausolée, s'enthousiasma-t-elle. Théodore Klay a sûrement acheté cette terre dans le but de le construire. Je parie qu'il voulait masquer le tunnel que lui, ou que même ses ancêtres, avait creusé ici avant même l'ouverture du cimetière du Mont-Royal en 1852. Comme nous l'avons vu là-haut, les plus vieilles dépouilles de cette famille remontent à la fin des années 1600. Je suis persuadée que ces défunts ont un lien de parenté direct avec Benjamin *Thomas Klay* Alexander. Même que je suis prête à parier que cet endroit date de l'époque des pirates du *Charon*, qui y auraient caché leur trésor.

Revigorée, Zoé se redressa et pointa le faisceau de sa lampe vers l'avant, ce qui leur permit de distinguer, plus loin, d'autres poutres de soutien cachées dans l'obscurité et qui les enveloppaient tel un néant silencieux.

— Je n'arrive pas à y croire ! s'exclama nerveusement la jeune femme tout en continuant d'avancer prudemment. J'aurais tellement aimé qu'Albert soit là.

Marchant à côté d'elle, Malcolm se demandait s'il était vraiment sensé de risquer ainsi leur vie.

— Je suis certain qu'il serait fier de vous, répliqua-t-il. Il est peut-être même...

—Arrêtez ! l’interrompit Zoé en levant sa main pour joindre le geste à la parole. Je sais que j’ai dit que je croyais aux fantômes, mais ce n’est pas la peine d’en parler, d’accord ? Pas ici. Je n’ai pas vraiment envie de discuter de personnes mortes, en ce moment. J’ai peut-être l’air confiante, mais pour être franche avec vous, eh bien, je tremble comme une feuille à l’intérieur de moi. Même si je suis peut-être sur le point de faire la plus grosse découverte de ma vie et que je donne l’impression de foncer, je vous avoue que je me sens comme une ado de 15 ans. Je ne suis pas très à l’aise dans un endroit aussi clos que celui-là. L’idée d’être ensevelie ou de mourir ici ne m’enchanté pas beaucoup.

Sans quitter des yeux la noirceur qui les devançait, Zoé laissa échapper un rire nerveux qui résonna tout autour d’eux. Malcolm, quand à lui, constata qu’elle venait de s’ouvrir aisément à lui, de façon honnête et sincère. Il aurait voulu l’en féliciter, mais jugea préférable de lui servir de bonne compagnie et de l’aider à se concentrer afin d’apaiser son trouble.

—L’idée d’être enterré vivant ne me dit rien non plus, répliqua-t-il. Imaginez... je n’ai même pas encore vendu ma maison ! Je ne voudrais pas que mon ex-femme me retienne sur cette terre tant qu’elle n’aura pas eu son argent.

Zoé s’esclaffa. Son rire gai lui revint en écho tel des voix d’outre-tombe, ce qui l’intimida, jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’un spasme amusé et nerveux qui mourut dans sa gorge. À la suite de la plaisanterie du sergent, elle se détendit toutefois un peu. Quelques secondes plus tard, lorsqu’ils dépassèrent une troisième série de poutres sur lesquelles étaient accrochées des chaînes rouillées et des cordes rongées, la jeune femme voulut poursuivre la conversation pour agrémenter le silence.

—Que s’est-il passé ? demanda-t-elle timidement en plaçant ses cheveux derrière ses oreilles et ses anneaux.

—Que voulez-vous dire ?

—Avec votre femme ? Que s’est-il passé, au juste, pour que vous vous quittiez ?

Malcolm n’avait pas l’habitude de discuter à propos de sa vie privée. La plupart du temps, il évitait la question et passait à un autre sujet. Or, cette fois, dans l’obscurité et la fraîcheur du tunnel, il n’hésita pas à s’ouvrir.

—Avant, commença-t-il en frottant son alliance du pouce, je travaillais pour le service d'identité judiciaire. J'analysais les scènes de crime, les corps, et je procédais à certaines autopsies...

—Comme dans les romans de Kathy Reichs ?

—Je me tenais plus sur le terrain que dans les labos... mais en gros, oui. Ça y ressemble un peu. Après plusieurs années à faire ce travail, je suis devenu saturé... découragé, si l'on peut dire, de voir tous ces corps et ces morts défiler devant moi sans que je ne puisse rien y faire. J'ai... voulu autre chose, faire ce que je pouvais pour protéger ces gens et les sauver avant qu'ils ne finissent à la morgue.

—Alors, vous êtes devenu détective.

—J'ai voulu le devenir. Grâce à mon dossier et à mes compétences, le commandant de l'unité des crimes majeurs m'a permis de faire mes preuves afin que je puisse me joindre à l'équipe. Ces deux dernières années, j'ai suivi le reste de ma formation et c'est ainsi que j'ai vite gravi les échelons pour obtenir le poste de sergent-détective. Le hic, c'est que mon ex n'était pas du tout d'accord avec ma décision.

À la quatrième série de poutres, deux petits barils de bois ouverts étaient renversés sur le sol. Attentive à ce que Malcolm lui racontait, Zoé vérifia le contenu de chacun, mais vit qu'ils étaient vides. Elle se releva aussitôt et continua de marcher.

—Vous avez donc laissé votre femme pour réaliser votre ambition ? interrogea-t-elle.

—Je ne vois pas du tout ça comme une ambition, la corrigea brusquement Malcolm. Jusque-là, j'avais l'impression que je n'utilisais pas mon plein potentiel et je refusais de laisser de côté ces compétences que je me connaissais. Je ressentais le besoin de faire quelque chose pour lutter contre ce sentiment d'impuissance que j'éprouvais chaque fois que je me trouvais devant un nouveau corps. À cette période, ma femme voulait des enfants et elle n'était pas prête à vivre ainsi. Elle ne voulait pas vivre dans la peur constante de ne pas savoir si j'allais revenir le soir. Elle craignait que quelqu'un m'abatte ou s'en prenne à elle à cause de mon travail. Aussi, elle se disait que si quelque chose m'arrivait, elle devrait élever les enfants seule. De mon côté, j'étais incapable de m'asseoir, d'ignorer mes instincts et de vivre en fonction des désirs de quelqu'un d'autre. Je souhaitais être proactif dans le monde du crime. Je ne voulais pas juste réagir et me contenter de voir passer un corps après l'autre, jour après jour.

Malcolm prit une grande inspiration. Pour éviter de fixer la noirceur qui s'éternisait devant eux, il posa les yeux sur son alliance et afficha une mine aussi impassible que du marbre.

— Nous nous sommes donc séparés, reprit-il en surveillant bien où il mettait les pieds, et nous sommes partis chacun de notre côté. Elle est partie à Québec en raison de son travail et je suis devenu détective pour les crimes majeurs.

— Et... vous le regrettez ? demanda Zoé d'un ton hésitant.

— Pour être franc, non. Je ne reviendrais pas en arrière. De toute façon, mon ex-femme avait cette tendance à... comment dire... vouloir tout diriger. Elle avait cet idéal du mari et du couple parfait, que je ne pouvais endosser sans risquer de me dépersonnaliser. J'ai donc choisi de suivre ma propre voie et de rester moi-même. J'ai toujours cru que si on ne respecte pas les choix d'une personne, c'est qu'on ne la respecte pas tout court. Et là où il n'y a pas de confiance, il ne peut y avoir de futur. Pas un futur sain, en tout cas.

Malcolm se tut brièvement, et laissa ses paroles le frapper lorsque l'écho les lui ramena après les avoir transformées en chuchotements. Il serra le poing lorsqu'un autre souvenir ressurgit dans sa mémoire.

— Mais dans ce monde où tout va à vive allure, confia-t-il encore, où tout devient une quête de désirs pour tous, c'est différent. Depuis que je suis détective, je me rends compte que c'est de plus en plus difficile de protéger les gens quand ils ne peuvent pas ou ne veulent pas se protéger d'eux-mêmes. Et pour ne pas désespérer, ou pour me mêler, si l'on peut dire, à cette frénésie du monde moderne, mon besoin d'aider a fini par se transformer en une ambition aveugle. Et j'ai bien l'impression que ça ne m'apportera rien de bon, au bout du compte.

— C'est faux, le contredit Zoé, tout sourire. Vous m'avez bien protégée, non ? Vous avez réussi.

Amusé, Malcolm lui retourna son sourire, satisfait de voir qu'elle reprenait le contrôle de sa peur et d'elle-même en faisant fi des nouvelles poutres de soutien, qui celles-là, étaient en meilleure condition que les précédentes.

— Et vous ? se montra-t-il curieux de savoir. Pourquoi vous intéressez-vous à l'archéologie ? Et pourquoi avoir abandonné cette profession ?

— Je crains que mon histoire soit moins reluisante que la vôtre.

— Allez-y, on verra.

— Eh bien... j'ai eu ma première baise quand j'étais jeune, alors que j'écoutais *Indiana Jones* à la télé. Alors, j'ai toujours eu un faible pour Harrison Ford, vous voyez ?

Cette fois, ce fut au tour de Malcolm de s'esclaffer.

— Je suis sérieuse, renchérit Zoé en feignant d'être offensée. Et plus tard, je me suis dit que je pourrais toujours faire une Lara Croft de moi-même. Donc, je me suis dirigée vers l'archéologie, jusqu'à ce que je prenne conscience que la gloire et la célébrité m'intéressaient plus que la routine d'un vrai travail. Par la suite, j'ai choisi une autre branche et je suis devenue archiviste, question de payer au moins mon loyer et quelques dépenses.

— Et vous ne trouvez pas ça ennuyant aussi ?

— En fait... si. Beaucoup, même. Rien n'a vraiment changé. Mais ce ne serait pas si mal avec de la bonne compagnie. Parce qu'actuellement, je passe toutes mes journées avec des gens qui veulent terminer leur vie à boire du thé devant leur écran d'ordinateur et à pester contre tout le monde.

— Ouais, maugréa Malcolm. Ou avec des gens qui vous poignent dans le dos pour leur gain personnel. Là-dessus, je vous comprends très bien.

Sur ces mots, il pointa sa lampe de poche vers l'avant. La lumière découpa à peine de l'obscurité un obstacle qui s'érigait un peu plus loin sur leur chemin. Tout en continuant à marcher, le détective, intrigué, plissa les yeux pour tenter d'y voir clair, mais en vain.

— Au moins, vous pouvez dire qu'aujourd'hui, vous vivez toute une aventure, n'est-ce pas ? Vous êtes quand même la première personne à mettre les pieds ici depuis au moins 150 ans.

— Ouais ! convint Zoé en émettant un autre rire nerveux. Et maintenant que je suis là, je me rends compte que je n'ai peut-être pas le courage d'une Lara Croft, après tout.

— Bof ! Ça ne veut rien dire. C'est plus difficile d'être courageuse quand on n'a qu'une seule vie à vivre. Si vous êtes dans ce tunnel en ce moment, c'est bien parce que vous êtes brave. Vous sentez votre cœur battre et s'emporter à l'idée d'être là, pas vrai ? Les papillons dans le ventre, et tout ? Ça signifie que vous n'êtes pas morte à l'intérieur et que vous avez une tête sur les épaules.

— Je vous avoue quand même que ma tête n'arrête pas de me dire de me méfier des pièges et des trappes qui pourraient y avoir dans ce tunnel. Peut-être que je regarde trop de films...

— Je ne pense pas... En fait, je n'en suis pas certain, mais je crois qu'on en aurait déjà déclenché si c'était le cas. J'ai davantage l'impression que ce tunnel a été creusé pour cacher le trésor et permettre son accessibilité. Peut-être que la famille Klay venait y puiser sa fortune. Il aurait été stupide de risquer de se faire tuer en posant des pièges ici.

— Si c'est le cas, qu'est-ce que ce mur fait là ?

Surpris par cette question, Malcolm regarda à nouveau vers l'avant, puis distingua l'impasse vers laquelle ils se dirigeaient. Quelque cinquante mètres plus loin, deux énormes poutres en bois renaient les côtés du tunnel, tandis qu'une autre, placée horizontalement sur elles, soutenait le plafond. La paroi rocheuse se refermait derrière, comme si cette partie n'avait jamais été creusée. De petits barils démolis et vides reposaient tout près, retenus ensemble à l'aide des lattes de bois qui sortaient des anneaux en acier. Appuyées tout contre, d'autres pioches rouillées recouvertes de toiles d'araignées semblaient giser là depuis des lustres, du fait que même la poussière qui recouvrait le sol était intacte.

— Je ne comprends pas, lança Zoé en promenant le faisceau de sa lampe dans tous les sens. Il n'y a aucun autre passage. Vous en avez vu un, vous ?

Incertain, Malcolm se retourna pour examiner les parois qu'ils venaient de dépasser, mais sans succès. Ne sachant que répondre, il s'avança jusqu'au mur et chuchota :

— C'est comme s'ils avaient arrêté de creuser ici.

— C'est impossible, réfuta Zoé, visiblement frustrée.

Elle rejoignit le sergent, puis examina l'équipement. Du bout de sa botte, elle passa à travers les toiles blanches, poussant du même coup la pioche, qui s'affala sur le sol poussiéreux.

— Si je ne me trompe pas, on vient de parcourir près de 600 mètres depuis le mausolée. On doit donc se trouver dans la montagne, presque tout juste sous la croix du mont Royal, comme le montrait la carte. Alors, si le trésor n'est pas ici, c'est qu'il n'est pas loin. Ils ne peuvent pas l'avoir déplacé.

—À moins qu'il soit de l'autre côté, marmonna Malcolm plus pour lui-même en passant sa main sur la paroi.

—Ce mur n'est pas naturel, en effet, poursuivit Zoé avant de s'agenouiller en vitesse pour examiner le sol et les barils vides. La roche volcanique... c'est compact. C'est comme une grosse masse. Ce n'est pas un amas de cailloux empilés les uns sur les autres.

—Peut-être que le plafond s'est effondré, après tout ce temps. Avec l'affaiblissement du sol et des constructions urbaines au-dessus...

—Ou peut-être que Théodore Klay a simplement bouché le tunnel avant sa mort pour que personne n'ait accès au trésor.

Retrouvant son entrain, Zoé éclaira le mur et chercha dans la pierre. À environ un pied du sol, la lumière s'infiltra dans une fissure assez profonde, et passa au travers. À quatre pattes dans la poussière, la tête penchée de côté, la jeune femme s'efforçait de voir ce qu'il y avait au-delà.

—On dirait... qu'il y a quelque chose de l'autre côté, dit-elle, mais je ne vois pas bien.

Malcolm prit la même position qu'elle et éclaira la faille à son tour, mais ne vit que l'obscurité totale qui régnait derrière les rochers.

—Je ne vois rien non plus ! s'exclama-t-il. Et le trou est trop petit pour que je puisse y faire passer la lampe de poche...

—Il vous reste d'autres fusées éclairantes ? s'empressa de demander Zoé.

Trouvant l'idée brillante, Malcolm prit un second bâton dans son sac et fit tout de suite craquer la tête. La fusée s'embrasa et le feu rouge qui en émana illumina le tunnel. Le sergent la tendit à Zoé, toujours à genoux sur le sol.

—Super ! dit-elle en l'attrapant par la base. Je vais la pousser de l'autre côté pour voir si...

À la seconde où elle coinça le bout enflammé dans la fissure de la pierre, un crépitement se fit entendre. De petites étincelles apparurent dans la noirceur, et les toiles d'araignées tissées à proximité brûlèrent comme un feu de paille. Pour éviter d'être brûlée, Zoé, paniquée, laissa la fusée éclairante dans le trou et bondit sur ses pieds. Après quoi, une traînée de flammèches prit naissance entre les rochers. Elle s'éloigna au-delà du mur, puis redescendit jusqu'au sol, pour ensuite serpenter dans la poussière en direction des barils vides.

Devant ce phénomène, Malcolm fut gagné par la peur. Parcouru de sueurs froides, il s'empessa d'attraper la main de Zoé.

—De la poudre noire ! s'écria-t-il d'une voix horrifiée. Vite, fuyez !

Il tourna les talons et entraîna la jeune femme, qui courait avec effroi. Ils n'avaient réussi qu'à faire quelques pas dans le tunnel quand la traînée de flammèches enflamma la poudre qui gisait encore près d'eux, ainsi que tout ce qui se trouvait du côté opposé au leur. La détonation qui s'ensuivit pulvérisa tout le mur. Sous le choc de l'impact, les poutres se craquelèrent et une longue fissure éventra le plafond. En une fraction de seconde, elle parvint à la hauteur de Malcolm et Zoé. Du coup, le souffle de rochers vola dans leur direction et les frappa de plein fouet.

Malcolm grogna de douleur quand le boulet projeté à l'arrière de ses genoux le fit trébucher. Il en perdit sa lampe de poche, qui rebondit plus loin. En même temps qu'il sentait les éclats de pierre lui mitrailler le dos, des blocs du plafond s'abattaient sur son bras et ses côtes. Il s'agrippa le plus possible à Zoé, mais cette dernière perdit pied à son tour, après avoir été poussée par la bourrasque de l'explosion. Malcolm ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais fut étouffé et aveuglé par la poussière qui pleuvait sur eux. Indisposé par le rocher qui lui retenait le bras, il ferma les yeux et toussota. Lorsque la main de Zoé glissa de la sienne, il paniqua. Il tâta le sol pour la retrouver, mais dut ramener malgré lui son bras quand un autre projectile lui érafla la tempe. C'est ainsi qu'il put se protéger de justesse contre un projectile encore plus imposant que les autres et qui s'écrasa suffisamment fort sur sa tête pour qu'il se sente assommé.

Désorienté, et avant de perdre connaissance, il constata que le noir total régnait à nouveau tout autour de lui, alors que le silence reprenait ses droits.

Assis sur la banquette arrière de la *Mustang* rouge, le pistolet enfoncé dans le cou de Christian Clémant qui se tenait devant le volant, Henry Acquart fulminait. Il n'arrivait pas à croire ce que le sergent-détective lui racontait. Il lui ordonna de se garer le long du trottoir, au bout de l'impasse du chemin de la Forêt, face au portail nord du cimetière Mont-Royal.

— Comment ça, tu as perdu sa trace ? ragea-t-il.

— Je n'en sais rien, couina Christian. On dirait que j'ai perdu le signal...

Furieux, Henry le frappa à la tête avec le bout de la crosse du *Glock 19*, et lui plongea le canon dans la joue.

— Tu me prends pour un imbécile ? Qu'est-ce que tu essaies de faire, hein ?

— Mais... rien, se défendit Christian en grimaçant de douleur et en portant la main à l'arrière de son crâne. J'ai juste perdu sa localisation, c'est tout. C'est comme si on avait abandonné l'écoute, ou qu'on avait fermé le téléphone. Ce n'est pas moi qui ai fait ça.

— Alors, tu ne me sers plus à rien.

Henry abaissa le chien de l'arme, prêt à faire feu.

— Non, attendez ! s'affola Christian. Ne faites pas ça, je vous en prie ! Vous pouvez encore les retrouver. J'ai conservé les coordonnées de leur dernière position. C'est ici, dans le cimetière...

— Ça ne me servira pas vraiment s'ils ont quitté les lieux depuis.

— Je vous y emmènerais bien, mais c'est encore fermé. On ne peut pas entrer avant l'ouverture...

— Oh que si, on peut ! Mais ce sera inutile s'ils ne sont plus là. Alors, adieu, gros porc...

— Non, ils sont là, cria Christian, les joues inondées de larmes, en pointant le *Mitsubishi Montero* garé tout près d'eux. Regardez... c'est leur camion. C'est sûr qu'ils sont encore ici. Laissez-moi juste vérifier leur dernière position, et je suis sûr que vous les retrouverez.

En dilemme, Henry hésita. Reconnaisant effectivement le véhicule qu'il avait surveillé pendant plus de six heures durant la nuit, il était persuadé que le sergent-détective et la fille ne l'auraient pas laissé là après s'être enfuis de la maison. Il y avait bel et bien quelque

chose, dans ce cimetière, et nul doute qu'ils s'y trouvaient tous les deux. En revanche, il ne faisait pas confiance à Christian, même si jusque-là, ce dernier lui avait toujours fourni de bonnes informations. De plus, il détestait l'idée de devoir dépendre de lui. D'un autre côté, il lui fallait reconnaître qu'il n'avait maintenant plus de piste. Localiser Malcolm et Zoé constituait sa dernière chance de se débarrasser d'eux et de trouver le trésor du *Charon*. En mettant la main sur cette fortune, il pourrait fuir la police et éviter de retourner en prison. Si on lui mettait la main au collet, sûr qu'il écoperait d'une sentence à perpétuité, chose qu'il ne pouvait concevoir. Sachant cela, il serra les dents et à contrecœur, éloigna le canon de la joue de Christian.

— Un seul faux mouvement, et même ta mère ne te reconnaîtra plus, menaçait-il. Tu as trente secondes.

— Ce ne sera pas long, j'ai la carte juste ici.

Tout en tremblant, Christian allongea le bras jusqu'à l'écran de l'ordinateur intégré au tableau de bord, puis vérifia les dernières données de localisation de son GPS. Du bout des doigts, il agrandit l'image et afficha la partie qui représentait leur position, de même que les différentes sections du cimetière voisin.

— Vous voyez ? signifia-t-il. Ce n'est pas si loin. Ce n'est qu'à 400 mètres vers l'est. Ils doivent sûrement être près de cet endroit.

Sans broncher, Henry examina attentivement la carte, de même que les courbes sinueuses des chemins qui parcouraient l'étendue du cimetière. Il lui serait facile, en effet, d'atteindre cette position en peu de temps. Si Malcolm et Zoé ne se méfiaient pas de sa présence, il les retrouverait facilement. Il pourrait même les surprendre avant qu'ils ne puissent réagir. L'idée était alléchante, mais il lui restait encore à décider du sort de Christian Clémant.

En remarquant la fourgonnette du service de sécurité du cimetière, qui au même moment circulait sur le chemin derrière le portail, il se dit qu'il ne pourrait pas forcer le détective à le suivre. Il lui semblait évident qu'à la première occasion, celui-ci tenterait d'alerter les agents ou de s'échapper, ce qui réduirait tous ses efforts à néant. Aussi, pas question de l'enfermer à nouveau dans le coffre en sachant que le camion de Malcolm se trouvait tout près. C'était trop dangereux. Si jamais des passants le découvraient, ou si Malcolm et la fille revenaient avant qu'il n'ait pu les attraper, il risquait d'avoir des problèmes. C'est pourquoi il n'avait d'autre choix que de se débarrasser du sergent.

À cette seule idée, un rictus malsain anima son visage. Le regard braqué sur la tête de Christian, qui transpirait au point que ses cheveux semblaient gominés de gras, Henry approcha lentement sa main et lui appuya le canon du pistolet derrière l'oreille.

— Tu sais... des minables comme toi, j'en ai croisé toute ma vie, articula-t-il d'une voix sinistre. Tu m'écoutes, dis ?

Christian fit oui de la tête, n'ayant pas le courage de répondre.

— Mouais, poursuivit Henry, qui s'accouda sur le siège passager afin de lui parler bien en face. Tu sais ce qu'il y a de bien avec des gens comme toi ? C'est que vous prétendez tellement être quelqu'un toute votre vie, que le jour où la réalité vous rattrape, vous vous chiez carrément dessus. Peu importe ce que vous avez vécu, ça ne vaut plus rien lorsqu'elle vous frappe. Et là, aussi pathétiques que vous soyez, vous avez tellement la trouille à l'idée de découvrir que vous avez gaspillé votre vie à jouer un personnage, que vous continuez à vous enfoncer dans votre misère comme si c'était votre seul refuge. Vous ne devenez plus qu'une caricature, une copie de votre voisin, et vous vous noyez dans votre propre merde.

Christian suait à grosses gouttes. Complètement immobile, le regard braqué devant lui, il était figé par la peur. Le sachant terrorisé, Henry appuya davantage son arme pour l'intimider.

— Tu as peur pour ta vie ? enchaîna-t-il. Pourquoi ? Tu n'en as jamais eu une. Tu es comme tous les autres.

— Ce n'est... pas vrai, bégaya Christian. J'en ai une...

— Nous sommes tous pareils, répliqua Henry en haussant le ton. Nous ne sommes tous que des os et de la chair. Que de la parure...

— Je suis quelqu'un. J'ai un passé...

— Que de la parure ! je te dis. Une parure que Dieu nous a donnée pour habiller notre âme. Qu'est-ce que tu penses pouvoir obtenir avec ton soi-disant passé, hein ? Une *poupoune* de luxe ? Une voiture de luxe comme celle-ci, peut-être ? De la reconnaissance ? Foutaises ! À quoi bon être reconnu si tu as les deux pouces dans le cul à te vautrer dans la luxure ? À rester assis sur ton derrière pendant que les gens se remplissent de vices tout autour de toi ? Si tu ne peux pas croire en Dieu, ton passé ne vaut rien...

Henry s'interrompt lorsque le souvenir de son père lui revint en tête, de même que l'éducation rigide qu'il avait reçue dans les dogmes catholiques. Il constata malgré lui que même s'il avait respecté ces

enseignements de son mieux, cela ne lui avait rien donné de plus que de croire mordicus en ses propres croyances. Toute sa vie, il s'était convaincu que l'évolution personnelle n'était qu'un vice à l'encontre de Dieu. Ce n'est que là, dans cette voiture, devant Christian, qu'il comprit que lui-même n'avait rien fait de sa propre vie, et que l'évolution était finalement inévitable. Frustré de ce constat, il refusa toutefois d'y croire. Il secoua la tête pour retrouver ses esprits et chassa cette tentation qui ne pouvait provenir que du diable en personne.

—Non ! cria-t-il dans l'oreille de Christian, qui sursauta. Ton passé ne vaut rien, je te dis ! En agissant dans la stupidité et l'égoïsme, tu ne fais que vomir sur ta lignée et ta descendance... Tiens... À bien y penser, peut-être que je devrais t'exploser les couilles plutôt que la cervelle.

Sans hésiter, il enfonça aussitôt le *Glock 19* dans l'entrejambe du sergent, qui commença à gazouiller son désaccord, mais rien de concret ne sortit de sa bouche, hormis des sons aigus.

—Ainsi, tu n'auras pas la chance de reproduire ton imbécillité, poursuivit Henry. Ce sera une belle épargne pour le monde, tu ne penses pas ? Ouais, bonne idée...

Le sentant peser sur l'arme, Christian ferma les yeux. Il avait si peur, qu'il pleurait comme un veau. Henry commença à appuyer sur la gâchette, lorsqu'il se rendit compte que l'entrejambe de sa victime devenait de plus en plus foncé et que son pantalon s'imbibait d'urine.

Dégouté, il grimaça. Il n'avait qu'une envie, soit d'en terminer au plus vite avec la pathétique existence de ce détective. Pourtant, lorsqu'il détourna la tête pour ne plus l'avoir en face, une autre idée lui vint à l'esprit. Sans tarder, il ramena le pistolet vers lui avant qu'il ne soit souillé par l'urine et attrapa le cellulaire de Christian qui traînait toujours sur le siège passager.

—Tu vois ça ? demanda-t-il.

Comme Christian n'osait pas ouvrir les yeux, Henry le menaça avec le bout du fusil, ce qui le fit changer d'idée malgré lui.

—Grâce à ton téléphone je te tiens par les couilles, justement. Tu te souviens ? Tu m'as demandé de t'appeler sur ce téléphone avant de me piéger à McGill. Alors, écoute bien ce que je vais te dire, parce que je ne te le répéterai pas. Quand je vais descendre de cette voiture, tu as intérêt à garder les fesses serrées et à ne pas appeler de renfort. Si je vois une seule voiture de police ou un seul agent dans le coin, j'ap-

pelle ton commandant chéri et je lui balance tout, y compris tes petites manigances. Pour lui prouver mes dires, il suffira de lui montrer l'historique de tes appels et des miens. Qui sait ? Tu pourrais être accusé de complicité de meurtre. Tu pourras alors dire adieu à ta petite *poupoune* de luxe, à ta carrière, et à ta liberté, gros porc. Tu vas te retrouver en tôle avec les sodomites, qui vont te défoncer comme la petite merde que tu es. Est-ce que je me suis fait bien comprendre ?

Christian n'avait toujours pas la force de lui répondre. La tête baissée, honteux, il se contenta de faire oui à l'aide d'un signe, puis renifla un bon coup.

— Bien, continua Henry. Là, tu dégages d'ici. Je me fous de savoir où tu vas, mais tu ne dis rien à personne. Pas même à ta putain de perruche. C'est clair ?

Pour toute réponse, le sergent-détective renifla une autre fois.

— Réponds, cria Henry.

— Je... ne dirai rien à personne et je m'en retourne chez moi.

— Exactement. Maintenant, fous le camp, gros porc !

Enragé, Henry ouvrit la portière arrière et descendit de la *Mus-tang* avant de serrer le *Glock 19* dans son manteau.

De son côté, Christian obtempéra et redémarra. Sans même jeter un regard à Henry qui le dévisageait, debout près de sa fenêtre, il enclencha la marche avant, puis fit lentement demi-tour dans l'impasse, comme s'il s'en retournait la queue entre les jambes. La voiture s'éloigna tranquillement dans la rue, et ce n'est que lorsque Henry la perdit de vue qu'il se décida à partir.

Il s'empressa de sauter la clôture en métal située près du portail du cimetière, et passa de l'autre côté après s'être assuré que la fourgonnette de la sécurité n'était pas dans les parages. À l'entrée, il jeta un rapide coup d'œil sur le plan du cimetière et sur la carte des sentiers. Il repéra facilement l'emplacement où Malcolm et la fille avaient été localisés la dernière fois et courut dans cette direction.

Il ne savait pas s'il allait vraiment retrouver ceux qu'il cherchait, mais il garda confiance. Quant à savoir ce qu'ils fabriquaient dans le cimetière, il l'ignorait, mais en avait peut-être bien une petite idée. Leur présence ne pouvait qu'avoir un lien avec Thomas Klay, ce nom qu'il avait lu dans les documents que Geoffrey Barnes lui avait volés au parc du Mont-Royal. Il devait sûrement y avoir une tombe identifiée à ce nom quelque part par là et si c'était le cas, cela signifiait

probablement que le trésor du *Charon* s'y trouvait aussi et qu'il était à portée de main. Henry n'aurait plus qu'à se débarrasser des deux derniers témoins et à effacer ce sacrilège qui trahissait ses descendants. Après quoi, il serait riche pour le reste de sa vie.

Cette perspective l'enthousiasma tellement, qu'il ne songea même pas à regarder derrière lui. À ce moment, seul le trésor lui importait. Il ne pouvait plus reculer et n'avait plus rien à perdre. Tout ce qui comptait et lui restait se limitait au trésor du *Charon*. Sans réfléchir, il fonça vers la section C2, sous le ciel auroral d'où perçaient les premiers rayons du soleil.

Les oreilles de Malcolm sifflaient lorsqu'il retrouva ses esprits. Couché sur le sol, il peinait à se situer. Sa blessure à la tête lui faisait l'effet d'un roulement de tambour dans tout le crâne. Sa lampe de poche brillait à peine sous l'amas de rochers qui encombraient le tunnel. De la poussière troublait le faisceau, alors que quelques cailloux dégringolaient encore du plafond. Une autre faible source de lumière provenait du mur de l'impasse, juste derrière. Or, coincé sous les débris, Malcolm n'arrivait pas à la voir. Il supposait qu'il s'agissait de la lampe de Zoé, jusqu'à ce qu'il prenne conscience qu'il n'entendait rien autour de lui, pas même un souffle.

La crainte d'avoir failli à son devoir le dégourdit aussitôt. Il tenta de dégager son bras endolori tout en appelant Zoé. Sa voix résonna dans le tunnel, mais son appel demeura sans réponse. Inquiet, il s'efforça de ramper sur le sol. Ce faisant, il réussit à pousser un bloc qui le gênait et à se hisser hors de sa fâcheuse position en s'agrippant à la paroi intacte. Ressentant une crispation dans son flanc, il en déduisit qu'il s'était fracturé une côte. Le souvenir d'une vieille blessure remontant à l'époque du collège lui revint en tête, mais il l'ignora, l'important étant de se porter au secours de Zoé.

Très vite, il l'aperçut sous un amas, les bras tendus vers lui. Une grosse partie du plafond s'était effondrée sur elle et la clouait au sol. Ses cheveux recouvraient son visage et la pauvre ne donnait aucun signe de vie. La source de lumière, quant à elle, provenait du mur qui avait explosé. À travers, Malcolm ne put percevoir grand-chose. Le tunnel débouchait quelques mètres plus loin dans une pièce, où de fins rayons du jour s'infiltraient par endroits dans les fissures des rochers. Malheureusement, cette lumière atteignait à peine Malcolm et Zoé. Ce n'était pas suffisant pour examiner les blessures de la jeune femme.

En vitesse, le détective dégagea les pierres pour reprendre sa lampe-torche. L'impact avait brisé la vitre qui recouvrait la lumière, de même que plusieurs des ampoules LED. C'est pourquoi il ne restait plus qu'une parcelle du faisceau, qui clignotait par intermittence. De peur d'embraser la poudre à canon qui était encore présente, Malcolm jugea préférable ne pas allumer une autre fusée éclairante et de ne se contenter que de sa lampe de poche. Il enjamba les débris jusqu'à Zoé.

En constatant qu'elle ne bougeait plus et que son visage était maculé de sang, il se mit à craindre le pire.

— Est-ce que ça va ? Répondez-moi ! paniqua-t-il en vérifiant le pouls de l'archiviste.

Le souffle à peine perceptible de cette dernière, chaud et constant, lui effleura la main. Ses paupières closes bougèrent légèrement lorsqu'elle entendit la voix du sergent, mais elle mit un moment avant de les rouvrir. Elle émit ensuite un gémissement de douleur qui rassura quelque peu Malcolm.

— Vous allez bien ? lui demanda-t-il en poussant les rochers pour l'aider à sortir.

— Pas... certaine, marmonna Zoé après avoir lancé un long cri plaintif.

En essayant de se mouvoir, elle grimaça et abandonna l'idée. Même si le fait d'être coincée de la sorte ne semblait guère lui plaire, elle attendit d'être moins affaiblie avant de réessayer.

— J'ai chaud, gémit-elle. J'ai l'impression d'avoir du sable dans le visage.

— Ne bougez pas, vous êtes blessée, indiqua Malcolm en s'activant. Comment vous sentez-vous ?

— Mieux... qu'un lendemain de veille de vodka, c'est sûr.

Le sergent débloqua un bras, puis les jambes. Dès qu'elle put s'asseoir sur le sol, Zoé porta la main à sa tête et serra les dents pour soutenir la douleur. Dans l'accident, trois de ses quatre anneaux avaient été arrachés de son oreille et à présent, du sang s'écoulait de son lobe déchiré. Son visage à la fois ensanglanté et poussiéreux lui donnait une expression macabre. Du bout de la manche de son manteau, elle s'essuya les yeux et la bouche, força un sourire et dit :

— Nous savons maintenant pour les pièges. Au moins, nous sommes encore en vie.

— Laissez-moi panser votre...

— Ça va aller, répliqua la jeune femme, trop orgueilleuse pour accepter de se faire soigner. C'est de ma faute et je l'assume. C'est moi qui ai décidé de venir ici.

— Vous ne pouviez pas savoir. Oubliez ça.

Voyant que son apitoiement ne lui servirait à rien dans ce tunnel, Zoé laissa tomber et posa un regard désolé sur le sergent-détective.

— Et vous ? Ça va ? s'enquit-elle.

—Une vieille blessure datant du collège m'est revenue, mais c'est supportable, répondit Malcolm en lui tendant la main. Vous pouvez vous lever ?

Zoé accepta son aide et tituba pour se redresser. Elle épousseta ses vêtements et son sac pour en enlever la crasse, puis aperçut, à ses pieds, sa lampe de poche. Comme elle était intacte, elle l'alluma. Dès qu'elle remarqua devant elle le trou créé par l'explosion, elle fixa le tunnel d'un air inquiet.

—Vous pensez... que nous aurons d'autres surprises comme celle-là ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

—Je n'en sais rien, répondit Malcolm. Vous avez envie de continuer ?

—Je ne sais pas.

Malcolm observa distraitement la pièce. Craignant d'avoir été localisé à cause de son cellulaire, il ne voulait surtout pas rebrousser chemin. Ce mur constituait une preuve tangible que quelqu'un avait jadis essayé de cacher quelque chose en ce lieu et c'était justement cette chose que Henry Acquart désirait obtenir à tout prix. Il n'était donc pas question de lui laisser cette chance, et ce, malgré le danger qui les guettait peut-être de l'autre côté.

Revigoré par cette idée, Malcolm continua d'avoir confiance en leur plan. Lorsque les derniers soubresauts de la lumière de sa lampe lui indiquèrent sa fin prochaine, il la balança par terre et se rapprocha de Zoé.

—Nous devrions poursuivre, trancha-t-il. N'abandonnez pas, Zoé. Pas aujourd'hui. Ce trésor est à votre portée. Il est quelque part ici.

—Vous avez pourtant déjà dit que l'argent n'en valait pas la peine.

—Et vous, que vous faites-vous de la promesse que vous avez faite à votre collègue ?

Cette question saisit Zoé. Elle dévisagea le détective, et son regard passa immédiatement de l'indécision à la fermeté. Elle ne savait toutefois pas quoi répondre.

—Si vous préférez, lui proposa Malcolm, je peux prendre les devants.

—Quoi ? Pour que j'aie en plus votre mort sur la conscience ? lança-t-elle. Pas question ! Des squelettes, j'ai l'habitude d'en déter-

rer, pas d'en créer. Si vous tenez autant à être devant, eh bien... je vais marcher à côté de vous. De toute façon, c'est moi qui ai la seule lampe de poche.

Malcolm sourit, rassuré de voir Zoé mettre de côté son désir aveugle de richesses.

— C'est quand même plus clair, signifia-t-il.

— Justement, comment est-ce possible ? Nous sommes sous terre.

Après avoir réfléchi un instant, Malcolm ne trouva qu'une seule explication.

— Les parois ont dû fendre lors de l'explosion.

À ces mots, il s'avança tranquillement jusqu'aux poutres qui à cet endroit, soutenaient toujours le plafond. Les pelles et les pioches avaient été projetées de part et d'autre.

— Si les poutres sont instables, il faudra faire attention.

— Raison de plus d'aller chercher des casques.

— Nous n'en aurons peut-être pas le temps.

— Dites-moi, pourquoi tenez-vous tant à continuer ? Puisque c'est moi l'archéologue, c'est moi qui devrais m'intéresser le plus à ce trésor, non ?

Passé le trou, une salle se découpait dans la pénombre. Des rochers inégalement taillés ressortaient des murs, alors que les lattes de bois et de métal noircies par le feu des barils éventrés par la poudre à canon s'éparpillaient partout sur le sol. La pièce était vide, mais sur leur gauche, Malcolm et Zoé pouvaient voir une ouverture donnant sur un second passage. Ignorant la question de la jeune femme, l'inspecteur s'y dirigea prudemment, non sans ressentir jusque dans son bras un étirement causé par sa côte cassée.

— Par ici, signala-t-il. Ça continue de ce côté.

— Ouais, on dirait une sorte d'antichambre, constata Zoé après avoir éclairé le plafond pour en vérifier l'état. Mais ne changez pas de sujet. Vous ne m'avez pas répondu. Pourquoi ce trésor vous motive-t-il autant ?

— Jusque-là, je ne vois pas de trésor. Alors, il faut bien...

— Non, n'essayez pas d'éluder ma question, coupa Zoé en prenant rapidement les devants pour se planter dans l'entrée du passage et ainsi, bloquer la route à son interlocuteur et l'obliger à lui faire face. Vous avez dit que vous seriez honnête avec moi. Avant d'entrer ici,

vous le faisiez à reculons et maintenant, vous vous lancez tête première dans l'aventure. Pourquoi ?

Le sang qui tachait toujours son visage lui donnait l'apparence d'une guerrière farouche, mais la sincérité que Malcolm lisait dans ses yeux prouvait sans équivoque sa nature sensible. Avant d'entendre sa réponse, elle poursuivit avec un doute perceptible dans la voix et dit :

— Il est vrai qu'au départ, je voulais trouver ce trésor pour honorer Albert. Mais ce n'est pas une raison pour aller le rejoindre. Même s'il y a quelque chose, ici, ajouta-t-elle en regardant par-dessus son épaule, ça ne vaut pas le coup de risquer...

Elle se tut, et tourna vivement les talons. Ses yeux s'écaraillèrent de surprise et sa mâchoire tomba vers le bas, comme si elle venait de voir un fantôme. Dès la seconde suivante, elle se précipita, sauta par-dessus les débris écroulés et se rua de l'autre côté du passage.

— *Oh... my... God!* balbutia-t-elle, sous le choc, avant de laisser tomber sa lampe de poche, qui roula contre le sol rocheux. Je n'y crois pas ! lâcha-t-elle en portant ses deux mains devant sa bouche.

Alerté, Malcolm alla à sa rencontre pour s'enquérir de ce qui se passait. Arrivé sur place, alors qu'il levait lui-même la tête, les mots s'étouffèrent dans sa gorge. Incapable de faire un pas de plus, il s'immobilisa près de Zoé.

Le tunnel débouchait sur une caverne de plusieurs dizaines de mètres, tant en hauteur qu'en largeur. Des rayons du soleil s'infiltraient par les crevasses du plafond en voûte, tandis que la poussière en suspension flottait à travers eux. Les coins d'ombre de l'immensité de la place se clairsemaient, ce qui suffisait aux deux visiteurs pour percevoir l'épave du galion anglais qui gisait à une centaine de mètres de leur position. Renversé, Malcolm restait figé.

— C'est impossible ! Je rêve ou quoi ? s'exclama-t-il. Ne me dites pas que c'est...

— Regardez devant, Malcolm ! dit Zoé en lâchant un rire involontaire.

Le bateau de guerre doté de trois-mâts et faisant 160 pieds de long était échoué dans à peine un mètre d'eau. Il tanguait légèrement sur le côté, prisonnier des rochers des parois qui s'étaient écrasés tout autour. Cassé à sa base, le grand mât se couchait comme un arbre déraciné, la tête étendue à bâbord sur le sol de la caverne. Les voiles

déchirées enroulées aux vergues pendaient tels les habits d'un épouvantail dépaillé qu'on aurait abandonné sur son perchoir. Plusieurs sabords ouverts le long de la coque laissaient entrevoir la bouche des canons qui en ressortaient. À la poupe du navire, les rayons perçaient à peine l'obscurité, faisant que le riche château qui se trouvait derrière demeurait caché. Néanmoins, grâce à un petit faisceau de lumière qui descendait sur l'avant du bateau, on pouvait voir, dans un clair-obscur sinistre, un squelette accroché à la proue, de même que la lanterne qu'il tenait dans sa main. Le sergent ne put en détacher les yeux.

— C'est... le *Charon*? questionna-t-il, incrédule. Est-ce qu'il est réel?

Zoé éclata de rire et tapa des mains pour extérioriser sa joie. Malgré son visage ensanglanté, ses traits rayonnaient d'émerveillement. Le cri victorieux qu'elle lâcha lorsqu'elle se pencha pour reprendre sa lampe de poche résonna dans toute la caverne.

— Vous pensez que le trésor est toujours à l'intérieur? demanda-t-elle en exhibant un large sourire.

Troublé par l'apparence fantomatique de l'épave du *Charon*, Malcolm se renfrogna. Après s'être assuré de ne pas avoir les deux pieds dans de la poudre noire, il alluma une fusée. Cette fois, par contre, il la garda dans sa main pour éclairer le chemin.

— Comment... est-ce possible? bredouilla-t-il.

— Là, ce serait une bonne idée d'aller chercher de l'équipement plus adéquat, suggéra Zoé.

En l'entendant parler, Malcolm se remit de son choc et soupira. Sachant qu'il ne pouvait pas mentir à Zoé plus longtemps, il préféra se confesser avant de l'offenser davantage.

— Nous ne pouvons pas, commença-t-il par dire.

— Et pourquoi donc?

— Parce qu'hier, mon téléphone a été mis sur écoute. C'est ainsi que le suspect a réussi à nous retrouver. Et je n'en suis pas certain, mais je crois que mon collègue l'aide.

— Quoi? s'offusqua Zoé en effaçant lentement son sourire. Mais... ça veut dire que...

— Il se pourrait qu'on ait relevé notre position avant que j'aie pu me débarrasser de mon téléphone, expliqua Malcolm, visiblement contrarié, ce qui signifie qu'à l'heure qu'il est, Henry Acquart est peut-être déjà sur nos traces. C'est pour cette raison que je ne veux pas faire

marche arrière. Je ne veux pas lui laisser la chance de trouver ce qu'il veut avant nous. Vous comprenez ?

Les traits de Zoé se durcirent. Agacée, elle fronça les sourcils et se renfroigna à son tour.

— Pas question qu'il mette la main sur ce trésor, pesta-t-elle. Pas après ce qu'il a fait à Albert !

Le feu rouge de la fusée rendait son regard encore plus impétueux, mais celui-ci n'était qu'une apparence trompeuse comparativement à la détermination dont elle faisait preuve. Décidé lui aussi à trouver le trésor avant le suspect, Malcolm ignora sa douleur et leva le bâton enflammé en direction du *Charon*.

— Bien, dit-il. Dans ce cas, venez. Allons voir si le trésor est toujours là.

Il régnait dans la caverne un silence que ne rompait aucun vent ni aucun autre son que les pas de Malcolm et de Zoé sur la pierre humide. Une mare souterraine d'une profondeur d'un mètre s'agglomérât à cinquante mètres devant eux. La surface de l'eau reluisait sous les minces rayons matinaux. Au centre, l'épave du *Charon* ressemblait à un monstre défait et oublié, endormi depuis des siècles.

Au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient, Malcolm et Zoé avaient l'impression que le bateau doublait de volume. Le sergent leva la tête et la renversa vers l'arrière pour discerner, dans l'ombre, le haut des deux mâts encore intacts. Il n'arrivait pas à croire qu'il se dirigeait vers un galion anglais du 16^e siècle enfoui au cœur du mont Royal.

— Comment est-ce même possible qu'il soit ici ? interrogea-t-il.

— On dirait que l'entrée par laquelle il est passé s'est effondrée. Probablement qu'ils l'ont fait exploser elle aussi.

— Mais comment un bateau de cette taille a-t-il pu se rendre au beau milieu de la ville ?

— Il y avait plusieurs cours d'eau qui traversaient Montréal à l'époque, expliqua Zoé d'une voix agitée. Aujourd'hui, soit ils ont disparu, soit ils ont été redirigés dans la canalisation des égouts. Sur les cartes tracées par les colons français, on peut voir, par exemple, le lac à la Loutre, de même que l'ancienne rivière St-Pierre dont l'embouchure se trouvait originalement près du fort de Pointe-à-Calière.

— Et alors ?

— Eh bien, disons que dans certaines archives datant de cette époque, il y a des déclarations un peu divergentes sur le sujet.

— Que voulez-vous dire ?

— Des différences dans les faits relatés, reprit Zoé, qui en observant le navire, avançait prudemment pour ne pas glisser. Quelques-unes de ces archives, qui remontent à la fondation de Montréal en 1642, supposent que la rivière était beaucoup plus profonde et qu'elle s'étendait beaucoup plus loin que ce qui avait été cartographié dans les documents.

— Assez profonde pour permettre l'accès à un bateau, vous voulez dire ?

— Il est dit que ce ne sont pas des ruisseaux qui contournaient la montagne jusqu'au flanc nord, mais bien un embranchement de la rivière elle-même. Apparemment, elle se poursuivait également vers l'est, à travers tout le quartier d'Hochelaga, et ce, jusqu'à sa deuxième embouchure à la hauteur des îles de Boucherville. Par contre, la seule partie de la rivière St-Pierre qu'on aurait répertoriée reste celle qui est encore visible sur les cartes qu'on connaît.

— Mais pourquoi les colons auraient-ils effacé cette information ?

— Probablement pour garder la chose secrète, répondit Zoé. Le *Charon* doit s'être emmuré dans cette grotte à la fin des années 1600, et c'est ce qui a dû couper, en même temps, le flot de cet embranchement. C'est incroyable ! Geoffrey Barnes n'avait peut-être pas tort, après tout. Oh ! J'ai tant d'interrogations, Malcolm ! Vous n'avez pas idée ! Je ne sais même pas par où commencer.

La mystérieuse aura du bateau s'intensifia quand ils atteignirent le bord de la mare. Zoé leva le faisceau de sa lampe-torche vers le mât de beaupré tendu à l'horizontale, ainsi que vers le squelette. Ce dernier se constituait de véritables ossements humains, accrochés aux restes de la figure féminine en bois qui les avait précédés. Méconnaissable, celle-ci était défigurée par des coups de hache et de sabre.

Malcom n'osait penser à l'homme qui avait subi un tel sort. Sous la lueur rouge de la fusée éclairante, le pauvre ressemblait à un démon.

— Il n'y a pas de doute, dit-il, c'est bien le *Charon*.

À ses côtés, Zoé s'immobilisa, impressionnée par leur découverte.

— Tu avais raison, Albert, laissa-t-elle entendre respectueusement.

L'épave tanguait sur son bâbord. Plus bas, détachée de son bossoir, la massive ancre d'acier ressortait de l'accumulation d'eau dans laquelle baignait aussi la coque. Les trois couches de chêne entrecroisées du bordé n'exhibaient plus leur fierté d'antan. En piteux état, les planches rongées par le temps semblaient prêtes à craquer sous le moindre petit impact. La peinture rouge à l'extérieur du pont des batteries, la même qui avait servi à masquer le sang des marins blessés, s'était majoritairement dissipée. Le navire n'arborait plus que les couleurs de la terre et du charbon. Les voiles déchirées avaient elles aussi perdu l'éclat vif de leurs heures de gloire. Elles n'étaient plus que de

larges pièces de tissus orange foncé, souillées par la suie et la crasse. Quant à eux, les cordages des mâts de misaine et d'artimon ressemblaient à des filaments obscurs pendant jusqu'au pont principal. Fendu en dents de scie, le grand mât gisait par-dessus le bâbord du bateau. Sa tête, ornée de son pavillon rouge sang imbibé d'eau qui lui donnait une teinte bourgogne foncé, siégeait sur les rochers.

Voyant cela, Malcolm eut une idée. Il contourna lentement l'avant du navire pour gagner son flanc.

— Par là, dit-il à Zoé. Ça devrait pouvoir nous aider à monter à bord. J'espère seulement que c'est assez résistant.

Sans s'attarder, la jeune femme le suivit et envoya le faisceau de sa lampe d'un bout à l'autre de l'épave. La surface mate et crasseuse de la coque absorbait la lumière. Les ombres créées par les cordes des haubans attachées du bastingage au mât de misaine quadrillaient la partie visible du squelette qui se trouvait devant et que Malcolm et Zoé apercevaient d'en bas. Tout le long du navire, jusqu'au château arrière surélevé dans l'obscurité, les 12 canons latéraux parsemés de rouille semblaient encore aux aguets, en raison de leurs sabords ouverts, prêts à faire feu. Les deux intrus s'arrêtèrent à la hauteur du sixième et rejoignirent la tête du grand mât effondré. Le drapeau délavé trempait au bout de celui-ci, dans un mélange d'humidité et de crasse étalé sur le sol de la caverne.

Par précaution, Malcolm appuya du bout de sa botte sur l'extrémité pour en vérifier l'état. Seul le premier pied céda dans un craquement sinistre. Le reste, qui remontait jusqu'au pont principal à travers des poulies et des cordages entremêlés aux vergues, ne bougea pas d'un iota, malgré l'usure.

— Pas de squelette sur ce drapeau, en tout cas, chuchota le sergent.

— Ce symbole est arrivé plus tard. Mais à l'époque, le pavillon rouge avait une signification encore plus lugubre. Il voulait dire que nul ne survivrait au combat.

Peu rassuré, Malcolm monta un pied après l'autre sur le mât, et tenta de trouver son équilibre, sa fusée toujours en main.

— Vous pensez que vous pourrez y arriver aussi ? demanda-t-il à Zoé en faisant un pas.

— Ha ! J'étais funambule dans une autre vie ! lui indiqua l'archiviste en grimpant lestement derrière lui.

— Restez quand même un peu en retrait. Je ne sais pas si ce mât sera assez solide pour nous supporter tous les deux. Et c'est glissant, de plus. On dirait qu'il y a de la vase qui s'est accumulée.

Le détective progressa avec prudence, puis enjamba les premiers nœuds de cordage qui retenaient le grand perroquet. Ce qui était jadis la plus haute voile du bateau ne se réduisait plus qu'à une vaste guenille déchirée et poisseuse qui trempait dans le bord de la mare. Malcolm risqua un coup d'œil à la surface de l'eau, juste sous lui, laquelle reflétait le rouge de sa fusée et les éclats des rayons. Redoutant que le tout prenne feu, il revint vite vers l'avant pour se concentrer sur sa manœuvre.

— Je ne sais pas pour vous, lança-t-il, mais je n'ai pas vraiment envie de tomber dans cette eau.

Zoé fit de même et avança à pas de souris sur le bois humide, ses bottes n'étant pas aussi adhérentes que celles de son acolyte. Cela n'affecta toutefois pas son enthousiasme, puisqu'elle lâcha un rire.

— Je viens de me souvenir... Vous en voulez une bonne ?

— Ce n'est peut-être pas le bon moment pour une blague, signifia Malcolm.

— Savez-vous quel nom on donnait à la rivière St-Pierre, autrefois ? Le Styx ! rigola la jeune femme.

— Vous essayez de me faire peur ?

— Non, je suis sérieuse. Avant l'installation du système d'aqueducs à Montréal, la rivière était si polluée que plusieurs des personnes qui habitaient le long du cours d'eau sont mortes de maladies infectieuses. C'est pour cette raison qu'ils la baptisaient la *rivière des enfers*.

— Charmant, répliqua Malcolm en jetant un regard inquiet vers la sombre épave du *Charon*. Vous n'avez pas quelque chose de plus gai à raconter ?

— Eh bien, si ça peut vous rassurer, je ne vois toujours aucun corps ici ni aucun squelette.

— Ça me semble plus bizarre qu'autre chose. À bien y penser, c'est plutôt des fantômes dont vous devriez maintenant vous méfier.

— Je n'ai pas vraiment envie de parler de fantômes, tout à coup, enchaîna nerveusement Zoé en avançant les bras en croix. Restons-en là, si ça ne vous ennuie pas.

Malcolm s'avoua qu'il était préférable de ne pas s'effrayer davantage quand le bois de pin se mit à grincer sous ses pieds. Bientôt, trois poulies chutèrent dans l'eau, quatre mètres plus bas, troublant la surface d'éclaboussures. Heureusement, à partir de cet endroit, le mât allait en s'élargissant, et ce, jusqu'à sa base fracassée qui gisait sur le bateau. Malcolm put donc marcher normalement à partir des plateformes qu'avaient déjà été la hune et la vigile. De là, les longues échelles de cordage et les haubans retenaient la massive poutre de façon à ce qu'elle ne puisse pas bouger. Le sergent-détective parvint même à utiliser l'une d'elles pour s'appuyer et se retenir. Il posa ensuite le pied sur le bastingage, puis sauta par-dessus, jusque sur le pont du *Charon*, soulagé que les planches n'aient pas cédé sous lui. Il se retourna pour aider Zoé, mais celle-ci l'ignora. Sourire aux lèvres, elle progressait avec aisance le long du mât et s'immisçait entre les cordages comme dans une course à obstacles. Son parcours terminé, elle bondit à son tour sur le pont.

— Vous pensez que ça nous porterait malheur si je criais : à l'*abordage* ? ironisa-t-elle.

Le sergent préféra ne pas répondre, incertain de ce qu'ils allaient trouver, ou même troubler en ce lieu. L'angle dans lequel le bateau était échoué les força à se pencher vers l'avant pour maintenir leur équilibre. Malcolm en profita pour balancer dans la mare ce qui restait de sa fusée éclairante, puis en alluma une autre, ce qui lui permit de projeter de la lumière de tous côtés pour y voir plus clair. De son côté, Zoé fit de même avec sa lampe.

Tout à coup, juste sous eux, le pont émit un grincement lugubre, comme s'ils venaient de réveiller le navire. La désolation régnait partout, alors que la majorité du gréement était recouverte de moisissures, de mousse végétale et de toiles d'araignées. Zoé s'appuya contre un énorme canon en bronze, dont la bouche ressortait d'une ouverture créée dans le bastingage, tandis que sa culasse siégeait hors de son promontoire. L'affût rongé et désassemblé de celui-ci ne retenait plus l'arme de guerre en place que par la longueur de corde empêtrée tout autour. Les tonneaux de provisions vides situés à tribord dix mètres plus loin et qui avaient dégringolé avec l'inclinaison, s'éparpillaient entre les trois autres canons. Leur chute avait décroché deux des trois chaloupes de sauvetage entreposées au-dessus du caillebotis. Ce treillis de lattes de bois servant de plancher au centre du bateau ne lais-

sait pourtant pas entrevoir le pont inférieur, plongé dans l'obscurité. Le nez d'une des chaloupes bloquait la trappe de l'escalier menant à ce niveau, alors que la deuxième embarcation, elle, avait chuté vers l'avant, pour ensuite se fracasser en deux contre le petit cabestan. Ses deux parties encombraient la niche de la cloche, près du gaillard. Les bâtons de bois qui servaient de poignées au cabestan, ce treuil vertical permettant d'enrouler les cordages pour hisser rapidement les voiles, s'étaient brisés. Ils ne laissaient plus sortir de leur emplacement que les dents de bois de leurs fractures, ce qui les rendait inutilisables. Le grand mât sur lequel Malcolm et Zoé venaient de grimper se terminait sur leur droite, à sa base, qui elle, avait été sectionnée par un rocher à deux mètres du pont.

Inquiet, Malcolm souleva sa fusée éclairante pour mieux observer les ombres immobiles. Suspendues dans les airs, on aurait dit que celles-ci se préparaient à bondir sur les deux visiteurs.

— Laissez les morts à leur dernier repos, si ça ne vous dérange pas, marmonna Malcolm à l'intention de Zoé.

Accrochés plus haut à la hune du mât d'artimon, les cordages noircis des haubans se perdaient dans la pénombre, ce qui empêchait le détective de déterminer la hauteur de l'épave et de voir le plafond de la caverne, devenue aussi sombre que la noirceur environnante. Faisant fi de ce détail, Zoé pointa sa lampe vers le pont supérieur, à la poupe du navire.

— Le voilà, le problème, chuchota-t-elle en s'avançant. Il n'y a personne, ici, pas même un corps. Vous ne trouvez pas ça étrange ?

Soudain, une partie du plancher craquela et céda sous elle. Déséquilibrée, elle perdit pied et laissa tomber sa lampe pour mieux s'agenouiller. Après quoi, elle retomba sur ses mains et se retint de justesse aux planches voisines. Sa botte passa au travers, mais son cuir épais fit en sorte d'épargner sa cheville.

Sans perdre de temps, Malcolm se précipita vers la jeune femme et s'empessa de lui agripper la main pour l'aider à se redresser avant qu'elle ne chute. Il accrocha ensuite une corde mêlée à l'une des poulies au-dessus d'eux, mais celle-ci dégringola et fracassa une autre partie du pont à tribord, à quelques mètres de leur position.

— Faites attention où vous marchez, prévint-il lorsqu'il parvint enfin à remettre Zoé debout. Ce gros morceau de bois ambulant n'est plus aussi solide qu'il y a 400 ans.

— Ouais ! C'est ce que j'ai cru remarquer, convint l'archiviste, énervée par ce faux pas.

Elle lâcha un long soupir et reprit sa lampe, qui avait roulé jusqu'à l'affût du canon derrière elle. Elle dirigea à nouveau la lumière vers la poupe, mais cette fois, en examinant bien le plancher.

— Il va falloir y aller à tâtons si nous ne voulons pas finir nous-mêmes en lest, dit-elle.

— Raison de plus de ne pas s'attarder ici. Alors ? Il est où, ce trésor, selon vous ?

— Toute cette épave *est* un trésor, Malcolm.

— Vous savez ce que je veux dire. Le suspect ne s'intéressera pas à du bois pourri. Ce qu'il veut, lui, c'est l'argent et l'or, et vous le savez autant que moi.

Quelque peu agacée par ce manque de respect, Zoé expira longuement. Elle réfléchit un instant en regardant partout autour d'elle, puis finit par se dire que le sergent avait raison.

— La plupart du temps, expliqua-t-elle, les pirates cachaient leurs gains dans les étages inférieurs. C'est ce qu'avait mentionné le marin espagnol dans la lettre du prêtre. Ou sinon, ce pourrait sûrement être dans les appartements des officiers, ou dans ceux du capitaine s'il était du genre égoïste et possessif.

— Et où sont ces cabines ?

— À l'arrière, indiqua Zoé en désignant le chemin à l'aide du faisceau de sa lampe. Derrière l'une des portes, plus haut.

— Allons voir. Et... regardez où vous mettez les pieds, d'accord ?

— *Aye-aye, captain !*

Les lueurs rouges et blanches émises par leurs lumières découpaient l'architecture du bateau au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient. Derrière la massive saillie de la base du grand mât, un mur muni de deux petites fenêtres terminait le pont principal. De part et d'autre, deux escaliers remontaient sur le pont supérieur du galion, qui lui, s'étendait jusqu'au gaillard arrière. Les marches de l'un d'eux avaient toutefois été démolies.

Sans dire un mot, Malcolm et Zoé se dirigèrent vers celui qui se trouvait toujours en bon état. Ils s'appuyèrent au bastingage pour que celui-ci supporte leur poids et que les marches tiennent le coup, ce qui leur permit d'atteindre le pont supérieur en toute sécurité.

Ce niveau se poursuivait sur encore une dizaine de mètres, jusqu'à un second mur délimitant lui aussi cette partie. Sur celui-ci, deux portes sorties de leurs gonds et pendant vers l'avant s'ouvraient de chaque côté du navire. Au centre, un autre escalier débouchait sur la dunette, là où le mât de misaine sortait des entrailles du bateau pour s'étirer jusque dans l'obscurité. La superstructure était toutefois encombrée par un amas significatif de rochers et par d'énormes lanternes décoratives du château arrière qui s'y étaient effondrées. Ternie, la rambarde en bois ne possédait plus qu'en partie la richesse de sa sculpture.

Déterminé à trouver au plus vite ce qu'il cherchait, Malcolm alla vers la porte de droite sur laquelle étaient encore accrochés deux sabres croisés tachés de rouille. Zoé l'attrapa par le bras et lança :

— Non, ce n'est pas par là. Ça, c'est la cabine des timoniers qui dirigeaient le gouvernail du bateau.

Perplexe, Malcolm fronça les sourcils.

— Je croyais que c'était le capitaine qui se chargeait de ce boulot.

— Fiction populaire, signifia Zoé. Ce n'est qu'au 18^e siècle que la roue du gouvernail a été installée sur le pont. Avant cette période, le capitaine et le second transmettaient leurs ordres à partir d'en haut, et le timonier suivait leurs directives. Les cabines se trouvent derrière.

Surpris par les connaissances de son interlocutrice, Malcolm marcha à la suite de cette dernière. À la porte de tribord, Zoé voulut pousser de côté le chêne désagrégé qui bloquait le passage, mais la poignée lui resta dans la main. Apeurés, Malcolm et elle reculèrent d'un pas quand la porte se détacha entièrement de ses gonds. Elle chuta de son emplacement, puis se fendit en deux avant de s'écraser sur le sol. Soulagée de ne pas avoir activé de piège, Zoé soupira et tendit sa lampe vers l'avant pour examiner la pièce sombre qui se trouvait derrière.

— C'est bien là, dit-elle.

L'expression qu'elle affichait en pénétrant dans les lieux piqua la curiosité de Malcolm, qui s'approcha pour voir à son tour à l'aide de sa fusée.

Dans le désordre, ils distinguèrent une autre porte fermée tout au fond. Sur leur gauche s'étendaient les draps sales d'un lit qui avait vu de meilleurs jours, tandis qu'un hamac en corde rempli de toiles

d'araignées était accroché au-dessus. À droite, l'énorme manivelle de commande du gouvernail ressortait d'un trou pratiqué dans le plancher.

— C'est de là que le timonier exécutait les ordres, indiqua Zoé qui la dépassa pour gagner une seconde trappe sise au centre de la pièce. Merde ! Je me suis trompée. Les cabines sont en dessous. Nous devons descendre d'un niveau.

Cela dit, elle s'assit sur le bord, puis posa le pied sur la première des marches d'une échelle. Après s'être assurée de sa solidité, elle coinça sa lampe dans la poche de son manteau et descendit prudemment.

Malcolm resserra les poignées de son sac sur son épaule, puis se risqua à son tour. Quand Zoé éclaira l'endroit sous lui, un frisson le parcourut. S'arrêtant à mi-chemin de l'échelle, il perçut, à travers des barreaux, le crâne humain que leur dévoilait le faisceau. Du coup, il se raidit. Il en avait pourtant vu souvent dans le cadre de son travail, mais celui-là l'intimidait quelque peu. Ne se laissant guère intimider, Zoé avança dans le vestibule de la cabine et passa outre le mât de misaine qu'elle pouvait voir à partir de cet étage. Le sergent la suivit sans mot dire.

S'affaiblissant de plus en plus, la lueur rouge émise par la fusée se reflétait dans les fenêtres de deux mètres de haut situées à l'arrière du bateau. Comme elles tapissaient tout le fond de la cabine, elles permettaient de voir à travers les rayons du soleil qui perçaient l'obscurité de la caverne. De grandes commodes dotées de tiroirs en bois recouvertes de cartes et de parchemins poussiéreux longeaient les murs de part et d'autre. Des instruments de navigation tels que des compas et des jumelles les encombraient, de même que de nombreux livres au cuir émiétté. Un tapis à motifs sale recouvrait les planches jusqu'à une massive table en bois octogonale. Au-dessus pendaient les restes de ce qui semblait avoir été un chandelier, aujourd'hui réduit à un morceau de fer décroché du plafond. Deux lanternes en métal meublaient la surface de la table, tandis que trois chaises coussinées entouraient cette dernière. Sur celle qui faisait dos à la fenêtre centrale était assis un squelette qui de ses orbites vides, fixait Malcolm et Zoé. Seuls ses vêtements et son chapeau retenant ensemble les os qui le composaient. Voyant cela, un curieux mélange de respect et de malaise s'empara du détective.

— Dis donc, matelot, questionna-t-il à mi-voix, tu ne t'ennuies pas trop, seul ici ?

Il contourna la table pour l'examiner de plus près, pendant que Zoé faisait de même avec les commodes. Elle ouvrit les tiroirs dans l'espoir d'y trouver des biens de valeur, mais en vain.

— J'espère qu'ils n'ont pas eu l'idée de cacher le trésor ailleurs, marmonna-t-elle d'une voix impatiente avant de rejoindre Malcolm.

Le squelette portait encore un tricorne noir muni de plumes rouges, en plus d'une longue veste brodée sur un haut-de-chausse noir et d'un pantalon souple en toile retenu en place par une ceinture en cuir. Un pistolet à silex dont la crosse était dorée se coinçait contre son bassin, tandis qu'un sabre d'abordage pendait sur le côté, le long de la patte de la chaise. La mâchoire inférieure à moitié édentée s'était détachée du crâne et gisait sur le tapis près des bottes. Ressortant de la manche de la veste, les os des doigts reposaient sur les cuisses du squelette. Sous eux, ils retenaient un petit journal relié avec de la corde. Puisqu'ils étaient quelque peu difformes aux extrémités, Malcolm était à même de constater la désagrégation de certains.

Avant de se brûler, ce dernier s'empara de la lanterne posée sur la table et plaça sa fusée éclairante dans l'amas de cire accumulée à l'intérieur.

— Cet homme ne peut pas avoir opéré ce navire à lui seul, dit-il. Et pourtant...

Perdu dans ses pensées, il s'arrêta là. Dès qu'il se pencha vers le corps, Zoé l'éclaira avec sa lampe.

— Cet homme n'est pas mort parce qu'il était enfermé ici, poursuivit Malcolm en soulevant lentement les doigts du squelette. Si on regarde les marques sur ses os, on voit très bien qu'il est mort...

— D'extrême vieillesse, l'interrompit Zoé, surprise. Mais... ça signifie qu'il se serait emmuré volontairement ici ? Est-ce que par hasard... ce serait...

Lorsque le détective tira sur le journal pour le dégager, les os de la main du squelette se détachèrent, roulèrent sur le pantalon et retombèrent sur le tapis de la cabine. Sans broncher, Malcolm se redressa devant le crâne, qui continuait à poser ses orbites sur lui. Le cuir brun rougeâtre de la couverture du livre était frappé de nombreuses fioritures, dont le symbole d'un nocher debout dans sa barque. La perche de ce dernier se transformait en un crochet métallique qui passait dans

un ourlet pour maintenir le journal fermé. Puisque les pages de celui-ci se détachaient de la reliure cordée, Malcolm poussa avec précaution le crochet de côté, puis tourna le plat avant pour tomber sur la première page. Rapidement, il parcourut le texte sur les pages séchées et jaunies, jusqu'à ce qu'il s'arrête sur la signature au bas de l'une d'elles. Relevant la tête, il ne put s'empêcher de sourire.

— Vous avez raison, lança-t-il. C'est bien le capitaine Benjamin Alexander.

La joie de Zoé se lisait sur son visage. Incapable du moindre mot, elle examina les ossements d'un air contemplatif. Ne voulant pas lui gâcher ce moment, Malcolm se contenta de survoler les autres pages du journal, mais cette fois, en lisant plus attentivement le texte. Bien qu'il eût du mal à déchiffrer la calligraphie, il réussit à en comprendre les grandes lignes. Or, plus il avançait dans sa lecture, plus son enthousiasme s'éclipsait. Troublé par les écrits émanant de la propre main du capitaine du *Charon*, il effaça graduellement son sourire. Lorsque Zoé retourna son attention vers lui et qu'elle remarqua son expression déconcertée, elle se raidit.

— Quoi ? interrogea-t-elle en perdant elle aussi sa bonne humeur. Qu'est-ce qu'il y a ?

Les traits figés, le sergent-détective, visiblement déçu, se tourna vers elle pour lui dire :

— Elle n'est pas ici.

— Quoi ? Mais qui donc ?

— La statuette de la Vierge dont le prêtre parlait... elle n'est pas ici.

Renversée par cette nouvelle, Zoé dévisagea le sergent. Sa bouche s'ouvrit, mais rien n'en sortit. Lorsque Malcolm lui tendit le journal ouvert pour qu'elle le lise, elle le lui retira immédiatement des mains. Elle l'éclaira avec sa lampe, puis parcourut le texte en vitesse. Dès qu'elle tomba sur l'information qui l'intéressait, elle afficha la même expression que le détective. N'arrivant pas à y croire, elle demeura debout et secoua la tête.

— Depuis tout ce temps... j'aurais dû y penser, balbutia-t-elle.

Ne trouvant rien à répliquer, Malcolm peinait à imaginer une telle perspective. C'est dans le mutisme total qu'il se rendit compte que soudainement, le bateau n'était plus aussi silencieux que précédemment. Voilà qu'à présent, il entendait les planches de l'épave grin-

cer. S'il en fut troublé, il en allait tout autrement de Zoé, qui essayait encore de comprendre ce qu'elle venait de lire.

— Mais où peut bien être le reste du...

— Chut ! interrompit Malcolm en plaquant un doigt sur la bouche pour inciter la jeune femme à se taire.

Cette dernière fronça les sourcils, l'air de se demander ce qui se passait. Sans prendre le temps de le lui expliquer, Malcolm prit la lanterne et marcha lentement jusqu'au vestibule de la cabine. Plutôt que de remonter par l'échelle, il se dirigea vers la porte défoncée située plus loin derrière.

De l'autre côté de la pièce, les barils, les canons et le grand cabestan étaient à peine visibles. Il y avait tout de même, au fond, une autre embrasure par laquelle le détective pouvait voir les rayons du jour éclairer une partie du pont principal. Dans le faisceau de l'un de ceux-ci, un éclat métallique apparut. Et c'est en tentant d'identifier l'intrus que Malcolm fut surpris par le coup de feu.

La détonation fit sursauter Malcolm. Le projectile fit éclater une partie du cadrage, et une volée d'échardes en bois fouetta le sergent en plein visage. Par réflexe, celui-ci recula et lâcha la lanterne pour s'emparer de son pistolet. Voulant battre en retraite, il se prit les pieds dans les restes de la porte, trébucha, et s'affala sur le dos dans le vestibule. Heureusement, il parvint à se ressaisir au deuxième coup de feu, qui siffla jusque dans la cabine avant de fracasser l'une des fenêtres arrière du bateau. Malcolm dégaina son *Glock 19* de son étui, puis s'adossa contre le mur.

— Je sais que vous êtes là. Sortez ! s'écria Henry Acquart depuis le pont principal. Ce trésor est à moi.

Le détective jura. Ainsi, le suspect les avait bel et bien retracés et maintenant, il les acculait à cette cabine. À son tour, il tira un coup de feu pour indiquer qu'il était armé. Par précaution, il reprit la lanterne avant qu'elle ne brûle le tapis et la plaça derrière lui pour masquer sa position.

Aussitôt, Zoé bondit de peur, puis se plaqua au mât de misaine. Elle rangea le journal du capitaine dans la poche avant de son manteau, et éteignit sa lampe-torche.

— Ce trésor ne sera jamais à vous ! cria-t-elle, frustrée. Vous pouvez oublier ça...

Une détonation soudaine l'interrompit. Cette fois, c'est la seconde lanterne placée sur la table qui encaissa la balle. Après quoi, celle-ci ricocha de côté et atterrit dans une commode.

— C'est ce que tu penses ? riposta Henry. Je vais brûler ce bateau, tu vas voir ! Avec vous deux à l'intérieur s'il le faut. Quand ce sera fait, je n'aurai qu'à ramasser l'or qui restera dans les cendres.

— Il n'y a pas d'or ici, lança Zoé. Alors, ce n'est pas la peine.

— Arrête de te foutre de moi ! Et sortez de là, tous les deux. Ce trésor est à moi, je vous dis !

Malcolm fit signe à Zoé de se taire, et réfléchit à toute vitesse. Sachant qu'il était inutile de raisonner le suspect, il choisit une autre approche.

— Vous pensez vraiment pouvoir garder ce trésor ? articula-t-il haut et fort pour se faire entendre. Vous croyez qu'il vous suffira d'en-

trer dans un *pawnshop* pour leur refourguer de l'or espagnol comme si de rien n'était ?

— L'or, l'argent... Peu importe la forme que ça a, ça achète et corrompt bien des gens, de nos jours. Ne t'en fais pas. N'importe qui achètera ce que j'aurai à vendre en sachant qu'il pourra en tirer avantage. Tu devrais d'ailleurs en parler avec ton collègue...

Le ricanement que lâcha Henry se répercuta en écho, ce qui déstabilisa encore plus Malcolm. Il redoutait même que Christian Clément soit lui aussi quelque part sur ce bateau. Question d'en avoir le cœur net, il demanda :

— Laissez-moi deviner... Vous lui avez promis de l'or s'il vous aidait à nous retrouver, c'est ça ?

— Quoi ? s'esclaffa Henry dont le rire saccadé sonna pour Malcolm comme des ongles sur un tableau. Pas du tout ! Ce gros porc m'a dit où vous trouver sans qu'il m'en coûte le moindre sou. Mais je suis persuadé qu'il aurait préféré mettre la main sur une pièce d'or plutôt que de s'en retourner chez lui avec sa propre flaque de pisse entre les jambes.

— Je ne vous crois pas... riposta Malcolm en faisant fi de cette dernière moquerie.

— Je m'en fous de ce que tu penses. Hier, il m'a demandé de l'appeler et c'est là qu'il m'a dit que vous étiez à McGill. Tu veux une preuve, peut-être ?

Sur ce, le sergent entendit le bruit d'un objet qui tomba, puis qui rebondit sur le pont.

— Regarde par toi-même, poursuivit Henry. Voilà son téléphone. Vas-y ! Jettes-y un coup d'œil.

La curiosité l'emportant sur son hésitation, Malcolm se risqua à regarder au-delà de la cabine.

Grâce à l'un des rayons lumineux, il entrevit l'étui de plastique d'un cellulaire devant l'embrasure de la salle qui les séparait du suspect. Il parvint à peine à s'en assurer qu'un projectile lui siffla au-dessus de la tête. Frustré par cette attaque, il fit vite de reculer le haut du corps pour se cacher à nouveau contre le mur.

— Vas-y, je te dis ! renchérit Henry. Viens le chercher. Tu n'as rien à craindre...

— *Fuck you !* cria Zoé.

Quatre autres coups de feu firent éclater les fenêtres arrière de l'épave, ce qui força Zoé à rester cachée dans l'ombre. À bout de nerfs, Malcolm attrapa les grands panneaux en chêne de la porte fracassée qui traînaient sur le sol, puis tenta de les remettre debout. Après quoi, il les placarda contre le cadrage pour bloquer la vue au suspect.

— Tu penses que ça va changer quelque chose ? le nargua Henry. Vous brûlerez avec tout le reste, alors...

Ignorant la menace, Malcolm reprit la lanterne et recula, son arme en joue. Il observa la cabine de part et d'autre pour trouver une solution, tandis que Zoé fulminait derrière le mât. Ses sourcils abaissés et les rides de contrariété sur son front lui infusaient un regard perçant.

— On ne peut pas le laisser faire ça, râla-t-elle lorsque Malcolm la rejoignit.

— Je sais ce que vous pensez, mais votre vie est plus importante...

— Ma vie vaut pas mal moins que ce que nous savons maintenant, protesta la jeune femme en pointant le squelette du capitaine Alexander.

Surpris de cette réponse, Malcolm la dévisagea. Uniquement éclairée par la lumière mourante de la fusée, Zoé ne broncha pas.

— On ne peut pas laisser ce trésor partir en fumée, reprit-elle. C'est beaucoup plus grand que nous deux.

— Ce n'est pas important, riposta Malcolm d'un ton cinglant. Ce gars-là ne s'arrêtera pas avant de nous avoir tués.

— Je sais. Il est acharné. Il n'a que ça en tête. Et c'est pour cette raison qu'il ne verra pas ce qui se passe autour.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? questionna Malcolm en fronçant les sourcils.

— Eh bien, faisons comme chez vous. Faisons diversion. Tant qu'il croira que nous sommes tous les deux dans cette cabine, il va rester ici.

— Ça ne marchera pas. Il sait très bien où nous sommes.

— Continuez à attirer son attention. Pendant ce temps, je vais me faufiler par le pont des batteries, en dessous, et je vais le prendre par surprise...

— Ne soyez pas insensée ! Vous n'êtes pas armée. Dès qu'il vous verra, il vous tuera.

—Non, dès que je réussirai à le surprendre, il vous tournera le dos, et là, vous n’aurez plus qu’à l’achever...

—C’est trop dangereux, refusa Malcolm en secouant la tête.

—Possible, mais c’est tout de même ce que je vais faire, s’entêta Zoé.

Sans plus attendre, elle passa la bandoulière de son sac par-dessus sa tête pour ne pas être encombrée par sa charge. Confiante, elle se cabra devant le sergent-détective pour lui tenir tête.

—Soit vous m’aidez, le défia-t-elle, soit vous fuyez, mais sans moi. Il n’est pas question que je laisse ce type détruire ce trésor. Plutôt mourir que de voir le meurtrier d’Albert mettre la main dessus.

Malcolm resta muet devant ce regard volontaire qu’il voyait pour la toute première fois chez Zoé. Inconsciemment, il joua avec son alliance et se remémora le jour où il avait fait preuve de cette même conviction inébranlable. Zoé lui démontrait qu’elle était prête à outrepasser ses peurs et à sortir de cette cage qui la retenait prisonnière, exactement comme lui-même était prêt à le faire lorsqu’il avait choisi de suivre sa propre voie. Et bien qu’il ait fait la promesse de protéger cette femme, il voyait bien qu’il ne pourrait le faire plus longtemps sans risquer de l’étouffer et de la renfermer dans sa cage. Sachant maintenant ce qu’il devait faire, il s’y résolut.

—D’accord, finit-il par accepter. Mais... soyez prudente. Je vous couvre.

Henry tira une nouvelle fois, avant de voir son projectile passer à travers la barricade improvisée. Alerté par ce contretemps, Malcolm y revint promptement.

—Allez-y, chuchota-t-il à Zoé. Sortez avant que je dégage la porte.

Poussée par l'adrénaline, Zoé se précipita outre le squelette du capitaine Benjamin Alexander et jeta son sac sur le tapis. Elle prit ensuite sa lampe-torche et abattit le manche sur les saillies de la fenêtre cassée. Lorsqu'il ne resta plus aucun morceau pour obstruer le passage, la jeune femme grimpa sur la commode et sauta hors de la cabine, pour atterrir sur le balcon du château arrière.

—Tenez-vous prêt à agir, lança-t-elle, rassurée de voir que le sergent tenait le coup.

Pour toute réponse, Malcolm hocha positivement la tête. Dès la seconde suivante, il poussa la moitié de la porte sur le côté à l'aide de sa botte, pointa son arme vers l'extérieur et fit feu vers le pont principal.

—Vous avez vraiment le culot de croire que vous aurez ce trésor ? cria-t-il à Henry.

Zoé profita du vacarme pour longer le balcon de la poupe jusqu'en sur le côté droit du bateau. Heureusement, le grincement des planches qu'elle provoquait ainsi fut couvert par la riposte de Henry, qui pétarda en écho dans la caverne.

—Je vais me gêner, oui ! rétorqua ce dernier. Personne n'aura à subir la honte de cette descendance.

—Croyez-moi, tout le monde s'en fout de votre descendance. Personne ne vous acclamera si vous mettez votre plan à exécution. Pour tous, vous ne resterez qu'un meurtrier.

—Je préfère qu'ils ignorent tout de leurs descendants, plutôt qu'entendre leurs regrets. Ainsi, ils pourront entretenir leur foi et tourner le dos au déshonneur.

—Vous vous prenez pour un saint martyr, ou quoi ? se moqua Malcolm. Vous voulez savoir une chose ? Nous grandissons tous, peu importe ce qui arrive. L'évolution n'a jamais fait d'erreur. Elle a seulement appris des leçons...

—Ne viens surtout pas me parler d'évolution ! vociféra Henry en tirant vers la cabine pour exprimer sa rage.

Au bout du balcon et des fenêtres latérales, Zoé vit l'ouverture du premier sabord du navire à quelque deux mètres sous elle. La bouche du canon avait reculé avec l'inclinaison du navire, ce qui la maintenait libre de toute obstruction et permettait l'accès à l'étage inférieur.

Prenant son courage à deux mains, Zoé enfourcha la rambarde du balcon en priant pour qu'elle ne cède pas sous son poids. Agilement, elle passa sa deuxième jambe de l'autre côté, avant de s'agripper aux planches de la coque à l'aide de ses doigts et du bout de ses bottes. Ayant l'impression de se tenir sur la corniche d'une falaise, elle préféra ne pas regarder la mare qui se trouvait plusieurs mètres plus bas, par crainte d'avoir le vertige. Concentrée, elle descendit prudemment en synchronisant ses mouvements avec les cris et les coups de feu qui continuaient de se faire entendre.

—Et que faites-vous de la *Société Ferryman* de Geoffrey Barnes, hein ? poursuivit le sergent. Et de la légitimité de ses membres ?

—Les *Ferryman* ne sont que des voleurs. Ils sont si aveuglés par leur désir de richesse qu'ils ne pensent qu'à s'approprier ce trésor. Ils n'ont aucun intérêt pour leurs descendants. Ce n'est qu'une bande de vautours, comme tous les pêcheurs que l'argent corrompt !

Zoé glissa, mais parvint à se retenir de justesse. Saisie par le crissement de sa botte sur la coque humide et ignorant si elle avait été entendue, elle s'empressa d'atteindre l'ouverture carrée du sabord. Elle posa les pieds sur le rebord, puis passa les jambes en premier en courbant le dos vers l'arrière pour s'immiscer à l'intérieur du *Charon*. Dans l'obscurité du pont des batteries, elle s'immobilisa près du canon en retrait. Par chance, le tueur n'entendit pas le bruit, car trop absorbé par sa discussion avec Malcolm, qui s'efforçait de le distraire.

—Vous savez... Barnes avait raison, finalement, prétendit Henry. Aujourd'hui, on regarde les gens agir. Ici, tout le monde a un lien ascendant avec un pirate. Et pourquoi ? À cause de ce foutu Alexander et de ce foutu bateau ! Ces satanés pirates ont sali notre descendance, notre passé et notre histoire. Et depuis, leurs mauvaises graines n'ont fait que germer. Ils ont pourri l'esprit des générations qui leur ont succédé, et maintenant, regarde ce que nous sommes aujourd'hui : une bande de voleurs, de profiteurs et d'égoïstes.

Zoé entendit le meurtrier remettre un nouveau chargeur dans son pistolet, ce qui dissipa son espoir de le voir recourir à ses munitions.

— Mais moi, j'ai l'esprit clair, dit encore Henry. Je sais ce que je suis. Et je vais faire en sorte que nul autre ne connaisse ce sacrilège.

— Vous avez tort, répliqua Malcolm, tout comme le capitaine Alexander savait qu'il avait tort, lui aussi. Montréal a été créé dans l'éducation, le partage et la foi...

— En ce cas, qu'est-ce que ce bateau fait ici ? Et puis d'ailleurs, qu'est-ce que tu en sais ?

Pour atteindre l'avant du *Charon*, il fallait à Zoé un peu plus de clarté que le peu qui s'introduisait par le treillis en bois du caillebotis. Profitant de la furie de Henry, elle reprit sa lampe-torche, plaça une main sur la tête de celle-ci pour masquer le faisceau, puis l'alluma.

Or, le choc qu'elle subit en découvrant ce qui s'étendait devant elle la frappa de plein fouet. Du coup, sa paume retomba mollement, laissant tout le faisceau de sa lampe se répandre devant elle. Bouche bée, elle ne put que balayer la lumière partout à travers le bateau, ce qui fit reluire presque tout son contenu.

Le pont de grande batterie se prolongeait jusqu'à l'avant de l'épave, encombré par une multitude de caisses et de barils, de même que par de nombreux coffres remplis d'or. Dix canons en bronze massif ressortaient des sabords à bâbord et à tribord, avec entre eux, très peu d'endroits pour poser les pieds. De larges voiles de secours enroulées sur elles-mêmes étaient attachées au plafond entre les hamacs en corde et surplombaient l'amas de richesses et de provisions.

N'en croyant pas ses yeux, Zoé se dit que les cales devaient déjà être pleines à craquer pour que cette partie du bateau soit à ce point remplie. Impressionnée par l'importance du trésor qui s'étendait devant elle et qui dépassait de loin ses attentes, elle déambula parmi les richesses avec un air à la fois surpris et admiratif. Elle dépassa de gros barils scellés, entassés près des caisses de bouteilles de rhum toujours bien fermées avec leurs bouchons de liège. Zoé les ignore, se sentant plutôt attirée par le côté où se trouvait le premier des nombreux coffres qui vomissaient leur opulence jusque sur le plancher. Stupéfaite, elle s'arrêta devant, sans pouvoir s'empêcher d'y plonger lentement la main pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Puis elle l'ouvrit et éclaira son contenu.

Dans sa paume, elle reconnut les croix et les blasons des pièces de huit. Scintillantes, elles avaient pu être frappées par les Espagnols grâce à l'or et l'argent du Nouveau Monde. Il y avait des doublons, des émeraudes et des rubis, tandis que le reste du coffre regorgeait de coupes et de bijoux dorés de toutes sortes.

Consciente qu'elle avait sous les yeux la fameuse cargaison du *Charon*, Zoé se figea. Ses yeux brillaient, en même temps que son sourire s'élargissait de plus en plus. Malheureusement, son bonheur fit vite de s'estomper lorsqu'elle entendit à nouveau Malcolm parler. Du coup, elle revint à la réalité du moment.

— Contrairement à ce que vous pensez, les marins du *Charon* n'étaient pas des violeurs, expliqua le sergent en haussant le ton depuis la cabine. Ce n'était que des gardiens qui ont veillé à garder leur descendance secrète, sans plus.

— Et puis quoi encore ? riposta Henry. Tu me prends pour un con ?

— C'est la vérité...

— C'est ça, ouais ! Mais tu sais quoi ? Même si c'était le cas, je vais quand même détruire ce bateau. Je vais effacer cette soi-disant vérité pour que personne ne doute plus jamais des bonnes fondations de cette ville. Elle a été créée par de bons chrétiens, et voilà tout.

À ces mots, Zoé se renfroigna. Frustrée, elle serra les dents, cessa de contempler le trésor et chercha du regard un objet susceptible de lui servir d'arme. La plupart des sabres d'abordage et des pistolets à silex qui traînaient autour d'elle étaient soit rouillés, soit inutilisables. Voyant cela, elle attrapa l'une des bouteilles de rhum. Incapable de l'ouvrir en raison de son bouchon trop bien enfoncé, la jeune femme eut une idée. Elle fouilla dans la poche de son jean, d'où elle ressortit son *Zippo* et un élastique à cheveux. Elle attacha le briquet au goulot de la bouteille en verre, puis fit pivoter cette dernière. Dès que la discussion reprit, elle plaça la bouteille dans la seconde poche de son manteau et zigzagua rapidement entre les coffres et les canons.

— Et vous croyez que ce geste va changer la mentalité des gens autour de vous ? interrogea Malcolm.

Zoé dépassa l'escalier obstrué par le nez de l'une des chaloupes de sauvetage. Non loin, à travers le treillis du caillebotis, elle vit Henry Acquart. Debout, son arme tendue vers le château, celui-ci se tenait au milieu de l'épave. La jeune femme cacha sa lampe pour ne pas être

vue, et repéra, plus loin, l'escalier qui lui permettrait de remonter sur le pont et de surprendre le suspect par-derrière.

—Au moins, répondit Henry, ça ne pourra pas les gens plus qu'ils le sont déjà.

Sans lâcher le meurtrier des yeux, qu'elle pouvait voir à travers des ouvertures, Zoé profita de l'obscurité pour se faufiler outre le caillebotis et gagner les premières marches de l'escalier. Ce faisant, elle ne vit jamais le tas de pièces d'or qui encombrait le passage. Après qu'elle l'eut accroché du pied, lesdites pièces s'entrechoquèrent et roulèrent sur le plancher. Comme si ça ne suffisait pas, quelques-unes allèrent même se cogner contre le canon tout à côté, ce qui provoqua un bruit métallique. Convaincue qu'elle venait d'être repérée, Zoé se statufia quand des coups de feu transpercèrent le plafond près d'elle.

Pendant que des balles ricochaient sur des coffres, l'archiviste entendait Malcolm défoncer la barricade de la cabine pour sortir de sa cachette, tandis que Henry rejoignait le haut de l'escalier. Avant même que Zoé ne puisse réagir, le suspect apparut dans l'embrasure de la trappe et visa le canon de son pistolet vers elle.

—Tu veux jouer les rats de fond de cale ? lâcha-t-il. Allez... monte, ou tu meurs ici !

Pour Zoé, ce n'était guère le temps de se reprocher son faux pas. Son plan venait de tomber à l'eau, et vraiment, elle ignorait quoi faire. L'insistance avec laquelle Henry la tenait en joue suffisait à la convaincre d'obtempérer. Sans dire un mot, elle grimpa les marches pour remonter sur le pont principal.

Elle avait à peine franchi la trappe que Malcolm ouvrit le feu depuis la cabine du capitaine pour atteindre Henry, alors à découvert. Celui-ci trouva refuge derrière la chaloupe de sauvetage accrochée au-dessus du treillis, et riposta immédiatement. Après quoi, Malcolm se pencha pour sortir de la salle du grand cabestan, et alla se mettre à l'abri derrière la base du grand mât avant d'être touché.

Zoé paniqua à l'idée de laisser Henry s'en sortir. Alors que son poulx battait dans ses tempes, elle profita du duel entre les deux hommes pour bondir hors de la trappe. Ceci fait, elle attrapa sa lampe-torche par la tête et se précipita vers le suspect pour l'assommer. Aussitôt, celui-ci redirigea son arme vers elle, ce qui la freina dans son élan.

—Ne bouge plus ! l'intima-t-il furieusement. Et jette ça tout de suite !

Zoé n'avait nulle part où se cacher. Vaincue et à la merci du tueur, elle choisit d'obéir. À contrecœur, elle balança sa lampe sur le côté et la laissa rouler jusqu'au bastingage, et demeura immobile sur le pont, à attendre la mort.

—Reste où tu es, poursuivit Henry en exhibant un rictus malsain. Tu sais... j'ai encore les marques de ton coup de pied d'hier, salope ! Tu vas voir ce que je te réserve.

Le canon de son pistolet bien pointé sur elle, le doigt sur la gâchette, il cria ensuite à Malcolm :

—Tu vois ça, le policier ? Si tu ne sors pas de là tout de suite, je la tue !

Beaucoup de choses défilèrent alors dans la tête de Zoé. Le suspect n'avait plus qu'à appuyer sur la détente, et c'en était fini d'elle. «*Pourquoi hésite-t-il ?*» se demanda-t-elle. C'est là qu'elle comprit qu'il se servait d'elle comme appât, qu'il désirait piéger et abattre Malcolm avant de la tuer. Cette seule idée attisait plus que jamais sa frustration. Serrant les poings, elle darda un regard sanguinaire vers le meurtrier d'Albert Eizeiner, prête à se ruer sur lui au péril de sa vie.

Derrière la barricade de la cabine, Malcolm faisait de son mieux pour attirer l'attention d'Henry, jusqu'à ce qu'il entende lui-même le bruit émis par des pièces de métal. Acquart sortit de sa cachette, tira à travers le plancher et se précipita vers le gaillard avant, au grand désarroi de Malcolm, qui sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine.

Sans tarder, il défonça la barricade d'un bon coup de pied et enjamba ce qui en restait en trombe. Dans l'obscurité, il fonça dans la pièce suivante, puis dépassa le grand cabestan et les deux canons tout en faisant feu une première fois vers le suspect, qui se trouvait à découvert. Dès qu'il gagna la seconde embrasure et que Henry pointa son arme à travers la trappe de l'escalier, Malcolm tira une deuxième fois, ratant sa cible de peu. Surpris, Henry s'abrita derrière la chaloupe entreposée au centre du bateau. Afin d'éviter sa riposte, le détective se pencha et en profita pour ramasser au passage le cellulaire qui traînait là. Les projectiles sifflaient sur le bateau, en plus de trancher des cordages entre les deux hommes. De justesse, Malcolm réussit à s'abriter derrière la base du grand mât, d'où il put voir Zoé sauter de la trappe de l'escalier jusque sur le pont.

Voilà une situation que ne le réjouissait guère. C'était exactement ce qu'il redoutait depuis son départ de l'identité judiciaire. Il ne pouvait concevoir l'idée de laisser mourir une innocente victime devant ses yeux, encore moins d'être responsable de son décès. C'était justement pour empêcher ce genre de crimes qu'il avait tant voulu travailler pour le département des crimes majeurs. Peu lui importait d'arrêter ou non le suspect ; son seul désir se limitait à sauver Zoé d'une mort certaine. Or, l'unique option qui s'offrait à lui consistait à s'exposer pour attirer l'attention d'Henry. À cette seule idée, ses paumes devinrent moites. Il serra la crosse de son arme à deux mains et sentit son alliance frotter contre le métal. S'injectant de courage, il examina la scène pour se repérer.

— Tu vois ça, le policier ? Si tu ne sors pas de là tout de suite, je la tue !

Malcolm ne vit dépasser de derrière la chaloupe que l'arme du suspect, pointée en plein sur la poitrine de Zoé. La pauvre était immobile, à quelques pas de la trappe. Lorsqu'elle aperçut le sergent, elle

lui renvoya un regard vide, mais déterminé. Du coup, ce dernier comprit qu'elle avait un plan en tête. En essayant de découvrir une faille dans la cachette de son adversaire, il leva les yeux vers les cordages au-dessus de lui. Frappé par ce qu'il voyait, une idée lui vint en tête. Il regarda Zoé directement dans les yeux et lança d'une voix grave :

— Je vais être franc avec vous, Henry. Vous ne valez pas mieux que du gibier de potence.

— On verra bien qui va bientôt pourrir six pieds sous terre, répliqua l'autre. Maintenant, sors de là.

Zoé semblait incertaine de la raison pour laquelle son acolyte la fixait ainsi. Pour l'aider à comprendre, Malcolm attira son regard vers le haut.

— Vous ne méritez que de passer à la trappe, reprit-il à l'endroit de l'assassin.

Aussitôt, Zoé dirigea son regard vers l'endroit indiqué. Lorsque ses traits s'illuminèrent, Malcolm sut qu'elle avait saisi le message. Face au suspect, elle n'en laissa toutefois rien paraître, pour le plus grand plaisir de son complice.

Satisfait, adossé à la base du grand mât, ce dernier inspira profondément, prêt à agir avant qu'il ne soit trop tard.

— Vous savez, dit Malcolm, ce n'est pas ce que vous avez ou ce que vous êtes, qui vous définit, mais bien ce que vous faites et les décisions que vous prenez. Et ce, à chaque moment de votre vie.

Cela dit, il désarma le chien de son pistolet et abaissa sa garde.

— Mais avec les décisions que vous prenez actuellement, ça n'amènera absolument rien de bon. Ça ne profitera à personne, pas même à vous. Vous feriez mieux de vous mettre un sac de plastique sur la tête et d'attendre de ne plus respirer...

— La ferme, vociféra Henry, toujours caché derrière la chaloupe. Et lâche ton arme, je te dis, ou je la tue devant toi !

Malcolm obtempéra. Sans se mettre à découvert, il lança son *Glock 19* en direction de l'inclinaison du pont pour que son adversaire n'ait pas la chance de l'utiliser. Après quoi, le pistolet dégringola jusque sur la base d'un canon.

— Et sors de là ! ordonna Henry. Les mains en l'air pour que je les voie bien...

— Vous êtes un égoïste, un voleur, et un meurtrier ! répliqua Malcolm. Vous ne valez pas mieux que vos soi-disant ancêtres. À bien y penser, vous êtes même pire qu'eux. Vous voulez vraiment finir votre vie en prison ?

— Je ne retournerai pas en prison. Ça, jamais ! Allez, dernière chance de sortir...

— Alors, vous voulez crever ici, Henry ?

— Ta gueule, je t'ai dit !

Malcolm s'élança hors de son abri, de l'autre côté du suspect. Il plongeait la main dans son sac et fonça sur le pont en direction du bastingage.

— Vous voulez vraiment crever en sachant que vous n'êtes rien de plus qu'un pirate ?

— *Fuck you !*

Henry Acquart se redressa, mais dut contourner la chaloupe pour viser le sergent. À la seconde où il changea de cible, Zoé s'empara de la bouteille de rhum qu'elle avait placée dans la poche de son manteau. Elle alluma le briquet attaché au goulot et lança énergiquement son cocktail Molotov improvisé aux pieds de l'assassin. La

bouteille se brisa au moment même où la détonation retentit. L'alcool s'embrasa, et un jet de flammes engouffra Henry, qui parvint toutefois à bondir vers l'arrière et à se protéger le visage avec ses deux bras avant de finir en torche humaine. Cette distraction lui fit rater de peu Malcolm. En fait, le projectile passa à quelques centimètres de la tête de ce dernier. Frustré, le criminel redirigea sa colère contre Zoé. Celle-ci plongea pour s'abriter derrière le petit cabestan quand un coup de feu en écorcha le bois.

Dans sa course, Malcolm dégaina le pied-de-biche de son sac tel un sabre d'abordage. Il l'abattit violemment sur le nœud d'une des cordes attachées au parapet, ce qui la rompit du premier coup. Henry pointait son arme vers Zoé lorsqu'il entendit le défilement du grément au-dessus de lui. Ce n'est qu'à la toute dernière fraction de seconde qu'il vit l'énorme poulie en fer chuter de la vergue et percuter comme un boulet le treillis du caillebotis sur lequel il se tenait. Sous l'impact, le plancher défonça et se déroba sous les pieds d'Henry, qui bascula dans le trou en même temps que la poulie, avant de s'écraser sur le pont des batteries. Le seul son qui perça ensuite le silence de la caverne fut le cri de douleur du suspect parvenant des entrailles du *Charon*.

Satisfait, Malcolm expira. Comme il était heureux de voir que Zoé n'était pas blessée. Quand il la vit se redresser péniblement, il ne put que partager le soulagement qu'il lisait dans ses yeux. Il leva toutefois la main pour lui interdire de s'approcher du trou et des flammes, qui s'étendaient à présent jusqu'aux planches voisines et à la chaloupe. Toujours aux aguets, Malcolm alla reprendre son pistolet près du canon et s'avança prudemment jusqu'aux limites de la faille.

Grâce au feu qui léchait les pourtours du treillis de bois, il parvint à apercevoir Acquart, couché sur le dos au centre des pièces d'or et des marchandises. La poulie avait fait éclater l'énorme baril sur lequel elle avait atterri, et selon ce que le sergent était à même de voir, l'homme semblait s'être fracturé les deux jambes. L'os de son tibia droit ressortait d'ailleurs de l'avant de son jean, déchiré jusqu'à la hauteur du genou.

Toujours sous l'effet de l'adrénaline, Malcolm le maintenait en joue. Lorsqu'il fut rejoint par Zoé, qui surplombait le suspect, il eut du mal à croire ce qu'il voyait scintiller tout autour. Malgré tout, il resta concentré sur sa tâche.

—C'est fini ! lança-t-il d'une voix autoritaire. Henry Acquart, vous êtes en état d'arrestation pour les meurtres d'Albert Eizeiner et de Geoffrey Barnes. Ce n'est pas la peine de résister...

—Je ne retournerai... bredouilla Henry entre les dents, qu'il gardait serrées pour mieux supporter la douleur.

Un petit rire involontaire sortit de sa bouche en raison de l'effort que le simple fait de parler lui demandait.

—Je ne retournerai pas en prison, je t'ai dit... répéta-t-il.

D'un mouvement sec, il leva son pistolet vers ses adversaires.

—Zoé, attention ! s'écria Malcolm en poussant la jeune femme vers l'arrière.

Les nombreux coups de feu qui s'ensuivirent traversèrent le pont principal et le reste du caillebotis comme une pluie de météorites. Ne durant pas plus de cinq secondes, la décharge fut bientôt remplacée par le déclic répétitif du pistolet, ce qui indiquait qu'il était à court de munitions.

À cran, Zoé se dégagea vivement de Malcolm et se rapprocha du trou pour pointer Henry du doigt et lui balancer :

—Raté, pauvre con ! Maintenant, va moisir en prison pour ce que tu as fait à Albert.

Acquart baissa lentement le bras pour se débarrasser de son arme, puis lâcha un fou rire. Comme si la folie s'emparait de lui, il regarda le lit de richesses dans lequel il était couché, et rigola de plus belle.

—Ce n'était pas... pour vous, articula-t-il entre deux souffles.

Peu rassuré, Malcolm rangea son pistolet dans l'étui noué à sa ceinture, et se rapprocha à son tour.

Ce n'est qu'en observant plus attentivement ce dans quoi Henry était allongé qu'il comprit ce qu'il voulait dire. Autour des pièces de huit dorées et des bouteilles de rhum fracassées était répandu le contenu du baril que la poulie avait défoncé. De la poudre noire s'éparpillait partout, du pont des batteries jusqu'aux autres barils entreposés tout près des canons en bronze.

Zoé nota la chose dès l'instant où Malcolm jeta un regard d'effroi aux flammes qui s'étendaient et qui commençaient à s'infiltrer par les trous laissés par les balles dans les planches. La peur qui se lisait sur son visage reflétait l'ébahissement de Zoé, qui secoua la tête pour exprimer sa frustration.

—Zoé... fuyez ! ordonna Malcolm qui recula d'un pas tout en l'attrapant par le poignet. Allez, courez !

Leur expression amusa Henry, toujours étendu sur l'amas de poudre et de pièces d'or.

—On se revoit... au paradis ! cria-t-il en rigolant. Dans peu de temps.

Ignorant ce rire sinistre, le sergent entraîna rapidement Zoé vers le bastingage. D'abord hésitante, celle-ci finit par sauter à contrecœur sur la partie du grand mât couché à l'horizontale. Le pouls de Malcolm battait la chamade lorsqu'il tenta de maintenir son équilibre. Il tint bon, jusqu'à ce qu'il arrive à la hune. Là, il glissa à deux reprises sur les planches recouvertes de mousse végétale, perdit pied, et bascula jusque dans la mare. Le mètre d'eau amortit légèrement sa chute, mais le choc le prit par surprise et lui coupa le souffle. De même, il en émergea avec une vive douleur au flanc.

Décidant de le suivre, debout au milieu du mât brisé, Zoé sauta elle aussi dans l'eau, malgré son peu de profondeur. Elle parvint à atterrir sur ses pieds, mais trébucha vers l'avant et s'affala sur le bord de la mare.

Sans perdre de temps, Malcolm se traîna péniblement hors de l'eau, attrapa rapidement Zoé par la taille pour l'aider à se relever et la força à poursuivre.

—Vite, nous devons partir ! s'exclama-t-il.

Zoé s'appuya contre lui pour pouvoir marcher. Lorsqu'ils furent à mi-chemin de l'entrée du tunnel qui débouchait sur le cimetière, le ricanement dément de Henry Acquart se répercutait en écho sur les parois de la caverne, comme si l'épave elle-même raillait. Mais ce rire fit vite de s'interrompre quand une explosion assourdissante éventra le *Charon*. Elle souffla Malcolm et Zoé, qui furent projetés comme des poussières sur plusieurs mètres devant eux, jusque sur le sol rocheux sur lequel ils tombèrent durement. Des particules enflammées de la coque de l'épave volaient dans tous les sens, tandis qu'une pluie de débris de toutes sortes s'éparpillait dans la caverne, y compris sur Malcolm et Zoé, qui en furent partiellement recouverts.

Le détective s'efforça de retrouver rapidement ses esprits, alerté par le grondement qui perdurait tout autour. Malgré ses oreilles qui sifflaient, les étourdissements qu'il ressentait et la douleur qui l'accaparaient, il parvint à se redresser et à s'asseoir sur le sol. Zoé fit de même,

non sans poser un regard déçu sur les décombres du *Charon*, qui se consumaient maintenant dans le feu et la noirceur.

— Il n'en restera rien, marmonna-t-elle sans pouvoir détacher les yeux de la scène.

De son côté, Malcolm ne prit pas le temps de s'émouvoir lorsqu'il entendit les craquements des parois et qu'il vit les rayons du soleil disparaître derrière les éboulis que l'explosion venait de déclencher. Sans tarder, il prit sa dernière fusée éclairante dans son sac et l'alluma au moment même où les premiers blocs de pierre s'écroulèrent du plafond.

— On ne peut pas rester ici, s'empressa-t-il de dire. Venez, nous devons sortir.

Zoé demeura abasourdie, mais acquiesça. Elle se remit sur ses pieds, et les deux repartirent vers l'antichambre creusée. Ils jetèrent un dernier coup d'œil à l'épave déchue, puis s'immiscèrent de justesse dans le tunnel. Une partie de la paroi s'effondra et boucha l'entrée qu'ils venaient tout juste de franchir, dissimulant à jamais sous les rochers les restes brûlants du *Charon*, qui entamait son dernier repos.

Le tremblement des parois et le nuage de poussière s'éloignaient derrière eux au fur et à mesure que Malcolm et Zoé progressaient dans le tunnel. Appuyés l'un contre l'autre, ils s'empressèrent de semer le danger tout en s'assurant de ne pas trébucher sur les débris. Le feu rouge de la fusée contraignait à peine l'obscurité envahissante qui tentait de les engloutir. Cette noirceur perdura, jusqu'à ce qu'une faible lumière se mette à découper de plus en plus l'impasse et les marches décrépites qui apparurent droit devant. Las de leurs efforts, Zoé et Malcolm gagnèrent l'escalier menant à la tombe de Théodore Klay, abandonnant derrière eux le vrombissement qui se mourrait peu à peu, quelque part au cœur du mont Royal.

La porte encore entrouverte du mausolée laissait pénétrer la clarté du jour naissant, ce qui chassait et dissipait les coins d'ombre à l'intérieur. C'est ainsi que les deux acolytes purent aisément distinguer le bois pourri. Avec prudence, ils grimpèrent les marches et ressortirent du tunnel. Épuisés, ils lâchèrent un soupir de fatigue en se regardant l'un l'autre. À ce moment, leurs pensées étaient exactement les mêmes. En silence, ils profitèrent de l'énergie qu'il leur restait pour remettre le lourd couvercle du cercueil sur sa base. Leurs bras tremblaient, mais ils parvinrent à cacher adéquatement l'entrée et les restes de Théodore Klay. Par respect, ils remirent également ceux de William Klay dans leur emplacement, puis sortirent sains et saufs du mausolée.

Tel un phare dans le ciel bleu, le soleil matinal se trouvait déjà haut au-dessus de l'horizon lorsque Malcolm et Zoé foulèrent l'herbe fraîche du Cimetière Mont-Royal. La chaleur les frappa et les réconforta, malgré la crasse, la poussière et le sang qui tachaient leur peau et leurs vêtements poisseux. Ils n'avaient guère de paroles pour exprimer leur déception. Par précaution, Zoé sortit la clé passe-partout de son jean et verrouilla derrière elle la porte du mausolée. Avec une expression figée dans le marbre, elle jeta ensuite la clé dans la bouche d'égout la plus près pour que nul ne puisse l'utiliser.

Il était près de dix heures quand le duo retraversa le cimetière vide, mais désormais ouvert au public. Ils n'avaient pas la force de se parler et ne croisèrent sur leur chemin qu'un joggeur qui profitait

du beau temps pour parcourir les sentiers recouverts de feuilles aux couleurs de l'automne. La camionnette de la sécurité était quant à elle retournée au bureau d'accueil, sa ronde de nuit étant terminée. Seul le vent dansant entre les branches dénudées des arbres combla le mutisme de Malcolm et Zoé. Arrivés au portail, ils le traversèrent et se dirigèrent nonchalamment vers le camion du détective, à bord duquel ils montèrent sans se presser.

Une fois assis, Malcolm tenta de se calmer, non sans se moquer de la poussière qu'il répandait partout sur son siège. Le simple fait de poser les mains sur le volant suffit à le retourner dans sa réalité. Même s'il savait très bien qu'il n'avait pas rêvé ce qu'il venait de vivre, il ne pouvait se sentir que soulagé.

À ses côtés, Zoé s'efforçait de trouver elle-même son propre ancrage, troublée par des sentiments conflictuels. Elle expira longuement, puis croisa le regard de Malcolm, qui l'observait d'un air à la fois soucieux et empreint de questionnement. Le jean bleu délavé de la jeune femme avait à présent la couleur de l'asphalte, tandis que la poussière avait coagulé sa plaie à l'oreille. Plus de sang n'en coulait, ce qui n'était pas le cas de ses cheveux en bataille qui dégouttaient toujours en raison de son plongeon dans la mare. En dépit de son sale état, elle éleva le coin des lèvres pour dessiner sur son visage un sourire d'approbation visant à rassurer Malcolm, et baissa la tête. Épuisée, elle sortit le journal du capitaine Alexander de la poche de son manteau, puis le posa sur ses jambes. Elle fit glisser ses doigts sur le cuir brun-rougeâtre et tenta d'essuyer du revers de la main l'eau qui le recouvrait.

Avec une extrême minutie, elle l'ouvrit et parcourut le texte une seconde fois avant que l'eau n'abîme et ne détruise complètement les pages séchées. Malcolm devina tout de suite ses intentions. Il acquiesça, s'empara de ses clés, et démarra le camion d'un simple tour de poignet. Dès que la radio s'alluma et que l'animateur présenta les nouvelles du jour, ils entendirent qu'un léger séisme avait secoué les environs du mont Royal, sans toutefois causer de dégâts. Refusant d'en écouter davantage, Malcolm éteignit la radio. Rendu dans l'impasse faisant face au portail nord du cimetière, il fit demi-tour et emprunta le chemin de la Forêt pour quitter la montagne.

Le soleil luisait à travers la palissade d'arbres qu'ils longèrent, comme si rien ne pouvait plus filtrer sa vivacité en cette fin du mois

d'octobre. Il étincelait sur le chrome des voitures. Une journée magnifique s'annonçait, et pourtant, Zoé se perdait dans la contemplation du journal. Une teinte d'émotion fit vaciller sa voix lorsqu'elle lut tout haut le texte écrit de la main même du capitaine Alexander.

« À la mort du marin espagnol Jacobus de Villa, j'ai décidé de partir à Paris avec ce prêtre pour consacrer ma vie à veiller sur cette statuette. Là-bas, dans l'attente, je me suis épris d'une servante qui travaillait près du monastère des Capucins où ladite statuette avait été entreposée. Cette femme me donna un garçon, mon cher William, avant de s'éteindre à son tour des suites d'une maladie. Ce fléau semble me suivre partout, j'en ai bien peur. Le temps a été généreux envers moi, mais l'âge a fini par me rattraper, et c'est pourquoi mon fils a dû m'aider à poursuivre ma tâche. À la mort du Père Léonard, nous avons vu la statuette passer aux mains d'une pieuse mère à qui il en avait fait don. Les deux fils de cette dernière, les frères Lepestre, eux-mêmes de généreux donateurs qui tentaient de fonder une colonie sur les terres du Nouveau Monde, en ont ensuite fait cadeau à l'Abbé Pierre Chevrier, baron de Fancamp, pour le remercier de ses bonnes œuvres. Et c'est lorsque cet homme l'avait entre les murs de sa demeure dans le Vexin, au nord-ouest de Paris, que j'ai vu cette sainte du nom de Marguerite Bourgeoys pour la première fois.

Lorsque j'ai appris que le baron désirait offrir la statuette à cette éducatrice pour qu'elle l'emmène sur les terres du Nouveau Monde, j'ai décidé d'intervenir. Avant de me la faire voler et qu'elle soit emportée loin de moi, je suis allé, avec l'aide de mon fils, interroger cette femme. C'est lors de cette discussion que l'existence même de cet être m'a charmée. Son vœu de servir la Vierge Marie à qui elle était tant dévouée, jumelé à son désir d'ériger une chapelle et une école pour faire fleurir la colonie, a suscité mon immense respect pour elle. Et c'est également ce qui a éclairé mon chemin à partir de ce moment. »

Zoé s'interrompt lorsque Malcolm quitta l'avenue du Mont-Royal pour tourner à gauche sur l'avenue du Parc. Sereine comme jamais, l'archiviste leva la tête et contempla sur sa droite l'étendue verdoyante du parc du Mont-Royal, de même que la montagne et la croix qui ressortait du ciel bleu comme un joyau d'une source pure. La circulation avait repris. Il ne restait plus aucune trace des événements de la veille, tout comme il n'y avait plus qu'une seule voiture de police garée à l'endroit où Geoffrey Barnes avait perdu la vie. Tout au-

tour du monument à Georges-Étienne Cartier, de nombreuses familles égayées par la température se préparaient à aller se promener dans la montagne ou à pique-niquer sur l'herbe. Les observant au passage, Zoé médita un instant, hypnotisée par les arbres qui défilaient devant elle. Elle reprit sa lecture pendant que Malcolm, visiblement exténué, continuait à rouler tranquillement en direction de la rue Sherbrooke.

« À la suite de la nouvelle du départ de Marguerite Bourgeoys, j'ai envoyé mon fils en Écosse pour livrer un message à la famille Gray, que mon fidèle quartier-maître avait réussi à fonder là-bas. C'était à lui que j'avais confié le soin de cacher le Charon et de l'entretenir sur les terres qu'il avait réussi à acquérir le long des côtes. Mon ancien ami étant aujourd'hui décédé, paix à son âme, ce fut son fils, Robert Gray, qui a aidé le mien à me trouver un nouvel équipage. Ce jour-là, le Charon a repris la mer, non pas pour emmener les hommes au royaume des morts, mais bien pour les en faire revenir et les escorter jusqu'à celui des vivants.

Quand le bateau sur lequel voyageaient Marguerite Bourgeoys et six de ses compagnes a quitté le port de Paris, nous l'avons suivi à distance pour nous assurer que tout se passait bien. Nous avons à peine atteint l'océan que quatre navires hollandais l'avaient déjà pris en chasse pour l'intercepter. Ne leur donnant aucun répit, j'ai ordonné qu'on les détruise à tout prix. Le Charon est passé à travers eux comme une tempête, puis nous avons laissé couler les épaves derrière nous. Ensuite, pour la première fois de ma vie, j'ai hissé le drapeau blanc en vue du navire français pour indiquer aux passagers que nous les escortions.

C'est ainsi que Marguerite Bourgeoys a pu atteindre le Nouveau Monde, avec, en sa possession, ma statuette, qui a retrouvé son berceau. Au port de cette ville qu'ils appellent Ville-Marie, j'ai accosté et suis allé à la rencontre de cette femme extraordinaire, non pas pour obtenir sa gratitude, mais bien pour me retrouver une dernière fois en sa présence avant de m'éteindre. Là, elle a posé sa main sur moi, et m'a gratifié de sa bénédiction, malgré mes actions passées. Je ne savais pas à quel point mon âme était inanimée avant que son geste ne la ressuscite. Ce sentiment qu'elle m'a donné, je ne pourrai jamais m'en défaire. Pas même dans la mort de ce corps centenaire, auquel je me suis accroché toute ma vie pour en arriver là ; je le sais, maintenant. À ce moment, je ne pouvais concevoir, ou même oser, abandonner

une telle sérénité. Et c'est pourquoi j'ai décidé de terminer ici notre voyage, afin de garder à jamais mon secret avec moi. Tous ceux qui se trouvaient là lorsque j'ai pris cette décision — les Français, les Anglais, certains des natifs et mes hommes — ont accepté ma requête comme récompense à mon dévouement. »

Renversée par ce qu'elle lisait, Zoé prit une pause et leva les yeux quand la voiture quitta la rue Sherbrooke. Elle descendit ensuite la rue St-Denis, où les piétons pullulaient sur les trottoirs, attirés par les événements présentés au centre-ville durant le week-end. Habillées de leurs sublimes robes aux couleurs vives, certaines femmes bravaient la fraîcheur de l'automne, tandis que les hommes au volant de leur voiture sport klaxonnaient pour signifier leur appréciation. Zoé observa un couple de personnes âgées qui traversait la rue Maisonneuve main dans la main pour gagner l'entrée de la station de métro Berri-UQAM. Le souvenir d'être elle-même passée par là la veille, lorsque Malcolm lui avait porté secours, parut l'ébranler. Néanmoins, elle reprit sa lecture lorsque le camion traversa la rue Sainte-Catherine.

« J'ai donc ordonné à mon équipage de remonter l'embranchement de la rivière qui traversait les terres de cette fructueuse ville, et c'est en longeant la rive ouest que j'ai découvert ce creux pratiqué dans le flanc nord de la montagne, cette grotte dans laquelle le Charon a peiné à s'immiscer. C'était l'endroit idéal pour notre dernier repos. Loin des mers et des endroits où l'on pourrait me rechercher. J'ai fait mes adieux à mes hommes, qui pour la plupart ont décidé de s'installer ici, dans cette nouvelle colonie prometteuse. Je leur ai fait promettre, ainsi qu'à mon fils, d'emporter mon secret avec eux. Mon cher William a alors gardé mon pseudonyme français pour m'honorer. Mis à part Robert Gray, qui lui a décidé de repartir vers sa famille en Écosse, tous ont accepté. Et tous ont travaillé ensemble pour faire exploser les parois supérieures de la montagne afin de nous cacher à jamais de ce monde. »

Assis dans ma cabine, j'écris ces dernières lignes sous la flamme vacillante de ma chandelle, en paix avec moi-même. Je ne peux espérer mériter plus que ce que j'ai obtenu pour terminer ma vie. Mes doigts se crispent et mon souffle se meurt, mais je peux désormais voir la lumière devant moi. Je peux m'y diriger avec confiance, sans craindre de retomber une autre fois dans l'obscurité. »

Émue, Zoé prit une grande inspiration avant de dire :

— Et c'est signé : *Capitaine Benjamin Alexander, 1672.*

Malcolm et elle demeurèrent muets lorsqu'ils passèrent de la rue St-Denis à la rue Bonsecours pour prendre la direction du Vieux-Port de Montréal. De plus en plus de gens fourmillaient au centre-ville, sans que Zoé n'y porte attention. Le regard fixé droit devant, elle secoua la tête en murmurant presque pour elle-même :

— Alors, c'est vraiment lui qui a demandé que son secret reste caché. Mais... pourquoi ?

Dès qu'il vit apparaître leur destination à travers le pare-brise, Malcolm fit vite d'oublier sa douleur au flanc. Lui-même renversé par les écrits du capitaine, il freina légèrement et repéra une place de stationnement non loin de là.

— Parce que sa richesse ne comptait plus du tout pour lui, expliqua-t-il le plus sérieusement du monde. Parce qu'il a regardé dans le miroir le reflet que son désir lui renvoyait, et il n'y a vu que le diable. Et croyez-moi, ceux qui ont le courage de regarder ce visage en face et de s'en détourner ne veulent plus jamais en parler par la suite. Ils n'ont plus peur de rien, pas même de se faire oublier.

Cela dit, il s'engagea dans la pente descendante menant au pavé en pierre de la rue Bonsecours. Il se gara à droite, le long du trottoir, puis éteignit le contact de son véhicule. Séduite par la façade de la chapelle Notre-Dame de Bonsecours qui s'élevait en face d'eux, Zoé rangea le journal du capitaine dans son manteau. Elle sortit à l'extérieur, les yeux remplis d'émotion. Malcolm sortit à son tour, lui-même attiré par le bâtiment, où ils se dirigèrent d'un air confiant.

Le soleil arrivait bientôt à son zénith. Malcolm et Zoé ne pouvaient voir le pignon central de la chapelle qu'à contrejour, puisque sa charpente surmontée d'une croix se diluait dans les rayons éblouissants. La statue dorée de Notre-Dame Auxiliatrice resplendissait sur le promontoire installé au-dessus des portes avant. Comme ces dernières étaient toutes grandes ouvertes pour les visites du week-end, plusieurs touristes entraient et sortaient de l'endroit à leur guise, leur appareil photo autour du cou. Vu leur état lamentable, certaines personnes jetaient des regards interrogateurs en direction de Malcolm et Zoé.

Sans s'en soucier, le détective gravit les cinq marches de l'entrée en compagnie de Zoé. Silencieux devant ce bâtiment qui à présent, représentait beaucoup plus pour eux qu'auparavant, ils traversèrent le vestibule et entrèrent à l'intérieur de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours.

Celle-ci était érigée à même les fondations en pierre, cataloguées de vestiges archéologiques, de la première chapelle de Ville-Marie, construite en 1675. Tout au fond, au centre du chœur, au-dessus de l'autel sculpté dans du marbre blanc, une immense peinture représentait la Vierge Marie entourée de chérubins. De nombreuses œuvres illustrant la vie de la Sainte Mère ornaient d'ailleurs les murs, ainsi que les larges vitraux latéraux. Le haut plafond en voûte était quant à lui composé de peintures que le temps ne semblait pas avoir altérées. Attiré par sa splendeur, le visiteur ne pouvait que lever les yeux vers le haut pour le contempler. Deux immenses lustres à chandelles descendaient le long de l'allée centrale, tandis qu'en divers endroits de la chapelle étaient suspendus des ex-voto en forme de navire pour signifier la reconnaissance des marins envers la Vierge protectrice.

Tout en marchant, Zoé jeta un regard nouveau sur le portrait de Marguerite Bourgeoys, tout juste à la droite de l'entrée. Pour sa part, Malcolm préférait s'attarder aux modèles réduits des bateaux qui se balançaient au-dessus d'eux. Il poursuivait son chemin sur le carrelage ocre et gris de la nef centrale, entre les rangées de bancs où étaient assis une poignée de touristes qui admiraient silencieusement les lieux. Devant le chœur et la peinture de la Vierge, les deux acolytes bifurquèrent à gauche, jusqu'au mur où était accrochée la

mosaïque montrant l'Abbé Pierre de Chevrier, baron de Fancamp. Ils se tournèrent ensuite pour voir l'autel latéral gauche, devant lequel ils s'immobilisèrent.

Au-delà de la vitre s'exposait le tombeau blanc contenant la dépouille de Sainte Marguerite Bourgeoys. Siégeant sur lui, l'autel en albâtre et aux multiples fioritures supportait plusieurs lampions de dévotion. Leur flamme orangée donnait presque vie aux statues d'anges et de saints qui la parsemaient. Puis, debout sur la surface du tombeau, au pied de l'autel, une statuette d'à peine six pouces de hauteur était exposée dans un reliquaire doré. Elle représentait la Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Le bois de chêne de couleur caramel dont elle était faite avait été sculpté avec une telle précision, qu'on arrivait à distinguer le drapé des vêtements et les boucles des cheveux des deux personnages, coiffés d'une auréole dorée en métal.

Maintenant qu'il se retrouvait devant la fameuse œuvre du marin Jacobus de Villa, celle-là même qui avait tant obnubilé le capitaine Alexander, Malcolm ne savait trop que penser. L'objet était là, à portée de main. Il pouvait même le toucher. Pour ce faire, il lui suffisait d'aller de l'autre côté de la vitre. Il l'avait sous les yeux et pourtant, il peinait à croire qu'il se tenait vraiment devant cette statue, trésor secret du *Charon*. Il était si stupéfait, qu'il en restait bouche bée. Aussi impressionnée que lui, Zoé souriait et secouait la tête pour signifier son épatement.

— Vous croyez que c'est elle ? chuchota le sergent sans quitter la statuette des yeux.

— C'est bel et bien celle que Marguerite Bourgeoys a rapportée de son voyage à Paris en 1672, valida Zoé. Pouvez-vous croire que cette statuette en chêne a survécu à trois incendies ? Je ne sais pas pour vous, mais moi, je crois vraiment que cette relique possède quelque chose de spécial.

Réconfortés par le silence qui régnait dans la chapelle, l'un et l'autre restaient là à contempler l'objet sans trop savoir à quoi s'en tenir. Au bout d'un moment, piquée par la curiosité, Zoé demanda :

— Que contient-elle, pensez-vous ? Si seulement il y avait un moyen de savoir.

— Vous voulez vraiment trouver cette statue pour voir ce qu'il y a à l'intérieur ?

À nouveau silencieuse, Zoé jeta un regard empreint de doute au détective. Partagée entre son désir et sa raison, elle hésitait. Finalement, elle sourit, reporta son attention sur la statuette et soupira.

— Nah ! s'exclama-t-elle. Je ne pense pas que ce sera nécessaire. J'ai confiance que c'est bien la fameuse statuette et qu'il y a quelque chose en elle. J'y crois... c'est tout ce qui compte.

Cela dit, elle baissa la tête et tâta le journal abîmé du capitaine dans la poche de son manteau.

— Et maintenant que plus personne ne peut remonter jusqu'à elle, reprit-elle en accentuant son sourire, et que c'était le souhait d'Alexander et de son équipage de garder ce trésor caché, elle n'appartiendra jamais plus à quiconque. Aucun membre de la société de Barnes ne pourra revendiquer quoi que ce soit. Aussi petite soit-elle, elle fait à présent partie de la ville, et de nous. C'est l'héritage que le *Charon* nous a légué à tous, et je vais faire en sorte qu'il en soit ainsi.

Encore une fois, la jeune femme contempla la statuette à travers la vitre. Sans mot dire, Malcolm admira son interlocutrice. Il aurait bien voulu la féliciter de cette décision, mais voyant le calme qui l'habitait, il se dit qu'il était inutile d'en rajouter.

Les chauds rayons du soleil se faisaient ressentir dans la chapelle. Ils arrivaient à s'immiscer à l'intérieur grâce aux grands vitraux, dont les multiples couleurs illuminaient tout l'espace, ce qui augmentait l'envoûtement des gens pour ce lieu, ainsi que le silence qui invitait au recueillement.

Malgré la douleur et l'épuisement, Malcolm ne s'était pas senti aussi bien depuis un bon moment. Après mûre réflexion, il chercha dans sa poche et en ressortit le cellulaire de Christian Clémant.

— Dites-moi, le questionna Zoé, que comptez-vous faire ?

— Eh bien... je crois que le commandant Laferrière et les affaires internes seront très intéressés par les infos qu'il y a dans ce téléphone.

— Vous pensez qu'ils comprendront ? Si ça peut vous aider, ça me fera plaisir de témoigner en votre faveur. Je veux dire... si ça peut vous permettre d'obtenir votre promotion.

— C'est gentil. Mais... pour être franc avec vous, ça n'a pas d'importance. Comme il m'est impossible de leur montrer le corps de Henry Acquart, il me sera difficile de leur prouver qu'il est mort. Je vais plutôt leur expliquer la situation sans leur parler de l'épave du

Charon. Je leur dirai que le suspect s'est jeté en bas du pont ou un truc du genre. Par la suite, ils croiront bien ce qu'ils voudront, peu importe que j'aie ma promotion ou pas.

Revigoré par ses propres paroles, Malcolm remit le cellulaire dans sa poche, prit une bonne inspiration, et poursuivit, la tête haute.

— Je sais très bien ce que je vaudrai. Si ça ne fonctionne pas, je pourrai toujours retourner au service de l'identité, ou travailler dans un domaine qui me permettra d'aider et de protéger les gens. Tenez, comme garde du corps, par exemple, s'esclaffa-t-il. Je dois avouer que je me débrouille pas trop mal, depuis hier.

Le fait de voir les choses sous ce nouvel angle lui procura un regain d'énergie et d'espoir. Confiant, approuvant son choix, il regarda sa main, puis en soupirant, décida de retirer son alliance avant de l'engouffrer dans la poche de son pantalon. En le voyant faire, le visage de Zoé s'illumina. Elle se mordit la lèvre inférieure pour masquer sa joie, et chercha à son tour quelque chose dans la poche de son manteau.

— Vous savez quoi, Malcolm ? lança-t-elle. Je meurs de faim.

Sur ces mots, elle tendit une main devant Malcolm. Dans le creux de la paume, Malcolm aperçut une poignée étincelante de pièces de huit dorées et argentées.

— Et si je vous invitais à manger un morceau, hein ?

Surpris, Malcolm se garda de s'esclaffer, et approuva l'idée d'un hochement de tête.

— C'est une excellente idée !

Satisfaite, Zoé dissimula son petit trésor, puis marcha vers la sortie de la chapelle en compagnie du sergent. Elle semblait reprendre vie à la simple idée d'imaginer son avenir.

— Vous pensez que j'aurais une chance de devenir anthropologue judiciaire ? demanda-t-elle. Je possède de bonnes bases en archéologie, vous savez.

— Il faudrait d'abord que vous arrêtiez de consommer...

— Évidemment, lâcha-t-elle en roulant les yeux. D'ailleurs, c'est déjà fait. Ensuite ?

— Eh bien, vous devrez étudier quelques années en biologie médicale, c'est certain...

— Ce n'est pas un problème non plus. Fouiller dans les livres, c'est ce que je fais tous les jours.

— Il vous faudra également connaître de bonnes personnes qui vous aideront à démarrer votre carrière... comme moi, par exemple...

— À condition que vous restiez dans la police, par contre.

— Oui, j'imagine, répliqua Malcom, sourire en coin. Ce serait préférable, en effet.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Vous pensez que j'aurais une chance, oui ou non ?

Malcolm sourit devant la détermination qui se lisait dans les yeux de Zoé. Avec ce qu'il avait vu et ce qu'il connaissait d'elle jusqu'à présent, il n'en doutait point.

— On peut toujours espérer, non ? répondit-il. C'est déjà un bon début.

Se mordant à nouveau la lèvre, Zoé lui fit un clin d'œil complice. Malcolm était convaincu que la force de volonté de cette fille la mènerait loin. À ce chapitre, il savait qu'elle ne le décevrait pas. Tout comme lui, elle avait une unicité qu'elle désirait faire valoir et qui éclairait sa route, comme si l'espoir d'un nouveau monde s'ouvrait à eux.

Ils ressortirent de la chapelle au centre d'un groupe de piétons et de touristes qui s'agglutinaient dans la rue ensoleillée, tous plus enjoués et colorés les uns que les autres. Amusés, Malcolm et Zoé se faufilèrent parmi eux pour prendre part aux activités du Vieux-Port de Montréal. Derrière eux, une petite bourrasque s'engouffra à l'intérieur de la chapelle par les portes ouvertes, faisant voguer les modèles réduits des navires, plus particulièrement le galion anglais du 16^e siècle, suspendu, tel un fidèle gardien, devant la vitre où reposait la statuette.

FIN

